


12
23 R
15
VITT. EMANUELE


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
55
12 F
11
ROMA

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.

TOME HUITIEME.

ŒUVRES
D'HISTOIRE NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockolm, de Copenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même ville ; des Académies de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin ; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME HUITIEME.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ET ÉCRITS DIVERS.







A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, LIBRAIRES DU ROI.

M. DCC. LXXXIII.

A MES AMIS.

RECEVEZ, mes chers Amis, cette légere marque de ma reconnoissance & de mon dévouement. Vous m'avez aidé à cultiver

ma Raison ; je vous en devois les Fruits. Puissé-je resserrer de plus en plus les nœuds d'une amitié qui contribue tant au bonheur de ma vie !



PRÉFACE.



CET Essai, composé depuis plusieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui se plaisent à réfléchir sur la nature de notre Etre, je me suis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer sont intéressantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fussent encore par la maniere dont elles sont exposées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit sur ces Matieres! Il semble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choses un tour nouveau; & ce sera, si l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphysique & de Morale la méditation est souvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaison, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'est au-dedans de soi-même qu'il faut lire; c'est là que sont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation est l'Architecte qui se saisit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'ai posé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me suis pas effrayé des conséquences. Ceux qui ne jugent des Choses que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux Vérités révélées. Ils me soupçonneront de rejeter intérieurement ces Vérités, & peut-être ne se borneront-ils pas au simple soupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille son train : un Enfant ne passe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je respecte le zele pour la Religion, que je fais profession d'être Chrétien, & que j'aspire, comme eux, à cette immortalité glorieuse que le Sauveur du Monde a mise en évidence. Je les prie de me pardonner si j'ose soutenir que mes idées peuvent facilement se concilier avec les principes de la Révélation, & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une opposition apparente.

Je le répete donc, & puis-je assez le répéter ? je suis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la Réve'lation. Je les crois au dessus de toute atteinte. Depuis tant de Siecles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre chose que de l'écume. Mon but est, au contraire, de rendre la Re've'lation plus chere à ces Ames fortes, qui peuvent la contempler d'un œil philosophique & en embrasser le Plan.

On rend un fort mauvais service à la Religion quand on

la tourne contre la Philofophie. Elles font faites pour s'unir. C'eſt contre la Théologie que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION fera une victoire.

LE Chriſtianifme ne confifte pas dans les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon ufage que nous faifons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout foit *néceſfaire*. Les rapports qui dérivent effentiellement de la Nature des Chofes n'en fubfiftent pas moins; les Loix qui font l'effet de ces rapports n'en font pas moins des Loix. La vertu n'en eſt pas moins fource de bien, le vice fource de mal.

CE font ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeller. La raifon les appercevoit: mais, expofée aux affauts de la paffion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire fûrement au bonheur des motifs plus puiffans que ceux qui fe tirent de la confidération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenfes & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sageffe, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreufes peuvent fe conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'efpoir de la récompenfe ou par la crainte de la peine.

IL eſt vrai que dans le Syſtême philofophique ces récom-

penfes & ces peines ne font que des effets naturels de l'obfervation ou de l'inobfervation de l'Ordre. La Sanction de la Loi eft naturelle & ne fuppofe rien d'arbitraire : mais quel tort cela fait-il à la RELIGION ? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique ? Le Syftême philofophique n'admet-il pas au fens le plus étroit que *chacun recevra felon fes œuvres ?*

MAIS, dira-t-on, dans ce Syftême la vertu eft fans mérite : j'en conviens. Elle n'eft qu'heureufe & elle l'eft néceffairement. Un bonheur qui ne procede pas effentiellement de notre fait en eft-il moins un bonheur ? ce bonheur en eft-il moins fenti ?

ALLONS plus loin : dans le Syftême vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Caufes extérieures ou des circonftances dans lefquelles l'Homme fe trouve placé ? Les Partifans de ce Syftême ne difent-ils pas tous les jours ; *la vertu eft un don de* DIEU, *un effet de la Grace* ; *nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?* A quoi donc fe réduit ici le fait de l'Homme ? je fupplie qu'on y faffe attention : ces expreffions de *Don*, de *Grace*, de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Syftême philofophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à fe familiarifer avec ce Syftême & à le bien faifir dans toutes fes parties. J'ai été autant que perfonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point fans un fecret plaifir les embarras &

les difficultés que j'éprouvois lorfque je commençois à bégayer cette Langue. Je fuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

Si quelqu'un m'objectoit que cette Langue fe rapproche beaucoup de celle des Stoïciens; fi l'on me reprochoit d'admettre, comme eux, un *Deftin inévitable*, voici quelle feroit ma réponfe: les Deftinées des Hommes ont été réglées de toute éternité; mais c'eft par l'Etre qui d'éternité en éternité eft le Sage & le Puissant.

Vous vous trompez fi vous penfez que le Chriftianifme confifte dans quelque idée de fpéculation ou dans quelque notion particuliere fur la Perfonne de Je'sus-Christ, fur la Grace, la Prédeftination, le Libre arbitre: ne voyez-vous pas que ce ne font là que difputes de mots, livrées de Partis, caracteres de Sectes. Vous êtes appellé à agir: agiffez donc; agiffez, vous dis-je: devenez vertueux: foyez religieux, jufte, tempérant: devenez Epoux, Pere, Ami, Citoyen, Homme. Vous ferez tout cela fi vous êtes Chrétien: vous ferez Chrétien fi vous pratiquez les maximes évangéliques.

Retenez ceci: tout Dogme qui n'eft pas lié à la Pratique n'eft point un Dogme. Dieu n'eft point l'Objet direct de la Religion; c'eft l'Homme. L'Etre essentiellement heureux trouveroit-il sa félicité hors de soi? L'*Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* Dieu fort? La Religion a été donnée à l'Homme pour fon bonheur: mais ce bonheur eft étroit

tement uni à la Pratique de ſes Devoirs envers DIEU, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent eſſentiellement de la nature de l'Homme : ils ſont des Loix, parce qu'ils ſont l'effet néceſſaire des rappports qu'il a avec différens Etres. La Raiſon connoît ces Loix & les approuve. Leur obſervation la perfectionne, l'éleve, l'ennoblit, Toutes les Facultés de l'Homme ont pour derniere fin la Société ; elle eſt l'E'tat le plus parfait de l'Homme. La RELIGION ſe rapporte donc en dernier reſſort à la Société, comme le moyen à ſa fin. Des Hommes, qui ſeroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raiſonnable, penſent que la Société eſt faite pour la RELIGION. Ils veulent, en conſéquence, que l'on ſacrifie à la RELIGION des biens que DIEU avoit deſtinés dans SA SAGESSE au bonheur de la Société. La Montre eſt-elle pour le reſſort ? le Vaiſſeau eſt-il pour les voiles ?

JE voudrois perſuader aux Hommes que le Chriſtianiſme eſt la meilleure Philoſophie, parce qu'il eſt la perfection de la Raiſon : mais la Raiſon ne ſe perfectionne que par des moyens qui lui ſont aſſortis. La douceur & la tolérance ſont eſſentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui ſe diſent Chrétiens & Miniſtres du DIEU des Miſéricordes agir préciſément comme des Miniſtres du Deſpote le plus cruel, croyez qu'il n'y a point là de Chriſtianiſme. Quelle abſurdité ! prétendre toucher le cœur en détruiſant les principes de la Vie ! quel opprobre pour l'Humanité ! ſubſtituer à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raiſonnement l'appareil des ſupplices ! Mais admettez une fois

que

que le falut du Genre humain ne peut fe trouver que dans une certaine Croyance; la Charité s'enflammera auffi-tôt, & pour ne pas laiffer périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que feroit devenue la Nature humaine fi les différentes Sectes de Philofophes avoient été animées du même efprit & armées du même pouvoir qu'une E'glife qui s'eftime Chrétienne?

Les Cerveaux s'éclairent: la Raifon s'épure: la Vérité quitte le féjour du Cabinet pour fe répandre dans le Monde. En vain s'oppoferoit-on à fes progrès; ils font une fuite néceffaire de l'état des Chofes.

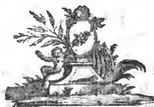
Pourquoi donc tant d'écrits fur la queftion fi les Sciences font utiles? c'eft difputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles? La Science eft une fuite auffi naturelle de nos Facultés que la chûte des Corps l'eft de la Pefanteur. L'Efprit humain, doué d'une activité fi merveilleufe, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi Dieu a fait l'Homme tel qu'il eft? je demanderai moi fi Dieu pouvoit ne pas faire l'Hõmme tel qu'il eft?

Cherchons le Fait: voyons ce qui en réfulte: voilà notre Philofophie.

S'e'puiser en plaintes éternelles fur l'Efprit, fur le Goût, fur les Mœurs, c'eft oublier que le Bœuf eft un Animal qui

rumine & que l'Aigle n'eſt pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il ? pourquoi la force de l'Aigle ? DIEU *a vu que cela étoit bon.*

SI cet Ouvrage mérite l'approbation des Philoſophes j'en ſerai très-flatté : je le ſerai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.



ESSAI

ESSAI

DE

PSYCHOLOGIE.

AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je suis, en quelque sorte, forcé de faire l'aveu public de cet Ouvrage de ma jeunesse, que j'ai cité assez fréquemment dans mes E'crits, critiqué plus d'une fois, plus souvent encore commenté & éclairci, & pour lequel j'ai presque toujours laissé transpirer un penchant secret qui déceloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroissois pourtant vouloir lui cacher, & que je n'étois peut-être pas fâché qu'il soupçonnât. L'*Essai de Psychologie* parut à Leyde en Hollande, dans l'E'té de 1754, quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faisoit partie de ces Méditations sur la Nature, dont j'ai fait l'histoire abrégée dans la Préface des *Considérations sur les Corps organisés.* Des Amis éclairés & vertueux avec lesquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois osé l'espérer; il me vint dans l'Esprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoissance de notre Etre & d'en hasarder la publication. Mais, j'y touchois à des matieres très-délicates & très-contentieuses, & je ne le faisois point avec cette sage circonspection, cette modeste réserve qu'elles devoient naturellement inspirer à un

jeune Homme qui avoit tant de raifons de fe défier de fes lumieres & de fon jugement. Trop plein de mes petites idées, trop perfuadé que les fentimens que j'adoptois fur les queftions les plus difficiles ou les plus importantes de l'E'conomie de l'Homme repofoient fur des fondemens folides, j'expofois mes opinions fans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardieffe & quelquefois avec une forte de dureté, plus propres à repouffer un Lecteur fage, qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus; j'étois ordinairement fi concis, qu'il n'étoit pas toujours facile de faifir bien ma penfée, & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereufe. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Efprit, je rifquois çà & là d'occafioner des méprifes d'autant plus à craindre, que dans ces matieres fi abftraites le vrai n'eft quelquefois féparé du faux que par une toile d'Araignée, fi je puis m'exprimer ainfi.

Ce furent fur-tout ces réflexions, dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impreffion de mon Livre, qui me déterminerent à garder l'Anonyme & à attendre en filence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être inftruit : les critiques & les louanges fe fuccéderent alternativement, & tout me fembla affez compenfé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles pouvoient avoir de bon, pour en profiter avec reconnoiffance, & je ne re-

gardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont je ne me dissimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je dise comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expressions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune, & qui étoient susceptibles d'une interprétation aussi contraire à mes principes qu'à l'esprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fatalistes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *nécessité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils se font plus à en déduire relativement au mérite & au démérite, à la vertu & au vice, à l'ordre & au désordre. Le ton élevé & très-métaphysique de quelques uns de ces E'crivains & la sorte de mépris qu'ils témoignent pour les sentimens adoptés par des Philosophes Chrétiens très-respectables, sont bien propres assurément à en imposer au Peuple des Philosophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai, mais incapable par lui-même de saisir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des subtilités métaphysiques dont ces adroits E'crivains savent l'envelopper. Je sentois fortement tout cela, & plus je le sentois, plus je me persuadois que ce seroit servir utilement la Religion que de combattre le Fataliste avec ses propres armes, & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *nécessité* des actions humaines dont il abuse, les Vérités salu-

taires ne feroient point en péril, & que la Vertu n'en feroit pas moins tôt ou tard fource de Bonheur & le vice fource de Malheur.

Dans cette vue louable, j'imaginai de revêtir moi-même le Perfonnage du Fatalifte, au rifque de paffer auprès d'un Lecteur peu attentif ou peu inftruit, pour un vrai Fatalifte : j'adoptai, en quelque forte, fon langage; je pris un ton auffi élevé & auffi métaphyfique que le fien : je parus admettre le Syftême de la néceffité dans toute fa rigueur; mais je m'attachai en même tems à faire fentir de la maniere la plus claire, qu'il eft un fens dans lequel ce Syftême, qui allarme trop les Théologiens, n'eft point du tout incompatible avec l'efprit & le but de la Révélation Et afin de prévenir autant qu'il étoit poffible les méprifes ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec précifion comment je penfois qu'on devoit envifager ce Syftême philofophique; je l'expofai fous fon vrai point de vue; j'en efquiffai la nature, les fondemens, les principes généraux; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés; je répondis aux principales objections qu'il fait naître; & je montrai comment il peut fe concilier avec les Dogmes les plus fondamentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je préfentai par-tout le Grand Etre comme la premiere & l'unique Cause de toutes les Exiftences, fa Sagesse Éternelle comme l'Arbitre fuprême des deftinées de l'Homme, l'Évangile comme le Tableau le plus fini de la

Perfection humaine, & son ADORABLE AUTEUR comme le Restaurateur de la Raison & le Philosophe par excellence. Je fis envisager les Devoirs comme les conséquences nécessaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il soutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec son CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produisis les Loix qui les régissent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers sa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il est enrichi, & de faire sentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puisse le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il est susceptible ici-bas. Je montrai comment l'Education fait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme, corriger les vices du Tempérament, mettre en valeur tous les Talens, ennoblir les dispositions naturelles de l'Esprit & du Cœur, & comment l'Habitude, toujours agissante, fortifie & enracine toutes les déterminations acquises. Enfin; je ne me bornai pas à établir sur des preuves solides la simplicité & l'immortalité de l'Ame; je déduisis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte sacré, que c'est principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme a *mise en évidence* par l'E'VANGILE. Mais, cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre, il étoit dans l'ordre

de la Souveraine Sagesse qu'Elle se servît dans ses Instructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ses hautes Révélations à la foiblesse actuelle des conceptions de cet Etre. C'est ce que j'essayai de faire entendre dans un Discours particulier sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités les plus essentielles de la Révélation. J'en inférai légitimement, que ce seroit s'abuser beaucoup, que de présumer que des idées très-philosophiques & puisées dans la nature même des Choses soient inconciliables avec les Vérités de la Foi, comme si la Raison & la Révélation n'émanoient pas essentiellement de la même Source.

Je viens de faire l'apologie du Psychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien nécessaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ses torts; car il semble qu'il suffise de lire son Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne se méprendre point sur ses principes, sur sa croyance & sur ses intentions. Je sais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y sont mépris; & c'en étoit assez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail sur ses opinions & sur ses vues secretes & à reproduire sous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autorisé par des Suffrages respectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes assez nombreuses d'impression qui s'y étoient glissées & à supprimer la

plus grande partie des caracteres *italiques* que j'y avois prodigués; & étendre mes corrections à des choses plus essentielles ou plus importantes, à ces choses sur-tout qu'un Lecteur sage voudroit qui eussent été traitées avec la circonspection qu'elles exigent, & à beaucoup d'autres encore ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient mené bien plus loin qu'on ne pense & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte presque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me serois-je déterminé à en user ainsi à l'égard d'un Ouvrage qui est depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le sort est décidé depuis si long-tems ! Dailleurs, on trouve dans mes E'crits postérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus souhaité de faire à l'*Essai de Psychologie* lorsque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénésie*, (1) où j'ai exposé bien clairement ma pensée sur la *nécessité morale* & sur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore sur le *Fatalisme* & sur le *Matérialisme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyse abrégée*. Je ne présume pas, qu'après m'être expliqué sur ces matieres aussi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puisse rester aucun doute raisonnable sur ma maniere de penser à cet égard; & pourroit-on oublier que l'Auteur de

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénésie* auquel je renvoie ici, est le Chapitre XL des *Recherches sur les preuves du Christianisme*, de l'E'dition séparée, publiée à Geneve en 1771.

la *Pſychologie* eſt auſſi celui des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme !*

Au reſte; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Pſychologie* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité aſſez informes, de preſque toutes les idées ſur Dieu, ſur l'Univers & ſur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces Écrits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le ſtyle que dans les idées; & ç'a été cette ſorte de conformité qui a le plus contribué à déceler la Main dont partoit l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot ſur la *Pſychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philoſophiqnes à la ſuite de l'*Eſſai analytique* & de la *Palingénéſie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclairciſſemens & les correctifs dont elle avoit beſoin.

J'avois depuis pluſieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philoſophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impreſſion générale de mes Oeuvres m'a appellé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. Entre ces E'crits

E'crits, le plus essentiel est celui que j'ai intitulé *PHILALETHE*, & où je recherche en Sceptique raisonnable s'il est en Philosophie quelques Vérités qu'un Esprit sage soit dans l'obligation de reconnoître & qui puissent servir de fondement à une Morale philosophique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conséquent rejeter sans choquer directement la Raison ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faisois l'essai exigeoit que je n'allasse à la Vérité que par la route du doute philosophique, il étoit bien dans l'esprit de cette méthode de ne prononcer point sur quelques Opinions célebres, dont la fausseté pouvoit ne paroître pas assez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raisonnemens aussi indépendans de ces Opinions qu'il étoit possible, & n'envisager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je partois & au but particulier que je me proposois.

M. Henri Meuron, Professeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. Meuron dont j'ai parlé dans ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoissance de l'attention soutenue, de l'exactitude & du zele qu'il n'a cessé d'apporter à la revision des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Im-

primeurs avoient mieux répondu à ses soins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureusement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus soignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviseur un Professeur aussi recommandable par les qualités de son cœur que par ses lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philosophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de saisir bien ma pensée & de présider avec autant d'intelligence que d'assiduité à l'impression de mes E'crits. Il ne falloit pas moins assurément que ses sentimens pour l'Auteur, joints au desir de servir utilement & les Souscrivans & le Public, pour le soutenir dans une tâche de si longue haleine & lui en faire supporter les ennuis. L'Auteur a bien eu aussi ses ennuis & ses peines; mais il s'en croira fort dédommagé, si le nouveau travail auquel il s'est livré pour le perfectionnement de ses Oeuvres les rend plus dignes de l'approbation de ses Juges.

A Genthod, le 1 de Mai 1783.



ESSAI
DE
PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION.

Introd.

NOUS ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés ; nous ne connoiſſons ces Facultés que par leurs effets. Ces effets ſe manifeſtent par l'intervention du Corps. Il eſt ou il paroît être l'Inſtrument univerſel des opérations de l'Ame. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des Sens que l'Ame acquiert des idées, & celles qui ſemblent les plus ſpirituelles n'en ont pas moins une origine très-corporelle. Cela eſt ſenſible : l'Ame ne forme des idées ſpirituelles qu'à l'aide des mots qui en ſont les ſignes ; & ces mots prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne

favons ce qu'eft une idée confidérée dans l'Ame, parce que nous ignorons abfolument la nature de l'Ame. Mais nous favons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau répondent conftamment dans l'Ame certaines idées. Ces mouvemens font ainfi des efpeces de fignes naturels des idées qu'ils excitent; & une Intelligence qui pourroit obferver ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'eft pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des idées, entre la Subftance fpirituelle & la Subftance corporelle; mais telle eft la Loi établie par le Cre'ateur, telle eft cette Union merveilleufe impénétrable à l'Humanité.

Non seulement la premiere formation des idées eft dûe à des mouvemens; leur reproduction paroît encore dépendre de la même caufe. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit fur les divers organes de fon Corps, comme ces Organes agiffent fur elle. Elle meut les fibres des Sens; elle y excite des ébranlemens femblables à ceux que les Objets y avoient excités; & en vertu de la Loi fecrete de l'Union les images ou les fignes des idées attachés à ces ébranlemens fe reproduifent auffi-tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la Force motrice de l'Ame, & cette preuve eft d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

Voila les principes généraux dont je fuis parti & que j'ai tâché d'analyfer dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de confidérer que l'Homme eft de fa nature un Etre mixte, un Etre compofé néceffairement de deux Subftances, l'une fpirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe eft tellement celui de la Re've'lation, que la Doctrine de la Réfurrection des Corps en eft la conféquence immédiate. Et loin que ce Dogme, fi claire-

ment révélé, dût révolter le Déiste Philosophe, il devroit, au contraire, lui paroître une présomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puisqu'il est si parfaitement conforme avec ce que nous connoissons de plus certain sur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, sujet si épineux & pourtant si simple dès qu'on l'envisage d'un œil philosophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Ame & considéré ce qui en résulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai passé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puissant ressort de l'Education. J'ai ensuite considéré l'Education elle-même, ses principes les plus importans & son étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue assez élevé qui ne m'a laissé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'exposition de ce spectacle intéressant je n'ai pas observé un ordre didactique : j'ai suivi le fil de mes pensées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai : je l'ai cherché sincérement ; mais dans une Matiere aussi ténébreuse que l'est la Méchanique des idées, on est souvent forcé de se contenter de ce qui n'est qu'hypothétique.



CHAP. I.

CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conserve par les forces de son admirable méchanique. C'est ainsi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue suivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matiere alimentaire. Ils en extraisent les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu constituent les grands principes de la vie. Les esprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des sensations, mais ce ne sont encore que des sensations extrêmement foibles & confuses; des sensations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'instruisent de rien, qui ne sont proprement ni agréables ni désagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A mesure que le Germe se développe, l'action réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intensité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus sensibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame sur les fibres nerveuses ou sur les Esprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement, augmente conséquemment d'intensité. Les sensations sont moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organisé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreuses multiplient les sources du sentiment & le rendent plus actif. Bientôt les sensations acquierent assez de vivacité

pour être accompagnées d'un certain degré de plaisir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par sa nature d'Etre sentant elle desire nécessairement la continuation du plaisir & la cessation de la douleur. Mais ce desir est encore très-foible ou très-imparfait, parce qu'il est proportionné à la foiblesse du sentiment qui en est l'objet & à l'impuissance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés sont par cela même plus accessibles aux impressions des Objets environnans. Les nerfs qui y sont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois assez fortement, font passer jusqu'à l'Ame des sensations qui l'émeuvent. Une suite naturelle de cette émotion est le cours irrégulier des esprits dans différens muscles. Les contractions qu'ils y excitent font sentir à l'Ame qu'elle est douée de la Faculté de mouvoir: mais ce n'est encore qu'un sentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoit encore ni son Corps ni l'empire qu'elle a sur lui. Elle meut accidentellement & sans dessein de mouvoir. Elle ne se détermine point; les sensations la déterminent. Rien ne se lie encore dans le Cerveau; nulle Réminiscence; nul rappel; nulle Imagination. La Réminiscence se forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même sensation ou par sa liaison avec d'autres. Le rappel & l'Imagination sont des modifications de la Force motrice qui ne sauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus passive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle est mue plus qu'elle ne meut.



CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naissance.

Ce n'eſt proprement qu'à la naiſſance que la Force motrice de l'Ame commence à ſe déployer. Diverſes circonſtances concourent alors à mettre l'Ame dans une ſituation incommode & douloureuſe, qui s'annonce ſouvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins ſenſibles de tout le Corps. Les eſprits qu'une Puiſſance aveugle chaſſe indiſtinctement dans tous les muſcles, les ſecouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muſcles aboutiſſent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impreſſions qu'ils reçoivent & ſont agités en différens ſens. Cette agitation ſe communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le ſentiment de leur exiſtence. Mais ce ſentiment eſt confus : l'Ame ne diſtingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'eſt que par une ſuite d'expériences ou de tatonnemens, qui commencent peut-être avant la naiſſance, que l'Ame s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve & à ne mouvoir préciſément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes, mais ces mépriſes ceſſent peu à peu. Bientôt les eſprits ſont dirigés d'une maniere plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adreſſent au pied; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adreſſoient à la main : l'Ame apprend à régner.



CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naiſſance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ſes commencemens l'empire de l'Ame ſe fortifie, s'affermit & s'étend par degrés. Chaque jour lui ſoumet de nouveaux ſujets; chaque heure, chaque moment ſont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles ſenſations. La ſcene, auparavant vuide, ſe remplit & ſe diverſifie de plus en plus. Déja les Sens ouverts aux impreſſions du dehors tranſmettent à l'Ame des ébranlemens d'où nait une multitude de perceptions & de ſenſations différentes. Déja le plaiſir & la douleur voltigent ſous cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du plaiſir l'Ame jete ſur lui des regards empreſſés; elle lui tend les bras; elle le ſaiſit avec tranſport; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame ſe trouble & s'aigrit à ſa préſence; elle tâche de détourner la vue de deſſus le monſtre odieux qui l'obſede; elle s'émeut, elle s'agite avec violence; elle fait effort pour le repouſſer. Les perceptions plus nettes, plus diſtinctes, les ſenſations plus vives, plus agiſſantes, les Objets plus connus, plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.



CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

De la liaison des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes situations, les rapports que différentes perceptions ou différentes sensations ont entr'elles, soit dans la maniere dont elles sont excitées, soit dans les circonstances qui les accompagnent, soit dans les effets qu'elles produisent sur l'Ame établissent entre les idées une liaison en vertu de laquelle elles se rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendissent originairement des mouvemens ou des vibrations qui sont excités dans certaines parties de notre Cerveau, le rappel de ces mêmes idées dépend vraisemblablement d'une pareille cause. Il est une modification de la Force motrice de l'Ame, qui en agissant sur les fibres ou sur les esprits y occasione des mouvemens semblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION, qui d'un Pinceau fidele & délicat retrace à l'Ame l'image des choses, n'est de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les esprits sur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être représentés & semblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur présence.

LE Siege de l'Ame est une petite Machine prodigieusement composée & pourtant fort simple dans sa composition. C'est un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux, une *Neurologie* en miniature. On peut se représenter cet admirable Instrument

ment des opérations de notre Ame ſous l'image d'un Claveſſin, d'une Orgue, d'une Horloge ou ſous celle de quelque autre Machine beaucoup plus compoſée encore. Ici ſont les reſſorts deſtinés à mouvoir la Tête: là ſont ceux qui font mouvoir les Extrémités: plus haut ſont les mouvemens des Sens: au-deſſous ſont ceux de la reſpiration & de la voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les pieces qui compoſent ces reſſorts & ces mouvemens! L'Ame eſt le Muſicien qui exécute ſur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y ſont exécutés & qui les répete. Chaque fibre eſt une eſpece de touche ou de marteau deſtiné à rendre un certain ton. Soit que les touches ſoient mues par les Objets, ſoit que le mouvement leur ſoit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu eſt le même; il ne peut différer qu'en durée & en intenſité. Ordinairement l'impreſſion des Objets eſt plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les ſonges & dans certaines maladies l'Imagination acquiert aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Réminiſcence.

LA Réminiſcence par laquelle l'Ame diſtingue les perceptions qui l'ont déjà affectée des perceptions nouvelles, paroit d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainſi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de laquelle le Corps concoure directement. Il ſemble que ce ſoit une Faculté purement ſpiritnelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On eſt porté à penſer que l'Ame conſervant le ſentiment de toutes ſes modifications, ce ſentiment eſt plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct ſuivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répétés.

Mais ſi l'on approfondit davantage ce ſujet, on reconnoitra que la Réminiſcence n'eſt pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui ſont mues pour la premiere fois n'eſt pas précıſément la même que celle qu'y produiſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la même maniere pour la ſeconde, la troiſieme ou la quatrieme fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Réminiſcence.

On imaginera, ſi l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*,

font par rapport à l'Ame dans un état analogue à celui d'un membre qui feroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles font miſes en action. Alors l'eſpece de paralyſie ceſſe & l'Ame eſt affectée d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans leſquelles il s'opere de nouveaux mouvemens ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiſcence de ces perceptions.

¶ L'Ame eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs idées. Lorſqu'une de ces idées reparoit, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Reminiſcence.



CHAPITRE VI.

Continuation du même sujet.

SOUVENT à l'occafion d'une idée l'Ame a le fentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle ufe de la Force motrice dont elle eft douée: elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne ceffe de mouvoir qu'elle n'ait difpofé fon Cerveau de maniere à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées font prochains, plus le rappel eft prompt & facile. Ces rapports confiftent principalement dans une telle difpofition des fibres ou des efprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer fuivant un certain fens que fuivant tout autre.

Je m'explique: l'état actuel de l'Organe de la Penfée eft un état déterminé. Le paffage de cet état à tous ceux qui peuvent lui fuccéder n'eft pas également facile. Il eft des tons, il eft des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils fe font fuccédés fréquemment. De cette fucceffion répétée nait dans la Machine une difpofition habituelle à exécuter plus facilement une certaine fuite d'airs ou de mouvemens que toute autre fuite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.



CHAPITRE VII.

De l'Attention.

TOUTES les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diversité d'impression dérive principalement du plus ou du moins d'intensité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre très-vive une impression très-foible. En réagissant sur les fibres représentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté se nomme l'*Attention.*

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'usage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la sphere de ses idées est resserrée dans des bornes fort étroites. Toutes ses perceptions sont purement sensibles & n'ont d'autre liaison que les circonstances qui les ont vu naitre ou que les divers rapports qui résultent de la maniere dont elles ont été excitées. Les idées ne sont revêtues que de signes *naturels*, & ces signes sont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine idée qu'autant qu'elle est actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la suite de ses idées comme une suite de ta-

bleaux. Elle rappelle ſes perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée: l'idée de cette Maiſon réveille celle des Perſonnes qui y ont été vues : l'idée de ces Perſonnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont cauſé, &c. La ſucceſſion de ces idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

AINSI, la perception ou le ſentiment, le rappel, la Réminiſcence, l'Imagination & l'Attention paroiſſent être les ſeules opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole ou des ſignes *arbitraires.* La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le jugement & le raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des idées, les abſtractions *univerſelles* ou ces opérations par leſquelles on ſépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec pluſieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre ; toutes ces choſes ne ſauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles ſuppoſent néceſſairement l'uſage des termes ou des ſignes *d'inſtitution.* Les jugemens que l'ame porte alors ſur les Objets ne ſont point proprement des jugemens : ils ne ſont que le ſimple ſentiment de l'impreſſion de ces Objets. Toute ſenſation accompagnée de plaiſir incline l'Ame vers l'Objet qui eſt la ſource de ce plaiſir : toute ſenſation accompagnée de déplaiſir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impreſſion ne détruit point l'équilibre de l'Ame eſt ſimplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas

entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaifon de leur convenance ou de leur difconvenance ; mais il reçoit les impreffions de différens Objets, & il cede fans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec fon état actuel, fes befoins ou fon bien-être.

Il en eft à peu près de même des jugemens qu'il forme fur les grandeurs & fur les diftances. L'Objet que fa main ou fon œil faififlent en entier, ne l'affecte pas de la même maniere que celui fur lequel fa main ou fon œil fe promenent en tout fens. Du fentiment de l'étendue dérive celui des diftances. Les Objets interpofés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la diftance fe liant continuellement à de nouvelles Perceptions & à de nouvelles fenfations, les expériences fe multiplient fans ceffe & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame fe détermine en conféquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame eft douée elle peut féparer la partie de fon tout, le mode de fon fujet ; elle peut faire des abftractions *partielles* & des abftractions *modales*, comme parlent les Metaphyficiens ; confidérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure : mais elle ne fauroit faire des abftractions *univerfelles*, parce que toutes fes idées étant particulieres ou *concretes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne repréfente que l'Objet qui lui eft propre & ne fauroit fervir par elle-même à repréfenter les Objets analogues, encore moins fervir indifféremment à repréfenter toutes fortes d'Objets. L'idée d'un Homme eft néceffairement l'idée d'un certain Homme, de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout eft ici déterminé. Mais, une perception peut fervir à rappeller la perception d'une chofe dont

l'Ame a un befoin actuel ; & alors cette perception fait en quelque forte l'office de *figne*.

Enfin, la maniere dont l'Ame privée de la Parole exprime fes fentimens, répond tout-à-fait à la nature de ces fentimens ou de ces perceptions. Ce font des fons, des cris, des mouvemens, des geftes, des attitudes, &c. qui paroiffent auffi liés avec les fentimens qu'ils repréfentent, que ces fentimens le font avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion fur l'Ame des Bêtes.

Ce que je viens de dire fur l'Ame humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de fentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination; mais qui ne réfléchit point fur fes opérations, qui ne généralife point fes idées, qui n'eft point fufceptible de *Moralité.*



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.

En entendant souvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume insensiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaison une fois formée, les deux idées se rappellent réciproquement: le mot devient signe de l'Objet; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

Mais l'Enfant ne se borne pas à ouïr des sons articulés: bientôt il cherche à imiter ces sons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication secrete entre l'organe de l'ouie & celui de la voix, soit qu'il découle simplement du plaisir que l'Ame trouve à exercer sa Force motrice & à l'exercer d'une maniere nouvelle; soit enfin qu'il naisse de l'Amour-propre inhérent à la nature de l'Ame, & en vertu duquel elle se complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres; quelle que soit, dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer: il rend des sons; il répete ces sons; il les diversifie plus ou moins. Mais ce ne sont point encore des sons articulés: l'Enfant sent que ces sons different de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande justesse. Il se rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux sur celui qui parle: il observe les mouvemens de ses levres: il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers essais; il réitere ces essais. Déja il a fait entendre un son qui se rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il saisit le mot. Le plaisir qu'il en ressent

l'engage à le répéter plusieurs fois. Il s'affermit ainsi dans la prononciation de ce mot. Ce premier pas dans le Langage est bientôt suivi d'un second. La formation d'un mot facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons se multiplient de jour en jour: la chaîne s'étend continuellement: le Dictionnaire grossit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caracteres & à former ces caracteres.

Ces sons que l'oreille de l'Enfant saisit & que sa voix exprime, l'Art fait les peindre à ses yeux par le secours de quelques caracteres. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un son à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport nécessaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractere ou d'une figure à celle d'un son avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus nécessaire ou plus naturel.

L'Enfant apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce sur les fibres musculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce sur celles de la voix. C'est par l'exercice réitéré de cette Force sur ces organes que l'Ame se rend insensiblement maîtresse de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils sont susceptibles. Il se forme entre l'œil & la main une correspondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouie & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à universaliser ses idées. De la formation des idées universelles d'Homme, d'Animal, de Corps organisé, de Corps, d'Etre.

ENRICHI du don précieux de la Parole, instruit dans l'Art ingénieux de peindre la pensée, l'Homme est à portée de jouir de tous les avantages de la Raison. Le cercle étroit de ses idées va s'étendre de plus en plus & il embrassera enfin jusques aux idées les plus abstraites. A l'état moins parfait d'Etre purement sentant succédera l'état plus parfait d'Etre pensant. La nature des Choses, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs successions, leurs usages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raisonnement un fond d'idées sur lequel il s'exercera sans jamais l'épuiser. L'Ame n'opérant plus simplement sur les Choses mêmes ou sur leurs images, mais encore sur les termes qui les représentent, rendra chaque jour ses idées plus générales ou plus universelles. Ainsi, en employant le terme d'*Homme* pour désigner un certain Objet déterminé, tous les Objets semblables seront représentés par le même terme. Si l'Ame porte ensuite son attention sur tout ce qui est renfermé dans l'idée particuliere de l'Homme qu'elle a sous les yeux, si elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décomposer cette idée en d'autres idées qui seront comme les élémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus universelles.

DÉTACHANT donc de l'idée particuliere d'un certain Homme ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que

ce qu'elle a de commun ou d'effentiel, l'Ame fe formera l'idée de l'Homme en général. Si elle ne fixe fon attention que fur la nutrition, le mouvement, le fentiment elle acquerra l'idée plus générale d'Animal. Si elle ne retient de l'idée d'Animal que l'Organifation, elle acquerra l'idée plus générale encore de Corps organifé. Laiffant l'Organifation pour ne confidérer que l'E'tendue & la Solidité, l'Ame fe formera l'idée du Corps en général. Faifant encore abftraction de l'E'tendue folide & ne s'arrêtant qu'à l'exiftence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'Etre, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même fujet.

De la formation des idées de Penfée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de jufte, &c. de bien, &c. de Regle, de Loi.

SI au lieu de confidérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'envifage fur-tout dans ce qu'il a de fpirituel, fi elle défigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle univerfalifera comme les premieres. D'une penfée, d'une volonté, d'une action particuliere elle s'élevera par l'abftraction à la Penfée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'oppofition de la penfée avec l'état des Chofes l'Ame fe formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faifant abftraction de l'Agent & ne confidérant l'action que

dans ses rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui ressemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal, de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du désordre, du beau moral. Par la connoissance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais usage que l'Homme fait de ses Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Considérant ensuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems.

SI détournant les yeux de dessus l'Homme l'Ame les porte sur les autres Objets dont elle est environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abstraire, ses connoissances se multiplieront en se diversifiant; la Mémoire, l'Imagination & le raisonnement acquerront un nouveau degré de force & de perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne considérant dans chaque Objet que l'existence, & faisant abstraction de toute composition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & se diversifiera à l'infini si ajoutant des



unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne repréſente pas ſeulement par des termes, mais encore par des figures ce qui réſultera de chaque addition ou de chaque combinaiſon. Si l'Ame conſidere chaque Objet comme un compoſé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue, celle de ſon doigt ou de ſon pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue ſur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci eſt contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là eſt contenue dans celle-ci, elle parviendra à meſurer l'étendue, & comparant ſecrétement l'étendue des Objets à celle de ſon Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui paroîtra ſurpaſſer beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle eſt unie : elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paroîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame conſidérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer ſucceſſivement à différens points de cette étendue, elle ſe formera la notion du mouvement. Si l'Ame obſerve un Corps qui ſe meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures, &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant enſuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une meſure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de viteſſe qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.



CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Classes, de Genres, d'Especes.

Si l'Ame contemple les variétés des Etres corporels, si elle recherche ce qui les distingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverses particularités qui s'offriront à ses regards, elle se formera bientôt des idées de Distributions. L'Ame ne descendant pas d'abord dans le détail, & ne faisant attention qu'aux traits les plus saillans, rangera dans le même ordre tous les Etres dans lesquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre sera une Classe. En considérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & poussant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru semblables, different à bien des égards, & saisissant les caracteres particuliers qui les différencient le plus, elle en composera de nouveaux ordres subordonnés au premier, & ces ordres seront des Genres. En étendant encore davantage ses recherches, en observant jusqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés : elle soudivisera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres seront des Especes. &c.

A l'aide de semblables Distributions & des noms que l'Ame imposera à chaque Espece elle parviendra à ranger dans sa Mémoire sans confusion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroissent semées dans l'Etendue comme le sable sur le bord de la Mer, étant de même di-

CHAP. XVI.

visées par Constellations, & chaque Constellation étant représentée par un signe ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoissance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.

CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Cause & d'Effet.

Si l'Ame s'arrête à considérer la face de la Nature, elle ne sera pas long-tems à s'appercevoir que cette face n'est pas constamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle observera que chaque changement est toujours la suite immédiate de quelque chose qui a précédé. Cette observation conduira l'Ame à la notion de la Cause & de l'Effet.

Considérant ensuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la Cause Premiere ou de la Raison Suffisante de ce qui est.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole : qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons : qu'elle rend l'Ame maitresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'Usage des termes ne se borne pas à multiplier les idées, à les universaliser. Il les fixe, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Ame, il la rend maitresse de les considérer aussi longtems qu'elle le veut & sous autant de faces qu'elle le veut Il facilite merveilleusement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les unissent. Le simple son, la simple vue d'un mot suffit pour rappeller à l'Ame une foule d'idées qu ne tiennent souvent à ce mot que par une certaine ressemblance d'expression ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'usage des termes l'Ame donne à ses idées l'arrangement que les circonstances exigent. Elle dispose ainsi de ses idées comme bon lui semble, elle exerce sur elles l'empire le plus despotique.

Le Langage est tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares sont aussi les Langues les plus pauvres. Telles sont celles de diverses Contrées de l'Amérique Méridionale. (1) Ces Langues manquent absolument de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles. Les idées de Tems, d'Espace, d'Etre, de Substance, de Matiere, de Corps n'ont aucun

(1) Mr. de la Condamine, *Relation des Amazones.*

figne qui les repréfente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de juftice, de liberté, de reconnoiffance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations eft à peu près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naiffance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; foit en l'enrichiffant de nouveaux termes & de nouveaux tours, foit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la précifion.

CHAPITRE XVIII.

De la perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.

L'Abondance des mots & la multitude des inverfions conftituent la principale richeffe d'une Langue. Moins de richeffes & même une forte de pauvreté peuvent être très-bien compenfés par la clarté & le naturel.

Le génie des Langues paroît tenir principalement au phyfique. La flexibilité & la délicateffe des organes, leur difpofition à recevoir certaines impreffions & à les retenir femblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractérife. Le moral aide au Phyfique en cultivant ces difpofitions. Une Imagination vive, & fi je puis m'exprimer ainfi, extrêmement mobile faifit tout, épuife tout. Le pinceau agit fans ceffe; le

colorís domine; mais le deſſin eſt ſouvent peu correct, & les peintures ſont chargées. L'Orient abonde en ſemblables tableaux. CH. XVIII.

Si nous recherchons la premiere origine du Langage & que nous conſultions la Geneſe, nous la trouverons, ce ſemble, dans l'ordre que Dieu donna à Adam de nommer tous les Animaux. Si nous ne conſultons là-deſſus que la Raiſon & que nous ſuppoſions une Famille ſous la ſimple direction de la Nature, nous croirons trouver cette origine dans les ſons ou dans les cris que les premiers beſoins feront pouſſer aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront par la ſuite ſignes d'inſtitution de ces mêmes beſoins.

L'ombre que tout Corps jette à la lumiere a pu donner naiſſance à la Peinture; celle-ci à l'Écriture. A meſure que la Raiſon s'eſt perfectionnée elle a ſimplifié les ſignes & les a rendus capables de repréſenter un plus grand nombre de Choſes. Les Symboles & les Hyéroglyphes des Peuples les plus anciens juſtifient cette conjecture.



Chap. XIX.

CHAPITRE XIX.

Réflexion sur le Langage des Bêtes.

LEs Bêtes n'ont point proprement de Langage, si l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ses idées à des signes d'institution. Les sons & les mouvemens par lesquels les Bêtes manifestent leurs sentimens, leurs besoins, leurs plaisirs, leurs douleurs, sont des expressions *naturelles* de ces sentimens, de ces besoins, de ces plaisirs, de ces douleurs; & ces expressions sont invariables dans chaque Espece. La connoissance de ces expressions fait la plus belle Partie de l'Histoire naturelle des Animaux; elle est aussi celle qui exerce le plus la Logique & la sagacité de l'Observateur. Les phrases que le Perroquet étudie & qu'il répete si bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'est point simplement rendre des sons articulés; c'est encore lier ces sons aux idées qu'ils représentent. Les Bêtes ne sauroient former ces liaisons. Telles sont les bornes éternelles que le CRÉATEUR a prescrites dans sa SAGESSE aux progrès de leur intelligence. Si ces bornes ne subsistoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit sur son Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété presqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viscere nous font concevoir les plus grandes idées de son organisation.

LORSQUE l'on réfléchit sur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on considere qu'elle est toujours occasionée par quelque mouvement qui se passe dans le Cerveau, soit que ce mouvement dérive de l'impression actuelle des Objets sur les Sens, soit qu'il ait sa source dans l'impression de la Force motrice de l'Ame, on se persuade avec raison que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Pensée. Nous ne saurions penser à quelque sujet que ce soit que nous ne nous représentions les signes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce sujet ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il est assez évident que ce sont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou successivement sur différens points du Sensorium.

AINSI, lorsque l'Ame se représente un Objet, & qu'elle se rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Pensée. Elle agit d'abord sur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique ; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit présent. Elle agit encore sur la partie du même Organe qui correspond à celui de la voix ; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot : si l'Ob-

CHAP. XX.

jet dont l'Ame se retrace l'image est un fruit délicieux, elle pourra se rappeller en même tems la sensation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce sera donc un troisieme mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Pensée: l'Ame agira sur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occasionera un mouvement semblable à celui que le fruit y auroit occasioné par son impression.

Les Philosophes qui ont avancé que nous ne saurions nous rappeller nos sensations ont erré. Si tel étoit l'état des choses, les sensations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient aussi nouvelles que si elles ne nous eussent jamais affectés. Il est vrai que l'Ame ne sauroit donner aux sensations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elles reçoivent de leur Objet. Et c'est là un des principaux caracteres qui distinguent les sensations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des sensations que l'Ame ne fait que rappeller l'affectent aussi vivement que si elles étoient excitées par l'Objet même. C'est ce qu'on éprouve sur-tout dans les songes, où l'Ame n'étant point distraite par les impressions du dehors, se livre toute entiere à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des sensations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à se procurer dans la veille des sensations aussi vives qu'en songe. Mais, l'Homme raisonnable est destiné à quelque chose de mieux qu'à se rappeller des sensations. Occupé à enrichir sa Mémoire & à cultiver son Entendement, il n'oublie point que les sensations sont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conservation.

L'ébranlement que l'impression des Objets cause dans les Organes des Sens ne cesse pas toujours avec cette impression. On s'en convainc lorsqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux; on croit voir encore cet Objet;

on reconnoit fa forme & fa couleur. Il fe paffe quelque chofe d'analogue dans l'Organe de l'Ouie; on s'imagine entendre le fon d'un inftrument ou celui d'une Cloche, quoique le Corps fonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent fans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus ou moins durable. La continuation de cet ébranlement après que la caufe qui l'a produit a ceffé d'agir indique une certaine élafticité dans les fibres ou dans les efprits.

Les idées que les Sens tranfmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le fecours de la Mémoire & de l'Imagination, ne font pas les feules dont elle eft affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui découvrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premieres idées. Ce font encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaifon de mouvemens imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude prefqu'infinie d'idées, & d'idées prodigieufement variées qui peuvent exifter dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la compofition de ces idées, à la maniere dont elles naiffent les unes des autres & dont elles fe confervent, à la promptitude avec laquelle elles paroiffent & difparoiffent fuivant le bon plaifir de l'Ame; fi on fe rappelle ce qu'a été un Aristote, un Leibnitz, un Newton & ce qu'eft aujourd'hui un Fontenelle, un Montesquieu on jugera du plaifir que goûtent les Anges à la vue de la petite Machine qui exécute des chofes fi furprenantes. Affurément s'il nous étoit permis de voir jufqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & fur-tout dans celle de cette Partie qui eft l'Inftrument immédiat du Sentiment & de la Penfée, nous verrions ce que la Création terreftre a de plus raviffant. Nous ne fuffifons point à admirer l'appareil & le jeu des Or-

 ganes deſtinés à incorporer un morceau de pain à notre propre ſubſtance; qu'eſt-ce pourtant que ce ſpectacle comparé à celui des Organes deſtinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, ſans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Conſidération générale ſur la prodigieuſe variété des perceptions & des ſenſations & ſur la méchanique deſtinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus ſpirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui ſe font dans le Cerveau, il y a lieu de demander ſi chaque idée a ſa fibre particuliere deſtinée à la produire ou ſi la même fibre mue différemment produit différentes idées?

Je m'arrête d'abord aux idées purement ſenſibles. Il eſt inconteſtable qu'il n'y a point de ſentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'eſt pas moins que chaque Sens a une organiſation qui lui eſt propre, d'où reſultent ſes effets. Les perceptions & les ſenſations ſont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremiſe des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuiſable. Conſidérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger ſous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'eſpeces. Quand on demande ſi chaque idée a un inſtrument approprié à ſa production, cela doit s'entendre des eſpeces contenues ſous ces genres. On demande donc

donc si la saveur du salé, par exemple, est produite par des fibres différentes de celles qui occasionent la sensation de l'amer?

En général, les nerfs sont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils sont tous des Corps blanchâtres, homogenes, solides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de plusieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & sont par conséquent fort longs; les autres s'en éloignent fort peu, & sont par conséquent fort courts. Les uns sont fort gros; les autres fort déliés: les uns sont fort tendus; les autres le sont moins: les uns sont revêtus de deux membranes qui sont un prolongement de celles du Cerveau; la membrane extérieure plus épaisse, plus ferme est moins sensible; la membrane intérieure plus mince, plus délicate a plus de sensibilité; les autres ne sont revêtus que d'une seule membrane, & cette membrane est la plus fine. Les uns sont rassemblés par petits paquets & forment des especes de houpes, de pyramides, de mammelons; les autres composent des lames plus ou moins repliées, plus ou moins étendues, plus ou moins fines, &c.

Toutes ces variétés sont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs sont destinés: cette fin consiste à transmettre à l'Ame l'impression des Objets. Cette impression se transmet par le mouvement, soit de l'Objet lui-même, soit des corpuscules qui en émanent. Et comme la petitesse & le mouvement de ces corpuscules augmentent continuellement depuis ceux qui sont destinés à la sensation du Tact, jusques à ceux qui occasionent la sensation de la Lumiere, il y a de même dans les Sens une gradation correspondante, depuis celui du Toucher jusqu'à celui de la Vue. Mais, y a-t-il assez de variétés dans les fibres nerveuses de chaque Sens pour répondre à celles qu'on observe dans les perceptions & dans les sensations; ou n'est-il pas nécessaire pour rendre raison des faits de recourir à de telles

différens états que les fibres du Toucher peuvent subir, dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour satisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdissement des mammelons peut résulter la sensation du froid; de la dilatation & du trémoussement de ces mêmes mammelons peut résulter la sensation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémoussement le plus foible au trémoussement le plus fort les nuances sont infinies. Du degré de la nuance dépend le plaisir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un trémoussement vif mais doux, les fibres passent à l'état d'une si grande dilatation & d'une agitation si violente qu'elles en soient séparées ou même divisées, l'Ame passera du sentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

Entre le chatouillement & la cuisson il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'espece de la sensation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpuscules qui en émanent. La petitesse & l'activité des corpuscules du Feu doivent imprimer aux fibrilles des Mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le passage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Insecte.

Une pression douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Ame le sentiment du poli. Une pression rude, inégale, variée peut lui donner le sentiment de l'aspérité.

Une contraction subite des mammelons, une espece de spasme dans leurs fibres nerveuses peut occasioner le frissonnement. La cause de ce spasme n'est pas la même chez tous les Individus. Tel frissonne à l'attouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des sensations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produisent ces variétés.

Ch. XXIII. Le même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le tremouſſement que le Feu occaſione dans les mammelons n'eſt point incompatible avec une certaine preſſion de ces mammelons.

L'Adhérence de l'épiderme aux mammelons modérant l'impreſſion que les Corps font ſur eux, le Toucher eſt plus vif là où il eſt plus mince, plus délicat; plus groſſier là où il eſt plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXIII.

De la méchanique des idées du Goût.

L'Organe du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un c'eſt preſque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ſes mammelons, mais plus ſaillans, plus épanouis, plus ſenſibles.

Les Saveurs ſont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles diſſous & atténués par quelque liquide, principalement par la ſalive, ſont la cauſe matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aigues ſont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuſes & balſamiques, ſont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure eſſentielle, les mêmes qualités ils n'agiſſent pas tous ſur les fibres de la même maniere. Les uns les picotent; les uns les rongent; les autres les

brûlent ; d'autres les crêpent ; d'autres les contractent ; d'autres les distendent ; d'autres les secouent ; d'autres y font des impressions qui semblent tenir le milieu entre deux impressions plus déterminées.

A ces différens effets des Saveurs sur l'Organe répondent différentes sensations. A un certain degré d'intensité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Sensation.

Ainsi, le Goût, non plus que le Toucher, ne nous offre rien qui exige que chaque sensation ait sa fibre particuliere.

CHAPITRE XXIV.

De la méchanique des idées de l'Odorat.

Nous pouvons de même rendre raison de la diversité des Odeurs sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles grossiers font au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles spiritualisés le font à l'Odorat. Les lames nerveuses qui tapissent les feuillets osseux placés à la partie supérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuscules odoriférans & font passer leur impression jusques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuscules sur le tissu des lames se modifie suivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils sont doués rend leur impression plus ou moins vive. La même lame, la même fibre successivement secouée, tiraillée, picotée, comprimée, relâchée,

CH. XXV. desséchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que transmettre à l'Ame des sensations aussi différentes entr'elles que le sont entr'eux les mouvemens qui les occasionent.

CHAPITRE XXV.

De la méchanique des idées de l'Ouïe.

IL y a lieu de douter qu'il en soit absolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On sait qu'une corde d'une longueur ou d'une tension déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que soit la maniere dont on la touche. Ce ton dépend essentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tension de la corde. Alonge-t-on la corde en la relâchant? elle fait moins de vibrations dans le même tems; & le ton qu'elle rend est plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant? elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le ton est aigu. On sait encore que si dans le même instrument il y a plusieurs cordes à l'unisson ou qui fassent leurs vibrations dans le même tems, si l'on pince une de ces cordes, toutes celles qui seront à son ton frémiront à la fois.

L'Air qui transmet aux cordes à l'unisson & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée, rencontrant celles-là à la fin de leur premiere vibration, dans l'instant qu'il leur communique la seconde, continue l'ébranlement. Dans des cordes, au contraire, qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorsque l'Air vient imprimer la seconde vibration, les unes n'ont que

commencé la premiere, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il résulte entre l'Air & les cordes une collision en sens opposé, qui éteint de part & d'autre le mouvement.

Mais pour que l'Air reçoive & transmette les différens tons que rend le Corps sonore, il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des particules correspondantes aux divers tons de la Musique, des particules à l'unisson de l'*ut*, d'autres à l'unisson du *ré*, d'autres à l'unisson du *mi*, &c. Peut-être même que cette supposition ne suffit pas: les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & se trouver séparées par des particules de genres différens, incapables de recevoir & de transmettre les tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre que chaque corpuscule d'Air est formé d'élémens à l'unisson de tous les tons, qu'il est une petite machine composée de sept branches élastiques, de sept ressorts principaux. L'art que cette conjecture suppose dans les élémens de l'Air est, sans doute, autant au dessous de la réalité, que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au-dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

Les mêmes vibrations que les cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Instrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des fibres à l'unisson de ces tons. Leur existence ne paroîtra pas douteuse si l'on fait attention à la maniere dont les Instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs pieces fort élastiques, coupées & courbées si inégalement que leur longueur & leur largeur different presque à chaque point. Par là l'Instrument se trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les tons qu'elles sont destinées à réfléchir & à fortifier.

CH. XXV.

Ces principes admis, on ne voit pas comment l'Oreille tranſmettroit à l'Ame l'harmonie d'un Concert, ſi toutes ſes fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, ſi toutes étoient montées ſur le même ton. L'obſervation paroît concourir ici avec le raiſonnement pour nous perſuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités oſſeuſes & tortueuſes, le labyrinthe & le limaçon qui ſemblent être tout à fait analogues aux Corps des Inſtrumens de Muſique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois, peuvent être comparés aux fibres qui tapiſſent l'intérieur d'un Violon: ce ſont autant de petites cordes dont la longueur eſt déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous conſtruits ſous différentes proportions, le limaçon diminuant continuellement de diametre depuis ſa baſe juſques à ſon ſommet, ſont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

Les rayons ſonores raſſemblés par l'eſpece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés juſqu'à un certain point par l'action du tambour, ſont portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impreſſions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutiſſent comme à leur tronc, en eſt ébranlé; l'Ame apperçoit des ſons & goûte le plaiſir de l'harmonie.

Ces ſons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de préciſion, la Voix les exécute avec une juſteſſe & un agrément qui l'éleve fort au-deſſus des Inſtrumens de Muſique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage compoſé, placé à l'entrée de la Trachée-artere, deſtiné à l'ouvrir & à la fermer eſt garni intérieurement d'un grand nombre de fibres

fibres élaſtiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Inſtrumens de Muſique. L'Air chaſſé par les Poumons eſt l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de viteſſe dont il les frappe détermine le ton. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre paſſage à l'Air, eſt conſtruite avec un tel art, que ſon ouverture augmente ou diminue préciſément dans la proportion du ton qu'il s'agit de former. On démontre que le diametre de cette ouverture peut ſe diviſer ainſi en 1200 parties, qui ſont 1200 tons ou nuances de tons. L'Air que les Poumons pouſſent vers la Glotte y acquiert plus ou moins de mouvement, ſuivant qu'il en trouve les levres plus ou moins rapprochées. Dans le premier cas, les tons ſont plus ou moins aigus; dans le ſecond ils ſont plus ou moins graves.

La Voix participe donc à la fois de la nature des Inſtrumens à cordes & de celle des Inſtrumens à vent. Si on ſouffle avec force dans la Trachée de quelque Animal mort, on rendra des ſons qui différeront peu de ceux que l'Animal rendoit. On obſervera les fibres de la Glotte frémir comme les cordes d'une Viole.



CHAPITRE XXVI.

De la méchanique des Idées de la Vue.

LA Lumiere est à l'œil ce que le Son est à l'Oreille. Les Couleurs répondent aux tons. La Musique a sept tons principaux; l'Optique a sept couleurs principales. Chaque ton a ses oscillations qui le distinguent de tout autre; chaque couleur a ses vibrations & son degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances sont indéfinies. Les tons supérieurs sont les plus aigus; les couleurs supérieures sont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaissement d'un même ton sont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son se propage à la ronde par un milieu très rare & très-élastique; de grands Philosophes ont pensé qu'il en est de même de la Lumiere, & il n'est peut-être pas impossible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypothese.

Si nous partons de l'analogie que nous venons d'observer entre la Lumiere & le Son, nous penserons que comme l'Oreille a des fibres à l'unisson des différens tons, l'Oeil a de même des fibres à l'unisson des différentes couleurs; mais au lieu que les fibres de différens genres sont distribuées dans l'Oreille sur différentes lignes, nous supposerons qu'elles sont rassemblées par faisceaux dans toute l'étendue de la rétine & du nerf optique. Chaque faisceau sera composé de sept fibres principales, qui seront elles-mêmes de plus petits faisceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverses nuances. Enfin, il en sera des corpuscules de la Lumiere comme de ceux de l'Air.

Un fait feulement paroît contraire à cette fuppofition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on fera affecté d'une fuite de couleurs qui fe fuccéderont dans l'ordre des couleurs prifmatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette fucceffion, pourquoi les fept couleurs principales ne paroiffent-elles pas à la fois, s'il n'eft aucun point fur la rétine qui n'ait des fibres repréfentatrices de toutes ces couleurs? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc, comment ce blanc fe décompofe-t-il graduellement en rouge, orangé, jaune, verd, &c? Ce fait ne prouve-t-il pas que les fibres qui fervent immédiatement à la Vifion font toutes de même efpece & que la diverfité des couleurs procede uniquement du degré de mouvement?

En effet, les couleurs les plus hautes font celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le fecouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premieres dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent fe fuccéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement fi prompt, doivent fuivre immédiatement les couleurs fupérieures & obferver entr'eux la même loi de fucceffion.

Cette explication paroît d'autant plus naturelle, que la fimple agitation ou une compreffion un peu forte du Globe de l'œil fuffit pour donner naiffance à des couleurs auffi vives que celles qui font produites par l'action du Soleil fur l'Organe.

Je ne fais pourtant fi l'ingénieufe hypothefe qui admet une diverfité fpécifique dans les fibres de la Vifion doit céder au fait que j'ai indiqué. Il me femble que j'entrevois une maniere de folution; mais je me défie de fa bonté. Selon cette hypo-

F 2

CH. XXVI. thefe les couleurs font entr'elles comme les tons font entr'eux: elles fe différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles font celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement ceffe par conféquent le plutôt: je parle du mouvement qui eft imprimé aux fibres & qu'elles confervent plus ou moins de tems à proportion de leur efpece. Un rayon folaire eft, comme nous l'avons vu, compofé de fept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui eft propre & qui eft invariable. Ces rayons féparés par le Prifme & réunis enfuite par une Lentille, fe pénetrent intimement & ne préfentent plus qu'un feul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un femblable rayon tombe fur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faifceau un ébranlement violent: l'Organe en eft même bleffé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne diftingue rien: les mouvemens particuliers fe confondent & ne compofent qu'un mouvement général dont l'impreffion eft une. Tout fe réfout ainfi dans une feule fenfation, & cette fenfation eft du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de fa violence par l'abfence de la Caufe qui l'a produit, le cahos commence à fe débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent fenfibles, tout fe démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impreffions les plus vives, les plus faillantes font démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laiffent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où refultent les fenfations des couleurs baffes. L'Ame voit faillir fucceffivement le bleu, l'indigo, le violet.

Le noir, dans l'une & l'autre hypothefe, n'eft que la privation de tout mouvement.

SUIVANT l'Optique Newtonienne un Corps n'eſt blanc que parce qu'il réfléchit la Lumiere telle qu'il la reçoit, ſans la modifier, ſans y occaſioner aucune de ces réfractions d'où naiſſent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé ſur un papier blanc ou ſur tout autre corps de même couleur ne ſent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correſpondent? En voici, ce me ſemble, la raiſon: les rayons de toute eſpece, mais confondus, que le papier envoie ſans ceſſe dans l'œil, entretiennent les mouvemens des fibres & conſéquemment la confuſion qui forme le blanc. Si les fibres, laiſſées à elles-mêmes, conſervoient le mouvement que le papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque eſpece de fibre, ſa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la diſtinction, à la ſucceſſion des couleurs. Mais l'impreſſion que fait le papier n'eſt pas aſſez forte pour que les fibres continuent à ſe mouvoir après qu'il a ceſſé d'agir.

L'AGITATION ou la compreſſion du Globe de l'œil, une fievre un peu violente ſuffiſent pour faire voir des couleurs dans l'obſcurité. La preſſion ou les tiraillemens que cela cauſe dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles ſe trouvent lorſque la Lumiere les agite.



CHAPITRE XXVII.

Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées.

LES idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination*.

IL nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le ton qui convient à chaque espece de perception & de sensation.

ÉVITANT donc de décider sur les deux hypotheses qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux satisfaire à tous les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées sensibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rappeller, tantôt en remuant l'espece de fibre appropriée à cette idée.

CE sera de la premiere de ces deux manieres que l'Ame rappellera les différentes impressions que le même Corps a produites sur sa Peau, sur sa Langue, sur son Nez. Ce sera de la seconde maniere qu'elle rappellera les impressions de ce même Corps sur ses Oreilles & sur ses Yeux.

JE souhaiterois de répandre quelque clarté sur cette espece

de Théorie. Je fens que je touche à des abîmes: mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les fonder: je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui.

La Lumiere & les couleurs font la fource féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En banniffant de la Nature l'obfcurité, la confufion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui font propres & qui le caractérifent.

Les formes, les grandeurs, les diftances, les fituations, les mouvemens font des genres de perceptions vifuelles qui ont fous eux une multitude innombrable d'efpeces.

Toutes ces perceptions l'Âme les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere eft toujours proportionnel à l'intenfité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

Mais, chaque genre, chaque efpece de perception vifuelle a-t-elle dans le Cerveau fa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui foient confacrées & qui ne foient confacrées qu'à elle?

Ce feroit étendre l'hypothefe au-delà du befoin que de le fuppofer. On peut admettre raifonnablement que la rétine eft formée de fibres à l'uniffon de différentes couleurs: mais, comme le mélange de la Lumiere & de l'Ombre fuffit pour repréfenter tout ce qui eft Corps, il fuffit de même que quelques endroits de la rétine foient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Âme différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en eft à cet égard des fibres de la Vifion comme des Caracteres d'Imprimerie, dont la feule combinaifon

exprime une infinité de choſes & de ſens ; ou pour employer une comparaiſon qui ſe rapproche plus de notre ſujet, il en eſt de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a ſur ſa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païſage ou toute autre repréſentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même ſujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me perſuade que pour atteindre à quelque choſe de paſſablement clair ſur la maniere dont les idées ſont reproduites, il faut ſe rendre attentif à ce qui ſe paſſe dans l'Organe à la préſence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Viſion.

DES lames minces détachées de toute la ſurface des Objets ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Eſpèces* des Objets ne viennent point s'appliquer ſur le fond de l'Oeil & ne donnent point naiſſance aux perceptions viſuelles. Le tems a détruit ces chimeres aſſorties à l'enfance de la Phyſique, & leur a ſubſtitué des vérités que l'expérience avoue. Un Fluide plus ſubtil, plus élaſtique, plus rapide que tout ce que nous connoiſſons dans la Nature, ſe réfléchit ſans ceſſe de deſſus les ſurfaces des Corps & va peindre leur image ſur la rétine. La Lumiere eſt ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à meſure qu'ils s'éloignent de ce point, ſont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traverſent les différentes humeurs, qui les plient à proportion qu'elles ſont plus denſes. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un ſeul point.
C'eſt

C'eſt ſur la rétine, comme ſur une toile placée derriere les humeurs, que ſe fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit eſt l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons compoſent ainſi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur baſe, & cette baſe eſt dans la prunelle. La pyramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le ſien ſur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumiere réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber ſur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulieres ſe forme l'image totale de l'Objet. La partie de la rétine ſur laquelle cette peinture repoſe eſt dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a ſon mouvement propre, qui tranſmis juſqu'au Siege de l'Ame par les dernieres ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compoſe la perception totale de l'Objet : celle-ci eſt la ſomme de celles-là.

La Lumiere qui ſe réfléchit de deſſus un Objet peut être conſidérée comme un Corps ſolide, comme un faiſceau de petits dards qui appuie par une de ſes extrémités ſur l'Objet & par l'autre ſur la rétine. L'Ame touche, pour ainſi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette eſpece de Toucher eſt infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

Quand un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle ſouffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet juſqu'à ſes bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorſque la Lumiere ſe réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une ſurface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit ſur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut diſtinguer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou

par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnans. Il eſt d'autres illuſions du même genre que l'Ame reconnoît par de ſemblables moyens.

Les rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'Oeil, & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils ſe croiſent & forment deux angles oppoſés par la pointe. L'un de ces angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre ſon image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe ſur la rétine. Sont-ils fort ouverts ? l'Objet paroît fort grand : ſont-ils fort aigus ? l'Objet paroît fort petit : ſont-lis ſi aigus que les deux rayons coïncident? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

La perception de la diſtance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'eſt que celle de la grandeur elle même. C'eſt par l'étendue des Corps interpoſés que ſe forme l'idée de la diſtance qui eſt entre deux Objets ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumiere réfléchie : plus elle eſt foible, plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorſque la neige la couvre.

La ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnans.

Si ces Objets ſont immobiles ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la rétine s'appliquera ſucceſſivement ſur différens points de cette membrane, tandis que celles des

autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet, quoiqu'en repos, paroitra en mouvement si son image change de place sur le fond de l'œil; soit que cela arrive par le transport insensible du Spectateur, soit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derriere ou au-dessous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Riviere pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverses idées dont nous venons d'entrevoir la production ? comment se retrace-t-elle l'image d'un globe, sa forme, sa couleur, sa grandeur, sa distance, sa situation, son mouvement ?

LA premiere production des idées est dûe au jeu des Organes: leur seconde production, leur reproduction dépendroit-elle d'une cause totalement différente ? Je ne le présume pas, & le sentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME se retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de maniere que le mouvement décroisse par degré depuis le milieu du paquet jusqu'à ses bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'espece de couleur que le globe a réfléchie.

CHAPITRE XXIX.

L'Ame se représente la grandeur du globe en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit sur la rétine.

En réveillant l'image des Corps interposés & environnans, l'Ame reproduit les idées de distance & de situation.

Elle reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées sur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où résultent sa forme, sa couleur & sa grandeur.

Au reste; comme les qualités sensibles qui caractérisent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'est que par abstraction & pour en faciliter l'examen que nous les séparons les unes des autres, l'Ame reproduit aussi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ses déterminations & dans le même instant indivisible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

Il en est de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens de la Vue. C'est en imprimant à chaque Organe des mouvemens semblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame se rappelle les perceptions & les sensations attachées à l'action de ces Objets.

C'est, par exemple, en excitant une légere contraction dans les nerfs qui aboutissent aux mammelons de la Peau, que l'Ame se rappelle la fraicheur qu'elle a goûté dans le bain. C'est en produisant une impression analogue sur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaitre en elle la delicieuse saveur d'un fruit. C'est en touchant avec choix & mesure les

fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

ENFIN, c'eſt par la même méchanique que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la préſence de certains Objets.

QUAND un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de ſenſations de différens genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces ſenſations, elle reproduira en même tems les ſenſations concomitantes. Il en eſt de même de la perception d'un Objet par le ſeul Sens de la Vue. Cette perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

JE tâche à me rappeller le goût d'un fruit : auſſi-tôt ſon odeur, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la forme m'a paru ſinguliere : au même inſtant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonſtances particulieres où je me rencontrois alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées ſont enchaînées les unes aux autres.



CHAPITRE XXX.

Réflexion sur les conjectures précédentes.

TELLE eſt la maniere dont j'imagine que s'opere la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impoſſibilité où nous ſommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers néceſſaires à cette reproduction ; qu'elle ſache ne mouvoir préciſément que les fibres deſtinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumiere qu'exige la repréſentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Ame meut ſon Corps, comment elle contracte tel ou tel muſcle, comment elle proportionne la contraction à la réſiſtance, &c. ? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les paſſions : quelle célérité dans les mouvemens de ſes doigts ! quel accord ! quelle juſteſſe ! quelle cadence ! quelle variété ! on diroit qu'une Divinité préſide à ces mouvemens : l'Ame les produit cependant ; & comment les produit-elle ?



CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture fur la reproduction des idées.

AU lieu de fuppofer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naiffent les idées, ne foupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils fe confervent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'eft que l'attention que l'Ame préte à ces mouvemens?

L'Économie animale nous offre plufieurs exemples de mouvemens qui paroiffent fe conferver par les feules Forces de la Méchanique: tel eft le mouvement de la circulation; tels font ceux de la nutrition & de la refpiration qui en dépendent. Les mouvemens qui conftituent en quelque forte la Vie fpirituelle, ne feroient-ils point auffi durables que ceux qui conftituent la Vie corporelle? Les fibres du Cerveau ne feroient-elles point des refforts fi parfaits, des machines d'une conftruction fi admirable qu'elles ne laiffent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés?

Il eft vrai qu'on a de la peine à concevoir la confervation du mouvement dans une Partie auffi molle que paroit l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puiffe fournir à une auffi prodigieufe fuite de mouvemens que l'eft celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoiffons pas affez la nature du Cerveau & fa ftructure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypothese sur la méchanique des idées.

DEs Philosophes accoutumés à juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne se révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'est que simple spectatrice des mouvemens de son Corps; que celui-ci opere seul toute la suite des actions qui compose une Vie; qu'il se meut par lui-même; que c'est lui seul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les raisonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c. Cette hypothese, hardie peut-être jusques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication.

L'on ne sauroit nier que la Puissance infinie ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'entends ici par actions extérieures tous les mouvemens qui se passent sous nos yeux: je nomme actions *intérieures* tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils se font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre sont les mouvemens de la digestion, de la circulation, des sécrétions, &c. Je mets sur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naissance aux idées de quelque nature qu'elles soient.

Dans l'Automate dont nous parlons tout seroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les seules regles de la plus belle Méchanique. Un état succéderoit à un autre état, une opération

opération conduiroit à une autre opération ſuivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour cauſe & effet, effet & cauſe. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

CONSTRUIT ſur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui compoſent notre Monde, l'Automate en recevroit les impreſſions, & fidele à s'y conformer il exécuteroit une ſuite correſpondante de mouvemens.

INDIFFÉRENT pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, ſi les premieres impreſſions ne montoient, pour ainſi dire, la Machine & ne décidoient de ſes opérations & de ſa marche.

LA ſuite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate le diſtingueroit de toute autre formé ſur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de ſemblables circonſtances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impreſſions ou ne les auroit pas éprouvé dans le même ordre.

LES Sens de l'Automate ébranlés à la préſence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muſcles des mains & des pieds en vertu de leur liaiſon ſecrete avec les Sens. Ces muſcles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conſervation ou la deſtruction de la Machine.

LES mouvemens de perception & de ſenſation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conſerveroient par l'énergie de ſa méchanique. Ils deviendroient plus vifs ſuivant

CHAPITRE XXXII.

l'état actuel de l'Automate, confidéré en lui-même & relativement aux Objets.

Les mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix, la diverfité de ces mouvemens, leur combinaifon, l'ordre dans lequel ils fe fuccéderoient repréfenteroient les jugemens, les raifonnemens & toutes les opérations de l'Efprit.

Une correfpondance étroite entre les Organes des Sens, foit par l'abouchement de leurs ramifications nerveufes, foit par des refforts interpofés, foit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaifon dans leur jeu, qu'à l'occafion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens fe réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

Donnez à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui fe les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverfes volontés à l'occafion de divers mouvemens; vous ferez un Homme dans l'hypothefe dont il s'agit.

Mais cet Homme feroit-il libre? Le fentiment de notre Liberté, ce fentiment fi clair, fi diftinct, fi vif qui nous perfuade que nous fommes Auteurs de nos actions peut-il fe concilier avec cette hypothefe? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame fur le Corps, d'un autre côté elle laiffe fubfifter dans fon entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps fur l'Ame.



CHAPITRE XXXIII.

De l'opinion philosophique qu'il n'y a point de Corps.

CE font ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois auffi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur exiftence eft la fource la plus féconde & la plus dangereufe de l'erreur & de l'impiété. Si fon Livre ne perfuade pas, il prouve du moins combien nos connoiffances les plus certaines peuvent être obfcurcies & à quel point l'Efprit humain eft fufceptible de doute & d'illufion. Voici le précis des raifons de ce fubtil Métaphyficien.

Il eft évident que les Chofes que nous appercevons ne font que nos propres idées. Il n'eft pas moins évident que ces idées ne peuvent exifter que dans un Efprit. Il eft encore très-clair que ces idées ou ces Chofes que nous appercevons exiftent, foit elles-mêmes, foit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puifque nous fentons que nous n'en fommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulieres nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées exiftent donc dans un autre Efprit qui nous les préfente par un acte de fa volonté. Nous difons que les Chofes que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, font des idées ou des fenfations. Or, comment une idée ou une fenfation peuvent-elles exifter ailleurs que dans un Efprit ou être produites par quelqu'autre Caufe que par un Efprit? La chofe eft inconcevable, & affirmer ce qui eft inconcevable, eft-ce philofopher?

D'un autre côté on conçoit aifément que ces idées ou fenfations exiftent dans un Efprit & font produites par un Efprit;

puisque c'eſt là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre Imagination par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi diſtinctes ni ſi fortes ni ſi vives ni ſi permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'exiſtence de la Matiere eſt abſurde & contradictoire; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la maniere de ces impreſſions ſe déduiſent la Sagesse, la Puissance & la Bonte' de leur Divin Auteur.

Suivant ce ſyſtême ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en ſonge. Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines idées auxquelles tient un nombre prodigieux de perceptions & de ſenſations différentes, que nous repréſentons par des termes. J'ouvre les yeux; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux, & auſſitôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai pluſieurs ſenſations que j'exprime par le terme de *ſaveurs* en lui joignant d'autres termes qui déſignent les qualités ou l'eſpece de ces ſaveurs. Ces perceptions & ces ſenſations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'eſt point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines ſenſations quand je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prens de la nourriture. Dieu excite en moi ces perceptions & ces ſenſations ſuivant les Loix que Sa Sagesse s'eſt

prescrites. Mais, je puis par un acte de ma Volonté & avec le secours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible, & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractere & au sentiment intérieur qui me persuade que je les ai excitées je distingue ces productions de mon Esprit des perceptions & des sensations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le ministere des Sens. La Nature des Choses n'est donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre dans nos idées. Cet Ordre consiste dans la liaison, la succession, l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous instruit de cet Ordre: elle nous apprend que certaines idées sont toujours accompagnées ou suivies de certaines idées; que certaines sensations engendrent ou peuvent engendrer certaines sensations. C'est là-dessus que sont fondés tous nos raisonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je sais que cette idée peut faire naître en moi la sensation que je nomme chaleur, & que cette sensation peut y exciter celle que je nomme brûlure; je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue: cette idée excite en moi celle de quelque chose de curieux, d'intéressant, de singulier: je me rends donc attentif à cette idée; je la considere avec tout le soin & toute la patience dont je suis capable: par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Esprit différentes perceptions qui en produisent élles-mêmes plusieurs autres. J'acquiers ainsi une idée plus complete de cette production; & cet exercice de mon Esprit étant accompagné du plaisir secret qui est inséparable de la recherche & de l'acquisition du vrai, je desire d'être affecté souvent de semblables perceptions & ce desir me rend Observateur, &c. Le développement des Plantes & des Animaux, les mouvemens des Corps céléstes, &c, ne sont encore que la gradation ou la succession que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à la perception d'une Plante naissante succédât brusquement la perception de cette même Plante en

CHAPITRE XXXIII.

ſleur : il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions qui nous la repréſentaſſent ſous différens degrés de grandeur & de conſiſtance. DIEU n'a pas voulu qu'à la perception du Soleil placé dans l'Equateur ſuccédât immédiatement la perception de cet Aſtre placé dans le Tropique du Cancer : il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions du Soleil qui nous le montraſſent placé ſucceſſivement dans tous les points de l'Eclyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainſi, l'Etude de la Nature n'eſt, à parler métaphyſiquement, que l'attention que nous apportons à conſidérer la liaiſon, l'harmonie & la variété des idées que DIEU excite en nous. Les Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle ſont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le ſyſtéme dont nous parlons eſt la clef de ces Livres. Tout ſe réduit ici au plus ſimple. DIEU & les Eſprits, des perceptions & des ſenſations. Et qu'on n'objecte point que DIEU nous trompe en nous perſuadant l'exiſtence de Choſes qui ne ſont point : DIEU nous trompe-t-il dans nos ſonges, dans les jugemens que nous portons ſur les couleurs, les grandeurs, les diſtances, &c. ? Telle eſt la Nature des Choſes, telle eſt notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui eſt en nous, de l'Etendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des ſenſations. L'Univers en eſt-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures ? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment ſuperbe, & qui indiqueroit en même tems les moyens de l'exécuter, en paroîtroit-il moins habile dans ſon Art parce qu'il ne réaliſeroit point ce Plan ? Le SUPREME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Eſprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Eſprit du Chérubin ! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embraſſe à la fois tous ces Univers ! Au reſte, ſi la RE'VE'LATION affirme l'exiſtence des Corps, c'eſt de la même maniere qu'elle affirme l'immobilité de la Terre &

le mouvement du Soleil. Le but de la RÉVÉLATION est de nous rendre vertueux & non de subtils Métaphysiciens.

Le système que je viens d'exposer n'a assurément rien d'absurde; mais il faut une Tête métaphysique pour le bien saisir. Il est certain que nous n'avons aucune démonstration de l'existence des Corps. L'Auteur célebre des *Causes occasionelles* l'avoit déja prouvé, & les raisons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette proposition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette existence, avons-nous besoin qu'on nous la démontre rigoureusement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage assez clair, assez éloquent, assez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour dissiper les nuages qu'une Métaphysique trop subtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes se persuaderont toujours l'existence des Corps; & si c'est une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne ressembla plus au vrai.

Mais attaquons plus philosophiquement le Système de notre Auteur; n'y a-t-il point de sophisme dans ce raisonnement? il est évident que les Choses que j'apperçois ne sont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exister ailleurs que dans un Esprit: donc elles ne peuvent être produites que par un Esprit; donc la Matiere n'existe point & ne peut exister. L'Auteur ne confond-il pas ici ce que l'École distinguoit sagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel*? Il est très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exister ailleurs que dans un Esprit; mais s'ensuit-il de là nécessairement que ces idées ne puissent être produites que par un Esprit? Nous ne savons point, il est vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame: mais nous démontre-t-on rigoureusement l'impossibilité de la chose? nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Esprits? Assu-

rément c'eſt aller trop loin que d'oſer réduire la Création aux ſeules Subſtances ſpirituelles.

Il y a plus; notre Auteur admet l'exiſtence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux: cependant, aux termes de ſon ſyſtême, je ne ſuis aſſuré que de ma propre exiſtence & de celle de Dieu; je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il eſt une Cause Éternelle de mon exiſtence. Voilà toute la ſuite des conſéquences néceſſaires qu'il m'eſt permis de tirer. Je ne puis conclurre de mon exiſtence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cauſe qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de Dieu ſur moi. La ſuppoſition de l'exiſtence des autres Eſprits eſt donc purement gratuite. Et comment converſerions-nous avec des Eſprits qui ſont nos ſemblables?

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la diverſité des opinions des Philoſophes touchant la nature de notre Etre.

Remarquons ici en paſſant la variété & la ſingularité des opinions des Philoſophes ſur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Ame humaine un Compoſé d'atomes, un Feu, un Air ſubtil, une Émanation ou un Souffle de la Divinité. On ne s'imagine plus qu'en ſubtiliſant la Matiere on la ſpiritualiſe. On ne ſait plus ce que c'eſt qu'une Émanation ou un ſouffle de la Divinté. Je ne veux donc parler que des Philoſophes modernes. Les uns, fondés ſur ce que nous ne connoiſſons pas la nature intime des Subſtances, ont

ont cru que la Matiere pouvoit penſer, & ont tout matérialiſé. D'autres, confondant la Penſée avec l'occaſion de la Penſée, ont nié que la Matiere exiſtât, & ont tout ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matiere & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité, ils ne ſe ſont pas accordés ſur la maniere de cette Union : mais ſi les hypotheſes qu'ils ont imaginées ſur ce ſujet ténébreux ne ſont au fond que des rêves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une maniere digne de leur ſiecle.

CHAPITRE XXXV.

De la ſimplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

NOUS penſons, nous voulons, nous agiſſons.

Nous avons des idées ou des repréſentations des Choſes. Nous comparons ces idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance ou de leur oppoſition. Nous poſons des principes ; nous en tirons des conſéquences. Ces conſéquences nous conduiſent à d'autres conſéquences. Sur celles-ci nous établiſſons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manieres différentes : nous en compoſons des tableaux de tout genre. S'éloignent-elles ? nous les retenons : ont elles diſparu ? nous les rappellons. Nous enchaînons le paſſé avec le préſent ; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planetes en Planetes avec la rapidité de l'éclair.

CHAPITRE XXXV.

Le plaisir, la convenance ou la nécessité nous font desirer la possession de certains Objets. Des sentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embrasser les uns, persuadés de fuir ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conséquence: nous commandons à nos membres; ils exécutent. Enfin, nous sommes consciens de toutes ces Choses: nous sentons que c'est en nous, dans notre Moi qu'elles se passent.

Si ces Facultés admirables que nous découvrons au-dédans de nous faisoient partie de l'Essence corporelle; si elles dérivoient immédiatement de cette Essence, nous les observerions dans tous les Corps, comme nous y observons l'Etendue, la Solidité, la Divisibilité, &c.

Puis donc que ces Facultés n'existent que dans certains Corps; elles ne sont point des Attributs du Corps, mais de simples modes.

Or, le mode a un rapport fondamental avec l'Essence; il découle nécessairement de quelque Attribut essentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoissons. Nous pouvons déterminer, en quelque sorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

Si donc la Pensée, la Volonté, la Liberté sont des modifications du Corps, ce sont des modifications absolument indépendantes des Attributs par lesquels il nous est connu. Il y a plus; ce sont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

Lorsque nous jettons les yeux sur un Païsage nous voyons à la fois & sans confusion un grand nombre d'Objets. Nous

voyons ces Objets, non feulement comme compofant un Tout, un même Tableau, mais encore comme féparés & diftincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perfpective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui eft en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut néceffairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Païfage. Repréfentez-vous l'image qui s'en peint fur la rétine: chaque point de cette image eft une perception. Mais ces perceptions exiftent toutes à part: elles ne font que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un feul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions repréfentent? Elles fe réuniffent en un point: mais fi elles fe réuniffent en un point, elles s'y confondent, & fi elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets féparés les uns des autres?

Ce n'eft pas tout: comment s'opere la *Confcience* de ces perceptions? où réfide le *Moi* qui apperçoit, qui fent? dans un autre point de l'étendue penfante: mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant diftinct? Je ne dis pas affez; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particuliere & au Total de ces perceptions, fans pourtant fe confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre maniere?

Une autre difficulté fe préfente: l'Etendue penfante qui n'eft affectée que d'une feule idée l'eft en entier ou en partie: fi elle l'eft en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles fe loger avec la premiere? celle-ci fe refferre-t-elle? ou l'Etendue penfante augmente-t-elle? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces fuppofitions? qui pourra concevoir une idée qui fe réduit à la moitié, au quart de fon étendue? qui pourra

CHAPITRE XXXV.

admettre une Substance pensante qui se contracte & se dilate ? Si, au contraire, la perception n'affecte le sujet pensant que dans une partie de son étendue, ce Sujet est à la fois pensant & non pensant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, se multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir sur le Corps pensant que par l'impulsion ; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualites occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques, aux notions les plus certaines. Les perceptions ne sont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Substance pensante. Nous devons donc raisonner sur les perceptions comme nous raisonnons sur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une pensée a tant de degrés de vitesse, tant de degrés de masse, telle ou telle direction.

L'extreme dissonnance de ces expressions n'est cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorsque nous avons à la fois plusieurs perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui est le Siege de la Pensée divers mouvemens qui sont ces perceptions. Pour avoir le sentiment de ces perceptions, & comme distinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il est nécessaire que ces mouvemens aillent se communiquer à un point commun de la Substance pensante. Ce point se trouvera ainsi dans le cas d'un Corps qui est pressé par plusieurs Forces agissantes en sens différens: il se prêtera à l'impression de toutes ces Forces à proportion du degré d'intensité. Son mouvement deviendra un mouvement composé ; il sera le produit de toutes ces Forces & ne sera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t-il représenter les perceptions comme distinctes les unes des autres ?

La difficulté paroîtra encore plus forte si l'on fait attention

au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même tems par le ſeul Sens de la Vue. Et que ſeroit-ce ſi l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouir, ſentir, goûter dans le même inſtant indiviſible !

RESSERRONS ces divers raiſonnemens. Si la Faculté de penſer réſide dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le ſiege d'une perception. La perception eſt inſéparable du ſentiment de la perception : une perception qui n'eſt point apperçue n'eſt point une perception. Le ſentiment d'une perception n'eſt que l'Etre penſant exiſtant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres penſans qu'il y a de points qui apperçoivent.

MAIS nous n'appercevons pas ſeulement ; nous voulons, & le Vouloir eſt un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'Etendue penſante. Le Moi qui veut n'eſt donc pas le Moi qui apperçoit.

EN vain pour ſatisfaire à ce que nous ſentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point : ce point eſt un compoſé de parties, & ces parties ſont eſſentiellement diſtinctes les unes des autres.

LA Force d'inertie n'eſt pas moins oppoſée à la Liberté que l'Etendue & le Mouvement le ſont à l'Entendement & à la Volonté.

LE Corps eſt de ſa nature indifférent au mouvement & au repos : il fait également effort pour conſerver l'un ou l'autre de ces deux états : il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce ſoit ou quelque direction que ce ſoit :

CHAPITRE XXXV.

s'il change d'état, ce changement eſt l'effet d'une Force extérieure qui agit ſur lui.

Le Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous ſentons en nous une Force toujours agiſſante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets ſe diverſifient preſque à l'infini.

Nous ſentons que nous pouvons commencer une action, la continuer, la ſuſpendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous ſentons que nous pouvons rappeller une certaine idée, la conſidérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long, la comparer à une autre idée, prononcer ou ſuſpendre notre jugement ſur leur convenance ou leur oppoſition. Nous ſentons que nous pouvons paſſer ſubitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, d'un exercice à un autre exercice ſans qu'il y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie. En un mot, nous ſentons que nous ne ſommes point néceſſités à embraſſer une certaine détermination, plutôt que toute autre, à marcher plus ou moins vîte ou à nous arrêter, à ſuivre une route & non pas une autre.



CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même ſujet.

Réponſe à quelques objections.

MAIS, dira-t-on, il eſt dans la Matiere des Forces dont nous ne connoiſſons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons abſolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Peſanteur conviènnent au Corps. Nous ne ſavons point, & nous ne le ſaurons, ſans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement ſe communique & ſe conſerve, & s'il eſt un Etre phyſique ou un Etre métaphyſique. N'en feroit-il donc point de même de la Force de penſer & de celle d'agir: ces Forces ne feroient-elles point dans la Matiere ſans que nous ſuſſions comment elles y ſont?

IL eſt vrai que nous ſommes dans la plus profonde ignorance ſur la nature du Mouvement & ſur celle des autres Forces qui exiſtent dans la Matiere. Il eſt vrai que nous ne ſavons point comment la Force d'inertie s'unit à l'Etendue & à la Solidité pour former l'Eſſence du Corps; tout comme nous ignorons la maniere dont l'Etendue & la Solidité s'uniſſent enſemble.

IL eſt vrai encore que le Mouvement pourroit n'être point un Etre phyſique. Mais, quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'enſuit point du tout qu'il en ſoit de la Force de penſer & de celle d'agir comme il en eſt des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & conſtans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie eſt toujours proportionnelle à la quantité des parties: elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même ſujet: elle agit en

Chapitre XXXVI.

tout sens & en tout lieu. La Pesanteur suit aussi la raison des masses; elle suit encore celle des distances; mais elle n'agit point horisontalement. Le Mouvement se mesure & se compare: nous prédisons à coup sûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, soit de même nature soit de nature différente: nous déterminons de même la direction que prendra un Corps poussé par différentes Forces, &c. La Pensée & la Liberté ne nous offrent rien de semblable. Non seulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci nous pouvons le nier de celles-là.

On insiste, & on objecte en second lieu, que nous ne connoissons que l'Essence *nominale* du Corps; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Essence *réelle* un Principe, à nous inconnu, de la Pensée & de la Liberté.

Réponse : les Attributs qui constituent l'Essence nominale du Corps ont leur fondement dans l'Essence réelle. Ils sont les rapports nécessaires sous lesquels le Corps se montre à nous. D'autres Intelligences le voient sous d'autres rapports; & tous ces rapports sont réels. Mais, quel que soit leur fondement, quels que soient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous sont inconnus, il demeure toujours incontestable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde opposés à ceux que nous connoissons. La Pensée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous sont inconnus.

On fait un dernier effort, & on objecte en troisieme lieu, que c'est borner la Puissance Divine que d'oser soutenir qu'Elle ne peut pas donner au Corps la Faculté de penser.

Réponse : on ne borne point la Puissance Divine en avançant

avançant qu'ELLE ne peut changer la nature des Chofes. Si l'Effence du Corps eft telle qu'elle foit incompatible avec la Penfée, DIEU ne fauroit lui accorder cette Faculté fans détruire fon Effence.

C'EST ainfi que nous fommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif, fimple, un, immatériel eft l'*Ame humaine* unie à un Corps organifé.

L'ESSENCE réelle de l'Ame nous eft auffi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoiffons l'Ame que par fes Facultés, comme nous ne connoiffons le Corps que par fes Attributs. Ce que l'Étendue, la Solidité & la Force d'inertie font au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le font à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Chofes font en elles-mêmes, & on difoit orgueilleufement de favantes fottifes. Aujourd'hui on cherche ce que les Chofes font par rapport à nous, & on dit modeftement de grandes vérités.

Nous fommes donc formés de deux Subftances qui, fans avoir entr'elles rien de commun, agiffent pourtant ou paroiffent agir réciproquement l'une fur l'autre; & ce compofé eft un des plus furprenans & des plus impénétrables de la Création.



CHAPITRE XXXVII.

De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.

CETTE question me paroît se réduire à celles-ci : conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction ? quelle idée peut-on se faire de l'impression d'un Etre actif sur un Etre absolument passif ? Mais l'Ame ne réagit pas sur le Corps comme un Corps réagit sur un autre Corps. A l'occasion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame se déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en résulte nécessairement est la formation de l'idée ou de la sensation. Comment s'opere cette formation ? arrêtons-nous ici, une épaisse nuit nous enveloppe : nous touchons à l'abime de l'Union.

CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible.

J'AI supposé que l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ; qu'elle excite dans le même instant indivisible plusieurs mouvemens différens. Cette supposition ne répugne-t-elle point à la simplicité de l'Ame & à la maniere dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour ? En effet, une idée est une modification de l'Ame & cette modification n'est que l'Ame elle-même existant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puisse subir à la fois plusieurs modifications différentes ; éprou-

ver dans le même instant plusieurs sentimens contraires ? Les moyens par lesquels l'Ame acquiert des idées & ceux par lesquels elle les manifeste prouvent, non la simultanéité des idées, mais leur succession. Ces moyens sont des mots, des images, des mouvemens qui ne sauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent se succéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la simultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le sentiment de toutes ses modifications; elle reconnoît que l'une n'est pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte sur ses idées ou sur les diverses sensations qu'elle éprouve se réduiroient-ils donc au simple sentiment du passage d'une modification à une autre modification ? Ainsi quand l'Ame passe de la modification représentée par le terme de *meurtre* à la modification représentée par le terme de *crime*, elle sent qu'elle n'a presque pas changé d'état, d'où elle infere le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'est point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'instant toutes celles avec lesquelles elle est enchaînée : la modification de meurtre réveille la modification de *crime*; la modification de crime excite celle de *juste défense*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypothese ingénieuse. Analysons cette hypothese, & tâchons de démontrer que l'Ame a nécessairement plusieurs idées présentes à la fois.

La décision de cette question, l'Ame n'a-t-elle qu'une seule idée présente à la fois ou en peut-elle avoir plusieurs ? me semble dépendre du sens qu'on attache à ces deux mots *une* & *présente*.

Nos idées étant ou simples ou composées, à parler exacte-

ment, il n'y a que les premieres qui soient unes. Toute idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi, quand on a une idée composée, on a plusieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je pense à cette boule, j'ai en même tems l'idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur sans couleur est une idée abstraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que peut-être le Commun des Hommes ne se forme jamais par cette abstraction que les Philosophes supposent.

Une idée composée renferme plusieurs jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c. & j'ai par là même une image de toutes ces Propositions, la Terre est ronde, la Terre est habitée, la Terre est composée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'est ce que les Scholastiques appelloient *Thema complexum propositionis.* En ce sens, tout ce qui occupe à chaque instant un Esprit n'est qu'une idée, mais fort composée ou, si l'on veut, une grande multitude d'idées.

On ne sauroit expliquer les jugemens par le sentiment du passage d'une modification à une autre : 1°. parce que le jugement affirmatif n'est pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propositions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut sont comprises dans l'idée du Sujet : 2°. parce que le jugement négatif n'est pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoissance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'est pas comprise dans

celle du Sujet: 3°. parce que pour s'appercevoir qu'on passe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la suivante, conserver quelque sentiment de la précédente. Sans cela, on ne sauroit dire si on a changé d'idée ou si on a conservé la premiere. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeller & me représenter qu'on me la tenoit un moment auparavant: autrement je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

Ainsi, pour savoir si en pensant à *meurtre* je suis modifié de la même maniere qu'en pensant à *crime*, il faut que j'aie eu deux modifications ensemble: car comment savoir qu'elles sont les mêmes ou différentes, si lorsque j'ai l'une je n'ai pas l'autre? non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait ressemble à son Original, si on suppose qu'en voyant le Portrait il ne me reste plus d'idée de l'Original & qu'en jettant les yeux sur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

Si l'on réfléchit sur la Mémoire, on se persuadera facilement que toute idée qui est une fois entrée dans le Cerveau, s'y conserve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de distinction; en sorte que le Cerveau ou, si l'on veut, l'Esprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation est l'assemblage ou le réservoir d'un nombre prodigieux d'idées, qu'on pourroit nommer une idée prodigieusement complexe.

En effet, si l'idée du Roi de France étoit absolument hors de mon Esprit lorsque je crois n'y point penser, elle me seroit aussi étrangere que celle du Roi de Siam. Ainsi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je serois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre: au lieu qu'il est sûr que je reconnoîtrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée

CHAPITRE XXXVIII.

que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

LORS donc que je dis que je ne penſe pas au Roi de France ou que ſon idée ne m'eſt pas préſente à l'Eſprit, cela veut dire ſeulement que j'y penſe ſi foiblement que je n'en ai pas ce ſentiment diſtinct qu'on appelle *conſcience* ; que cette idée eſt, dans ce moment-là, offuſquée, pour ainſi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de ſorte que je ne l'apperçois pas aſſez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je penſe au Roi de France.

CETTE Faculté de rendre une idée que nous avons, aſſez vive pour qu'elle ſe diſtingue des autres que nous avons auſſi, ſe nomme l'*Attention*. Et l'uſage fondé ſur ce que nous ne penſons guere qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on diſe qu'une idée n'eſt préſente à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'ATTENTION eſt plus ou moins forte : elle a ſes degrés, qui ſont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois ? cette queſtion ne ſauroit avoir de réponſe : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

PRENONS un exemple du Sens de la Vue : je jette les yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un point ou ſur un objet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres : ceux qui en ſont à une petite diſtance ſe voient encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux

dont la diſtance eſt de 45 degrés : les Opticiens, fondés ſur l'expérience, diſent que l'étendue d'un coup d'œil eſt bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aiſée à concevoir qu'à exprimer.

Il en eſt de même de la vue de l'Eſprit. Une démonſtration contient une ſuite de propoſitions qu'on doit avoir préſentes à l'Eſprit toutes à la fois, mais non pas avec une égale diſtinction. L'Ame parcourt cette ſuite, comme l'œil parcourt le Païſage, fixant ſa plus grande attention ſucceſſivement aux différentes parties de la démonſtration, & ainſi elle s'aſſure par degrés de la certitude de chaque conſéquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un ſentiment, moins diſtinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela ſe remarque ſur-tout lorſqu'on trouve par ſoi-même la démonſtration; ſans cela on n'y viendroit que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque ſe rendra attentif à ce qui ſe paſſe au dedans de lui, lorſqu'il cherche une démonſtration, verra qu'il ne perd jamais entiérement de vue la conſéquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue préſente à l'Eſprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'ai ſouvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec aſſez de diſtinction pour pouvoir l'appeller *conſcience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard aſſez de variété, mais en général ce nombre ne paſſe pas cinq ou ſix. Je tâche, par exemple, à me repréſenter une figure de cinq ou ſix côtés ou ſimplement cinq ou ſix points : je vois que j'en imagine diſtinctement cinq : j'ai peine à aller à ſix. Il eſt pourtant vrai qu'une poſition réguliere de ces lignes ou de ces points ſoulage beaucoup l'Imagination & l'aide à aller plus loin.

CHAPITRE XXXIX.

L'Ame a si essentiellement plusieurs idées présentes à la fois, que c'est du sentiment des rapports de son état présent avec ses états antécédens que découle la Personnalité.

Au reste; loin que la multitude d'idées que l'Ame peut avoir à la fois forme une difficulté contre sa simplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chapitres XXXV & XXXVI. Leibnitz dit que la perception est la représentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

Je ne voudrois pas dire que l'Ame est modifiée de plusieurs manieres différentes à la fois, mais que sa modification est complexe & renferme plusieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu est en même tems chaud & lumineux, comme un mouvement est ensemble uniforme, vîte, horizontal, d'Orient en Occident, comme un son est tout à la fois grave, fort, doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroissent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaisir de l'Ame.

Les mouvemens qui paroissent purement machinaux le sont-ils en effet? Si nous consultons là dessus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui sembleront décider affirmativement cette question. Combien d'actions que nous faisons, pour ainsi dire, machinalement, sans la moindre apparence d'attention, de réflexion! Notre condition présente est même telle que le nombre de ces actions machinales surpasse celui des actions

réfléchies

réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons sans penser aux mouvemens des jambes, des mâchoires, des mains, des doigts. Ce mouvement si naturel, mais si admirable, par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps panche du côté gauche, ne le faisons-nous pas sans nous en appercevoir ? N'en est-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet ? Combien de mouvemens très-compassés, très-ordonnés, très-variés tout ensemble un Musicien, un Danseur, un Voltigeur, n'exécutent-ils pas sans réflexion ? Que n'aurions nous point à dire de tant de distractions qui surprennent ? Combien de Ménalques qu'on diroit n'être que des Automates spirituels ! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore ? Que ne puiserions-nous point dans les songes ? Nous lions en dormant de longues conversations : nous adressons des questions ; on nous répond ; & nous ne nous appercevons point que c'est nous qui dictons les réponses. Que dis-je ! nous parlons, nous raisonnons, nous méditons dans la veille sans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore ; il est des mouvemens que nous sommes tellement appellés à faire machinalement, que si nous nous avisons de vouloir y apporter quelqu'attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche sur le Violon un air qu'on a su, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promptement en laissant aller sans réflexion les doigts sur l'Instrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

Cependant, il est certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer sont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoissent l'Ame pour Principe. C'est elle qui, selon qu'elle est déterminée par le plaisir, le besoin, la convenance ou par quelqu'autre motif distinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonstance. Nous ne

CHAPITRE XXXIX.

marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choses. Les organes qui les exécutent ne continuent à se mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer ? les mouvemens des organes changent pareillement. Le sommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame ; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en songe que dans la veille; elle ne desire pas moins de persévérer dans un certain état ou d'en sortir.

Mais, lorsque l'Ame imprime au Corps une suite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une seule volonté, pour ainsi dire, générale; ou chaque mouvement est-il l'effet d'une volonté particuliere, d'un acte spécial de l'Ame? Lorsqu'un Musicien joue un air sa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air; ou préside-t-elle à la formation de chaque note ? Voilà précisément le nœud de la question. Tâchons de le délier.

Un Philosophe abîmé dans une profonde méditation enfile un sentier long & tortueux. Ce sentier le conduit à un Bois; le Bois à une Prairie. Il les parcourt : un obstacle se présente ; il se détourne. Il hâte, retarde, interrompt sa marche suivant que les circonstances l'exigent. Il regagne le sentier; rentre chez lui, & n'a rien vu: encore moins son Ame s'est-elle apperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à son Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cause immédiate ? Comment admettre sans la plus grande absurdité, que le Corps, une fois déterminé à se mouvoir, ait décrit seul toute cette longue courbe ? Quel méchanisme a pu changer tout-à-coup sa direction à la rencontre d'un obstacle & le ramener dans le bon chemin ? Prenons y garde; ce n'est point ici un de ces phénomenes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la succession réité-

rée des mêmes mouvemens. Il s'agit d'une fuite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une femblable fuite les mouvemens fubféquens ne font point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'eft point caufe néceffaire du fecond, le fecond du troifieme, &c. Il faut que le Principe foi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conféquence de certaines impreffions. L'Ame agit donc fans favoir qu'elle agit? ne précipitons point notre jugement.

Notre Philofophe s'eft promené & n'a rien vu, avons-nous dit: cela eft-il exactement vrai? quoi! les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres, les Ruiffeaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non exiftans? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à fon Corps: l'œil n'a ceffé d'en recevoir les impreffions & de les tranfmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle fenti aucune de ces impreffions? Nous fommes déja certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de fe détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet? ç'a été enfuite du jugement que l'Ame a porté fur la difconvenance de cet endroit de fa promenade avec fon bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire fur les endroits qui avoient précédé? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient fa route & qui en faifoient partie?

Que conclurons-nous de là? que l'Ame eft affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne fon attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fourniffoit à notre Philofophe pendant fa promenade l'occupoient prefque tout entier: fon attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets

environnans n'ayant aucun rapport avec le ſujet de ſa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faiſoient, pour ainſi dire, que gliſſer à ſa ſurface. L'Ame ne les diſtinguoit point les unes des autres ; elles étoient toutes par rapport à elle au même niveau d'intenſité ou plutôt de foibleſſe. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faiſoient obſtacle : ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait ſur l'Ame une impreſſion un peu plus ſenſible ; elles ont ſailli au-deſſus des perceptions des autres Objets ; l'attention que l'Ame donnoit à ſes réflexions en a été un peu partagée : l'effet néceſſaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'EST ainſi qu'en liſant, nous ne ſommes frappés que du ſens des mots, & preſque point des lettres qui les compoſent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci ; puiſque de cette perception dépendent néceſſairement & la perception des mots & celle des idées qui leur ſont attachées. Mais la perception des lettres eſt de la claſſe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots eſt de la claſſe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorſqu'il ſe rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de ſa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une ſorte de relief qui la fait ſaillir au-deſſus des autres lettres du même mot.

IL n'eſt preſque point de momens dans notre exiſtence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le ſeul état du Corps, ſa poſition, ſon attitude, la ſanté, la maladie, &c. en fourniſſent une multitude. Et quand on dit qu'on ne penſe à rien, c'eſt préciſément alors qu'on n'eſt affecté que de ces idées foibles qui ne donnent aucun exercice à l'attention & qui laiſſent l'Ame dans une ſorte d'inaction ou de repos.

Un état de l'Ame oppofé à celui dont nous parlons eft l'état où elle fe trouve lorfqu'elle fe fixe fur une même idée & qu'elle y concentre, pour ainfi dire, toutes fes forces. Cette contention produit une efpece d'inertie qui ne ceffe que par la diminution des forces ou par le changement d'Objet.

CHAPITRE XL.

Continuation du même fujet.

Application de quelques principes à divers cas.

APPLIQUONS ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoîtrons qu'ils font des preuves très-équivoques de cette propofition que l'Âme meut fans favoir qu'elle meut. En effet, le fentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à fon Corps eft par fa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainfi. Ses idées, je veux dire, les impreffions qu'il reçoit du dehors par le miniftere des Sens, les réflexions qu'il fait fur ces idées, leurs comparaifons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de fon Attention. Cette Attention eft une Force très-limitée, parce qu'elle réfide dans un Sujet qui eft fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle fe dirige vers un Objet particulier, c'eft toujours en diminution de l'impreffion que les autres Objets font fur l'Ame. Mais tout a été fagement ordonné : l'Attention fe proportionne à l'importance des Objets

& aux rapports plus ou moins grands qu'ils foutiennent avec la confervation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne fe rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le fimple fentiment de ces mouvemens, & ce fentiment l'affure que fon état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui fuffit. Tel eft le cas d'un Homme qui fe promene dans un chemin uni en fuivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne fon Attention. Sa marche eft facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle foit tantôt plus vite, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'eft point l'effet de l'impreffion des Objets extérieurs fur fon Ame, elle ne s'en occupe point & ne fauroit s'en occuper: c'eft l'effet de la fucceffion plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées fur les mouvemens de la Machine avec lefquels elles n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque inftant pour produire ces mouvemens; puifqu'il n'y a que l'Ame qui puiffe être affectée de ces idées.

PASSONS à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps: l'Activité de l'Ame fe porte à l'inftant de ce côté-là: un mouvement intervient; le Corps eft préfervé. Tel eft le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le fentiment de fon action; & je crois pouvoir le démontrer. Il eft évident que l'Ame a le fentiment du danger: elle ne peut avoir le fentiment du danger fans fouhaiter de l'éviter: elle ne fauroit fouhaiter de l'éviter fans agir en conféquence: elle ne fauroit agir en conféquence fans le fentir, puifque l'action eft un moyen pour parvenir à une fin que l'Ame connoît & qu'elle defire: le moyen eft néceffairement lié à la fin. Mais dans ces fortes de cas l'Ame voit, juge & agit avec tant de promptitude, que tout cela fe confond, & qu'il n'y a de diftinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décompofer cette fenfation pour s'affurer du

vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces ſenſations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Phyſique ? Chap. XL.

Nous avons cité l'exemple d'un Muſicien comme un des plus propres à éclaircir la queſtion qui nous occupe : nous voyons à préſent ce qu'il faut penſer de cet exemple. Les notes ſont dans la Muſique ce que les mots ſont dans le diſcours. Le ton que repréſente une note eſt l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle corde & quel point de cette corde répond préciſément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le ſentiment des mouvemens qui les expriment ſont deux idées liées eſſentiellement l'une à l'autre & qui ſe confondent. Une idée eſt une modification de l'Ame, & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification ſinon l'Ame elle-même modifiée ou exiſtant d'une certaine maniere? Eſt-il un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre exiſtence ? Mais l'exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points : on n'exiſte point indéterminément : le ſentiment de ces déterminations s'identifie donc avec celui de l'exiſtence ou plutôt ce n'eſt qu'un même ſentiment.

La diſtraction n'eſt pas toujours l'effet d'une profonde méditation; elle eſt plus ſouvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un diſtrait de cette eſpece n'a point l'uſage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles, il

CHAP. XL. eſt incapable de ſe fixer ſur quoi que ce ſoit. Le ſentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confuſément la premiere ſurface des choſes, & il ſe trompe toujours ſur le fond. Son Ame ſait qu'elle agit, & qu'elle agit en vue d'une certaine fin, mais elle ſe méprend ſans ceſſe ſur cette fin. L'action n'eſt preſque jamais d'accord avec la penſée. L'Ame veut un Objet, elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impreſſion de ces perceptions qu'elle les ſent à peine. Tout ſe confond à ſes yeux. Les Objets les plus diſſemblables s'identifient; les plus diſcordans ſe rapprochent. Il n'eſt point pour elle de nuances: les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légérement.

Sans être livré à la méditation & ſans être étourdi il n'eſt Perſonne qui n'ait en ſa vie bien des diſtractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a ſous les yeux des Objets de la préſence deſquels on ne paroît pas s'appercevoir! Si pourtant on eſt acheminé à penſer à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un aſſez grand détail: preuve inconteſtable que la diſtraction ne détruit pas le ſentiment des impreſſions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

Le Somnambule n'eſt point un Automate. Tous ſes mouvemens ſont dirigés par une Ame qui voit très-clair: mais ſa vue eſt toute intérieure: elle ſe porte uniquement ſur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vérité de ces images, l'impoſſibilité où l'Ame ſe trouve par l'aſſoupiſſement des Sens de juger de ces perceptions intérieures par comparaiſon à celles du dehors, la jettent dans une illuſion dont l'effet eſt néceſſairement de lui perſuader qu'elle veille. Elle agit donc conſéquemment aux idées qui l'affectent ſi fortement: elle exécute en dormant ce qu'elle

qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une fuite de mouvemens qui correfpond à celle que la vue des Objets occafionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne fon Vaiffeau fur l'infpection d'une Carte, l'Ame dirige fon Corps fur l'infpection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture eft d'une grande fidélité, on obferve dans les mouvemens la même régularité, la même jufteffe, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on obferveroit dans ceux d'un Homme qui feroit ufage de fes Sens & qui fe trouveroit placé dans les mêmes circonftances. Si quelquefois l'Ame commet des méprifes, c'eft moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets; c'eft moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces méprifes dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur difconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent fes mouvemens. Mais quelquefois ces méprifes ont une origine contraire: les Sens à demi affoupis font paffer jufqu'à l'Ame des impreffions foibles, qui fe mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la fuite & la liaifon.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude, font rallentis, troublés ou interrompus lorfque l'Ame leur donne une certaine attention. C'eft que l'attention devient alors diftraction. L'Ame confidere dans chaque mouvement plus de chofes qu'il n'en faut confidérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la fucceffion précife des mouvemens. Si à cet excès d'attention fe joint la crainte de mal réuffir, le dérangement eft extrême.



CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLI.

De la Faculté de ſentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés ſont très-diſtinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir ſont deux choſes diſtinctes. Avoir une multitude de perceptions confuſes à l'occaſion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'eſt *ſentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'eſt *agir*. Le mouvement qui occaſione un ſentiment n'eſt point ce ſentiment. Tout ſentiment eſt une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir ſuppoſe néceſſairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne ſuppoſe pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choſes auxquelles la ſphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci: l'Ame toujours préſente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque inſtant ſur différentes Parties: elle exerce cette action le voulant & le ſachant; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle eſt unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de ſon Corps, & elle n'a pas le moindre ſentiment de leur méchanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoiſſances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été ſoumiſe à la direction de la Volonté que juſques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens? Y auroit-il de la contradiction à penſer que la Force motrice déploie ſon activité ſur certaines Parties en vertu d'une Loi ſecrete, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de

deux Subſtances qui n'ont entr'elles aucun rapport? non aſſurément. Mais, nous ſommes forcés par de bons raiſonnemens d'admettre cette Union; & rien ne nous force d'admettre cette Loi ſecrete. Si cependant on aimoit à la réaliſer, comme l'ont fait quelques Philoſophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomenes de l'E'conomie Animale, les Ames feroient dans les Corps organiſés ce que les poids, les reſſorts & les autres puiſſances ſont dans les Machines. Les Ames préſideroient aux mouvemens admirables de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, de l'accroiſſement, des reproductions, &c. comme un Enfant préſide aux merveilles qu'enfante le Métier que ſa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphyſiquement. Les Sens ſont l'origine de toute connoiſſance. Les idées les plus ſpirituelles ſortent des idées ſenſibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur exiſtence ſi l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, ſi le plaiſir & la douleur ne l'en inſtruiſoient par le miniſtere des Sens. L'Ame ſent qu'elle meut ſon bras, par la réaction du bras ſur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un ſentiment, une idée. De cette idée ſenſible ou directe l'Ame peut déduire avec le ſecours du Langage les notions réfléchies d'Exiſtence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Subſtance, &c. Afin donc qu'un mouvement ſoit apperçu de l'Ame, il ne ſuffit pas qu'elle l'exécute : ce mouvement n'eſt point lui-même une idée; or, il n'y a qu'une idée qui puiſſe être l'objet de la Faculté de ſentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il eſt réfléchi ſur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroiſſement, les ſécrétions, &c. ne réagiſſent point ſur le Siege du Sentiment, puiſque l'Ame n'en a pas la moindre idée.

CHAPITRE XLI.

Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice fans que l'Ame en eût le plus léger fentiment ; la Force motrice différant autant de la Force repréfentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

PAR une conféquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le fentiment de la méchanique & du jeu des Organes fur lefquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit fur ces Organes. Cette action n'eft point une idée : c'eft un mouvement communiqué, un degré de Force tranfmis. Tout ce que l'Ame en connoit & que l'expérience lui enfeigne, c'eft le point du *Senforium* vers lequel elle doit diriger fon action.

L'ACTION des Sens fur l'Ame ne fauroit non plus lui donner le fentiment de leur ftructure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet néceffaire de cette action eft la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impreffions. Ce n'eft que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de fentir. Mais cette perception n'a rien de commun avec le mouvement qui en eft la caufe occafionelle. Ce qu'un mot eft à l'idée qu'il repréfente, ce mouvement l'eft, pour ainfi dire, à la perception qu'il fait naître. Il eft une efpece de figne employé par le CRÉATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il feroit contradictoire à la nature & à la fin de ce figne qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non feulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui eft une idée fimple, lui donneroit-il en même tems & précifément par la même voie l'idée très-compofée de l'Organe & de fon opération ? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui traduisît en perceptions, fi je puis m'exprimer ainfi, cette méchanique & ce jeu.

C'est encore par la même raison que l'Ame ne se connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps : l'Ame n'est rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

CETTE Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes est la *Liberté*.

Le Sentiment intérieur nous démontre que nous sommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous sommes doués de la Faculté de penser. Nous sentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, considérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la suspendre. Prétendre infirmer cette décision du Sentiment, c'est renoncer à toute évidence, c'est dénaturer notre Etre.

Mais cette Force motrice de l'Ame est de sa nature *indéterminée* : c'est un simple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir est-il réduit en acte ?



CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raiſon qui détermine l'Ame à agir eſt la vue du meilleur.

LE meilleur eſt ici tout ce que l'Ame juge être tel, ſoit qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, ſoit qu'elle ne ſe trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel: tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame embraſſe le meilleur eſt la Volonté.

L'AME veut eſſentiellement le meilleur. L'indifférence au bien feroit une contradiction dans la Nature des Etres ſentans.

LES idées que l'Ame a du meilleur ſont la regle des jugemens qu'elle forme ſur le meilleur.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppoſitions, eſt l'Entendement.

LE Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaiſirs eſt le principe général des Affections, & ce principe tire ſon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation.

Les idées & les Affections de l'Ame sont donc la source de ses déterminations.

CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la supposition qu'une Ame fût dégagée de son Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement semblables, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit se déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette proposition est facile à démontrer. Il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire. Quelle seroit ici la raison qui opéreroit la détermination de l'Ame? Elle ne sauroit être dans la nature des Objets proposés, puisqu'on les suppose parfaitement semblables. Elle ne sauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puisque la Volonté ne s'exerce que sur le meilleur, & qu'il n'est point ici de meilleur. Enfin, cette raison ne sauroit être dans la nature de la Liberté, puisque la Liberté n'est que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir est indéterminé.

MAIS l'Ame est unie à un Corps: elle en éprouve à chaque instant les impressions; quoique toutes ces impressions ne lui soient pas également sensibles. De là il arrive assez souvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle soit mue par une raison; mais cette raison est alors dans une certaine disposition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

ENFIN, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* l'Ame est dans une espece d'équilibre que la moindre Force ou la moin-

dre raiſon eſt capable de rompre: & cette raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une maniere bien ſenſible. Je dis d'une maniere bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée auroient transformé ces raiſons ſourdes en raiſons diſtinctes: c'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puiſque des raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir chez lui que le moins de ces raiſons qu'il eſt poſſible. Étudions-nous donc avec ſoin: rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que ſur des raiſons diſtinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'Expérience prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque les Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyons les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangeres au ſujet: par exemple, dans un certain genre de ſort. Et ſi vous leur faites voir que ce ſort n'a aucune liaiſon avec les partis propoſés, ils ne manqueront

queront pas de recourir à quelqu'autre fort ou à d'autres expédiens auffi peu raifonnables. Faites fur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites fur le premier, vous les menerez ainfi pendant quelque tems de forts en forts, d'expédiens en expédiens, fans qu'ils parviennent à fe déterminer. Ce jeu durera d'autant plus que les partis propofés feront plus confidérables.

Dans ces cas-là que fera le Philofophe ? il laiffera agir la Machine : il s'en remettra à la difpofition actuelle de fon Corps : il dira *pair* ou *non*, fuivant que fa bouche fe trouvera difpofée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

La marche du Philofophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou compofés. Souvent dans ces fortes de cas le Peuple cherche hors des partis propofés des motifs à fes déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de reffemblance, il fuffit pour opérer fur fon efprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philofophe, au contraire, tourne & retourne plufieurs fois les mêmes Objets : il veut les voir fous toutes leurs faces. Il pefe toutes les probabilités, compare toutes les convenances, eftime tous les avantages, & par ce fage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis eft le plus conforme à fes vrais intérêts.



CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation l'Ame porte alternativement ſa vue ſur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là : la Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conſeille & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite, & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raiſon propoſe eſt le meilleur à parler en général : mais elle inſinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſi-tôt de diſſiper l'illuſion & de faire reprendre au bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens & de mille raiſons ſourdes, elle prend inſenſiblement le deſſus. La Raiſon commence à plier ; ſes forces diminuent de moment en moment, & ſa voix foible & mourante parvient à peine juſqu'à l'Ame. Enfin, la victoire ſe déclare entiérement : la Paſſion triomphe ; & le bien apparent devient le meilleur.

MAIS le triomphe de la Paſſion dure peu ; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc ſur ſes pas pour tâcher de découvrir la ſource de ſa détermination. Et comme elle ne ſauroit ſe placer pré-

ciſément dans les mêmes circonſtances où elle étoit au moment de l'action, elle ſe rappelle ſeulement qu'elle a vu diſtinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Paſſion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainſi à penſer qu'elle s'eſt déterminée contre la vue diſtincte du bien ; quoiqu'il ſoit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit diſparu & fait place à l'Objet de la Paſſion. Un Philoſophe qui ſe trouveroit en pareil cas s'aſſureroit aiſément de la vérité du fait: mais un vrai Philoſophe pourroit-il ſe trouver dans ce cas ?

L'Ame ſe détermine donc toujours pour ce qui lui paroit le meilleur, & jamais elle n'embraſſe le pire reconnu pour pire.

Telle eſt l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occaſion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens; & de cette eſpece d'action & de réaction réſulte la Paſſion qui augmente ſans ceſſe. Les appétits ſenſuels ſe rendent plus actifs & plus preſſans : le ſens-froid néceſſaire à la Raiſon pour diſcerner le vrai diſparoit entiérement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cede à la force qui l'entraine & devient la proie de la Paſſion.

Voulez-vous donc éviter d'être ſubjugués? allez à la ſource du mal: écartez ſoigneuſement ces idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens: auſſi-tôt qu'elles ſe préſentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les conſidérez un inſtant, ſi vous écoutez un moment ces dangereuſes Syrenes, vous riſquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

CHAPITRE XLVII.

ADMIRABLES effets de l'ÉVANGILE DE GRACE! en éclairant l'Entendement ſur les biens, il ſe rend maître des Affections & ne laiſſe à la Volonté que des deſirs légitimes.

CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la préviſion.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui eſt renfermé dans le terme général d'*Affections* conſtitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame.*

LE Caractere de l'Ame étant donné, la diſpoſition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou pluſieurs partis étant propoſés, on prédira à coup ſûr quel ſera celui des partis que l'Ame embraſſera.

LA prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds ſecrets a uni l'Âme au Corps, qui voit les Effets dans les Cauſes, les Cauſes dans les Effets, qui connoît juſqu'à la moindre idée de l'Entendement & *qui ſonde les cœurs & les Reins*; cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes?



CHAPITRE XLVIII.

De la question si les déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos déterminations sont-elles donc nécessaires ? De grands Philosophes distinguent ici le certain du nécessaire. Ils nomment certain, *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement. Le* nécessaire *est ce qui est & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de nécessités ; la nécessité *mathématique*, la nécessité *physique* & la nécessité *morale.* Que la ligne droite soit la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre, c'est d'une nécessité mathématique : qu'une Pierre laissée à elle-même tombe, c'est d'une nécessité physique : qu'un Homme de bon sens ne se jette pas par la fenêtre, c'est d'une nécessité morale. Les deux dernieres especes de nécessités sont, selon ces Philosophes, des nécessités *hypothétiques*, qui ne sont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la nécessité morale n'est pas proprement, selon eux, une *nécessité*, mais une parfaite *certitude.* Il est certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui présentez ; mais il n'est pas nécessaire qu'il le boive.

CEPENDANT, si l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le nécessaire, on détruiroit cette ingénieuse & subtile distinction, & l'on reviendroit à quelque chose de plus simple.

JE demande donc ; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver nécessairement ? Je

prends cet Etre tel qu'il est, & je n'examine point s'il pouvoit être constitué d'une autre maniere.

Or, ce qui constitue la nature de l'Ame ce ne sont pas seulement ses Facultés, ce sont aussi ses idées & ces idées sont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame sont toujours relatives à ses idées ou à sa nature, il suit de là que les déterminations de l'Ame sont toujours nécessaires.

Tout Agent agit d'une maniere conforme à sa nature, c'est-à-dire, nécessairement; mais comme il y a différentes especes d'Agents, il y a aussi différentes especes de nécessités; & l'Ame n'agit pas par la même nécessité qui fait tomber une Pierre laissée à elle-même; le Principe de l'action est différent; mais l'effet est également sûr ou déterminé.

Je ne fais pas difficulté de le dire: la nécessité mathématique ou absolue, la nécessité physique & la nécessité morale me paroissent toutes se réduire à la nécessité hypothétique.

Supposez une figure formée de trois lignes droites: une suite nécessaire de cette supposition sera que les trois angles de cette figure seront égaux à deux droits. Voilà la nécessité mathématique ou absolue.

Supposez un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés: une suite nécessaire de cette supposition sera que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un quarré. Voilà la nécessité physique.

Supposez un Homme fort enclin à la colere placé dans des circonstances propres à émouvoir sa bile: une suite nécessaire

de cette ſuppoſition ſera que cet Homme ſe livrera auſſitôt à la colere. Voilà la néceſſité morale.

Je ſoutiens donc que le contraire de ces trois néceſſités eſt également impoſſible. Je crois qu'il eſt auſſi impoſſible que l'Homme colere ne ſe livre pas à la colere, qu'il l'eſt que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux: vous venez de ſuppoſer un triangle, & vous ſuppoſez maintenant un quarré.

Parce que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Cauſes & des Effets & la relation de cet enchaînement avec la Cause Première, nous diſons qu'un événement eſt ſeulement certain, quoiqu'il ſoit néceſſaire. Nous définiſſons donc *le certain, ce qui eſt & qui pourroit ne pas être ou être autrement*; & nous ne conſidérons pas que ce qui eſt, eſt en vertu d'un Ordre établi; Ordre néceſſaire; production d'une Cause Nécessaire.



CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE XLIX.

Que la néceſſité ne détruit point la Liberté.

Quoi donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me perſuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne ſens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu ſi je le voulois? N'eſt-ce pas là une preuve que je ne ſuis pas néceſſité?

Oui, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment eſt au-deſſus de toute contradiction. Mais cette voix ſi claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir*; *je fais ce que je veux*: *ſi je voulois autrement*, *j'agirois autrement*. Rien de plus vrai que cette expreſſion. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous pas autrement*? Vous ſentez que vous pourriez mettre la main au Feu? ſans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il eſt impoſſible que cela vous paroiſſe le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous ſentez que vous pouviez agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier? cela eſt encore très-vrai: mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroiſſoit le meilleur? vous avez donc agi *librement*, puiſque vous avez fait uſage du pouvoir que vous aviez d'agir.

Le Sentiment de la Liberté eſt *la Conſcience que nous nous ſommes déterminés volontairement*, *ſans contrainte*, *en vue du meilleur*.

Nous

Nous fommes donc *libres* toutes les fois que nous uf nos à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir.

Nous fommes *contraints* quand nous fommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

Mais, nous ne fommes pas proprement contraints lorfque par des menaces on nous oblige d'agir d'une maniere contraire à celle dont nous aurions agi fi nous euffions été laiffés à nous-mêmes: car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet: fon meilleur actuel eft alors d'éviter l'effet des menaces.

Les déterminations libres de l'Ame viennent entiérement de fon propre fonds. C'eft l'Ame elle-même qui fe détermine fur certains motifs: mais elle n'eft point déterminée ou *néceffitée* par ces motifs, comme un Corps eft déterminé ou *néceffité* à fe mouvoir par la Force qui agit fur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec fon état préfent, & elle fe détermine fur la perception de ce rapport.

La Volonté ne fauroit être contrainte; parce qu'il feroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'eft ce qu'on rend en d'autres termes lorfqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité* ou de plein gré.



CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en DIEU.

LA Liberté eſt eſſentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'eſt chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir eſt plus étendu dans les uns & plus reſſerré dans les autres. Ainſi, j'oſe dire, que la LIBERTE' DIVINE, priſe dans ce ſens, eſt du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté eſt infiniment bornée; & la LIBERTE' DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des *Poſſibles*. Notre Liberté s'exerce ſouvent ſur le bien apparent: la LIBERTE' DIVINE s'exerce toujours ſur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

Queſtion; ſi les Bêtes ſont douées de Liberté.

LA Liberté eſt la Faculté d'agir: ſi les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoiſſance, les Bêtes ſont douées de Liberté. Mais cette Liberté eſt très-imparfaite, puiſqu'elle eſt reſſerrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

CET Entendement, maintenant ſi reſſerré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes ſoit mortelle, préciſément parce que la Bête n'eſt pas Homme; ce ſeroit

vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précifément parce que l'Homme n'eft pas Ange.

L'AME des Bêtes & l'Ame de l'Homme font également indeftructibles par les Caufes fecondes. Il faut un Acte auffi pofitif de la DIVINITE' pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philofophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantiffement de l'Ame des Bêtes ? On nous dit qu'elles ne font pas des *Etres moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui foient capables de bonheur ? Les Etres qui ne font point moraux ne fauroient-ils le devenir ? A quoi tient cette *moralité ?* à l'ufage des termes : à quoi tient cet ufage ? probablement à une certaine Organifation. Faites paffer l'Ame d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne fais fi elle ne parviendroit pas à y univerfalifer fes idées. Je ne prononce point : il peut y avoir entre les Ames des différences relatives à celles qu'on obferve entre les Corps. Voyez cependant, quelle diverfité le phyfique met entre les Ames humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTE' DIVINE ? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il eft poffible. Souffrez qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la fphere de celle du Singe ; l'Ame du Singe à la fphere de celle de l'Homme.



CHAPITRE LII.

De la perfection de l'Ame en général.

Nous l'avons vu : la Volonté suit les décisions de l'Entendement. L'Ame ne veut que sur les idées qu'elle a des Choses, & l'action suit toujours le dernier jugement de l'Ame.

La perfection de l'Ame consiste donc dans la perfection de l'Entendement.

La perfection de l'Entendement consiste en général dans le nombre, la variété & l'universalité des idées & dans la conformité de ces idées avec l'état des Choses.

CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

Chaque Chose a ses qualités, ses déterminations particulieres qui font qu'elle est ce qu'elle est.

Ces qualités donnent naissance aux rapports qu'on observe entre les Choses. Ces rapports constituent l'Ordre.

L'Ordre est donc quelque chose de très-réel, puisqu'il dérive de l'essence même des Etres, & que cette essence a sa Raison dans l'Entendement Divin, Source Éternelle de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'eſt agir d'une maniere conforme aux rapports qui ſont entre les Choſes : c'eſt en uſer à l'égard de chaque Etre relativement à ſa nature ou à ſon mérite. Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Eſclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'eſt agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

L'AME a ſa nature, ſes Facultés d'où dérivent ſes rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle eſt l'effet de ces rapports.

L'AME obſerve cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorſqu'elle agit conformément à ſa nature ou à ſes rapports.

L'AME a le ſentiment des rapports. Le Tempérament, l'Éducation, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philoſophes ont nommé *Inſtinct moral* ne ſe réduiroit-il point à ce ſentiment ?

MAIS, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains ſentimens à la préſence de certains Objets ? telle eſt ſa nature : tels ſont les rapports qu'elle ſoutient avec ces Objets. L'Ame a ces ſentimens comme elle a la ſenſation de la chaleur.

LES idées de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, de vertu & de vice, de bien & de mal ſe réduiſent à celles d'Ordre & de déſordre.



CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'Amour de la Félicité eſt le Principe univerſel des actions humaines. La Raiſon l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

Tel eſt l'état des Choſes : l'obſervation de l'Ordre eſt ſource de bien ; ſon inobſervation ſource de *mal.* La ſobriété conſerve la ſanté ; l'intempérance la détruit.

Ces effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre ſont ce qu'on nomme ſa *Sanction.*

La Volonté la plus parfaite eſt celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut conſtamment le vrai bien, parce qu'elle veut conſtamment ce qui eſt conforme à ſa nature.

Le ſentiment de la Perfection eſt toujours accompagné de plaiſir : le ſentiment de l'imperfection eſt toujours ſuivi de déplaiſir.

Le plaiſir qui naît de la perfection fait le bonheur moral : le déplaiſir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral : les remords en ſont l'expreſſion.

L'Évangile eſt le Tableau le plus fini de la Perfection humaine : c'eſt que Celui qui a fait l'Homme a fait auſſi ce Tableau.

En nous rappellant à l'Ordre, l'Évangile nous rappelle à la Raifon. Il nous dit; faites bien, & vous ferez heureux: femez, & vous recueillerez. C'eft l'expreffion fidele du vrai, la relation de la Caufe à l'Effet: une Graine mife en terre s'y développe.

Les Devoirs ne font tels, que parce qu'ils font une fuite néceffaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera-t-elle pas fon Créateur? ne s'aimera-t-elle pas elle-même? n'aimera-t-elle pas fes Semblables? Affurément, l'Ame exprimera fes fentimens, parce qu'elle les a: elle les a, parce qu'elle eft faite pour le Bonheur & qu'ils en font la principale branche. Quelle perfection ne fuppofe pas dans l'Ame la contemplation des Attributs Divins, l'Amour de foi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain! Quel bonheur nait de cette perfection!

La Morale, qui eft le Syftême des Devoirs ou du Bonheur, n'eft donc pas arbitraire. Elle a fon fondement dans la Nature. Ses maximes font vraies puifqu'elles decoulent de rapports certains. Elles font utiles, puifqu'elles conduifent au Bonheur.

La Morale peut fe corrompre, parce que le fentiment des rapports peut s'altérer. L'Amour propre, ce puiffant Mobile, ne ceffe point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher fon Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'Éducation, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique; là elle defcend au niveau de la Brute.

On peut difputer fur les mots; les Chofes demeurent ce qu'elles font. L'Amour de la Félicité ne differe point de l'Amour propre: s'aimer foi-même, c'eft vouloir fon Bonheur. La Bienveuillance univerfelle n'eft que l'Amour propre le plus

CHAP. LIV. parfait. Cet Amour se complait dans le sentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

UNE DOCTRINE qui prescrit d'aimer son Prochain comme soi-même, & qui nomme *Prochain* tous les Enfans d'ADAM, est au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été, sans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il est mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui prescrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui professent notre Croyance, est au moins une Doctrine anti-sociable. Ses Partisans sont, sans doute, ennemis du Genre humain: ils le sont en effet; ils le persécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonstances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres précisément dans les mêmes circonstances, il n'est pas deux Etres qui aient précisément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Physique est si prodigieusement nuancé: comment le Monde moral, qui lui est si étroitement uni, n'auroit-il pas ses nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur sont donc indéfinis. L'E'chelle qu'ils composent embrasse toutes les Spheres. Elle s'éleve de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SÉRAPHIN, du SÉRAPHIN au VERBE.



CHAPITRE

CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matiere & du Mouvement, pourquoi cette liaison de l'Ordre avec le Bonheur? pourquoi cet Ordre? pourquoi le sentiment des rapports? pourquoi des Etres intelligens? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout; quel Océan de Lumiere se répand sur la Nature! Mais, cet Océan a ses E'cueils; sachez les éviter: il a ses Abîmes; n'entreprenez jamais de les sonder.

L'ATHÉISME de spéculation prend sa source dans cette Métaphysique présomptueuse qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choses, veut en pénétrer le comment. Cette Métaphysique insensée ne distinguant point en DIEU SA NATURE, de SES ATTRIBUTS connus par les Faits, entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires! la rencontre d'un Vermisseau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

LE vrai Philosophe sait s'arrêter où la Raison refuse de le suivre. Les preuves qui établissent la Nécessité d'une PREMIERE CAUSE ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'ESSENCE de cette CAUSE. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les sentimens de l'admi-

CHAPITRE LV.

ration la plus vive & du respect le plus profond, cette VOIX MAJESTUEUSE qui répond à toutes les Intelligences, JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il se borne à apprendre de la contemplation des faits, que l'ETRE EXISTANT PAR soi est nécessairement PUISSANT, SAGE, BON ; c'est-à-dire, qu'IL a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté possibles. Il voit jaillir de ces ATTRIBUTS DIVINS les sources intarissables de son Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance il adore la BONTÉ INEFFABLE qui l'a créé.

MAIS la curiosité du demi-Philosophe s'irrite facilement: elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'ETRE NÉCESSAIRE avant qu'il créât? comment a-t-IL créé? quelle est la nature de SA durée? comment apperçoit-IL la succession? questions aussi impertinentes que dangereuses & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'ATHÉE qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhensible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger est beaucoup plus incompréhensible que la Montre? Mais une Montre qui se formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, feroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cause naturelle de l'existence de la Montre. Il est vrai que cette Cause a ses obscurités: en est-elle moins certaine? Et où est la Cause dont nous concevions nettement l'action, la nature? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Causes? ce seroit nier sa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles: il n'est proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui absorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers: s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTENDEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVI.

Du Systême général.

LA CAUSE PREMIERE eſt UNE ; SON Effet eſt UN, & ne peut être qu'UN : l'Univers eſt cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTE' EFFICACE a réaliſé tout ce qui pouvoit l'être. Un ſeul acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers : le même acte le conſerve. La VOLONTE' DIVINE eſt permanente, invariable : DIEU eſt conſtant à SOI ; IL eſt ce qu'IL eſt.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu pluſieurs Univers prétendre à l'exiſtence : la SAGESSE n'a point choiſi. Le choix eſt le partage d'une Nature bornée ; L'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien abſolu & l'a fait. Il étoit SA PENSE'E, & cette PENSE'E étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT PARFAITE : ne dites pas il eſt le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Choſe eſt donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

IL eſt une liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tint abſolument à rien, quelle feroit la raiſon de l'exiſtence de cette Choſe ?

CHAPITRE LVI.

Nous suivons à l'œil la liaison qui est entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaison s'étend à mesure que les observations se multiplient. Chaque Etre est un Systême particulier qui tient à un autre Systême particulier, une Roue qui s'engraine dans une autre Roue. L'Assemblage de tous les Systêmes particuliers, de toutes les Roues compose le Systême général, la grande Machine de l'Univers.

La raison de chaque Individu est donc dans le Systême général, la raison du Systême général dans la Raison éternelle.

N'allez pas au-delà; vous tomberiez dans l'absurde progression des Causes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caracteres d'Effet.

Le Caractere ou l'Essence propre de chaque Ame étoit donc déterminée par la place que cette Ame devoit occuper dans le Systême. Placée par la Main même de Dieu sur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à sa perfection originelle.

Cherchez-vous la raison du cruel Néron, de l'aimable Tite, du sage Antonin ? demandez-vous pourquoi le François est policé, l'Hottentot barbare ? regardez vers le Plan général.



CHAPITRE LVII.

Que le système de la nécessité ne détruit point la Moralité des actions.

ICI je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de mérite & de démérite, plus de moralité, plus d'imputation, plus de peines ni de récompenses, plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement, je vous supplie, & daignez m'écouter.

ETES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouissez ? Vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans, ces oreilles fines & délicates, ce corps vigoureux & bien proportionné ? non, ces dons précieux ne sont point votre ouvrage. En êtes-vous moins sensibles cependant au plaisir de les posséder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroissent-elles moins estimables ?

EH bien ; à cette Machine si admirable DIEU a joint une Ame capable de penser ; & IL a placé cette Ame dans de telles circonstances qu'elle est un SOCRATE ou un NEWTON. En estimerez-vous moins la vertu du Sage & le savoir du Géometre ? nullement ; la vertu & le savoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raison.

L'HOMME nait libre ; il agit sans contrainte & se détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juste titre comme l'Auteur de ses actions ; ces actions peuvent

lui être imputées comme à la Cause immédiate qui les produit. Il est vrai qu'il n'est pas l'Auteur des principes de ses déterminations; mais dans quel systême prouve-t-on qu'il le soit ? Il use du pouvoir qu'il a reçu d'agir; il en use avec plaisir & connoissance ; c'en est assez.

INTERROGEZ les Partisans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence*: ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce sont très-rares & peu importans; & que l'Homme est presque toujours mû par des raisons. Faites un pas en avant; & demandez d'où proviennent ces raisons? vous obtiendrez bientôt des réponses qui vous prouveront que vos Adversaires ont dans l'Esprit les mêmes idées que vous.

MAIS, n'allez point aux Philosophes: interrogez le Peuple. Demandez-lui pourquoi ADRASTE aime mieux céder à ses passions que de les combattre? il vous répondra, ADRASTE n'a point eu d'éducation ; il s'est toujours trouvé dans de mauvaises Compagnies. Mais pourquoi ADRASTE n'a-t-il point eu d'éducation? pourquoi ces mauvaises Compagnies? le Peuple ne va pas jusqu'à ces pourquoi; & combien de Philosophes qui sont ici Peuple!

ADRASTE aime mieux céder à ses passions que de les combattre, parce que son Entendement manque du degré de perfection nécessaire pour lui faire distinguer le vrai bien du bien apparent, & que ses affections & la disposition naturelle de son Corps favorisent la décision de l'Entendement.

MAIS, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette disposition naturelle du corps?

LE manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonstances ont concouru à ces effets.

Mais, toutes ces circonstances sont extérieures & ne dépendent point originairement du fait d'Adraste. Elles dérivent d'un enchainement infini de Causes & d'effets, & cet enchaînement tient au Système général.

L'Homme vertueux est celui qui se conforme à l'Ordre: l'Homme vicieux est celui qui trouble l'Ordre. Nous estimons l'un, nous mésestimons l'autre: nous serrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

Le mérite est vertu ou perfection: le démérite est vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines considérées dans le système de la nécessité.

Les différentes especes de Loix qui sont prescrites aux Hommes sont différentes sources de déterminations.

Le but de la Révélation est de nous fournir les plus puissans motifs pour nous porter au bien.

Mais, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes? pourquoi la crasse ignorance, l'idolatrie monstrueuse, la folle superstition réguent-elles sur de très-grandes parties du Genre humain?

Vous l'avez appris: le Système général renfermoit cette diversité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs,

CHAPITRE LVII.

les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. font les Caufes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Caufes & IL a approuvé qu'elles euffent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *bon.* Par une fuite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puiffe parvenir.

QU'ON ne demande donc point fi la RÉVÉLATION eft *néceffaire* ou fimplement *utile*: elle eft abfolument néceffaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il eft une infinité de degrés de Perfection ou de Bonheur au-deffous de celui-là.

HÉROS Chrétiens réjouiffez-vous! faites retentir les airs de chants d'allégreffe! célébrez l'AUTEUR de l'Univers. Vous êtes au fommet de la Perfection.

HÉROS Chrétiens, ne vous énorgueilliffez point! *qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? & fi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifieriez vous comme fi vous ne l'aviez point reçu?*



CHAPITRE

CHAPITRE LIX.

De la Priere, dans le ſyſtême de la Néceſſité.

SI tout a été arrangé dès le commencement; ſi les événemens naiſſent les uns des autres par une génération néceſſaire; ſi l'Univers ſe développe comme un grand Arbre; pourquoi lever les mains & les yeux vers le Ciel; pourquoi adreſſer à la Sagesse éternelle des Prieres également indiſcretes & ſuperflues?

Ce langage n'eſt point du tout celui de la Philoſophie dont j'expoſe ici les grands principes. La Priere eſt l'hommage naturel que la Créature doit à ſon Créateur. La Priere a été prévue. Elle entroit dans le Plan général: elle y entroit comme moyen de Graces & de Sanctification. Elle y entroit encore comme un lien de Charité, deſtiné à rappeller aux Hommes des beſoins & un Pere communs.

CHAPITRE LX.

Des Peines & des Récompenſes de la Vie à venir, dans le Syſtême de la néceſſité.

QU'entends-je! Les plaintes ameres, les cris perçans que pouſſe vers le Ciel une multitude de Scélérats ou de Malheureux qui n'ont été, qui ne ſont, & qui ne ſeront tels qu'en vertu de l'Ordre préétabli.

CHAPITRE LX.

NON, ces cris ne m'allarment point. De cette Vallée de misere je m'élance dans le séjour de l'Éternité. Là, je vois tous les Hommes jouir du Bonheur, mais dans une proportion relative au degré de perfection morale qu'ils ont eu ici bas. Tous avançent sans cesse de perfection en perfection. Tous sont contens de la place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot; les moins Heureux s'écrient qu'ils préférent infiniment leur état à la non-existence.

IL est des Récompenses & des Peines: il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses, suites naturelles de la vertu, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les Peines, suites naturelles du vice, iront sans cesse en diminuant, parce qu'elles rapprocheront sans cesse le vicieux de l'Ordre & que DIEU veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures: la Justice est dans cet ETRE ADORABLE la BONTÉ dirigée par la SAGESSE.

Nous serons jugés, non sur ce qu'on suppose que nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait, mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

CELUI-LA sera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne consiste pas dans un trait: elle se forme de l'assemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord composent une Vie.

TACHEZ donc de contracter l'habitude de la Vertu: fortifiez en vous cette habitude, & votre nature sera d'être vertueux.

CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

LES mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

SI deux ou plufieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera prefque toujours que les autres mouvemens fe reproduiront en même tems.

VOILA l'Habitude. Comment fe forme-t-elle ? queftion infiniment intéreffante, & dont l'éclairciffement répandroit le plus grand jour fur toutes les opérations de notre Ame. Que font, en effet, ces opérations, finon des mouvemens & des répétitions de mouvemens?

L'HABITUDE naît dans l'Enfance: elle fe fortifie dans la Jeuneffe: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle eft indeftructible dans la Vieilleffe.

L'HABITUDE tient donc à l'état des fibres. Elle fe forme pendant qu'elles font affez fouples pour fe prêter aux impreffions qu'elles reçoivent. Elle fe fortifie à mefure que les actes fe réitèrent & que les fibres acquierent plus de folidité.



CHAPITRE LXII.

De la maniere dont l'Habitude se forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les sucs nourriciers se conformant à la position actuelle de ces molécules, se placent en conséquence. La fibre croît; sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.

CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie.

SI le mouvement imprimé à une fibre n'y est pas répété ou qu'il ne le soit qu'au bout d'un fort long espace de tems, l'efficace de la disposition primitive & des mouvemens intestins, souvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre le pli qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne se contractera point.

Il en sera de même si la fibre éprouve successivement un grand nombre d'impressions différentes. Ces impressions se

détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particuliere.

Exceptez de ces cas celui où une fibre reçoit une si forte impression que l'effet en est permanent & atteint jusqu'à la Vieillesse. Il est un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne sauroient changer de situation. La Force qui agit sur les élémens des Corps a ses loix. Ces loix sont les résultats nécessaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le Sujet de la Matiere. Mais l'un & l'autre nous sont inconnus.

Plus une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impressions qu'elle a contractées. Les molécules une fois disposées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles positions.

Ce que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.

La facilité avec laquelle les fibres encore tendres se prêtent aux premieres impressions qu'elles reçoivent, la résistance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles se sont endurcies jusqu'à un certain point, sont la vraie source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere, &c.

CHAPITRE LXIV.

L'Ame eſt un Etre qui agit par l'intervention d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame ſont modifiées par l'état du Corps.

L'état du Corps eſt déterminé par la naiſſance & par les impreſſions du dehors.

Le Corps eſt une Production organique qui réſulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

Le degré d'activité de chaque Individu conſpirant fixe cette proportion.

Le Corps apporte donc en naiſſant des déterminations particulieres, en vertu deſquelles il eſt plus ou moins ſuſceptible de certaines impreſſions.

Les mêmes Objets ne produiſent donc pas les mêmes effets ſur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naiſſance un ton, des rapports qui le diſtinguent de tout autre.

Le changement d'état que ſubit un Cerveau immédiatement après la naiſſance par l'impreſſion des Objets, eſt toujours en raiſon compoſée de l'activité de ces Objets & de la diſpoſition primitive des fibres.

Tout mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exiſter de l'Ame, & ce changement eſt une perception ou une ſenſation.

La diverſité des perceptions & des ſenſations dépend donc

de la diverſité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

Tout changement dans l'exiſtence de l'Ame lui eſt agréable, déſagréable ou indifférent.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la continuation eſt plaiſir.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la ceſſation eſt déplaiſir.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame ne deſire ni la continuation ni la ceſſation lui eſt indifférente.

Le plaiſir & la douleur ſont les effets néceſſaires d'une loi qui veut qu'à un certain état du Cerveau réponde conſtamment dans l'Ame une certaine modification.

Le ſentiment qui accompagne cette modification, le deſir qu'elle excite, l'acte qui le ſuit ſont des réſultats néceſſaires de la nature de l'Ame.

Comme Etre ſentant, l'Ame ſe porte néceſſairement vers les Objets qui ſont propres à lui procurer du plaiſir, & ſe détourne néceſſairement de ceux qui ſont propres à lui cauſer de la douleur.

Comme Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement ſur des fibres encore ſouples, que ſur des fibres déja endurcies, ſur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que ſur des fibres douées d'une tendance oppoſée ou différente.

L'Ame ſe plait dans l'exercice facile de ſes Forces.

CHAPITRE LXV.

Du plaisir & de la douleur.

Le plaisir & la douleur sont de trois genres.

Il est des plaisirs & des douleurs purement physiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & grossiere de l'Ame, la Faculté sensitive.

Il est des plaisirs & des douleurs spirituels, qui affectent principalement la partie supérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

Il est des plaisirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaisirs & les douleurs de l'Imagination sont la plupart de ce genre.

Les Plaisirs & les douleurs du premier genre sont le partage de l'Enfance. Ceux du troisieme genre affectent sur-tout la premiere Jeunesse. Ceux du second genre sont l'appanage de la Raison.

Nous ignorons quelle espece de mouvement produit telle ou telle espece de plaisir, telle ou telle espece de douleur physique.

Mais nous savons que tout mouvement est susceptible d'augmentation, & que le même mouvement, qui dans un certain degré nous a causé du plaisir, commence à nous causer de

de la douleur dès qu'il passe ce degré & qu'il tend à désunir les molécules des fibres.

L'INTENSITE' de la douleur est proportionnelle au nombre des molécules désunies & au tems employé à les désunir. Un tems plus court suppose un plus grand effort.

LE plaisir physique consistera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très promptes vibrations des molécules.

DE cette douce agitation au mouvement qui opere la désunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne composent qu'une même chaine.

CHAPITRE LXVI.

Des effets qui résultent de l'impression des Objets sur les Sens de l'Enfant.

LE plaisir étant attaché de sa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne souvent dès l'Enfance pour certains Objets, résulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou plusieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'ÉLOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impression contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement suit de la Génération.

CHAPITRE LXVI.

Un Enfant recherche certains alimens, il se plait à certains tons, il se déclare pour certaines couleurs; c'est que les papilles de sa Langue ont avec certains Sels ou certains mélanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mélanges: c'est que les mouvemens des fibres de l'Ouie & de celles de la Vue destinées à transmettre à l'Ame certaines vibrations de l'Air & de la Lumiere sont plus dans la proportion nécessaire au plaisir, que ceux des autres fibres.

Les premieres impressions de plaisir que l'Ame éprouve à la présence d'un Objet déterminent sa maniere de penser à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La maniere de penser détermine la maniere d'agir.

L'Ame recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ses penchans les plus décidés.

La fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la disposition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les desirs.



CHAPITRE LXVII.

CHAPITRE LXVII.

De l'Education considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'Education modifie la force du Naturel. L'Education est une seconde naissance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

En offrant aux Sens dans un certain ordre une suite variée d'Objets, elle diversifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

Ces Facultés, ces Talens, ces Affections sont différentes manieres de goûter l'existence, différentes sources de plaisir.

Les modifications de l'existence sont ce qui la caractérise & fixe sa valeur.

L'Education ne crée rien; mais elle met en œuvre ce qui est créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans sa composition, & qui, selon qu'elle est maniée, produit la toile la plus grossiere ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.



CHAPITRE LXVIII.

De ce qui constitue la perfection de l'Education.

LA perfection de l'Éducation consiste à multiplier les mouvemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible; à combiner ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes à la destination de l'Individu; à établir entre ces mouvemens une liaison en vertu de laquelle ils se succedent dans le meilleur ordre; enfin, à rendre habituel tout cela.

CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie les effets de l'Education.

MAIS comme l'Éducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à son tour l'Éducation; & c'est à bien connoître la Force du Naturel que consiste principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR plante des Chênes dans un terrein léger & graveleux: ils languissent; leurs jets sont foibles, pâles, en petit nombre. ARATOR! vous vous méprenez: le Chêne mâle & vigoureux ne se plait que dans une terre compacte & nourrissante: mais la Vigne saura trouver dans ce terrein aride des sucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son nectar.

CHAPITRE LXX.

Des dispositions naturelles de l'Esprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie est une certaine nature de fibres, une certaine disposition du Cerveau.

Le spirituel de ces Facultés est un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naissent différentes idées & différentes combinaisons d'idées; ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle-même en tant qu'elle agit sur différens points du *Sensorium* & qu'elle modifie différemment son action.

Le degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui sont les instrumens de cette Faculté.

L'Expérience seule manifeste cet état. Elle apprend quels sont les Objets qui agissent sur le Cerveau avec le plus de force; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

Les idées attachées à ces mouvemens seront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en est des fibres qui servent aux opérations méchaniques, comme de celles qui servent aux opérations intellectuelles. Elles ont, ainsi que ces dernieres, leurs déterminations primitives, que l'expérience découvre, & en vertu desquelles le

Corps eſt plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines ſuites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres naît l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

L'EFFET de cette harmonie eſt un tel accord entre les impreſſions d'un ou de pluſieurs Sens & les mouvemens d'un ou de pluſieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

LE plus ou le moins de juſteſſe d'un ou de pluſieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou pluſieurs Membres, la ſoupleſſe plus ou moins grande de ces derniers décident du plus ou du moins de diſpoſition à certaines Profeſſions ou à certains Arts.

L'EXTRÊME juſteſſe de l'Oreille, ſon accord parfait avec l'Organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe forment une diſpoſition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil ſûr & prompt, une Imagination qui ſaiſit & retrace avec force & juſteſſe les images qui ſe peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ſes mouvemens les traits de ces images ſont des diſpoſitions naturelles pour le Deſſin.

UNE heureuſe Mémoire conduit à l'Étude des Faits. Un grand fonds d'Imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie ſont le Germe du Poëte. Une Attention ſoutenue & beaucoup de cette ſorte d'Imagination qui ſaiſit les Propriétés d'une Figure, les rapports & les combinaiſons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.



CHAPITRE LXXI.

En quoi consiste principalement la sagesse de l'Education dans la maniere dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre.

LA sage Education démêle ces dispositions naturelles & s'y conforme. Elle fait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULISSE elle fait découvrir ACHILLE & le rendre à sa véritable destination. Fidele à suivre la Nature, industrieuse à la seconder elle met chaque Cerveau à sa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Persuadée qu'il n'est point de Tête si disgraciée qui ne puisse figurer dans le Monde moral, elle ne se rebute point, & le mauvais succès de ses premieres épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raisonnable dans ses desirs, parce qu'elle est fort éclairée, elle n'a point la sotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux sur les tons les plus élevés. Elle sait se borner quand la Nature le demande & renoncer sans chagrin à faire un Artiste, quand il n'y a de la matiere que pour faire un Laboureur. Elle ne cherche point la pêche fondante sur l'E'pine, le muscat parfumé sur la Ronce. Instruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en méprise aucune. Le désordre seul lui déplait. Une heureuse disposition laissée sans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à sa nature; & elle préfere sagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre supérieur. Elle croit que la masse du bonheur départi au Genre humain se forme par la réunion des services particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point

qu'il falloit fur la Terre des Mouffes, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Bœufs, des Chameaux.

CHAPITRE LXXII.

Des difpofitions naturelles du Cœur.

LA Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au phyfique. Elle fe façonne dans la matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît tempérant, humain, courageux, comme on naît Muficien, Deffinateur, Poëte. Le Cœur a comme l'Efprit fes fibres, fes humeurs, fon méchanifme.

Des fibres douées d'une grande élafticité, un fang bouillant & qui fe porte avec impétuofité dans le cœur donnent à l'Homme un certain fentiment de fes Forces, qui eft inféparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eft le principe du courage. Des Papilles médiocrement fenfibles, un eftomac qui demande peu font la caufe naturelle de la fobriété. Un genre nerveux délicat, une Imagination qui peint avec affez de force pour faire reffentir à l'Ame quelque chofe d'analogue à ce qu'éprouvent les Malheureux conftituent le matériel de la pitié. Des folides d'une élafticité tempérée, des humeurs difficiles à émouvoir, une bile peu abondante font le phyfique de la douceur.



CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

Comment l'Education cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur.

L'ÉDUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les éleve par degrés au rang des Vertus morales. Elle transplante dans ses Jardins ces Plantes sauvages: la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, releve le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

PAR un sage régime l'Éducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable lustre.

L'ÉDUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait entrer dans l'Entendement instruisent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec son Bonheur; & l'heureuse expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.



CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'Education à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature eſt ſouvent vicieuſe. Les plus mauvaiſes diſpoſitions ſont un préſent de la naiſſance comme les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt des vices de tempérament comme il eſt des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane ſobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'EDUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux : elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle ſe conduit avec plus d'art. Au lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de la roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cede avec meſure : elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & groſſir ſes eaux. Elle parvient ainſi peu-à-peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

CE n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux,

CHAPITRE LXXIV.

qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juſte application de cette Force, que l'Education déploie ſon Génie. Elle veut du mouvement: il eſt l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeſte Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand ſoin tout ce qui pourroit exciter un ſemblable mouvement dans des fibres diſpoſées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne ſeroit pas abſolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur poſition reſpective s'en reſſentiroient plus ou moins; & ce changement, quelque léger qu'il fût, ſeroit toujours un nouveau degré de propenſion ajouté à ceux que les fibres poſſéderoient déja.

Cet effet ſeroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de ſenſations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéreſſée. Elle reproduiroit ces ſenſations; & en les reproduiſant elle augmenteroit la diſpoſition des organes à les tranſmettre. Elles acquerroient ainſi plus de vivacité & ſolliciteroient l'Ame plus fortement.



CHAPITRE LXXV.

De la liaison qui est entre les Talens & de celle qui est entre les Vertus. Que l'Education s'applique à connoître ces liaisons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent se lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'est rien d'absolument isolé. Une même chaîne réunit tout; pénetre le Physique & le Moral; embrasse tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Esprit, tous les sentimens du Cœur.

L'EDUCATION suit le fil de cette chaîne: ses yeux perçans le démêlent lorsqu'il est presqu'imperceptible: ils découvrent des liaisons qui échappent au commun des Hommes. L'Education s'applique à fortifier ces liaisons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'est à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ses soins.

ELLE hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuse imitatrice de la sage Nature, elle ne va point par sauts. Elle ne précipite point son œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine consistance.

ELLE ne multiplie point les Branches aux dépens du Tronc. La conservation & l'accroissement de celui-ci forment toujours

le grand objet de son travail; & elle est aussi sévere à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiser, qu'intelligente à cultiver ses Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle se donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu distinctive. Elle sait que c'est dans ce Talent, dans cette Vertu que se trouve la plus grande perfection du Sujet, la source la plus sûre & la plus féconde des services que la Société peut en retirer. L'Education est donc très-attentive à conserver au Sujet ce qui constitue, en quelque sorte, son Essence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractérisent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

De l'universalité des Talens.

IL apparoit de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des semences de presque tous les Talens. La Nature semble s'être plûe à leur prodiguer ses Dons les plus rares, à y concentrer des Richesses qu'elle a coutume de partager très-inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, perfection des Sens, disposition des Organes, tout paroit concourir à rendre ces Cerveaux des Instrumens universels des Sciences & des Arts. L'Ame qui possede un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vaste Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'espece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.

CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'Education à l'égard de l'universalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profusion n'exige pas moins d'art dans l'Education qu'une triste stérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie: ils ne tendent pas tous avec la même force à se développer. Ils sont les résultats nécessaires d'une Organisation très-compliquée: dans une semblable Organisation une parfaite égalité de tendance seroit presqu'impossible. L'Education s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naissans. Un Jardinier expérimenté & intelligent sait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conserver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la seve à se porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture nécessaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

LA Démocratie dans les Talens n'est pas sujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'État civil. Une Monarchie bien réglée a constamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à son but, & ce but est une gloire plus solide. Elle pense plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de sûreté & de promptitude. Elle favorise plus efficacément le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pousse pas néanmoins également toutes les Branches de son Commerce; elle ne cultive pas avec le même soin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne

la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de fon Commerce dont elle a lieu d'efpérer de plus fûrs profits, des richeffes plus durables: elle donne de plus puiffans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels fes Sujets font le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert fur fes Voifins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'ACTIVITÉ de l'Ame eft bornée: c'eft un Feu qui ne peut embrafer qu'une certaine quantité de matiere. Le trop divifer, c'eft l'affoiblir; le concentrer fur un petit nombre de corps, c'eft l'entretenir & l'augmenter. Réuniffez donc ces rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumiere. Ils pénétreront les tiffus les plus ferrés, décompoferont les corps les plus durs.

MAIS, fi l'Education ne fe laiffe point entraîner aux appas féduifans de l'univerfalité des Talens, d'un autre côté elle eft éloignée d'étouffer des difpofitions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles font celles qui par leur liaifon avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de luftre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens fecondaires font chers à l'Education. Ce font de petits Ruiffeaux deftinés à groffir une Source, de petites Forces qui confpirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche fe communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le ton principal doit être accompagné de tous fes harmoniques.



CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'Education fait les rendre utiles.

IL eſt des Talens, il eſt des Goûts purement curieux, & qu'on admire à-peu-près comme certains Inſectes à cauſe de leur ſingularité ou de leur induſtrie. L'Education, qui ramene tout à l'utile, imite ces Phyſiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Inſectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

BON, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe ſur elles des regards curieux. Il obſerve qu'elles renferment leurs œufs dans une eſpece de Bourſe ou de Coque d'une ſoie très-fine & très-luſtrée. Il contemple avec un ſecret plaiſir la maniere induſtrieuſe dont cette Coque eſt conſtruite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là: le curieux eſt entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile: BON imagine de faire travailler ces araignées pour l'uſage de l'Homme. Il raſſemble un grand nombre de ces Inſectes; il recueille avec ſoin leurs Coques juſques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la ſoie qui les compoſe les préparations convenables, il en forme des Tiſſus d'une beauté parfaite, des Tiſſus ſupérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette ſoie des Goûtes pareilles à celles que la Chymie fait extraire de la ſoie des Vers, & le mérite des nouvelles Goûtes l'emporte à quelques égards ſur celui des anciennes.

RÉAUMUR

RÉAUMUR ſuivant avec ſa ſagacité ordinaire les Teignes domeſtiques, admire la façon ingénieuſe de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles ſavent les fixer, les alonger, les élargir. La même matiere qui ſert à vêtir l'Inſecte ſert à le nourrir. RÉAUMUR obſerve avec ſurpriſe que les excrémens des Teignes ont préciſément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur eſtomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette obſervation qui ſeroit demeurée ſtérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de RÉAUMUR une forme utile. Il lui vient en penſée de propoſer aux Peintres de s'aſſortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faiſant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

LE jeune ORNITHOPHILE eſt paſſionné des Oiſeaux & ſur-tout des Oiſeaux de Proie. Il en remplit ſes appartemens, & il lui reſte à peine de la place pour loger ſa propre Perſonne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il paſſe des journées entieres à contempler leur bec crochu, leurs ſerres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il ſait le nombre de leurs groſſes plumes, & il n'eſt pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le tranſportent. Il treſſaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur préſente. Il déplore alors le ſort de ceux qui ſont inſenſibles à ces plaiſirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre heureux ſans quelque connoiſſance des Oiſeaux de Proie. L'Education ſourit de l'enthouſiaſme d'ORNITHOPHILE, & appercevant ſous cette écorce ſinguliere les germes d'un Obſervateur & d'un Naturaliſte, elle projette de les développer. Elle conduit ORNITHOPHILE dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ſes chers Favoris peints d'après le naturel. ORNITHOPHILE, qui a l'Imagination pleine des Ori-

CHAPITRE LXXVIII.

ginaux, découvre bientôt des défauts dans les Copies : ici, c'eſt un bec trop recourbé; là, c'eſt un œil qui n'eſt pas aſſez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs, c'eſt un Corſage trop effilé, des couleurs mal rendues, une queue trop courte ou trop fermée, des doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques ſont juſtes, & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propoſe enſuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire particuliere de chaque Oiſeau. Il n'en trouve pas les deſcriptions moins défectueuſes que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a obſervées & qui ont été omiſes. L'E'ducation applaudit au Naturaliſte naiſſant, & flattant adroitement ſon Amour propre, elle l'invite à écrire ſes obſervations & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maitres de l'Art. ORNITHOPHILE ſe laiſſe aiſément perſuader : il ſe met à écrire; les découvertes ſe multiplient; l'Eſprit d'obſervation ſe développe, & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter ſur d'autres ſujets d'Hiſtoire naturelle ou de Phyſique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation ſubſtitue à cette pâte une Pierre molle; elle arme les mains de PHIDIAS d'un Ciſeau; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS, encore Enfant, ne peut détacher ſes yeux de deſſus un Moulin; & il a à peine l'uſage bien libre des doigts qu'il ſe met à contrefaire la Machine. L'E'ducation feint d'admirer beaucoup ſa petite invention; & en lui en indiquant cependant d'une maniere indirecte les défauts les plus ſenſibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par ſon goût naturel ARCHYTAS conſtruit un grand nombre de Moulins, & le dernier conſtruit a toujours quelque degré de ſupériorité ſur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainſi une certaine adreſſe des doigts, un certain ſentiment des proportions

méchaniques dont l'E'ducation prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue, elle offre successivement aux yeux d'Archytas des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'Éducation fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. Archytas que ces nouveautés enflamment de plus en plus, atteint en peu de tems à une dextérité singuliere & à un degré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déja Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque, & sans elle il ne sauroit aller bien loin. L'E'ducation, qui connoît ses besoins, travaille incessamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle suit dans ses instructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à suivre dans les instructions pratiques: elle conduit Archytas du simple au composé, du connu à l'inconnu. Elle irrite sa curiosité; elle aiguise sa pénétration. Enfin, elle lui dévoile les mysteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces soins éclairés, par cette heureuse culture Archytas devient le plus célebre Méchanicien de son Siecle. Il a commencé par des imitations grossieres des Machines les plus communes; il finit par l'invention de Métiers qui exécutent seuls les plus belles E'toffes.



Chapitre LXXIX.

CHAPITRE LXXIX.

Du soin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Esprit.

Quelle que soit la nature du plaisir, il est certain qu'il ne se trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puissance & la résistance, entre la dépense que l'Ame fait de ses Forces & l'acquisition qui résulte de cette dépense.

Si la résistance surmonte trop la puissance; si l'Ame dépense beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne sentira que les efforts, & ce sentiment sera un sentiment désagréable, une pure fatigue.

Si, au contraire, la résistance est telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puissance, l'Ame aura du plaisir, & elle en aura d'autant plus, que ces richesses croitront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ses progrès par une comparaison plus exacte & plus suivie.

E'tudiez donc la portée actuelle des Esprits, des Talens, des Facultés; & vous entretiendrez constamment entre la puissance & la résistance cette proportion admirable qui tend les ressorts de l'Ame sans les affoiblir. Ces ressorts une fois faussés par une résistance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il seroit ensuite difficile de rétablir.

E'cartez le dégoût : il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les Facultés. Imitez la nature : elle parvient par

la voie du plaisir à une fin nécessaire. Elle a attaché la conservation de l'Individu & celle de l'Espece à des sensations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaisir, vous la conduirez sûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naissance par une culture mal entendue! Non; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une semblable culture.

CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Esprit ou de la gradation qu'on observe dans l'acquisition de ses Connoissances.

L'Esprit végete comme le Corps. Il est une gradation nécessaire dans l'acquisition de nos Connoissances & dans le développement de nos Talens, comme il en est une dans l'accroissement de nos Membres. Il n'est point en notre pouvoir de doubler, de tripler dans un instant le degré d'un Talent; de passer sans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un sujet.

Cela est d'une évidence parfaite. Les moyens par lesquels nous acquérons des idées & ceux par lesquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la succession. L'œil, l'oreille, la main sont des instrumens qui n'agissent que successivement. Le cerveau ne reçoit que de la même maniere leurs impressions. La lecture, la conversation, l'expérience, la méditation sont inséparables de la succession. L'Ame ne sauroit saisir

CHAPITRE LXXX.

tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes, & toute la Théorie du Raisonnement repose sur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds ne se distinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue saisit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur vol est-il successif.

Parcourez toutes les Sciences & tous les Arts; suivez toutes les découvertes, toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en est point qui n'ait son échelle, ses gradations, son mouvement. Tantôt l'échelle se trouvera composée d'un très-grand nombre d'échelons distribués irréguliérement; tantôt le nombre des échelons sera fort petit & leur distribution réguliere; tantôt la ligne parcourue sera une ligne droite, tantôt ce sera une courbe très-composée, très-bisarre. Les circonstances, la nature du sujet, la lenteur ou la rapidité des Esprits, la disette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

Ce seroit assurément un Ouvrage bien intéressant que celui qui exposeroit sous nos yeux dans une suite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage seroit la meilleure Introduction à l'Histoire de l'Esprit humain. Les Mémoires que les Physiciens & les Naturalistes publient en seroient d'excellens Matériaux. L'Esprit d'observation qui s'y montre par-tout est l'Esprit universel des Sciences & des Arts. C'est cet Esprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus sûre, & qui voit toujours naître sous ses pas des vérités nouvelles. Mais quelle est la Science où les progressions de cet Esprit soient exprimées par une suite de degrés plus nombreuse, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie!

Nous la voyons cette Science, aujourd'hui si sublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Possessions, se fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au sommet des Montagnes, mesurer d'un vol hardi les Plaines célestes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'Education dressera donc son plan d'Instruction sur la génération la plus naturelle des idées. Elle choisira dans chaque sujet celles qui seront les plus lumineuses, les plus intéressantes, les plus capitales. Elle les distribuera suivant leurs rapports les plus prochains. Elle en composera des suites qui représenteront fidélement la marche de l'Esprit dans la recherche du vrai. Elle conservera tous les milieux nécessaires, & ne supprimera que ceux qui pourroient causer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ses soins un Edifice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle suivra dans les proportions les ornemens, les ameublemens la loi sévere que lui imposera la destination de l'Edifice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arsenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les idées naissent les unes des autres, que les comparaisons, les images, les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ses Facultés avec une aisance, un agrément qui en assurent les progrès.



CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales sur les Méthodes d'Instruction.

Si nous jugeons sur les principes que nous venons de poser du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'instruction de la Jeunesse, & qui s'annoncent sous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchismes*, &c, quels seront les résultats d'un semblable examen?

Cet enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y sera-t-il bien observé? Les Forces de l'Ame y seront-elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente? La Curiosité, toujours si agissante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguiser son appétit? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile? Des fleurs, mélangées & distribuées avec goût, y cacheront-elles des épines qu'il seroit dangereux de laisser appercevoir? L'Esprit y embellira-t-il la Raison; la Raison y ennoblira-t-elle l'Esprit? Au lieu de la vivacité, de la délicatesse & du badinage léger du Dialogue, n'y éprouverons-nous point le froid, la pesanteur & le sérieux d'une Dissertation? N'y verrons-nous point avec surprise l'Architecture Gothique du onzieme Siecle mise en œuvre dans des Edifices du dix-septieme? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à soutenir un simple Dais, & de petits Pilastres appellés à porter le poids immense d'une Voûte? Les distributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obscurité? Les Avenues n'y feront-elles point des Labyrinthes?



CHAPITRE

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enseigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchisme à l'usage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme : j'y vois à la tête cette Question ; qu'est-ce que DIEU ? La Réponse est aussi sensée que la Demande ; DIEU est un Esprit infini & tout parfait, éternel, tout puissant, présent par-tout. Quoi donc ! un seul de ces Attributs suffiroit pour absorber le Philosophe le plus profond, & vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie E'lémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir à ses besoins & à ses plaisirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

CHAPITRE LXXXII.

La maniere de présenter les Dogmes de la Religion aux Enfans n'est guere moins absurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet assemblage de termes obscurs, métaphysiques & quelquefois contradictoires. Est-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur? ou n'est-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholastique ?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja si seche par elle-même, & qu'on prend soin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuse cathégorie de vertus & de vices?

Pour moi, si j'avois à dire ma pensée sur l'Instruction des Enfans, sujet si important, si rebattu, mais sur lequel on ne sauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchismes me paroissent inutiles ou même nuisibles à cette fin. Je voudrois ne parler de Dieu & de la Religion à l'Enfant que lorsque sa Raison auroit atteint une certaine maturité. Il me semble que l'idée assez claire & toujours présente du Pouvoir paternel suffit pour diriger cet âge tendre, sans qu'il soit besoin d'y faire intervenir la notion psychologique d'un Esprit Infini dont il ne sauroit concevoir l'existence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des yeux qui ne disent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux & d'une voix mal articulée une Priere qu'il a apprise avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune Singe qui répéte sa leçon. De telles Prieres ne sauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait ni édifiantes pour ceux qui les écoutent; & elles jettent même une sorte de ridicule sur ce que la Religion a de plus saint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choses les plus sensibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que si nous sommes Machines, c'est surtout à cet âge, & que les ressorts de cette Machine qu'il s'agit

de monter font les Sens. J'inftruirois l'Enfant de fes Devoirs fans paroître l'en inftruire. J'en refferrerois le nombre le plus qu'il me feroit poffible, en les déduifant des relations les plus prochaines, les plus effentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats fon propre Corps, fes Parens & les Perfonnes avec lefquelles il auroit à vivre. Je l'intérefferois à l'obfervation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en réfulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en banniffant avec foin la gène, le dégoût & le chagrin. La table, le jeu, la promenade feroient l'Ecole où il recevroit fes inftructions. Les Fables de LA FONTAINE l'amuferoient utilement. Je faifirois toutes les occafions qui s'offriroient naturellement de gliffer dans fon Ame quelque vérité, de développer dans fon Cœur quelque fentiment. J'exciterois fon petit amour propre par des éloges & des récompenfes difpenfés à propos & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en converfant fouvent avec lui & en lui laiffant une grande liberté de m'interrompre & de dire tout ce qu'il penferoit. Je ferois rencontrer fous fes pas, comme par hafard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux font frappés: je lui en développerois peu-à-peu les particularités les plus curieufes & les plus à fa portée. Je lui ferois defirer de voir d'autres Objets de ce genre. Je l'acheminerois enfuite infenfiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces chofes. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT invifible qui femble nous dire par-tout, Me voici. J'échaufferois fa curiofité pour cet ETRE le plus intéreffant de tous les Etres; & je la fatisferois en LE lui faifant connoître fur-tout par fes Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans fon Cœur le même amour, & s'il étoit poffible un amour plus vif, que celui qu'il reffentiroit pour fes Parens les plus chers. Je me ferois une efpece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM Augufte

CHAPITRE LXXXII.

de gestes propres à faire sur l'Esprit de l'Enfant une impression mêlée de joie & de respect. Je lui montrerois ce tendre PERE pressé sans cesse du soin de ses Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à soie, le Nid d'un Oiseau seroient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par lesquels DIEU a voulu distinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST sous la relation simple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui se repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ses yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger*. J'accoutumerois le jeune Homme à envisager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, assaisonner tous ses plaisirs, embellir autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, *je serai éternellement heureux*, l'accompagnât par-tout, qu'elle assistât à son coucher & à son lever; qu'elle le suivît dans la compagnie & dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans son Ame. Je ferois souvent retentir à ses oreilles ce Chant d'allégresse, *paix sur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*



CHAPITRE LXXXIII.

CHAPITRE LXXXIII.

Du Caractere.

QUAND un Talent s'eſt développé juſqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont pouſſé des racines aſſez profondes, ils deviennent, pour ainſi dire, un centre d'attraction qui exerce ſa puiſſance ſur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés ſpirituelles & corporelles ſe reſſentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau ſe modelant ſur ſon impreſſion, façonne en conſéquence les ſucs nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

DE là naît le Caractere, qui n'eſt que l'enſemble ou le réſultat des diſpoſitions habituelles.

CHAQUE Talent, chaque Profeſſion, chaque Etat a ſon Caractere que l'Obſervateur attentif découvre, que le Moraliſte étudie, que le Législateur conſulte.

LA multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décompoſition plus difficile.

ON a dit que c'eſt un Caractere bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment aſſez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait uniſſon de pluſieurs riens, de pluſieurs qualités manquées, qui laiſſent un Homme dans une indétermination ſi complete qu'on ne ſait à quelle claſſe il appartient ni quelle valeur lui aſſigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en eſt de ces Ca-

CHAPITRE LXXXIV. teres indéterminés, comme de ces Visages qui n'ont point de physionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui faille.

Il faut que l'Education s'industrie beaucoup pour trouver dans un Fond aussi ingrat quelque disposition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas désespérer de ses soins. Souvent la Nature se plait à cacher des Dons estimables sous des apparences qui promettent peu. Elle veut être sollicitée à se produire; & elle ne se découvre qu'à ceux qui savent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'Education.

C'Est un grand pouvoir que celui de l'Education : l'Univers est plein de ses effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées ; elle peut accorder aux uns des dispositions qu'elle refuse aux autres ; mais ces dispositions que deviendroient-elles si l'Education ne s'en faisissoit pour les faire valoir ? C'est elle qui rend assez souvent les Membres d'une même Famille aussi différens entr'eux que le sont les Habitans de Climats éloignés. C'est elle qui fait fleurir aujourd'hui sur les bords de la Seine & sur ceux de la Tamise un Peuple de Savans, à la place duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'est elle qui conserve à la Chine depuis près de trois mille ans sa Religion, ses Loix, ses Mœurs, ses Sciences & ses Arts. C'est elle enfin qui transportera quelque jour sur les Rives sauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain stupide en Métaphysicien profond.

D'où vient la diſtance énorme qui ſépare l'immortel NEWTON du Pâtre groſſier ? La Nature n'auroit-elle pas pêtri leurs Cerveaux du même limon ; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne ſe trouveroient point dans l'autre ; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre ? Non ; le Cerveau du Pâtre a eſſentiellement les mêmes organes, la même ſtructure, le même tiſſu que celui du Philoſophe ; & ſi ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'eſt pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cauſe prochaine : elle a élevé le Philoſophe au ſein de la Lumiere ; elle a laiſſé ramper le Pâtre dans l'épaiſſe Nuit.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même ſujet.

LE pouvoir de l'Education ne ſe borne point à cette Vie : il perce au-delà du tombeau, & porte ſes heureuſes influences juſques dans l'Eternité.

APRÈS s'être développé par degrés inſenſibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ſes Forces, il exerce toute ſon Activité, il goûte la plénitude de l'exiſtence. Mais ce Solſtice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit ; ſes Forces s'affoibliſſent ; ſon Activité diminue ; & cet affoibliſſement graduel le conduit inſenſiblement à la vieilleſſe, qui eſt ſuivie de la mort.

CHAPITRE LXXXV.

L'HOMME, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine célelte, ne vivroit-il donc que la vie de l'Ephemere ? Tant de vertus, tant de lumieres, tant de capacités à acquérir n'auroient-elles pour fin que d'embellir un inftant le tableau changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des fervices néceffaires ?

LA Raifon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle defireroit qui ne finit point, & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore fi ce defir s'accorde avec ce Plan. Mais lorfqu'elle réfléchit profondément fur la fimplicité de l'Ame & fur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs fuffifans pour fe perfuader que l'Ame continuera d'exifter après la deftruction du Corps groffier qu'elle anime aujourd'hui. S'il refte là-deffus quelques inquiétudes à la Raifon, c'eft fur le befoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer fes Facultés. La RÉVÉLATION vient diffiper ces inquiétudes en enfeignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION, Dogme fi confolant, & en même tems fi conforme aux notions les plus faines de la Philofophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vues fur l'Homme. ELLE a placé au-dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieufe. ELLE a femé fur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux ; ELLE a voulu qu'il y prît fes premiers accroiffemens, qu'il y portât fes premiers fruits ; & ELLE s'eft propofée de le tranfplanter un jour dans un Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à fes productions toute la perfection qu'elles font capables d'acquérir.

L'ÉDUCATION commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet Etat futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumiere.

MAIS

Mais, qu'eſt-ce que ce Germe qui doit ſe développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laiſſe à notre curioſité avide que la reſſource des conjectures. Ce Germe ſeroit-il un Corps organique de mátiere éthérée ou d'une matiere analogue à celle de la Lumiere ? Seroit-il le véritable Siege de l'Ame ? Le Corps *calleux* n'en ſeroit-il que l'enveloppe groſſiere ? Les eſprits animaux, deſtinés à tranſmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impreſſions durables, ſource de la *Perſonnalité ?* Les eſprits animaux eux-mêmes ſeroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumiere ou de la Matiere électrique ? L'action des Viſceres n'auroit-elle pour but que de ſéparer ce Feu élémentaire des alimens dans leſquels on fait qu'il eſt renfermé ? Les nerfs ne ſeroient-ils que les cordons deſtinés à la tranſmiſſion de cette Matiere dont la rapidité eſt ſi merveilleuſe ? Le Corps éthéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi eſpere & que S. Paul nomme Corps *ſpirituel*, par oppoſition au Corps *animal* ? La Réſurrection ne ſeroit-elle que le développement prodigieuſement accéléré de tous ces Organes ? Une Lumiere céleſte, infiniment plus active que la liqueur qui opere le développement du Germe groſſier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel ?

Tout n'eſt que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes les Corps organiſés ne ſont que ſe développer ; & l'inſtant où ce développement commence eſt ce que nous nommons improprement *Génération*. La Nature prépare de loin ſes Productions ; elle les fait paſſer ſucceſſivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle diſtance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à ſon parfait accroiſſement ! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver

CHAPITRE LXXXV.

hérissé de poils qui rampe pesamment sur la terre & qui ne se nourrit que d'alimens grossiers, & cet Animal paré des plus riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de rosée ! Cependant, la Chenille est un véritable Papillon sous une forme empruntée. La main savante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR fait faire tomber ce Masque & produire à nos yeux surpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroit point non plus ici bas sous sa véritable forme : ce n'est point lui que nous voyons ; ce n'est que cette Enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort, si redoutable au Vulgaire, n'est pour une Ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation.



PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA
CAUSE PREMIERE
ET SUR SON EFFET.

Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.
Genes. I, v. 31.

X 2

DISCOURS

PRELIMINAIRE

sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités essentielles de la RELIGION.

*TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conséquences de ces rapports sont des Loix. La Métaphysique considere ces rapports : elle en observe l'enchainement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terrestres, est aussi celui dont les rapports sont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'*ETRE *des* ETRES.

L'UTILITE' de la Métaphysique est donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modestement du fait : elle recherche ce qui est, & en généralisant les idées, elle s'éleve par degrés à la PREMIERE RAISON *des Choses.*

LA Métaphysique voit la RELIGION *comme une maitresse Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue sont déterminés par ses rapports aux Pieces dans lesquelles elle s'engrene. La* RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MÉDIATEUR, *de* récompenses *& de* peines à venir. *Ces termes puisés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déja ici bas.*

AINSI, soit que l'on admette une nécessité proprement dite dans les actions morales; soit que l'on nie cette nécessité, rien ne

change: la Religion eſt toujours le Tréſor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils ſont: leurs conſéquences ſont infaillibles; elles dérivent de la Nature des Choſes.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL *voit le Froment & l'Yvraie. Ce ſont différens degrés de l'Echelle terreſtre. DIEU a voulu l'exiſtence de ces degrés parce qu'ils entroient dans la compoſition de ce Monde:* IL *a voulu l'exiſtence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la compoſition de l'Univers:* IL *a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit* Bon. *DIEU ne* récompenſe *donc point ;* IL *ne* punit *point, à parler métaphyſiquement: mais* IL *a établi un Ordre en conſéquence duquel la vertu eſt ſource du bien, le vice ſource du mal.*

CE ſeroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriſer d'un Enchainement néceſſaire: il n'en ſera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de ſon imperfection. Mais le Vicieux peut ceſſer de l'être: il ceſſera de l'être dès qu'il le voudra: il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonſtances propres à lui faire diſtinguer ſûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE eſt l'idée que la Raiſon ſe forme de la fin principale des peines: elles ſont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame eſt une Force dirigée eſſentiellement *vers le bien: un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.*

DANS ce Syſtême la difficulté ſe réduit donc à demander; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au bien? La ſolution de cette queſtion eſt dans l'*ESSENCE *de l'*ENTENDEMENT DIVIN. *La Métaphyſique n'entreprend point de ſonder ces profondeurs :*

*elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de l'*ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres bornes que* SA NATURE.

*EN approfondissant la Méchanique de notre Etre, la Métaphysique apperçoit dans l'*Amour-propre *le Principe de toutes nos Actions: & ce Principe n'est pas plus opposé à la* RELIGION *que celui de la nécessité. L'Amour-propre est l'Amour du bonheur; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes? La* RELIGION *en leur annonçant des récompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort? L'Amour-propre est dans une belle Ame la source de la Bienveuillance universelle, parce que le sentiment de la perfection est inséparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir & se méprendre dans le discernement des biens & des maux. Mais l'Amour-propre ne perd point de son activité: l'Homme ne cesse point de sentir & de vouloir son bonheur.*

ECLAIREZ donc l'Homme sur le bonheur; enseignez-lui qu'il le trouvera dans celui de ses Semblables & dans l'observation des rapports qu'il soutient avec eux; laissez à l'expérience à le convaincre de la vérité de ces principes, & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface; je le répete ici: la RELIGION *considérée sous son vrai point de vue, peut s'allier aux idées les plus philosophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours assez de Philosophie dans l'Esprit. Ils s'imaginent que tout est perdu lorsqu'on donne à un mot un sens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ses conséquences; & au lieu de s'assurer de la vérité du principe; ils examinent ce qui en résulteroit s'il étoit admis. C'est ainsi que*

ſans y penſer ils aſſerviſſent la raiſon à l'opinion, *la* Religion *au préjugé*, & *qu'ils fourniſſent à l'incrédule les armes les plus dangereuſes.*

VOUS donc qui vous intéreſſez ſincérement aux progrès de la Religion, *qui eſt la Vérité*, *ne vous ſcandaliſez point lorſqu'un Philoſophe oſe vous dire que l'Homme eſt une Machine phyſico-morale conſtruite pour exécuter une certaine ſuite de mouvemens. Mais ſi vous êtes appellés par état à gouverner cette Machine*; *ſachez quel en eſt le Mobile*; *étudiez la maniere de le mettre en jeu*, & *vous dirigerez à votre gré les opérations de la Machine.*



PRINCIPES



PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

INTROD.

J'AI donné dans les Confidérations précédentes des principes fur l'Economie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces principes: je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en compofer une fuite où ils foient expofés avec netteté & précifion. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conféquences. Ce qui eft, eft. Les détails n'entrent point dans mon plan: je veux faifir les groffes Branches & non les Rameaux.

PHILOSOPHES qui êtes au-deffus du préjugé & qui recherchez le fond des Chofes! c'eft à vous que j'adreffe ces principes: jugez; & dites-moi fi je fuis dans l'erreur.

PEUPLE des Philofophes! Théologiens paffionnés! je n'écris point pour vous: condamnez-moi; votre improbation fera mon éloge.

ESPRITS juftes! Cœurs vertueux! étudiez mes principes: ils vous rendront plus juftes & plus vertueux encore.

ESPRITS faux! Cœurs vicieux! ne me lifez point: vous deviendriez plus faux & plus vicieux encore.

PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.

CHAPITRE I.

Le Monde successif, preuve d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAP. I.

LE Monde est successif : son état actuel est l'effet immédiat de son état antécédent. Une Génération succede à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA suite de ces états divers n'est pas infinie. Chaque état a nécessairement sa Cause hors de soi : la somme de toutes ces Causes individuelles a donc nécessairement SA CAUSE hors de soi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne immense qui forme l'Univers ; cette CAUSE qui a en SOI la raison de SON Existence ; cette CAUSE sans LAQUELLE rien n'existeroit est la CAUSE NÉCESSAIRE.



CHAPITRE II.

Des ATTRIBUTS *de la* CAUSE NÉCESSAIRE.

QUELS font les ATTRIBUTS de cette CAUSE ? ELLE a agi: obſervons SES Effets : ils nous manifeſteront SES ATTRIBUTS.

L'UNIVERS exiſte : la CAUSE qui l'a produit eſt donc PUISSANTE. L'Univers eſt un Syſteme de rapports : la CAUSE qui l'a produit eſt donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des Etres heureux : la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.

CHAPITRE III.

De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS ces ATTRIBUTS ADORABLES réſident dans l'ETRE EXISTANT par ſoi : ils n'ont donc aucune raiſon *extérieure* de limitation. Ils ſont néceſſairement ce qu'ILS ſont. ILS ne le ſont pas dans un certain degré : ILS le ſont *abſolument.*

L'ETRE NÉCESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ poſſibles. IL eſt l'ETRE ABSOLUMENT PARFAIT.



SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.

CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

CHAP. I. L'EFFET répond à sa Cause. L'Univers est l'Effet de la CAUSE NÉCESSAIREMENT PARFAITE : il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il est bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'UNIVERS est un ; parce qu'il est tout ce qui pouvoit être. La CAUSE PREMIERE a produit le plus grand effet possible. DIEU a voulu & a voulu en DIEU. SA VOLONTÉ efficace a rendu actuel tout ce qui étoit possible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est essentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL sera.



CHAPITRE III.

Continuation du même Sujet.

L'Univers est un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin est le bonheur des Etres sentans & intelligens. Les moyens sont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

CHAPITRE IV.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'il étoit DIEU. Ses Perfections vouloient des Etres qui goûtassent l'existence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, il a satisfait à soi. Il les aime, parce qu'il s'aime lui-meme de l'Amour le plus parfait.



CHAPITRE V.

De la Providence.

La Volonté qui a créé & qui conferve eft la Providence.

DIEU eft préfent à toutes les Parties de l'Univers: il l'a fait. Il connoit les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens: il a ordonné ces Loix; il a formé ces Etres. Il ne prévoit pas; il voit. L'avenir eft pour lui comme le préfent, un Monde qui fe développera comme ce Monde développé. Il découvre les Effets dans leurs Caufes. Que dis-je! il n'y a qu'une Caufe, qu'un Effet; Dieu, l'Univers.

CHAPITRE VI.

Un feul Univers étoit poffible.

L'Entendement divin n'a point vu différens Univers afpirer à l'exiftence. La Sagesse n'a point choifi entre ces Univers le meilleur. Un feul Univers étoit poffible: c'étoit celui dont Dieu a dit *qu'il étoit bon.* Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux Perfections de la Cause. Il étoit le Plan de la Sagesse, l'Objet de la Puissance qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Chofes.



CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

Le Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers ? Il étoit l'Effet néceſſaire des limites naturelles de la Création. L'Univers eſt auſſi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'eſt pas auſſi bon que ſa Cause : il n'eſt pas l'Etre existant par soi.

Les déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien ; une propriété s'oppoſe à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le divin Géometre a vu le *maximum* & le *minimum* de tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un Probléme digne de sa profonde Sagesse.

CHAPITRE VIII.

Etat de la queſtion.

Pourquoi Dieu ne détruit-il pas le Mal à ſa naiſſance, la grêle dans la nuée ?

Dieu agit par les Cauſes ſecondes. Il a voulu que ces Cauſes produiſiſſent leurs Effets, & que ces Effets devinſſent Cauſes à leur tour. Voilà le fait. Tel eſt le fondement le plus ſolide de nos jugemens ſur l'Etat des Choſes & la ſuite des Événemens.

LA queſtion ſe réduit donc à celle-ci : pourquoi DIEU préfere-t-IL d'agir par les Cauſes ſecondes à agir immédiatement?

CHAPITRE IX.

Réponſe à la queſtion.

CETTE queſtion eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

RENFERMONS-NOUS donc ſagement dans cette propoſition : DIEU agit par les Cauſes ſecondes : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; celà étoit bon.

CHAPITRE X.

Des Miracles.

LORSQUE le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il eſt l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle reſſortir encore des Cauſes ſecondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en réſulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires. Mais s'il eſt des Miraclés qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans le Plan comme moyen néceſſaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet eſt le même pour la Foi.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

DES LOIX.

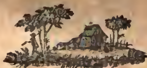
CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

LES Loix font les réfultats des rapports qui font entre les Etres. CHAP. I.

CHAQUE Etre a fon Effence qui le diftingue de tout autre; & cette Effence eft le fondement de fes rapports.

LES Loix fe différencient donc comme les Etres. Chaque Etre a fes Loix.



CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'Essence des Etres eſt invariable : ils ſont ce qu'ils ſont.

Les Loix des Etres, fondées ſur leur Eſſence, ſont donc invariables. Le Fer ſe porte vers l'Aimant, le Tigre ſe jette ſur le Daim, le Voluptueux pourſuit le plaiſir, le Séraphin brûle pour Dieu de l'amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très-différentes entre elles ſont également conſtantes. Les Forces phyſiques & les Forces intellectuelles ſont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets ſont néceſſaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Etre décrit ſa courbe : celle de l'Araignée, beaucoup moins compoſée que celle du Singe, l'eſt beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne ſont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieuſement variée qui compoſe l'Univers. L'Intelligence suprême connoît seule l'équation de cette Courbe.



QUATRIEME PARTIE.

DES
LOIX DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

L'HOMME eſt un Etre mixte. Il tient par ſon Corps aux Subſtances matérielles ; par ſon Ame aux Subſtances ſpirituelles. CHAP. I.

L'HOMME ſent qu'il exiſte, & la ſimplicité de ce ſentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matiere, nous conduit à penſer qu'il eſt une modification d'une Subſtance qui n'eſt point Matiere.



CHAPITRE II.

L'Homme, Etre corporel.

EN vertu des rapports que l'Homme ſoutient avec la Matiere, il eſt ſoumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces phyſiques.

IL ſe nourrit; il change en ſa propre Subſtance des particules étrangeres: il croit par l'intuſſuſception de ces particules: il engendre des Etres ſemblables à lui.

L'ACTION réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impreſſion variée des Elémens conſervent, altérent ou détruiſent cette admirable Machine dans le rapport de ſa Conſtitution à l'activité des Cauſes qui agiſſent ſur elle.

CHAPITRE III.

L'Homme, Etre ſpirituel.

COMME Etre ſpirituel l'Homme ſent, apperçoit, juge, veut, agit.

CES différentes opérations ſont l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles ſont des manieres d'être de ce Sujet.



CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

Ces modifications ont une Cause extérieure & prochaine: cette Cause est la Machine organisée à laquelle l'Ame est unie par des nœuds qui ne sont vraisemblablement connus que de la Sagesse qui les a formés.

La Loi fondamentale de cette union est qu'à l'occasion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame est modifiée, & qu'à l'occasion des modifications de l'Ame le Corps est mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment.

Il n'est point de modification de l'Ame qui lui soit indifférente. Toutes sont accompagnées de sentimens agréables ou désagréables. Les modifications de la Faculté de sentir sont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

Il est une gradation dans les sentimens comme il en est une dans toutes les Productions de la Nature. L'Instrument qui mesureroit les sentimens auroit, comme celui qui mesure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter: au-dessus de ce point seroient les degrés du plaisir, au-dessous ceux de la douleur.

CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'AME fe plaît aux modifications agréables; elle fe déplaît aux modifications défagréables. Elle eft un Etre fentant: elle veut le Bonheur: elle s'aime elle-même.

CET Amour eft le Principe fécond des actions de l'Homme, la Loi fuprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, fource de plaifir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'AME apperçoit les rapports des Chofes à fon Bonheur; & cette perception produit un fentiment agréable.

L'UTILE eft fource de plaifir. Tout ce qui eft fource de plaifir modifie la Faculté de fentir en raifon compofée du caractere de l'Ame & du nombre, de l'efpece ou de l'intenfité des plaifirs.



CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME se plait dans l'exercice facile de ses Facultés : elle est un Etre actif; mais son Activité est bornée.

L'AME aime donc à saisir des rapports; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plait, parce qu'il est un & varié : il offre des rapports faciles à saisir. Le Beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande beauté encore. L'Homme est beau : un Monde est plus beau : l'Univers est souverainement beau : il est le Systême général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses variétés.

L'AME juge des rapports comme elle a été appellée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Systême détermine sa maniere de penser : sa maniere de penser détermine ses volitions : ses volitions déterminent ses actions. L'Eskimaut raisonnera-t-il comme le François ? ALEXANDRE pouvoit-il penser

comme Diogéne? Mais il falloit des Eskimaus & des François, un Alexandre & un Diogéne.

Le Caractere de l'Ame eſt ce qui la diſtingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

Dans un Monde ſucceſſif & varié il ne naît pas deux Etres préciſément ſemblables. La Loi des développemens s'y oppoſeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organiſé demeure le même un inſtant. Les effets d'une Cauſe toujours changeante ſont néceſſairement variés. La combinaiſon des Cauſes morales avec les Cauſes phyſiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

Le Bonheur ſe diverſifie donc comme les Eſprits. L'échelle du Bonheur eſt celle des Etres ſentans & intelligens. Elle eſt celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle eſt la Perfection morale. Elle conſiſte dans le nombre, la généralité & la vérité des notions & dans l'obſervation de l'Ordre ou des rapports.



CHAPITRE

Chap. XI.

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaisir attaché à la Perfection.

L'Ame se complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle saisit plus fortement les rapports qui en sont les fondemens.

Ces rapports sont ceux que l'Homme soutient par sa nature avec les Etres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

La Loi Naturelle est le résultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en sont l'expression.

L'Ame juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus souvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuse. La Vertu est cette habitude : elle est un Tempérament de l'Ame.



CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'AME qui a ce Tempérament fait le bien fans y réfléchir: elle ne fauroit faire autrement : fa nature eft de faire le bien: elle eft un Automate bienfaifant. Elle ne fe détermine pas par la vue diftincte des motifs ou des rapports : elle agit par fentiment; & ce fentiment eft le produit des perceptions diftinctes qui l'ont fouvent affectée. Il eft, à proprement parler, une multitude de perceptions confufes qui viennent frapper l'Ame fubitement & à la fois, & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyfe le fentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle eft le prifme qui décompofe ce faifceau d'idées.

CHAPILRE XIV.

L'Amour propre, Principe des Devoirs.

LES Devoirs naiffent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en font les Branches & les Rameaux ou plutôt c'eft l'Ame elle même répandue dans le Tronc & jufques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaiffeaux, le fentiment eft auffi plus vif dans le Tronc que dans les Branches; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obfervation emporte une plus grande utilité font ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui fuppofent une plus grande perfection dans

l'intelligence qui les faifit & qui les pratique font ceux qui agiffent fur l'Ame le plus fortement. Le plaifir qui naît de la Perfection eft proportionné au degré de la Perfection. CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puiffamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroiffent les plus importans. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraferoit-elle point? L'Ame fe complaît dans le fentiment de fon excellence: ce fentiment n'eft jamais plus vif que lorfqu'elle s'éleve le plus: elle ne s'éleve jamais plus que lorfqu'elle remonte de l'Univers à fon AUTEUR.

CHAPITRE XVI.

Des Devoirs envers le Prochain.

L'HOMME naît pour la Société. Ses Facultés corporelles & fpirituelles font les moyens relatifs à cette fin. L'Homme trouvera donc fon Bonheur dans l'application des moyens à la fin.

L'HOMME aimera fes Semblables parce qu'ils lui font utiles. Il les aimera d'autant plus qu'ils lui feront plus utiles. De ce principe découle la gradation des Devoirs.

CHAPITRE XVII.

L'Amour propre, source de la générosité & de la bénéficence.

L'HOMME n'agit qu'en vue de son Bonheur. Il ne cesse point de s'aimer; & il ne s'aime jamais plus que lorsqu'il fait les plus grands sacrifices. Le plaisir attaché à la bénéficence est un plaisir réel. Il est d'autant plus plaisir que l'Ame qui le goûte est plus parfaite. Ressort admirable dans sa simplicité & dans ses effets! Loi merveilleuse qui lie le Bien général au Bien particulier!

CHAPITRE XVIII.

Des Loix, Causes des déterminations de l'Amour propre.

LES Loix civiles & politiques sont différens moyens de modifier l'Amour propre. Leur but est de le diriger au Bien. Elles doivent donc être assorties au Caractere des Etres à diriger, aux circonstances où ils se trouvent placés, à la Nature des Choses.

LES Loix pénales ne sont donc telles, qu'autant qu'elles ont pour objet de corriger l'Amour propre ou d'en prévenir la corruption.

La Loi parfaite eſt celle qui réunit tous ces avantages au plus haut degré. La Loi Chrétienne eſt cette Loi. Elle dirige ſans ceſſe l'Amour-propre vers ſa véritable fin, & cette fin eſt un Bonheur permanent.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

La Raiſon juge du Moyen & de la Fin Évangéliques. L'aſſentiment qu'elle leur donne conſtitue la Foi.

La Foi eſt donc raiſonnable. C'eſt la Raiſon elle-même opérant ſur les vérités salutaires, & la Raiſon eſt le bon uſage de nos Facultés.

Le mérite de la Foi ne conſiſte donc pas à croire; mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce qui eſt bleu; mais il dépend de nous de diſtinguer le rouge du bleu.



CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RÉVÉLATION.

LA certitude de la RÉVÉLATION eſt fondée en dernier reſſort ſur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la ſphere des notions communes.

L'UTILITÉ de la RE'VE'LATION n'eſt point une preuve de ſa Vérité: mais ſa Vérité prouveroit ſon Utilité, ſi la Raiſon avoit beſoin de preuves en ce genre.

LES Martyrs prouvent ſimplement qu'il eſt des Ames capables de ſouffrir la mort en faveur d'une Opinion; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ſes Martyrs? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent?

LE CHRISTIANISME exiſte: un HOMME qui ſe nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME reſſuſcitoit les Morts.

LE But de la Miſſion de cet ENVOYÉ CÉLESTE eſt d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'eſt ce que l'ÉCRITURE nomme en ſa langue le *Salut*. Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme IL ne veut pas que tous les Hommes ſoient Philoſophes & que tous les Animaux ſoient Singes.

NE dites donc pas, la RÉVÉLATION est *nécessaire*: le Fait vous démentiroit, & le Fait est l'expression de la VOLONTÉ DIVINE. ELLE laisse le Chinois sacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien sont heureux: ils le sont moins que le Chrétien; mais le Chrétien l'est moins que l'ANGE, celui-ci moins que le CHÉRUBIN. DIEU ne devoit-IL donc créer que des CHÉRUBINS! Mais il est encore des degrés entre les CHÉRUBINS: un CHÉRUBIN n'est pas tout autre CHÉRUBIN. Chacune de ces Intelligences a ses déterminations, sa maniere d'être.

APPRENEZ donc que la Nature des Choses vouloit des Gradations, & que DIEU veut la Nature des Choses.



CINQUIEME PARTIE.

DES
LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

CHAP. I. SI des Effets femblables fuppofent les mêmes Caufes, les Animaux font des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Subftances corporelles & aux Subftances fpirituelles.

COMME l'Homme, ils fe nourriffent, ils croiffent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils fentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agiffent.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement : ils ne *généralisent* point leurs idées : ils n'ont que des notions particulieres, parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole;* & c'est là ce qui paroit les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Ame & du Corps suit la même Loi fondamentale: le Corps mû par les Objets modifie l'Ame; l'Ame modifiée meut le Corps,



Chap. IV.

CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.

Les modifications de l'Ame de la Brute lui font agréables ou défagréables. Elle eft un Etre fentant.

Tout ce qui eft caufe de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raifon compofée de fa Nature & de l'efficace des Caufes qui agiffent fur lui. L'Animal veut néceffairement fon Bien-être: il s'aime comme tous les Etres fentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.

L'Animal eft affecté par les rapports des Chofes à fon Bien-être, & cette impreffion produit un Sentiment agréable.

Les Sentimens fe réveillent les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La loi de leur rappel eft fondée fur leur analogie & leur intenfité.

CHAPITRE VI.

De l'Instinct.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Animal faifit ce qui convient à fa nature eft ce qu'on nomme fon *Inftinct* ; & cet Inftinct paroît n'être que le Sentiment qui naît des rapports établis.

La portée de l'Inftinct fe mefure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal foutient avec les Etres environnans. Les Sens font la principale Source de ces rapports.

L'Éducation perfectionne l'Inftinct comme elle perfectionne la Raifon. En plaçant l'Animal dans des circonftances où il n'eût point été placé par la Nature, elle alonge la chaine de fes fenfations, elle multiplie fes rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle a atteint fon but lorfqu'elle a rendu tout cela auffi propre à l'Animal que fon caractere originel.



CHAPITRE VII.

Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi fecrete préfide à la confervation de l'Animal, à celle de fon Efpece, à celle de fes Petits, à celle de la Société dont il eft Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre fentant à vouloir fon Bien-être? Eft-il un Mobile plus puiffant, un Principe d'action plus fûr?

L'ACTUALITÉ des fenfations & le degré de leur intenfité décident des mouvemens de l'Animal. Il fe plait dans l'exercice de fes Organes & dans un certain exercice. Ce plaifir eft ordinairement fondé fur un befoin: ce befoin l'eft fur la Machine. De là réfultent des opérations que le Peuple admire & que le Philofophe obferve.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits font caufes de modifications agréables pour les Meres appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaifirs ou les befoins d'un Individu d'une Société font ceux de cette Société.



CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LES actions des Animaux présentent un texte assez obscur: on veut commenter ce texte; & parce qu'on est Homme & qu'on raisonne, on fait raisonner les Animaux; on leur prête de l'industrie, de l'intelligence, & ce qui est moins philosophique encore, des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à se faire des principes sur cette matiere, l'on rameneroit tout aux sensations & à une méchanique qui ne seroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui substituer. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer; & on aime beaucoup à admirer, parce qu'on est fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu: il en est peut-être de si élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'industrie du Ver à soie dans la construction de sa Coque; vous célébrez une chimere. Le Ver à soie construit une Coque, parce que le besoin de filer le presse. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier son Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il est ainsi l'espece de Moule qui détermine méchaniquement la figure & la proportion de la Coque.

NE dites pas, les Abeilles amassent des provisions pour l'Hyver; vous diriez une absurdité. Mais, dites simplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philosophe cherchera l'explication de ce fait dans

CHAP. VIII. les rapports qui sont entre les fleurs & la Constitution psychophysique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpuscules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaisir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaisir cesse lorsque l'Insecte est autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre sentiment succede alors par une liaison naturelle; ce sentiment est celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres sensations qui nous sont inconnues & qu'on pourroit essayer de deviner déterminent les Abeilles à déposer cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice aussi longtems que la Saison le leur permet: l'Hyver arrive, & elles se trouvent approvisionnées sans avoir songé ni pu songer à faire des provisions. Ce ne sont pas les Abeilles qui ont prévu; c'est l'AUTEUR des Abeilles. Par une suite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles sont pourvués de nourritures lorsque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement de la Chienne pour ses Petits; vous ennoblissez cet attachement & vous l'élevez au rang d'une tendresse réfléchie; vous vous méprenez: la Chienne aime ses Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à son bien-être actuel, soit en déchargeant ses mammelles d'un lait trop abondant, soit en excitant dans leurs parties nerveuses un chatouillement agréable.

LES Abeilles, les Fourmis, les Castors, &c. naissent en Société: ils y sont retenus par les plaisirs attachés à cet état. Ces plaisirs ont leur fondement dans la Constitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il est né: plus il les goûte & plus les nœuds qui le lient à la Société se resserrent. De là, la con-

ſervation de cette Société. Le plaiſir eſt la voix de la Nature: tout Etre ſentant obéit à cette voix : c'eſt elle qui rappelle l'Abeille à ſa Ruche, la Fourmi à ſa Fourmilliere, le Caſtor à ſa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'eſt pour les Animaux ni paſſé ni futur ; ils ne ſentent que le préſent; les notions de paſſé & de futur tiennent à des comparaiſons qui ſuppoſent évidemment l'uſage des termes.

Les Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire differe eſſentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons exiſté dans un certain tems avec certaines idées : nous ſentons que le Moi qui penſoit alors eſt le moi qui penſe actuellement, & ce Sentiment conſtitue la *Perſonnalité*. Il n'eſt point de Moi, de Perſonnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impreſſions des *Objets*. Les idées ou les ſentimens attachés à ces impreſſions ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement phyſique : mais leur rappel n'eſt point accompagné de *Réminiſcence*. Ils affectent l'Animal ſimplement comme actuels ; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

Les careſſes que le Chien fait à ſon Maître après une abſence, ſont l'expreſſion du Rapport qui eſt entre l'Objet & les ſenſations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel

de ces ſenſations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaiſons à trouver dans cette Scene les traits les plus touchans : nous ſubſtituons ſans y penſer l'Homme au Chien.

CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

CEs mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occaſion d'une ſenſation ou du rappel d'une ſenſation, dépendent-ils, comme je l'ai ſuppoſé, de l'action de l'Ame ſur les Membres ? ou ſont-ils l'effet d'une correſpondance ſecrete qui ſoit entre le Siege du Sentiment & les Membres ?

Dans cette derniere ſuppoſition l'Ame ſeroit ſimple ſpectatrice des mouvemens de ſon Corps ; mais non une ſpectatrice indifférnete : ſon activité ſe borneroit à la perception, au ſentiment. Nous ne ſommes aſſurés qu'il n'en eſt pas de même de notre Ame, que par le Sentiment intérieur ; ce Sentiment ſuffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des ſenſations.

Spirituelle, intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, ſa méchanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoiſſance peuvent être conſidérées comme phyſiques ſans détruire leur moralité. Il eſt un ſens dans lequel on peut dire que l'Homme eſt un *Automate moral*. La Brute eſt un *Automate ſentant*. Son Activité ou ſa Liberté ſe déploie par le miniſtere des ſenſations.

Les

Les ſenſations réſultent du rapport qui eſt entre les Objets & la Conſtitution animale. Soumis à la direction des ſenſations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer : la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidélement les Loix. Soumis à la direction des ſenſations & à celle des notions générales l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt Animal raiſonnable; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'eſt qu'Animal.

Les ſenſations balancent les ſenſations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

Si l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe diſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens ſuivant les circonſtances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette ſorte d'Activité ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organiſés: cet exercice de la Force motrice des Ames ſera indépendant du Sentiment: elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent: elles ſeront les Mobiles des Syſtêmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du comment de ſon action? C'eſt que mouvoir & ſentir ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

LE Travail de différentes Especes d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit; un semblable accord supposeroit des conventions qui n'entrent point dans la sphere de l'Instinct des Animaux. Ce Travail prouve seulement que chaque Individu est une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines suites de mouvemens, & qui les exécute. L'Ouvrage se forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines: il est le résultat de ces mouvemens, l'expression de toutes ces Forces particulieres.

Ainsi, les Nids des Chenilles qui vivent en Société résultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit, parce que sa Constitution le porte à filer & à filer souvent. Il file sur tous les Corps qu'il parcourt: de tous ces fils se forme un sentier de soie que les Chenilles suivent assez constamment, & qui les ramene à leur Nid lorsqu'elles s'en sont le plus écartées. Pendant qu'elles sont encore fort jeunes elles s'écartent peu: elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces fils sont le fondement du Nid. Les Chenilles sont déterminées à se fixer sur cette feuille ou sur cette branche, parce que c'est là ou fort près de là que le Papillon avoit déposé les œufs dont elles sont sorties.

Les plaisirs ou les besoins qui tiennent plusieurs Individus réunis en Société sont ou à tems ou à vie; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.



SIXIEME PARTIE.

DE LA

LOI DES GRADATIONS

ET DE

L'ECHELLE DES ETRES.

CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

TOUT Etre eſt parfait en ſoi : il a ce qui convenoit à ſa fin. CHAP. I.

CONSIDÉRÉ relativement à d'autres Etres, tout Etre eſt plus ou moins parfait.

LORSQUE différentes Parties conſpirent au même but, on dit du Tout qu'elles forment qu'il eſt parfait.

LA meſure de la Perfection des Parties eſt donc dans leurs rapports au Tout. Celles-là ſont les plus parfaites, dont les rapports au Tout ſont plus étendus ou plus variés.

CHAP. II.

La mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin ; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme ; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en sont les Objets.

CHAPITRE II.

Deux sortes de Perfections.

Il est deux genres de Perfection ; la Perfection qui est propre aux Corps ; la Perfection qui est propre aux Ames.

CHAPITRE III.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

Le plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties aussi petit qu'il est possible résulte un plus grand effet. Tel est entre les Etres terrestres le Corps humain.

Un Organe est un assemblage de parties solides différemment construites, qui concourent ensemble à produire un certain effet, ou c'est un Composé de différens vaisseaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou plusieurs especes de liqueurs.



CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

LE plus bas degré de la Perfection corporelle est de n'être pas composé. Telle est la Particule élémentaire.

CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection spirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection spirituelle est dans la généralisation des idées. Tel est le caractere qui éleve l'Ame humaine au-dessus de l'Ame des Brutes.

Généraliser ses idées, c'est abstraire d'un sujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

De ces abstractions naissent les Attributs & les Modes, qui ne sont que le Sujet considéré sous différens rapports.

Les attributs auxquels l'idée du Sujet est attachée constituent son Essence *nominale*. Le Principe ou la Raison de ces Attributs est l'Essence *réelle* du Sujet.

Ainsi, plus un Génie a de profondeur, plus il décompose un Sujet.

CHAP. VI. LE nombre de ces décompofitions peut fervir de principe à la graduation de l'Échelle des Intelligences.

L'INTELLIGENCE pour QUI la décompofition fe réduit *à l'Unité* eft l'INTELLIGENCE CRÉATRICE.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection fpirituelle.

LE plus bas degré de la Perfection fpirituelle eft dans le Sentiment confus de l'exiftence ou des fonctions vitales. Telle eft peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

LA Perfection corporelle & la Perfection fpirituelle font réunies dans chaque Sujet organifé animé, & l'une répond à l'autre.

LA réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte; & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.



CHAPITRE VIII.

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action sur les liqueurs qu'ils renferment résulte la Vie.

LA Nutrition, & l'Accroissement qui en est l'effet, caractérisent la Vie.

CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

LA Nutrition est cette Opération par laquelle l'Etre organisé change en sa propre substance ou s'assimile les matieres étrangeres qu'il admet dans son intérieur.

CETTE assimilation dérive en dernier ressort de l'arrangement & de la dégradation des vaisseaux ou des filtres par lesquels les matieres alimentaires passent successivement.



CHAPITRE X.

De l'Accroissement.

L'Accroissement est le développement ou l'extension graduelle des Parties en tout sens, produite par l'intromission des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tissu.

La Loi du développement est renfermée dans cette proposition fondamentale, *la Nature ne va point par sauts*; & cette proposition revient à l'axiome, *il n'est point d'effet sans raison suffisante.*

L'État actuel d'un Corps organisé a nécessairement sa Raison dans l'état qui a précédé immédiatement.

Et comme dans un Corps organisé il regne un mouvement perpétuel, tantôt accéléré, tantôt retardé, d'où résulte un changement continuel dans ses parties, il suit qu'un Corps organisé ne demeure pas le même deux instans; mais qu'il passe à chaque instant d'un état à un autre état.

Nous ne saisissons que les passages les plus frappans. L'imperfection de nos Instrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de suivre toute la succession. Les Horloges grossieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.



CHAPITRE XI.

Métamorphoses. Génération.

IL n'est donc point de Métamorphoses proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboitées dans d'autres Parties commencent à paroitre.

La Génération n'est donc point une Production; mais les Parties du Corps organisé préexistantes en petit dans un Germe commencent à se développer ou à devenir sensibles.

CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'Existence des Germes est fondée sur l'impossibilité où nous sommes d'expliquer méchaniquement la formation des Corps organisés.

Dire que cette formation est dûe à certaines *Forces de rapports*, en vertu desquelles les élémens tendent à se rapprocher & à s'unir, c'est substituer des qualités occultes à des notions assez claires. Mais on aime à se passer de l'Etre ordinateur.

Combattre l'existence des Germes par des calculs sans fin, c'est n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la division de la Matiere nous sont inconnus. Le Philosophe

mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement ? Oublie-roit-t-il que Dieu a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air ?

CHAPITRE XIII.

Idées ſur la Génération.

La maniere de la Génération nous eſt inconnue : ſi cependant les Corps organiſés exiſtent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente eſt l'effet d'une nutrition particuliere qui développe leurs Parties infiniment petites.

Cette nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie, la ſubtilité & la compoſition ſont relatives à la fineſſe des mailles du Germe & à la nature de leurs élémens.

Cette liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les diſpoſe à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'incorporation des ſucs nourriciers dans les fibres eſt dûe à une Force qui nous eſt inconnue, & qui a peut-être quelque analogie avec celle en vertu de laquelle divers Corps, ſoit liquides ſoit ſolides, tendent à s'unir ou à ſe pénétrer réciproquement.

Le degré de ductilité ou d'extenſibilité des fibres détermine la meſure de l'accroiſſement du Corps organiſé.

L'EXTENSIBILITÉ des fibres eſt elle même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des ſucs qui agiſſent ſur eux. CHAP. XIV

DE la figure & de la combinaiſon des élémens réſultent l'eſpece du Corps organiſé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ſes Parties.

LE mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conſerve, ſoit par la ſeule énergie de ſa conſtruction, ſoit par l'efficace du Principe immatériel qui lui eſt uni.

CHAPITRE XIV.

Trois ſortes de Vies dans les Etres terreſtres.

ON diſtingue dans les Etres terreſtres trois ſortes de Vies, la Vie végétative, la Vie ſenſitive, la Vie réfléchie.

LORSQUE dans un Etre organiſé l'action des Organes n'eſt point accompagnée du ſentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorſque le ſentiment eſt joint à cette action, l'Etre poſſede la Vie ſenſitive. Lorſque la réflexion ſur le ſentiment accompagne le ſentiment, l'Etre poſſede la Vie réfléchie. Les Plantes poſſedent la premiere eſpece de Vie, les Animaux la ſeconde, l'Homme la troiſieme.



CHAPITRE XV.

Idées sur le développement de l'Ame.

Le Principe du Sentiment & de la Réflexion est dans la Substance immatérielle qui anime le Corps organisé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'est pas lui-même ce Principe : le Sentiment est un; le Corps est multiple.

L'Ame unie au Corps & agissant par lui, se développe donc comme lui.

Le physique de ce développement est dans la succession des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui est le Siege immédiat des opérations de l'Ame.

Cette Partie, quelle qu'elle soit, tient à toute la Machine; puisqu'il n'est aucun Point de cette Machine qui ne puisse devenir l'Organe d'un sentiment.

De l'impression des Objets sur le Siege de l'Ame résulte un *changement* dans l'état primitif de ses fibres.

De ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine suite de mouvemens. De là l'Habitude.

Les sentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres destinées à la production des sentimens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous est inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'AME eſt douée d'Activité; mais cette Activité eſt de ſa nature *indéterminée*. C'eſt une tendance à agir, & non une certaine action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, ſi une Cauſe extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cauſe eſt dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

LA raiſon des déterminations de l'Activité de l'Ame eſt donc originairement dans les impreſſions du dehors.

EN vertu de la méchanique de l'Union l'Ame reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée, & avec eux les ſentimens qui en dérivent. Elle les combine: de là les notions réfléchies. Mais ces combinaiſons ſont toujours fondées en dernier reſſort ſur les impreſſions des Objets. Elles ſont le fond ſur lequel l'Ame opere; & comme il n'eſt point d'Objet iſolé, il n'eſt point auſſi d'idées iſolées: un mouvement excité en réveille d'autres.

LES Objets ſe peignent dans le Cerveau tels qu'ils ſont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce ſont des peintures exquiſes, des Tableaux mouvans infiniment ſupérieurs aux Chef-d'œuvres des RAPHAELS & des SÉBASTIENS.

L'ÉDUCATION arrange & multiplie ces images: elle en compoſe des ſuites qui repréſentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

L'AME parcourt ces peintures; elle en dirige à ſon gré les mouvemens. Plus elle opere ſur ces images, plus ſon Activité ſe développe.



Chap. XIV.

CHAPITRE XVI.

Réflexion sur les Forces.

Nous ignorons profondément ce que c'est que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets; & tout notre savoir se borne à connoitre ces effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque instant sur notre Corps, & par notre Corps sur tant d'Objets divers; cette Force qui est nous-mêmes, nous est aussi inconnue que toute autre Force.

Si nous savions ce que c'est que *Force*, qu'*Action* l'Univers se dévoileroit à nos yeux: nous verrions les Effets dans leur Principe. Les Intelligences qui connoissent ce Mystere voient les efforts que fait un d'Alembert, un Euler pour se traîner d'une vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le transport d'une paille.



CHAPITRE XVII.

Conséquences de la Théorie du développement de l'Ame.

AINSI, le développement de l'Ame eſt la ſuite de ſes modifications variées; & ces modifications ſont l'effet néceſſaire du jeu des Organes & des circonſtances qui le déterminent.

LE nombre, la variété, l'eſpece des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Ame.

LE Langage en multipliant les mouvemens & les combinaiſons des mouvemens, en les aſſujettiſſant à un certain ordre eſt ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.

L'EXTREME pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des ſignes naturels & des ſymboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules : c'eſt que comme ils n'ont que peu d'idées & la plupart ſenſibles, ces ſignes & ces ſymboles ſuffiſent à les exprimer.

QUELLE eſt donc la différence eſſentielle de l'Iroquois à LEIBNITZ ? Dans l'un les fibres *intellectuelles* ſont preſque toutes demeurées paralytiques ; dans l'autre toutes ont été miſes en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés ſe ſont ſuccédés dans le plus bel ordre.



CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

LE grand Art de la Culture de l'Eſprit conſiſte donc à varier le plus qu'il eſt poſſible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils ſe reproduiſent mutuellement. L'Inſtruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait ſa place déterminée.

Les *Méthodes*, & ſur-tout les Méthodes géométriques, ne ſont ſi utiles que parce qu'elles produiſent infailliblement l'effet dont je parle. Elles ſont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées ſur chaque ſujet.

Les ſignes & les figures aident merveilleuſement l'Eſprit; tant il eſt décidé que plus nos idées ſont corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles ſont dans la dépendance de notre Ame.

Si nous ſavons tant de Choſes imparfaitement, ſi nous avons tant d'idées confuſes ce n'eſt pas toujours que les Objets de ces idées ne ſoient pas aſſez à la portée de notre Eſprit; c'eſt pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été préſentés dans un ordre convenable. On a excité preſque tout-d'un-coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très-variés; ou a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a réſulté que des liaiſons imparfaites; les rapports n'ont été que peu ſentis, quelquefois point du tout.

Il

Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois ; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très-simples ; l'Ame en auroit mieux saisi l'effet des mouvemens composés, par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit : l'Ame se plaît aux gradations ; elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression : c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere impression est ce qui la frappe, à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différoit plus ou moins : il faut à l'Ame des passages, ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

La Méditation est un excellent correctif des premieres études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Age mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte, pour ainsi dire, en donnant aux idées l'arrangement, la forme, la liaison qui en font nos véritables richesses.

La Méditation fixe, compare, analyse, digere, incorpore, développe. Elle tend l'Attention ; & combien ce ressort est-il puissant ! Je n'exprime pas assez ; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point : la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorsqu'en méditant on revêt ses idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raison ; ces termes sont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs sont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion sur ce sujet, & je le quitte.

Chap. XIX. ce que je vais dire regarde fur tout la *Compofition*. Reduifez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes : écartez tout ce qui n'eft qu'acceffoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera ; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-deffous tant de rapports ! Voilà l'Art des grands Maîtres ; en voici le Modele, Montesquieu ; je le répete Montesquieu.

CHAPITRE XIX.

Continuation du même fujet.

Tout eft donc auffi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il eft une Machine phyfico-morale qui joue en conféquence des rapports qu'elle foutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions ; les perceptions engendrent les volontés ; les volontés déterminent la Liberté.

Les mouvemens, les perceptions, les volontés, les actions font enchaînés les uns aux autres par des nœuds néceffaires qui les rendent tour-à-tour caufes & effets, effets & caufes. Il eft une action & une réaction perpétuelle du Cerveau fur l'Ame & de l'Ame fur le Cerveau ; & voilà ce qui conftitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'exercice de la Liberté dépend donc originairement d'un enchaînement de caufes phyfiques, & cet enchaînement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que sont le mérite & le démérite. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuse.

CHAPITRE XXI.

Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace.

SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables représentations; l'Ame lira dans l'avenir: ce sera un E'SAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

CE sera un Saint, un Martyr si les mouvemens représentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intensité sur ceux que produit l'impression des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau sur un certain ton opere physiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui possédoit, sans doute, la Méchanique de notre Constitution, nous invite aussi *à prier sans cesse*. L'ÉVANGILE est donc la Source de la Grace, puisqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à sur-

Ch. XXII. monter l'effet des Objets sensibles. Les *Sacremens* sont encore un moyen de Grace par leur influence sur les Sens. Jugez sur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII.

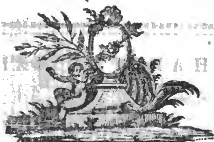
Considération importante.

CEUX qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un assez grand jour les Objets de la Foi savent-ils si la chose étoit possible? Sont-ils certains que ces Objets ne different pas assez des Objets terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par des Hommes? Notre maniere actuelle de connoitre tient à notre Constitution présente, & nous ignorons les rapports de cette Constitution à celle qui doit lui succéder. Nous n'avons des idées que par les Sens: c'est en comparant entre elles les idées sensibles, c'est en généralisant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoitre est donc limitée par nos Sens; nos Sens le sont par leur structure; celle-ci l'est par la place que nous occupons. Nous connoissons, sans doute, de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoitre ici bas: pour nous donner plus de lumiere sur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'est pas venu où ce changement doit s'opérer: *nous marchons encore par la Foi & non par la vue*: l'Animal stupide qui broute l'herbe abstrairoit-il? il distingue une touffe de gazon d'une motte de terre, & cette connoissance suffit à son État présent. Il acquerroit des connoissances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts si la conformation essen-

tielle de ses Organes venoit à changer; mais alors ce ne seroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de l'infini? Ce Cerveau contient actuellement toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

Tout se fait par degrés dans la Nature: un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la Perfection qui leur est propre. Notre Ame ne fait que commencer à se développer: mais cette Plante si foible dans ses principes, si lente dans ses progrès, étendra ses racines & ses Branches dans l'Éternité.

C'est assurément un trait de la sagesse de la Révélation que son silence sur la nature de notre État futur. L'Homme divin qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame est capable d'extension ou de développement, il faut mettre sur-tout dans ce genre les Animaux domestiques, ce développement découle des mêmes sources que celui de l'Ame humaine. Mais l'Échelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de l'Homme. Les mouvemens sont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'usage des signes d'institution suppose des fibres représentatrices de ces signes, il y a lieu de penser, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le composent ne sont pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes suites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la perception ou le sentiment réfléchi de la suite de ses modifications, elle veille. Lorsque l'Ame éprouve une suite de modifications sans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intensité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

CH. XXIV.

La méchanique des repréſentations du Cerveau eſt eſſentiellement la même dans le ſommeil & dans la veille. Chaque Cerveau eſt une Machine organique montée pour exécuter de certaines ſuites de mouvemens qui le diſtinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine eſt-elle ébranlée? toutes les fibres à l'uniſſon le ſont ſucceſſivement; & cette eſpece de développement continue juſques à ce qu'une cauſe extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre ſuite qui s'exécute comme la premiere.

Les Songes des Animaux s'opérent par la même méchanique que ceux de l'Homme. Mais les Animaux diſtinguent-ils la veille du ſommeil? ils ne réfléchiſſent point; ils n'ont point ce ſentiment de leur Etre qu'on nomme *conſcience*.

Si l'Ame a préexiſté dans un Germe, elle a pu ſonger dans ce Germe. Mais l'extrême foibleſſe des mouvemens ne lui a pas permis de conſerver aucun ſouvenir de cet état primitif. La mort la ramene peut-être à un état analogue. La Réſurrection fera ſuccéder à cet état celui d'une veille éternelle.



SEPTIEME PARTIE.

SUITE

DES GRADATIONS.



CHAPITRE I.

Que les degrés de la Perfection sont pour nous indéfinis. Immensité de l'Echelle qu'ils composent.

Chap. I.

ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection spirituelle il est un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

La raison de ces degrés est dans la composition du Monde, d'où résulte la dépendance réciproque des Etres, effet nécessaire de leurs rapports.

La Collection ou la Suite de ces degrés compose l'Echelle des Etres.

Cette Echelle traverse tous les Mondes & va se perdre près du Trône de Dieu.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Bornes & imperfections de nos Connoiſſances ſur l'Echelle des Etres.

NOUS n'entrevoyons encore de cette Chaîne immenſe qu'un très-petit nombre de Chaînons. Nous ne les apperceyons que mal liés, interrompus & dans un ordre qui differe, ſans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La place où nous ſommes, la foibleſſe de notre vue, l'imperfection de nos Inſtrumens oppoſent à notre curioſité avide des obſtacles qu'elle ne ſauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de ſa demeure obſcure le Firmament & toutes les Productions qui embelliſſent l'Habitation de l'Homme?

MAIS ſi nos Connoiſſances ſur l'E'chelle des Etres ſont extrêmement bornées, elles ſuffiſent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuſe variété qui regne dans l'Univers.



CHAPITRE III.

Nuances dans la Nature. Especes mitoyennes.

TOUT est donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'est point d'Etre qui n'en ait au-dessus ou au-dessous de lui qui lui ressemblent par quelques caracteres & qui en different par d'autres.

ENTRE les caracteres qui différencient les Etres terrestres la Raison en considere de plus ou de moins généraux, qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Distributions qu'elle fait de ces Etres en Classes, en Genres, en Especes.

LES limites d'une Classe ou d'un Genre ne sont pas celles de la Classe ou du Genre le plus voisin : il est entre deux des Productions, pour ainsi dire, mitoyennes qui sont comme autant de liaisons ou de points de passage. Ces Productions ont des qualités qui sont communes aux Classes ou aux Genres entre lesquels elles se trouvent placées, & elles en ont qui leur sont propres & qui les excluent de ces Classes ou de ces Genres.

LES Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols unissent les Métaux aux Sels. Les Crystallisations tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une sorte de liaison entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Insectes. Le Ver à tuyau semble conduire des Insectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un passage des Reptiles aux Poissons. Le Poisson volant, la Macreuse sont

des milieux entre les Poiſſons & les Oiſeaux. La Chauve-ſouris, l'E'cureuil volant enchainent les Oiſeaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme.

CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penſer que toutes les combinaiſons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matiere ont été exécutées & ont produit autant d'Eſpeces différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naiſſance à de nouvelles combinaiſons & conſéquemment à de nouvelles Eſpeces. Par là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

CHAPITRE V.

Idée de l'Etendue de l'Echelle des Etres terreſtres.

ON peut concevoir dans l'E'chelle des Etres terreſtres autant d'E'chelons qu'on connoît d'Eſpeces de ces Etres. Ainſi, les vingt ou vingt-cinq mille Eſpeces de Plantes qui compoſent un Herbier moderne ſont vingt ou vingt-cinq mille E'chelons de l'E'chelle de notre Globe.

Entre toutes ces Plantes il n'en eſt point qui ne nourriſſe une ou pluſieurs Eſpeces d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en eſt-il qui ſont des Mondes où habitent des Animaux plus petits ? Combien en eſt-il de ces derniers qui ſervent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore ? Qui ſait où cette dégradation ſe termine ?

CHAPITRE VI.

Conſéquences des Gradations.

Mais, s'il n'eſt aucune interruption dans la Suite des Etres ; ſi la Chaîne eſt par-tout continue, nos diſtributions en Claſſes, en Genres, en Eſpeces ſont des Diſtributions purement nominales, aſſorties à nos beſoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoiſſances & de nos Facultés. Il n'exiſte dans la Nature que des Individus ; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Eſpece, parce qu'ils nous paroiſſent ſemblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de Genres éloignés. Nous ne voyons que la premiere écorce des Choſes ; nous n'appercevons que les traits les plus ſaillans. Un Spectateur placé dans les couches ſupérieures de l'Atmoſphere diſtingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros ?

Puis donc qu'il n'exiſte que des Individus & des Individus variés, chaque Individu eſt lui-même un E'chelon. Ainſi, l'E'chelle de notre Globe eſt compoſée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en eſt de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulieres ne compoſent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la parole.

CHAPITRE VII.

De la pluralité des Mondes.

DES Globes qui égalent ou furpaffent même de beaucoup en grandeur notre Monde; des Globes qui tournent autour du Soleil & fur eux-mêmes; des Globes qui font le Centre des révolutions de plufieurs Lunes; des Globes dans lefquels on découvre des Parties femblables ou analogues à celles qu'on obferve fur la Terre; ces Globes, dis-je, je le demande à la Raifon, feroient-ils fans Habitans ?

CHAPITRE VIII.

Variétés des Mondes.

PLUS on étudie la Nature, plus on fe perfuade que tout eft varié. La Métaphyfique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'exifte pas deux Individus précifément femblables, cela eft vrai fur-tout d'Individus très-compofés. Il eft incomparablement plus difficile que deux Hommes fe reffemblent, que deux Vers, deux Oignons, deux Cryftaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes, de deux Syftêmes, de deux Tourbillons ? Affurément l'Affemblage d'Etres qui compofe un Monde ne fe rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a fon E'chelle, fon Économie, fes Loix.

IL eft peut-être des Mondes dont les rapports à notre

CHAP. IX. Terre font comme ceux du Singe au Castor ou comme ceux de l'Homme au Singe.

D'AUTRES Mondes peuvent être entre eux en raison de Quadrupede à l'Oiseau ou de l'Insecte à la Plante.

ENFIN, il existe peut-être des Mondes dont les rapports au nôtre sont comme ceux de l'Orang-outang à l'Ortie de Mer ou comme ceux de l'Homme à la Moule.

QUELLE est donc la Perfection de la Cité de DIEU, où l'ANGE est le moindre des Etres animés ?

CHAPITRE IX.

Des NATURES CÉLESTES.

LA Collection des Mondes semés dans l'Espace comme le fable sur les bords de la Mer, est pour les NATURES CÉLESTES ce que sont pour nous les Cabinets d'Histoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne savent peut-être qu'un Monde; d'autres en savent plusieurs. Quels sont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PERE, Roi des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER NÉ entre les Créatures ! si TU les surpasses toutes en excellence, que sont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ETRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne sont que comme des gouttes de rosée !





HUITIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE DE L'UNIVERS.



CHAPITRE I.

Principes généraux sur la liaison universelle.

LE propre de l'Intelligence est d'établir entre les Choses des rapports en vertu desquels elles conspirent au même but. Chap. I.

Plus les rapports sont liés, variés, étendus, plus le but est utile, noble, élevé, & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'Univers, Production de l'Intelligence sans bornes, est donc un Système de rapports parfaits. Sa fin est sublime : c'est le Bonheur ; *tout* le Bonheur possible ; le Bonheur général.



CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

TOUT eſt donc lié dans l'Univers; tout y eſt rapport; tout y conſpire au même but.

IL n'eſt pas juſqu'au moindre atome du Monde phyſique & juſqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaiſon avec tout le Syſtême. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruiſez l'Univers. Quelle feroit, en effet, la raiſon de l'exiſtence de cet atome ou de cette idée, s'ils ne tenoient abſolument à rien? Or, dès qu'ils ont une liaiſon avec quelques Parties du Syſtême, ils en ont une avec le Tout.

CHAPITRE III.

Du Syſtême général.

LES différens Etres qui compoſent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Syſtêmes particuliers qui tiennent à un Syſtême principal par diverſes relations. Celui-ci eſt lié lui-même à d'autres Syſtêmes plus étendus, & tous tiennent au Syſtême général.

AINSI chaque Etre a ſa Sphere dont l'activité eſt proportionnée à la force du Mobile. Cette Sphere eſt renfermée elle-même dans une autre Sphere; celle-ci dans une autre encore;

& les circonférences s'étendant continuellement, cette étonnante Progreſſion s'éleve par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands, de la Sphere de l'atome à celle du Soleil, de la Sphere du Polype à celle du Chérubin.

Esprit adorable, préſent à l'Univerſalité des Etres! ſi ton immensité n'étoit ta toute Puissance & ta toute Science, je dirois que ta Sphere *a ſon Centre par-tout & ſa Circonférence nulle part.*

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

Il eſt donc une correſpondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'eſt iſolée.

Un Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Eſprit à un autre Eſprit, une idée à une autre idée, &c.

Le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agiſſent réciproquement les uns ſur les autres ſuivant certains rapports, & ces rapports ſont la baſe de leurs liaiſons avec les Foſſiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

Les Etres bruts ou non-organiſés ſe rapportent aux Etres organiſés comme à leur centre. Les Etres organiſés ſont les uns pour les autres.

CHAP IV.

Les Plantes tiennent aux Plantes; lès Animaux tiennent aux Animaux; les Animaux & les Plantes font enchaînés par des fervices mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce fon Activité fur tout le Globe.

La multiplication eft en raifon de la deftruction; la défenfe eft proportionnelle à l'attaque; la rufe s'oppofe à la rufe; la Force combat la Force; la vie balance la mort; les Efpeces fe confervent.

Les Efpeces & les Individus répondent en dernier reffort au volume & à la maffe de la Terre. Le volume & la maffe de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Syftême folaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Syftêmes voifins.

Le Soleil agit fur les Planetes; les Planetes agiffent fur le Soleil & les unes fur les autres.



CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conséquence de ces rapports.

LE phyſique répond au moral: le moral répond au phyſique.

L'AME eſt unie au Corps: le Corps tient par ſon Organiſation aux Objets extérieurs: ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des ſentimens.

CES ſentimens ſont agréables ou déſagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques ſont conſtruites ſur des rapports déterminés aux Objets qui agiſſent ſur elles: le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaiſir, l'emporte de beaucoup ſur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il eſt plus de ſentimens agréables que de ſentimens déſagréables, plus de bien que de mal.



CHAPITRE VI.

Liaison du Tempérament & du Caractere.

Effets qui en résultent.

LES Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament est lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

DE là le Caractere des Nations: de là encore les diverses Formes de Gouvernement qui sont les résultats naturels de ce Caractere.

LES rapports des Caracteres entre eux, les relations des Forces, des besoins, des intérêts constituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agissent les unes sur les autres en raison de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

LES Corps politiques qui résultent de l'aggrégat de ces forces naissent, croissent, durent, s'affoiblissent, s'alterent, périssent ou se décomposent, & de leurs débris ou de leurs élémens se forment de nouveaux Corps, appellés aux mêmes révolutions que les premiers.

D'AUTRES Forces se combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces sont les Religions, & leur énergie est un *maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

Ce développement & cette succession des Monarchies, des Républiques, des Religions; les transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en Monarchies font passer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terrestre, & sont la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion sur l'Enchainement universel.

Ainsi, une même *Chaine* embrasse le physique & le moral, lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'Eternité.

La Sagesse qui a ordonné l'existence de cette Chaine a, sans doute, voulu chacun des Chainons qui la composent. Un Caligula est un de ces Chainons, & ce Chainon est de fer: un Marc-Aurele est un autre Chainon, & ce Chainon est d'or. L'un & l'autre sont des Parties nécessaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. Dieu s'irriteroit-il donc à la vue du Chainon de fer? quelle absurdité! Dieu estime ce Chainon ce qu'il vaut. Il le voit dans sa Cause, & il approuve cette Cause parce qu'elle est bonne. Dieu voit les Monstres moraux comme il voit les Monstres physiques. Heureux le Chainon d'or! plus heureux encore s'il sait qu'il n'est qu'*heureux!* Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il sait que ce qu'il est, est le résultat nécessaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaine.

L'Évangile est l'Exposition allégorique de ce Systême; la comparaison du *Potier* en est le précis.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Pourquoi vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain? Vous aigrissez-vous à l'aspect d'une Ronce ou d'un Scorpion? songez donc que l'Auteur du Scorpion est aussi l'Auteur de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

La Beauté de chaque Monde a son fondement dans la diversité harmonique des Etres qui le composent & dans la somme du Bonheur qui résulte de cette diversité.

L'Assemblage des sommes de Bonheur distribuées aux différens Mondes forme le Bonheur général, qui renferme toutes les déterminations possibles de l'Existence Sentante & Intelligente.



CHAPITRE X.

Vue métaphysique de l'Univers sensible.

SI cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'est réellement qu'une Décoration : si le Monde n'est qu'un phénomene, une apparence ; si l'Étendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Pesanteur, le Mouvement, &c. ne sont que les résultats de l'Activité d'Etres *simples* ; si les Loix suivant lesquelles cette Activité, variée dans chaque Etre, se développe & se modifie, constituent les Corps particuliers de l'assemblage desquels résulte l'Univers *sensible* ; cet Univers n'en est pas moins beau ; mais les yeux de la Chair ne sauroient le voir sous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU *& le Monde.*

JE sens ; donc, je suis. Ce qui est en moi qui sent est un. J'ai des idées qui se succedent dans un certain ordre ; il est entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma Volonté ; elles modifient agréablement mon existence ; donc, il est hors de moi une CAUSE ÉTERNELLE de ces idées ; donc cette CAUSE est PUISSANTE, INTELLIGENTE, BIENFAISANTE.



CHAPITRE XII.

De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de fa CAUSE ; elle indique encore que cette CAUSE eft UNE. L'Unité du deffein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de fuppofer plufieurs Principes lorfqu'un feul Principe a en foi la raifon fuffifante de ce qui eft. Le *Polythéifme* eft au moins un pléonafme en Métaphyfique : il n'en eft pas abfolument un en Théologie ; c'eft que la Théologie n'eft pas la Science des notions communes.



CONCLUSION.

CONCLUSION.

QUELLE que ſoit notre maniere de penſer ſur DIEU & ſur l'Univers, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'Homme n'eſt pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'eſt pas un Champignon.

IL ſuit de cette Obſervation importante, que le moyen d'être heureux c'eſt de ſe conformer à l'Ordre ou aux rapports qui ſont entre les Choſes.

L'ATHÉE de ſpéculation peut donc être heureux ou honnête Homme, parce qu'il peut connoître l'Ordre & le ſuivre: mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des eſpérances que l'Athée ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC AURELE; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

LORSQUE j'ai dit que l'Amour propre eſt le Principe des Devoirs, j'ai entendu néceſſairement un Amour propre ſoumis aux Loix de l'Ordre; puiſque ſans cette ſoumiſſion il n'eſt point de Devoirs & conſéquemment de vrai bonheur.

QUAND j'ai parlé de l'utile, j'ai compris ſous ce mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du plaiſir: mais il eſt des plaiſirs ſenſuels que l'Amour propre bien ordonné n'eſtime que ce qu'ils valent, & des plaiſirs ſpirituels ou réfléchis que

CONCLUS. l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il est un intérêt grossier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractérise la perfection. Cet intérêt est le mobile du Sage, & le Sage possede le Bonheur le plus réel qui soit ici bas.

LORSQUE j'ai avancé que tout est nécessaire, j'ai avancé que la CAUSE NÉCESSAIRE ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement: cela revient à dire que la CAUSE NÉCESSAIRE est ce qu'ELLE est.

FIN.

ÉCRITS

DIVERS.



RECUEIL DE DIVERS PASSAGES DE LEIBNITZ SUR LA SURVIVANCE DE L'ANIMAL,

POUR SERVIR DE SUPPLEMENT

A LA PARTIE VII

DE LA

PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE,

ET RÉFLEXIONS SUR CES PASSAGES.



INTRODUCTION.

INTROD.

C'ÉTOIT pour mettre mon Lecteur à portée de comparer mes idées fur la permanence de l'Animal avec celles de LEIBNITZ, que j'avois raffemblé dans la Partie VII de la *Palingénéfie* quelques Paffages de ce grand Métaphyficien fur cet intéreffant fujet, & que je les avois accompagnés de réflexions propres à en faire mieux juger. Depuis la premiere publication de mon Livre, en 1769, quelques Amis m'ont communiqué d'autres Paffages plus ou moins remarquables du même Auteur,

ART. I. & qui concourent tous à déterminer de la maniere la plus précise sa véritable opinion touchant la Survivance de l'Animal. Je vais donc transcrire ici ces Passages, auxquels je joindrai les réflexions qu'ils font naître bien naturellement.

I.

DANS un Écrit (1) de notre Auteur intitulé, *Système nouveau sur la Nature & sur la communication des Substances, & sur l'Union de l'Ame & du Corps*, on lit ce qui suit.

« LES Transformations de MM. SWAMMERDAM, MALPIGHI & „ LEWENHOEK qui sont des plus excellens Observateurs de „ notre tems, sont venues à mon secours, & m'ont fait ad- „ mettre plus aisément que l'Animal & toute autre Substance „ organisée ne commence point, lorsque nous le croyons, & „ que sa génération apparente n'est qu'un développement & „ une espece d'augmentation. Aussi ai-je remarqué que l'Auteur „ de la *Recherche de la Vérité*, M. RÉGIS, M. HARTSOEKER & „ d'autres habiles Hommes n'ont pas été fort éloignés de ce „ sentiment. „

« MAIS, il restoit encore la plus grande question, de ce „ que ces Ames ou ces Formes deviennent par la mort de „ l'Animal ou par la destruction de l'Individu de la Substance „ organisée. Et c'est ce qui embarrasse le plus; d'autant qu'il „ paroît peu raisonnable que les Ames restent inutilement dans „ un Chaos de Matieres confuses. „

« CELA m'a fait juger enfin qu'il n'y avoit qu'un seul parti „ raisonnable à prendre; & c'est celui de la conservation non

(1) OEUVRES de LEIBNITZ, de l'Édit. de Geneve, Tom. II, pag. 49.

„ seulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même & de
„ sa Machine organique ; quoique la destruction des Parties
„ grossieres l'ait réduit à une petitesse qui n'échappe pas moins
„ à nos Sens que celle où il étoit avant que de naître. „

Il est aisé d'appercevoir que Leibnitz n'ajoute rien dans ce Passage à ceux que j'ai tirés de la *Théodicée* & des *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*. C'est par-tout la même idée & que l'Auteur laisse toujours dans un certain vague qui, j'ose le dire, est très-éloigné du degré de développement que j'ai donné à mon hypothese sur l'*Etat futur* de l'Homme, (2) & sur la Conservation des Animaux & même des Plantes. (3)

Leibnitz s'appuyoit, à bon droit, sur les Observations de Swammerdam, de Malpighi & de Lewenhoek pour établir que ce que nous nommons *Génération* n'est qu'un simple *développement*, & c'étoit ce qui le portoit à en inférer, que ce que nous nommons *la mort* n'est point une *destruction*; mais que c'est plutôt un *enveloppement*.

Il admettoit donc, que l'Animal *conservoit sa Machine organique*, & que par la *destruction des Parties grossieres* de cette Machine l'Animal se trouvoit réduit par la *mort à une petitesse* qui le rendoit aussi *invisible* alors, qu'il l'étoit avant ses premiers développemens.

Il est de la plus grande évidence que cette idée de notre illustre Métaphysicien sur la Conservation de l'Animal differe beaucoup de celle que j'ai développée si au long & si clairement dans les deux Écrits que j'ai cités. L'opinion que Leibnitz présente d'une maniere si vague dans le Passage que je

(2) Chap. XXIV de l'*Essai analytique*.
(3) Part. I, II, III, IV, V, VI, XII, XIV de la *Palingénésie*.

ART. II. viens de transcrire, revient pour le fond à l'hypothese que j'avois d'abord imaginée pour rendre raison de la Survivance de tout Etre-mixte & que j'ai fort détaillée & réfutée. (4)

Il peut m'être permis de douter qu'aucun Disciple du grand Homme dont je parle, ait exposé l'*Enveloppement* d'une maniere aussi claire & aussi complete que je l'ai fait. C'est à ceux qui ont beaucoup étudié sur ce point les meilleurs Leibnitiens à comparer mon exposition avec les leurs & à juger.

I I.

On trouve dans les Oeuvres (1) de notre Philosophe une Épitre latine qu'il adressoit à Vagnérus, *sur la Force active du Corps, sur l'Ame humaine & sur celle des Brutes*, où il s'exprime ainsi.

Memineris autem, ex sententiâ meâ, non tantùm omnes vitas, omnes Animas, omnes Mentes, omnes Entelechias primitivas esse perennes, sed etiam omni Entelechiæ primitivæ, seu omni principio vitali perpetuò adjunctam esse quandam naturæ Machinam, quæ nobis Corporis organici nomine venit, licet ea Machina etiam quùm figuram suam summatim conservat, in fluxu consistat, perpetuòque reparetur, ut Navis Thesei. *Neque adeò certi sumus vel minimam materiæ in Nativitate à nobis acceptæ particulam in corpore nostro superesse: licet etiam eadem Machina subinde planè transformetur, augeatur, diminuatur, involvatur aut evolvatur. Itaque non tantùm Anima est perennis, sed etiam aliquod Animal semper superest, etsi certum aliquod Animal perenne dici non debeat, quia species Animalis non manet; quemadmodum Eruca & Papilio idem Animal non est, etsi eadem*

(4) *Paling.* Part VII, Chap. IV.
(1) Tome II, pag. 226.

sit

ſit Anima in utroque: Habet igitur hoc omnis naturæ Machina, ut nunquam ſit planè deſtruibilis, cùm craſſo tegumento utcunque diſſipato, ſemper Machinula nondum deſtructa ſubſit, inſtar veſtium Arlequini comici, cui poſt multas tunicas exutas, ſemper adhuc nova ſupererat.

Il ne me ſemble pas que ce ſecond Paſſage ajoute plus que le précédent à ceux que j'ai rapportés dans la Partie VII de la *Palingénéſie.* C'eſt encore eſſentiellement la même Doctrine; mais l'Auteur recourt ici à des comparaiſons ingénieuſes qui éclairciſſent un peu plus ſa penſée: quelques réflexions que je vais faire ſur ce Paſſage aſſez remarquable feront mieux ſentir ceci.

L'Auteur commence par rappeller ſon Dogme chéri de la permanence de toutes les *Ames*, de toutes les *Vies*, de toutes les *Entéléchies primitives.* Il paſſe enſuite à un autre Dogme philoſophique qui ne lui plaiſoit pas moins & qui eſt lié étroitement à ſon grand principe de la *raiſon ſuffiſante.* Il ſoutient, que *toute Ame* ou *tout principe vital* eſt *perpétuellement* uni à une *ſorte de Machine* que nous nommons un *Corps organiſé.* Il dit, que cette *Machine* eſt dans un *flux* perpétuel, pendant lequel néanmoins elle conſerve ce qui fait l'*eſſentiel* de ſa *Figure*; enſorte que quoique cette *Machine* ne puiſſe ſe conſerver que par des *réparations* continuelles, elle demeure eſſentiellement *la même* ou du moins peut être dite *la même*, comme le *Vaiſſeau de* Thésée. Il dit encore; " que nous ne ſommes pas certains qu'il reſte dans cette „ Machine une ſeule des particules qui la compoſoient à la „ naiſſance. Ainſi, la même Machine, ſelon notre Auteur, „ ſe transforme, s'augmente, diminue, s'enveloppe ou ſe dé- „ veloppe; de façon que non ſeulement l'Ame eſt durable „ ou permanente; mais encore toute l'animalité; quoiqu'on ne „ puiſſe pas dire exactement que le même Animal demeure ou

ART. II. „ furvive ; car l'Efpece de l'Animal ne demeure pas ; de même „ que la Chenille & le Papillon ne font pas le même Animal, „ quoique la même Ame foit dans l'un & dans l'autre. „ Notre grand Métaphyficien conclut de tout cela ; " que la „ Machine n'eft jamais détruite en entier, & qu'encore que „ l'enveloppe groffiere fe diffipe, il refte toujours une petite „ Machine à-peu-près comme chez l'*Arlequin* de Théatre, qui „ après avoir dépouillé plufieurs Habits, en confervoit tou„ jours un autre. „

Il ne faut que le plus léger degré d'attention pour découvrir combien ces idées different de celles que j'ai expofées dans trois de mes Écrits. (2) Non feulement elles en different beaucoup à l'égard du fond des Chofes ; mais encore à l'égard de l'énoncé, du développement & de l'enchaînement des propofitions. Leibnitz préfente toujours fa Doctrine d'une maniere fi vague, fi confufe ; il prend fi peu de foin de la développer, de l'éclaircir, de la fixer ou de la réduire à des termes clairs, précis & exactement déterminés, qu'il eft facile de reconnoître qu'il n'avoit point affez creufé cette partie de fa Doctrine. Il eft très-manifefte, qu'il envifageoit le *Corps organifé* auquel l'Ame eft unie, comme une Machine fufceptible d'une multitude de *modifications* diverfes, & qu'il penfoit, qu'entre ces modifications *fucceffives*, il en étoit une en vertu de laquelle la *Machine organique* fe confervoit après la mort ; mais fous une autre forme & fous d'autres proportions.

Leibnitz ne paroît pas même avoir eu des idées exactes fur l'accroiffement des Corps organifés. C'eft ce qu'on peut inférer légitimement de fa comparaifon du *Vaiffeau de* Thésée. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire avec attention l'Ar-

(2) *Effai analyt.* Chap. XXIV. *Contempl.* Part. IV, Chap. XIII. *Paling.* Part. I, II, III, &c.

ticle 170 des *Corps organisés* & tout ce que j'ai exposé sur ce sujet si difficile dans la Part. XI de la *Palingénésie*. ART. III.

ENCORE une fois ; l'hypothese que notre Auteur ne fait qu'esquisser ici, revient pour l'essentiel à celle que j'ai fort développée Part. VII, Chap. IV. de la *Palingénésie*. On sait assez que dans l'hypothese que j'ai préférée à celle-ci, ce n'est point ce Corps organisé que nous voyons & que nous palpons & qui est détruit par la mort, auquel l'Ame est immédiatement unie : c'est un autre Corps logé dès le commencement dans celui-là, & qui en est essentiellement distinct.

III.

J'ACCORDE, dit ailleurs (1) notre PLATON moderne, une „ existence aussi ancienne que le monde, non seulement aux „ Ames des Bêtes, mais généralement à toutes les *Monades* „ ou substances simples dont les phénomenes composés résul- „ tent : & je tiens que chaque Ame ou Monade est toujours „ accompagnée d'un Corps organique, mais qui est dans un „ changement perpétuel; de sorte que le Corps n'est pas le „ même, quoique l'Ame & l'Animal le soient. Ces regles ont „ encore lieu par rapport au Corps humain, mais apparemment „ d'une maniere plus excellente qu'à l'égard des autres Animaux „ qui nous sont connus; l'Homme devant demeurer non seule- „ ment un Animal, mais encore un Personnage & un Citoyen „ de la cité de DIEU, qui est le plus parfait état possible, sous „ le plus parfait MONARQUE.

„ Vous dites, Monsieur, dans votre fragment, que vous „ ne comprenez pas trop bien *quelles sont ces autres Substances*

(1) Lettre de l'Auteur à DES MAIZEAUX, datée de Hannover le 8. de Juillet 1711. *Oeuvres.* Tom. II, pag. 66.

ART. III. „ *corporelles, outre les Animaux, dont on a cru jusqu'ici l'extinction entiere.* Mais s'il y a dans la Nature d'autres Corps „ organiques vivans que ceux des Animaux, comme il y a „ bien de l'apparence, & comme les Plantes nous en semblent „ fournir une exemple, ces Corps auront aussi leurs substances „ simples ou *Monades*, qui leur donneront la vie, c'est-à-dire, „ de la perception & de l'appétit, quoiqu'il ne soit point né„ cessaire que cette perception soit une sensation. Il y a appa„ remment une infinité de degrés dans la perception, & par „ conséquent dans les *Vivans*; mais ces Vivans seront toujours „ indestructibles, non seulement par rapport à la Substance „ simple, mais encore parce qu'elle garde toujours quelque „ Corps organique. „

Toujours la même Doctrine ; toujours le même fond d'idées. L'Auteur n'abandonnant point son principe favori, admet, que *toute Monade est toujours accompagnée d'un Corps organique.* Il continue à dire ici, comme ailleurs, que ce *Corps organique* ne demeure pas *le même* ; mais qu'il est *dans un changement perpétuel* ; ensorte néanmoins que l'*Ame* & l'*Animal* demeurent constamment les mêmes. On voit assez qu'il entend par là ce que nous nommons la *Personne* de l'Animal. Il s'explique lui-même en employant le mot de *Personnage*.

Il imaginoit donc dans le Corps *organique* une sorte de *flux* ou de *succession* de particules constituantes, qui s'opéroit de maniere que la *forme essentielle* du Corps organique ne changeoit point.

Ce qu'ajoute ensuite Leibnitz sur les Plantes ne ressemble point du tout à ce que j'ai exposé sur leur sensibilité & sur leur perfectibilité dans la Partie X de la *Contemplation de la Nature* & dans la Partie IV de la *Palingénésie.* Notre Auteur donne aux *Plantes* une *Monade* ou Substance *simple*, d'où

résulte ce qu'il nomme *leur Vie.* Il veut que cette Vie soit accompagnée de *perception* & d'*appétit.* Il admet, comme probable, qu'il y a une *infinité de degrés* dans la Perception des Etres vivans ; & que *tous les Vivans seront toujours indestructibles*; ce qu'il n'entend pas seulement de la *Monade*, mais encore du *Corps* auquel elle est *unie* : car, dit-il, *la Monade garde toujours quelque Corps organique.*

REMARQUEZ enfin, que LEIBNITZ ne s'occupe point ici de cette perfectibilité de la Plante, dont j'ai tant parlé. Il ne fait absolument qu'appliquer son principe des *Monades* à tout ce qui vit. Mais il ne conduit point, comme je l'ai fait, le Lecteur par la route des observations & de l'analyse. Il affirme comme vrai ou comme probable tout ce qui lui paroît renfermé dans son principe fondamental : mais ce n'est pas ainsi qu'on parvient à donner de la vraisemblance à une conjecture.

IV.

DANS une autre Lettre (1) de LEIBNITZ au célebre ARNOLD, datée de Venise le 23 de Mars 1690, il s'énonce en ces termes.

« LE Corps est un aggrégé de Substances & n'est pas une
» Substance à proprement parler. Il faut par conséquent que
» par tout dans le Corps il se trouve des Substances indivisi-
» bles, ingénérables & incorruptibles, ayant quelque chose
» de répondant aux Ames. Que toutes Substances ont toujours
» été & seront toujours unies à des Corps organiques diver-
» sement transformables. »

[1] *OEUVRES* Tom. II, pag. 46.

ART. IV.

Ce Passage paroîtroit très-obscur à quelqu'un qui n'auroit pas un peu médité la Philosophie de notre Auteur. Il faut ici se souvenir qu'il ne reconnoissoit pour véritable Substance que les Etres *simples*, qu'il nommoit des *Monades*. L'Étendue matérielle n'étoit, dans ses idées, qu'un pur *phénomene*, résultant des Monades qui la constituent, & dont l'effet est de produire en nous la perception de l'E'tendue. Le Corps n'est donc ainsi, comme il le dit, *qu'un Aggrégé de Substances simples.*

Et comme le Corps nous offre divers *assemblages* de Parties organiques, qui sont elles-mêmes formées de plus petits *assemblages* de Parties encore organiques, Leibnitz paroît supposer ici dans chaque assemblage une *Monade* ou Substance *simple*, *ingénérable*, *incorruptible*, *ayant quelque chose de répondant aux Ames.*

On ne démêle pas clairement ce qu'il entend dans ce Passage par la *transformabilité des Corps organiques* auxquels ces sortes d'*Ames* sont unies. On entrevoit seulement qu'il avoit en vue les changemens que ces Corps peuvent subir.

Il est rare que Leibnitz attache des idées bien déterminées aux expressions qu'il emploie. Notre Langue n'étoit pas autant à sa disposition que l'Allemand ou le Latin, & ceci n'accroît pas peu la difficulté de le saisir bien. Je pourrois en fournir divers exemples.

Je croirois bien que les idées de l'Auteur étoient en général liées & harmoniques dans sa puissante Tête : mais, il ne les produisoit pas toujours ni aussi liées ni aussi harmoniques, & souvent il les disséminoit ou les jetoit pêle-mêle sur le papier.



V.

VOICI un autre Paſſage qu'on rencontre dans un petit Écrit (1) de l'Auteur intitulé, *Principes de la Nature & de la Grace fondés en Raiſon.*

" TOUT eſt plein dans la Nature. Il y a des Subſtances „ ſimples, ſéparées effectivement les unes des autres par des „ actions propres qui changent continuellement leurs rapports; „ & chaque Subſtance ſimple ou *Monade* qui fait le centre „ d'une Subſtance compoſée, (comme par exemple d'un Ani- „ mal) & le principe de ſon *unicité*, eſt environnée d'une „ maſſe compoſée par une infinité d'autres *Monades*, qui conſ- „ tituent le *Corps propre* de cette *Monade centrale*, ſuivant les „ affections duquel elle repréſente, comme dans une maniere „ de centre, les choſes qui ſont hors d'elle.

" ET ce *Corps* eſt *organique* quand il forme une maniere „ d'Automate ou de Machine de la Nature, qui eſt Machine „ non ſeulement dans le tout, mais encore dans les plus petites „ parties qui ſe peuvent faire remarquer. „

L'INVENTEUR des Monades ſe laiſſe un peu plus entrevoir ici que dans le Paſſage précédent. Il eſt aſſez clair qu'il ſuppoſe dans le Corps d'un Animal une *Monade principale*, qui eſt comme le *centre* du Syſtême organique de l'Animal. Il l'appelle le principe de l'*unicité* de l'Animal. Il avance *qu'elle eſt environnée d'une Maſſe compoſée d'une infinité d'autres Monades*; & ce ſont ſelon lui *ces Monades qui conſtituent le Corps propre de la Monade centrale* ou principale. Ce *Corps propre* a diverſes *affections*, auxquelles la Monade centrale correſpond

[1] *OEUVRES de LEIBNITZ*, Tom. II, pag. 32.

ART. V. par les *repréſentations* plus ou moins confuſes qu'elle ſe forme *des Choſes qui ſont hors d'elle.* Ceci tient à la fameuſe *Harmonie préétablie* de l'Auteur.

IL ajoute; que le *Corps propre eſt organique* quand il forme une ſorte d'*Automate* ou de *Machine.* On voit de reſte ce qu'il entend ici par une *Machine.* Le Corps d'un Animal eſt en effet une admirable Machine. Le Corps d'une Plante en eſt une encore & qui n'eſt guere moins admirable.

MAIS, ce qu'il faut ſur-tout remarquer dans le Paſſage que nous avons ſous les yeux, c'eſt que LEIBNITZ prétend que le Corps de l'Animal n'eſt pas ſeulement une Machine dans ſon Syſtême organique pris en entier; mais, *qu'il l'eſt encore dans chacune de ſes plus petites parties.*

SI j'avois connu cette idée de notre Métaphyſicien lorſque je traitois *de l'excellence des Machines organiques*, Part. IX de la *Palingénéſie*, je n'aurois pas manqué aſſurément d'en faire mention. Le Lecteur attentif reconnoitra néanmoins, que mes *Réflexions ſur les Machines organiques* repoſent ſur un tout autre fondement que celles de notre Métaphyſicien. Je raiſonnois en Phyſiologiſte ou en Obſervateur: je partois uniquement des faits. Notre Auteur laiſſe là l'obſervation, ne s'occupe point des faits & ne part que de ſa Monadologie.

JE fais une autre remarque ſur ce Paſſage: l'Auteur ne cite ici le *Corps d'un Animal que comme un exemple*; ce qui ſemble inſinuer que les Corps *bruts* formoient auſſi, ſelon lui, des Syſtêmes plus ou moins compoſés & très-réguliers, auxquels préſidoit pareillement une *Monade centrale.*

JE ne fais aucune réflexion ſur l'obſcurité & l'embarras qu'on trouve ſi ſouvent dans les phraſes de LEIBNITZ: je dois les

les attribuer autant à la difficulté qu'il éprouvoit en maniant le François, qu'au peu de foin qu'il prenoit d'élaguer fes idées & de féparer la propofition principale des propofitions incidentes.

VI.

L'Ecrit (1) de notre profond Penfeur, qui a pour titre, *Confidérations fur les Principes de Vie & fur les Natures Plaftiques*, publié en 1705 me fournit un fixieme Paffage qui mérite bien que je le tranfcrive.

" Je fuis de l'avis de Mr. Cudworth, que les Loix du „ méchanifme toutes feules ne fauroient former un Animal „ là où il n'y a rien encore d'organifé ; & je trouve qu'il „ s'oppofe avec raifon à ce que quelques Anciens ont imaginé „ fur ce fujet, & même Mr. Descartes dans fon *Homme*, „ dont la formation lui coûte fi peu, mais approche auffi très- „ peu de l'Homme véritable. Et je fortifie ce fentiment de „ Mr. Cudworth en donnant à confidérer, que la Matiere „ arrangée par une Sagesse divine doit être effentiellement „ organifée par-tout ; & qu'ainfi il y a machine dans les parties „ de la Machine naturelle à l'infini & tant d'enveloppes & „ corps organiques enveloppés les uns dans les autres qu'on „ ne fauroit jamais produire un corps organique tout-à-fait „ nouveau & fans aucune préformation, & qu'on ne fauroit „ détruire entiérement non plus un Animal déja fubfiftant. „

Dans la Partie VII. de la *Palingénéfie* j'ai tranfcrit divers morceaux de Leibnitz qui prouvent qu'il croyoit à l'*Emboîtement des Germes*. Il paroît aller bien plus loin ici, & admettre

(1) *Oeuvres de Leibnitz*, Tom. II, pag. 43.

ART. VI. un *Enveloppement à l'infini.* On retrouve cet *Infini actuel* dans d'autres Écrits de l'Auteur. On sent assez que cette idée, qui lui plaisoit, est erronée. Quel Philosophe voudra admettre cet *Infini actuel ?* Ne faut-il pas que dans une *série* quelconque il y ait un *dernier terme ?* L'*Infini* des Géometres est-il un *véritable Infini ?*

J'INVITE mon célebre Ami Mr. NEEDHAM, qui voudroit étayer son Epigénese de l'autorité de LEIBNITZ, à méditer un peu ce Passage & sur-tout ces expressions si tranchantes ; *je suis d'avis, que les Loix du Méchanisme toutes seules ne sauroient former un Animal, là où il n'y a rien encore d'organisé.*

MR. ROBINET, qui a tout organisé & tout animalisé, trouveroit mieux son compte au Passage que j'examine. LEIBNITZ y avance expressément, que *la Matiere doit être essentiellement organisée par-tout.* Ceci peut servir de Commentaire au Passage précédent.

L'AUTEUR soutient donc ici, *qu'un Corps organique ne sauroit jamais être produit sans aucune préformation :* ce grand Homme n'auroit donc pas hésité à préférer mon hypothese sur la génération à celle de nos Epigénésistes modernes.

L'AUTEUR conclut ; *qu'on ne sauroit non plus détruire entiérement un Animal déja subsistant.* Cette conséquence lui paroît, sans doute, renfermée dans ce qu'il a dit, *que l'Animal est composé d'Enveloppes ou de Corps organiques à l'infini.* Notre Philosophe suppose que l'Animal *subsiste* dans l'Enveloppe ou le *Corps organique* qui ne peut être *détruit.*

JE demande au Lecteur impartial & judicieux, si ces idées sont les mêmes que celles que j'ai développées dans l'*Essai analytique* & dans la *Palingénésie.* Je demanderai encore si elles

ſont auſſi claires, auſſi enchaînées les unes aux autres, auſſi aſſociées aux faits que les miennes ?

PEUT-ON admettre en bonne Phyſiologie que le *Corps de l'Animal* eſt un compoſé *de Machines plus petites à l'infini ?* Ne faut-il pas enfin s'arrêter à la fibre élémentaire ? Et ſi l'on veut que cette fibre ſoit encore une *petite machine*, comme je l'ai admis dans la Partie IX. de la *Palingénéſie*, ne faudra-t-il pas convenir que les élémens de cette fibre ne ſont pas des machinules ? Notre Métaphyſicien pouſſoit quelquefois ſes conſéquences à l'extrême : tout ce qui lui paroiſſoit renfermé dans un principe de ſa Métaphyſique tranſcendante il le ſuppoſoit dans la Nature, & au lieu d'interpréter la Nature par elle-même ou par les faits, il préféroit ſouvent de ſortir du Monde matériel pour s'élancer d'un vol hardi dans les Régions les plus élevées du Monde intellectuel & y planer ſeul ſur les ailes de ſon puiſſant Génie.

VII.

LEIBNITZ diſoit que la conception eſt un *développement* & que la mort eſt un *enveloppement*. Il penſoit avec raiſon que la mort eſt ſoumiſe à des Loix particulieres comme la génération ; car[1], ſelon lui, tout eſt ſyſtématique dans l'Univers; tout s'y fait avec regle & meſure & rien n'y eſt abandonné au haſard. Tandis que je m'occupois de l'Enveloppement leibnitien, (1) & que j'eſſayois de me l'expliquer à moi-même le plus clairement qu'il m'étoit poſſible en y appliquant les principes que je m'étois faits ſur l'Accroiſſement, j'ignorois profondément que l'illuſtre JEAN BERNOULLI ſe fût occupé du même ſujet dans une Epître (2) latine adreſſée à LEIBNITZ

[1] *Paling.* Part. VII. Chap. IV.
[2] *Commercium* &c. *Epiſt.* LXXXVII. Février 1699, pag. 435. Tom. I.

ART. VII. lui-même, & où il foumettoit à fon jugement l'explication qu'il tentoit de donner de l'*Enveloppement* dont il s'agit. Ce Morceau eft trop intéreffant pour que je ne le place pas ici en entier.

MIHI videor fatis capere opinionem tuam de ortu Entelechiarum : dicis, per mortem Animalium, organa tantum craffa deftrui ac diffolvi, fed fubtiliffima manere, in quibus eadem Entelechia femper operetur, ita ut maneat idem numero Animal; quia, ut dicis, Entelechia non migrat de materiâ in materiam : hinc fequentem formo Theoriam. Dedit, in creatione Univerfi, DEUS cuique Entelechiæ certam portiunculam materiæ, feu certum corpufculum organicum, quod perpetuò informet, vel animet, & nunquam deferat, ipfi fit effentialis, ut ab eâ planè feparari non poffit; jam verò illud Animalculi corpufculum, quod Stamina *vocabo corporis animalis poftea generati, generatione & nutritione evolvitur & expanditur, per modum receptionis novæ & peregrinæ materiæ fe in poros infinuantis; unde paulatim crefcit, & tandem ex Animalculo invifibili fit vifibile. Hæc autem evolutio ita peragi cenfenda, ut per corpus maximi etiam Animalis æquabiliter diffufa fint illa prima Stamina, quantumvis exigua; non fecùs ac concipio minimum granulum falis in magnâ quantitate aquæ dilutum, fefe uniformiter cum aquâ permifcere; fic ut nulla fit aquæ gutta, quæ non, pro ratione fuæ molis, de ifto granulo participet. Porrò fi corpus Animalis crefcere defiit, rurfus paulatim decrefcit, dum partes illæ adventitiæ iterùm abeunt, feu quomodocunque deftruuntur. Evidens eft Stamina illa, quæ per magnum fpatium diffufa erant, jam iterùm contrahi & cogi in minus; donec abfumptis omnibus peregrinis, tandem in priftinam fuam parvitatem redigatur. Eo fanè modo, quo concipio granulum falis, in aquâ dilutum, paulatim aquæ exficcatione, coctione, evaporatione vel percolatione iterùm pedetentim coarctari, & tandem in minimam fuam maffulam condenfari. Hæc, ni fallor, ex tuâ fluunt Hypothefi; bellè fanè, fi nullis premerentur difficultatibus.*

Mors, secundum illam, nihil aliud esset quam paulatina partium crassiorum corporis destructio; interim illa accidit repentè, si non momento, (dicis enim apud BAYLIUM momentum mortis observari non posse;) saltem momento adeò exiguo, ut tempus destructionis tempori generationis & nutritionis minimè possit comparari, & hic Natura debeat quasi per saltum operari. Dispicias igitur, quomodo Lex continuitatis salvari possit, dum post diuturnam adeò evolutionem, Animal, ictu velut oculi, in pristinam involvatur parvitatem. Et dicas mihi, cur Natura noluerit; ut tantundem temporis ad involutionem requireretur quam ad evolutionem? Praeterea, si ante mortem Animalis ipsi crus aliudve membrum amputetur, eo ipso aliquid de Staminibus amputatum separatur; & sic post reductionem Animalis ad suum exiguitatis statum, illud quod de Staminibus separatum fuit, aut redditur Animalculo, aut non redditur. Si prius; velim mihi explices, quâ virtute illud, quod, exempli gratiâ, in Americam transportatum esset, rediret in Europam, seque cum Animalculo conjungeret. Si posterius; tunc illud, quod amputatione membri Staminibus Animalis ademptum est eidem non est essentiale, neque necessarium; contra hypothesin: nota quod hæc omnia fundentur in eò quòd Entelechia non migrat de materiâ in materiam. Sic, exempli gratiâ, Equus post mortem in illud Animalculum reductum est, eodem Corpusculo & eâdem Entelechiâ gaudens, quod ante generationem ejus in semine equino latitabat, quodque microscopii tantùm ope potuisset videri. Hinc aliquid lepidum mihi venit in mentem; nimirùm quod non sit impossibile, unum idemque Animal bis, seu pluries, generari & mori posse: si enim per mortem Animalis nihil fit aliud quam ejus reductio in pristinum suum statum; quid impedit quominùs denuò evolvatur per accretionem novæ materiæ? Quis ergo scit, an non Bucephalus *ab ALEXANDRI Magni tempore, multoties fuerit in Mundo, sub visibili Equi formâ? Ad id enim tantum opus esset, ut Equus aliquis, cum pabulo aut potione imperceptibilem* Bucephalum *absorberet, eumque cum reliquis seminis sui Animalculis permisceret.*

ART. VII. *Vides me nihil dicere de Homine, quia Animam humanam ipse excipis ; vellem tamen mihi certi quid diceres de statu Animæ post mortem. Videris enim credere, etiam tunc, eam non sine corpore esse; sicuti nec Angelos nec Dæmones.*

RÉPONSE DE LEIBNITZ.

Février 1699.

IN tuâ expositione Theoriæ meæ de subjectâ materiâ Entelechiarum sunt aliqua quæ non ita asseverare ausim. In his enim, ubi certa haberi possunt, nolim hypothesibus uti ; sufficit tamen summam rei teneri. Ad objectiones tuas hæc responderim. Cum dico momentum mortis definiri non posse, simul significo metaphysico sensu nullum esse; nec video quî sequatur Legem continuitatis infringi etsi hic brevi admodùm tempore magna fiat mutatio, quod ipsum sæpè in Naturâ fieri consentaneum est, præsertim in mortibus. Machinas enim compositas lentè formari, facilè turbari convenit. Sed sapientia Auctoris efficit, ut in summâ rebus optimè semper consulatur. Idem Animal sæpiùs prodire in hoc Theatrum possibile est: sed tamen & contrarium possibile esse putem. Itaque hic nihil facilè definit ratio. Altioris ista indaginis habeo.

JE ne dissimulerai point l'agréable surprise que j'éprouvai, lorsque le 22 de Novembre 1771, je lus pour la premiere fois la Lettre du grand BERNOULLI que je viens de transcrire. Il ne me fut plus possible de douter que je n'eusse bien saisi l'*Enveloppement leibnitien* quand je m'en occupois en 1768 & que je lui appliquois l'hypothese que j'avois imaginée autrefois sur la Restitution future de tous les Etres vivans, & à laquelle j'opposois moi-même des difficultés qui m'avoient forcé de l'abandonner pour lui substituer celle que j'ai fort développée

& qui en differe essentiellement. (3) J'admirai la conformité singuliere que je découvrois entre l'explication du Philosophe de Bâle & la mienne ; & plus j'analysois les deux explications, plus je les trouvois conformes. On en jugera mieux encore par l'espece de parallele que je vais en tracer.

Mr. Bernoulli débute par dire, « qu'il croit saisir assez » bien l'opinion de Leibnitz sur l'origine des Entéléchies ; » & pour le lui prouver, il lui expose en détail la maniere dont il conçoit la chose ou ce qu'il nomme sa *Théorie*.

« DIEU, dit-il, a donné dès le commencement à chaque » Entéléchie un Corpuscule organique, qu'elle est destinée à » animer, & qui lui est si essentiel qu'elle ne l'abandonne » jamais. Ce Corpuscule contient les *Stamina* ou les premiers » rudimens de l'Animal qui doit venir au jour, & qui se dé» veloppera par la nutrition ou par les matieres nouvelles & » étrangeres qui s'insinueront dans ses pores : il croîtra ainsi peu» à-peu, & d'invisible qu'il étoit d'abord, il deviendra enfin » visible. Il faut concevoir que cette évolution s'opere de ma» niere, que quelque petits que soient les *Stamina* ou les ru» dimens primitifs du Corpuscule organique, ils peuvent néan» moins s'étendre assez pendant l'accroissement pour se trouver » ensuite répandus uniformément dans tout l'Animal devenu » grand ; à-peu-près comme un petit grain de sel dissous » dans une grande quantité d'eau, & qui s'y divise au point » qu'il n'y a pas une seule goutte de cette eau qui ne re» tienne une particule de sel. »

Voici maintenant comment je m'exprimois dans le Chapitre IV. de la Partie VII. de la *Palingénésie*. *J'avois d'abord posé pour principe fondamental que rien n'étoit engendré* ; *que*

(3) *Paling.* Part VII, Chap. IV.

ART. VII. *tout étoit originairenent préformé, & que ce que nous nommons* génération *n'étoit que le simple développement de ce qui préexistoit sous une forme invisible & plus ou moins différente de celle qui tombe sous nos Sens.*

JE supposois donc que tous les Corps organisés tiroient leur origine d'un Germe, qui contenoit très-en petit les élémens de toutes les parties organiques.

JE me représentois les élémens du Germe comme le fond primordial sur lequel les molécules alimentaires alloient s'appliquer pour augmenter en tout sens les dimensions des parties.

JE me figurois le Germe comme un Ouvrage à réseau: *les élémens en formoient les mailles : les molécules alimentaires en s'incorporant dans ces mailles tendoient à les agrandir & l'aptitude des élémens à glisser les uns sur les autres leur permettoit de céder plus ou moins à la force secrete qui chassoit les molécules dans les mailles & faisoit effort pour les ouvrir, &c.*

ON voit bien que le *Germe* dont je parlois ici revient précisément au *Corpuscule organique* de Mr. BERNOULLI, & que ses *Stamina* ne different pas de ce *fond primordial* ou du *réseau primitif* que je supposois, & auquel s'incorporoient les molécules étrangeres que la nutrition y introduisoit.

“ ENSUITE, continue notre Auteur ; lorsque l'Animal cesse „ de croitre, il commence à décroître insensiblement, les ma„ tieres étrangeres s'en détachent ou sont détruites, & les „ *Stamina* qui s'étoient étendus dans un grand espace se con„ tractent de plus en plus, jusques à ce que séparés enfin „ de toute matiere étrangere, ils reviennent à leur petitesse „ primitive : de la même maniere que je conçois, que le „ petit grain de sel, dissous dans l'eau, & disséminé ainsi dans un

„ un grand espace, revient peu à peu à n'occuper que le
„ très-petit espace qu'il occupoit d'abord, dès que l'évapo-
„ ration de l'eau permet aux particules du sel de se rap-
„ procher. „

Je poursuivois ainsi : *sur ces principes, j'étois venu à envisager la mort comme une sorte d'enveloppement & la résurrection comme un second développement*, &c.

Je considérois le Tout organique parvenu à son parfait accroissement comme un Composé de ses parties originelles ou élémentaires & des matieres étrangeres que la nutrition leur avoit associées pendant toute la durée de la vie.

J'imaginois que la décomposition qui suit la mort extraisoit, pour ainsi dire, du Tout organique ces matieres étrangeres que la nutrition avoit associées aux parties constituantes, primitives & indestructibles de ce Tout : que pendant cette sorte d'extraction ces parties tendoient à se rapprocher de plus en plus les unes des autres, à revêtir de nouvelles formes, de nouvelles positions respectives, de nouveaux arrangemens ; en un mot, à revenir à l'état primitif de Germe & à se concentrer ainsi en un point.

Mon Texte a toujours tant de rapports avec celui de notre Auteur, qu'il semble n'en être qu'une maniere d'interprètation ou de commentaire.

“ Voila, si je ne me trompe, ajoute notre Philosophe à
„ son Ami, ce qui découle de votre hypothese : elle seroit
„ belle assûrément, si elle étoit exempte de difficultés. La mort,
„ suivant cette hypothese, n'est autre chose que la destruction
„ graduelle des parties grossieres du Corps : mais la mort
„ peut survenir subitement si non dans un instant ; (car vous
„ dites dans Bayle qu'on ne sauroit observer l'instant de la

ART. VII. „ mort ;) les momens font donc trop courts pour qu'on „ puiffe comparer le tems de la deftruction au tems de la „ génération & de la nutrition, & ici la Nature doit agir par „ faut. Voyez donc comment on peut fauver la Loi de conti- „ nuité, lorfqu'après s'être développé journellement l'Animal „ eft réduit en un clin d'œil à fa premiere petiteffe : & dites- „ moi pourquoi la Nature n'a pas voulu que l'enveloppement „ fe fit dans le même tems que le développement ? Il y a „ plus ; fi un Animal perd une jambe ou tout autre membre, „ il s'enfuit une perte femblable dans les *Stamina* : ainfi, „ lorfque cet Animal revient par la mort à fa premiere pe- „ titeffe, il faut de deux chofes l'une, ou que ce qu'il avoit „ perdu lui foit rendu, ou qu'il en demeure privé. Si c'eft „ le premier ; veuillez me dire, par quelle vertu ce qui auroit „ été tranfporté de l'Animal en Amérique reviendroit en Eu- „ rope pour fe rejoindre à l'Animal réduit en petit ? Si c'eft „ le fecond ; il en réfultera que ce qui avoit été retranché aux „ *Stamina* de l'Animal ne lui eft pas effentiel ou néceffaire ; ce „ qui feroit contre l'hypothefe : remarquez que tout ceci re- „ pofe fur ce fondement, que l'Entéléchie n'émigre pas d'un „ Corps dans un autre. Ainfi, par exemple, le Cheval, réduit „ par la mort en petit, a le même Corps & la même En- „ téléchie qu'il poffédoit dans la femence de fon Pere. „

Suivant cette petite hypothefe qui me fembloit toute à moi, difois-je encore, *j'expliquois affez heureufement en apparence & d'une maniere purement phyfique le Dogme fi confolant & fi philofophique de la Réfurrection. Il me fuffifoit pour cela de fuppofer qu'il exiftoit des Caufes naturelles, préparées de loin par l'*AUTEUR BIENFAISANT *de notre Etre, & deftinées à opérer le développement rapide de ce Tout organique caché fous la forme invifible de Germe, & confervé ainfi par la* SAGESSE *pour le jour de cette grande Manifeftation.*

Une objection faillante & à laquelle je n'avois point d'abord songé, vint détruire en un moment tout ce Syftême qui commençoit à me plaire beaucoup : c'étoit celle qui fe tiroit des Hommes qui ont été mutilés; qui ont perdu la tête, une jambe, un bras, &c. comment faire reffufciter *ces Hommes avec des membres que leur Germe n'auroit plus ? Comment leur faire retrouver cette tête où je plaçois le fiege de la Perfonnalité?*

Il me reftoit bien la reffource de fuppofer que le Germe dont il s'agit renfermoit une autre tête, préparée en vertu de la PRESCIENCE DIVINE: *mais cette tête auroit logé une autre Ame; elle auroit conftitué une autre Perfonne, & il s'agiffoit de conferver la Perfonnalité du premier Individu.*

Je n'héfitai donc pas un inftant à abandonner une hypothefe, que je n'aurois pu foutenir qu'à l'aide de fuppofitions qui auroient choqué plus ou moins la vraifemblance. La Nature eft fi fimple dans fes voies, qu'une hypothefe perd de fa probabilité à proportion qu'elle devient plus compliquée.

Bientôt après des méditations plus approfondies fur l'économie de notre Etre m'ouvrirent une nouvelle route qui me conduifit à des idées plus probables fur le phyfique de la Réfurrection, &c.

ON voit que j'oppofois à l'hypothefe dont il s'agit précifément les mêmes difficultés effentielles que le Philofophe de Bâle preffoit auprès du Philofophe de Leipfig & que ce furent ces difficultés qui me détacherent d'une opinion qui d'abord m'avoit beaucoup plu ; mais qui ceffa de me plaire dès que j'eus reconnu que je ne pouvois la foutenir que par des fuppofitions plus ou moins invraifemblables.

ON defireroit que la Réponfe de LEIBNITZ fût moins courte : il fe borne à dire à fon Ami, " qu'il eft dans fon expofition

ART. VII. „ de la Théorie dont il est question quelques points sur lesquels il n'oseroit s'exprimer comme lui : „ mais il ne paroit point du tout disconvenir que son Ami n'ait bien saisi l'essentiel de l'hypothese ; c'est même ce qu'on est en droit d'inférer de la fin de la Réponse. (4)

AINSI, il est bien prouvé par les deux Lettres que je viens de mettre sous les yeux de mon Lecteur, que LEIBNITZ n'avoit point dans l'esprit l'hypothese que j'ai exposée dans le Chapitre XXIV de l'*Essai analytique*, & que son idée de l'*Enveloppement* de l'Animal au tems de la mort est bien la même que j'avois imaginée autrefois & que je croyois être à moi.

IL feroit, sans doute, très-inutile que je rassemblasse ici d'autres Passages de LEIBNITZ ou de ses plus célebres Disciples pour montrer combien son hypothese sur la conservation de l'Animal differe de celle que j'ai préférée. J'en ai bien fait assez assurément, pour qu'il ne puisse plus rester le moindre doute à cet égard. J'étois donc bien fondé à avancer, (5) que l'Auteur Anonyme des *Institutions Leibnitiennes* n'avoit pas saisi cette Partie de la Philosophie de LEIBNITZ, lors qu'il mettoit, pour ainsi dire, dans la bouche de ce Philosophe ma propre hypothese en empruntant jusqu'aux expressions du Chapitre XXIV. de l'*Essai analytique*. Cet emprunt que l'Anonyme faisoit, sans en avertir, m'exposant manifestement à passer auprès du Public pour le Plagiaire de LEIBNITZ, j'ai été dans l'obligation naturelle de prévenir cette accusation par une Lettre aux Auteurs de la *Bibliotheque des Sciences*, qu'ils ont publiée dans ce Journal.

(4) LEIBNITZ écrivoit au même BERNOULLI dans une autre Lettre ; *je pense que la mort n'est autre chose que le retrécissement ou la contraction de l'Animal. Comm. Epist.* Tom. I, pag. 415.

(5) *Paling.* Part VII, Chap. IV.



LETTRE (1),

AUX AUTEURS DE LA *BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES*, *AU SUJET DES* INSTITUTIONS LEIBNITIENNES.



IL vient, Messieurs, de paroître en France un Livre sous le titre d'*Institutions Leibnitiennes* ou *Précis de la Monadologie*, à Lyon chez les Freres PERISSE 1767 in-4to. L'Auteur anonyme de cet Ouvrage reconnoît à chaque page le tenir de feu Mr. CANZ, célebre Professeur de Philosophie à Tubingue. Ce sont des Lettres où il raconte les entretiens qu'il a eus avec ce savant Professeur en 1750, & dans lesquels il lui avoit ouvert tous les trésors de la Philosophie leibnitienne.

MON Libraire m'a envoyé ce Livre il n'y a que peu de tems: je me suis mis d'abord à le parcourir: quelle n'a point été ma surprise à la lecture du Passage suivant, pag. 127, 128!

[1] CETTE Lettre se trouve dans le dernier Trimestre de la *Bibliotheque des Sciences* de 1767. Les estimables Journalistes disent dans une Note; *qu'au moment qu'ils avoient reçu cette Lettre ils étoient sur le point d'annoncer les* Institutions Leibnitiennes *& de relever ce qui avoit si justement déplu à l'Auteur de* l'Essai analytique.

“ Vous avez vu que ce n'eſt pas l'impreſſion qui ſe fait ſur
„ l'Organe qui détermine immédiatement la perception de
„ l'Ame ; qu'il faut que cette impreſſion paſſe juſqu'au Cerveau,
„ juſqu'à la derniere ramification des nerfs renfermée dans le
„ Corps calleux, pour y tracer une image ou peinture maté-
„ rielle, qui eſt la cauſe déterminante immédiate de la ſen-
„ ſation de l'Ame qui répond à cette peinture. Or, c'eſt cet Or-
„ gane immédiat des opérations de l'Ame qui eſt le vrai Corps
„ de notre Ame, dont l'autre n'eſt, pour ainſi dire, que l'en-
„ veloppe. C'eſt à ce Corps infiniment ſubtil, & que ſa ſubti-
„ lité même ſouſtrait à l'action des cauſes qui operent la diſ-
„ ſolution du Corps groſſier, que l'Ame demeure unie après
„ la mort. Par-là, elle ne change pas de Cerveau ; elle con-
„ ſerve le type de ſes repréſentations précédentes, garde la
„ mémoire de ſon état paſſé & ſa Perſonnalité. En même tems
„ que ce Corps ſubtil renferme des Organes qui exercent ici
„ bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doi-
„ vent point ſe développer ſur la Terre, mais qui le feront
„ d'une maniere très-rapide au jour de la manifeſtation. De là
„ la comparaiſon du *Grain ſemé en terre*, dont ſe ſert la Ré-
„ vélation. De là la révélation qu'elle nous fait que le *cor-
„ ruptible revêtira l'incorruptibilité.* De là l'abolition des Sexes ;
„ ce Corps *ſpirituel* oppoſé au Corps *animal* qui n'en eſt que
„ l'appareil ; ce Corps glorieux dans la compoſition duquel
„ n'entreront point la *chair & le ſang.* De là enfin ce qui
„ eſt dit, *que ceux qui ſeront vivans ſeront transformés*, &
„ ceux qui feront morts, *reſſuſcités.* Il eſt donc poſſible, me
„ dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le germe
„ de ce Corps *incorruptible* dont parlent les Écritures ; qu'a-
„ près la mort elle lui demeure unie, juſqu'à ce que par un
„ développement rapide il ſe transforme au grand jour de la
„ manifeſtation ou dans ce Corps glorieux dont les Bons
„ feront revêtus. „

Personne au monde ne respecte & n'admire plus que moi le grand Leibnitz. Sa *Théodicée* est un de mes Livres de dévotion. J'ai intitulé mon Exemplaire *Manuel de Philosophie Chrétienne.* Mais si Leibnitz a dit précisément sur notre *Etat futur* ce que l'Anonyme lui fait dire ici d'après ses entretiens avec Mr. Canz, il se trouveroit que je n'aurois été que le *Copiste* de cet Homme immortel, & qu'on pourroit m'accuser de plagiat.

Veuillez, Messieurs, prendre la peine de comparer ce Passage avec ce que j'ai exposé en détail sur notre État futur dans le Chapitre XXIV. de mon *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié à Coppenhague en 1760. Lisez, je vous prie, depuis le paragraphe 726 jusqu'au paragraphe 754. Vous serez étonnés, comme moi, de la singuliere conformité des idées & des expressions.

L'Anonyme parle du *Corps calleux* comme du véritable siege de l'Ame: or, vous n'ignorez pas que Leibnitz est mort en 1716, & que c'est le célebre Mr. de la Peyronnie qui est l'Auteur de cette opinion sur le *Corps calleux*, qu'il publia en 1741 dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris. Je l'avois empruntée de lui & je l'avois désigné très-clairement dans le §. 28. J'avois insinué dans le §. 29. ce que je pensois du sentiment de cet habile Anatomiste. J'y suis revenu dans le Chapitre XIII. de la Partie IV. de la *Contemplation de la Nature* que je publiai en 1764, & où j'ai retracé en abrégé mon hypothese sur l'État futur de l'Homme. Je demande donc à ceux qui ont le plus étudié Leibnitz, s'il a pensé que le *Corps calleux* étoit le *Siege de l'Ame?* Il y a plus; l'Anonyme se sert çà & là d'expressions qui sont précisément les mêmes que les miennes:

Organe immédiat des opérations de l'Ame.

Vrai Corps de notre Ame dont l'autre n'eſt, pour ainſi dire, que l'enveloppe.

Corps infiniment ſubtil & que ſa ſubtilité ſouſtrait à l'action des cauſes qui operent la diſſolution du Corps groſſier.

En même tems que ce Corps ſubtil renferme des organes qui exercent ici bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doivent point ſe développer ſur la Terre, mais qui le feront d'une maniere très-rapide au jour de la manifeſtation.

De là, la comparaiſon du grain ſemé en terre dont ſe ſert la Révélation.

De là, le corruptible qui revêtira l'incorruptibilité.

De là, l'abolition des Sexes.

Ce Corps ſpirituel oppoſé au Corps animal.

Ce Corps glorieux dans la compoſition duquel n'entreront point la chair & le ſang.

De là enfin ce qui eſt dit, que ceux qui ſeront vivans ſeront transformés, & ceux qui ſeront morts reſſuſcités.

Il eſt donc poſſible, me dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps incorruptible dont parlent les Ecritures.

Après la mort l'Ame lui demeure unie, juſqu'à ce que par un développement rapide il ſe transforme, &c.

Leibnitz avoit-il dit tout cela dans la même ſuite & dans les

les mêmes termes? On fait que fon idée fur la *mort* étoit plutôt celle d'un *Enveloppement* que celle d'un *Développement.* Sa Métaphyfique l'avoit conduit à penfer que tous les Efprits finis étoient unis à un *Corps.* En conféquence il admettoit que l'Ame humaine demeureroit unie après la mort à un petit *Corps organique* qui ferviroit de *Raifon fuffifante* aux idées de l'Ame depuis la *Mort* jufqu'à la *Réfurrection.*

Mais Leibnitz n'avoit point dit ce qu'étoit ce petit *Corps organique.* (2) Il n'avoit point envifagé fes liaifons avec le Corps groffier. Il ne l'avoit point confidéré dans fon double rapport à l'état actuel de l'Homme & à fon état futur. Il n'avoit point expliqué comment la Perfonnalité fe confervoit à l'aide de ce petit Corps organique. Il n'avoit point non plus entrepris d'expliquer phyfiquement la Réfurrection. Il n'avoit point fongé à fe fervir de la comparaifon du *Grain femé en terre.* Il n'avoit point du tout imaginé les diverfes applications que j'ai tenté de faire de mes principes à l'explication philofophique de tout ce que les Écritures nous ont révélé fur les circonftances & fur les fuites de la Réfurrection. Enfin, il n'avoit point parlé de la *transformation* des Vivans, &c. Je puis ajouter, que les plus illuftres Difciples de ce grand Homme n'ont pas été plus loin que lui dans ce fujet intéreffant: je veux parler furtout de Wolf & de Bulfinger.

Il feroit bien peu vraifemblable que notre Anonyme fe fût rencontré fi jufte avec moi & dans la fuite des idées & dans les termes mêmes fans avoir eu aucune connoiffance de mon *Effai analytique* ou de ma *Contemplation de la Nature.*

(2) †† Quand j'écrivois ceci, je n'avois point encore raffemblé tous les Paffages difféminés de Leibnitz où il explique fa penfée fur ce petit *Corps organique.* Je ne connoiffois point non plus la Lettre de fon célebre Ami J. Bernoulli qui la développe fi clairement. Voyez l'Écrit précédent & *Paling.* Part. VII, Chap. IV.

Plus j'abhorre le plagiat & plus j'ai de répugnance à reprocher à notre favant Anonyme de s'en être rendu coupable. Mais, il m'a mis dans la néceffité de me juftifier & de prévenir l'accufation qui pourroit m'être intentée à moi-même. Il aura peut-être mal faifi les explications de M. Canz & aura cru trouver dans mon livre l'expofition du fyftême leibnitien; il s'en fera faifi comme d'un bien qui appartenoit au grand Homme qu'il vouloit faire connoître à la France, & felon toutes les apparences il m'aura foupçonné de m'être approprié ce fyftême. Mais du moins devoit-il me citer, dès qu'il empruntoit jufqu'à mes propres termes & à la férie de mes propofitions.

Le prodigieux Leibnitz eft fi riche de fon propre fond que ce n'étoit pas la peine de lui attribuer mes petites idées. Si je les avois puifées chez lui, je me ferois fatisfait moi-même en reconnoiffant que je les lui devois. Elles n'étoient pas, fans doute, affez familieres à l'Anonyme; car après avoir effayé de les encaftrer dans le fyftême de fon Maître, il paroit les abandonner quelques lignes plus bas. Vous en jugerez, Meffieurs, par le Paffage fuivant de cet Auteur, pag. 129.

“ Lors même, dit-il, de la féparation de l'Ame d'avec le » Corps, la limitation de fa force & fon développement fe » trouvent avoir un fondement dans le Corps auquel elle a été » unie, par la liaifon de fon état après la mort avec fon état » pendant la vie ; de maniere que quoiqu'il ne fe faffe plus » actuellement de peinture dans fon Cerveau, cependant ce » font les images qui s'y font peintes pendant la vie qui reglent » encore après la mort le développement de fa force repréfentative. Par là il arrive qu'après la mort & jufqu'à la réfurrection, » l'Ame fe trouve dans une forte d'état violent ou d'attente » & de defir. »

Dans mes principes, non plus que dans celui de Leibnitz,

on ne peut pas dire, comme le fait l'Anonyme, *que l'Ame se sépare du Corps*; puisqu'elle demeure toujours unie à un Corps. Il répondra apparemment qu'il entend ici le *Corps grossier* : mais, si telle est sa pensée, pourquoi ajoute-t-il *qu'il ne se fait plus de peinture dans son Cerveau ?* Comment *les images qui se sont peintes dans ce Cerveau pendant la vie*, peuvent-elles *régler encore après la mort le développement de la force représentative de l'Ame ?* L'Auteur ne paroit-il pas abandonner les principes qu'on trouve répandus dans le premier Passage que j'ai transcrit, & que je suis fondé à penser qu'il a tiré de l'*Essai analytique* ? En effet, la suite de mes principes conduit à admettre, qu'il peut se faire des *peintures* dans ce *petit Cerveau* que l'Ame conserve *après la séparation du Corps grossier* : ce sont même ces *peintures* qui constituent, dans mes idées, le fondement physique de la Personnalité & qui lient l'État futur avec l'E'tat passé, &c. Ce n'est donc pas *dans le Corps auquel l'Ame a été unie* que gît *le fondement de la limitation de sa force & du développement de cette force*, comme le dit ici l'Anonyme.

Quoi qu'il en soit; rien de plus embarrassé que tout ce passage; rien de moins clair ni de moins harmonique avec le systême exposé en raccourci dans le premier Passage : c'est que l'Anonyme enchassoit dans le systême leibnitien une Piece détachée d'un autre systême qu'il n'avoit pas, sans doute, autant manié que celui de son Maître.

Je répugne toujours à accuser de plagiat notre savant Anonyme : mais quel nom donner, Messieurs, à ce qui résulte de la comparaison des deux Passages que je vais mettre sous vos yeux.

Institutions leibnitiennes, page 15 & 16. « Ces rapports » sous lesquels ces substances se montrent à nous, quoique

„ différens de ceux ſous leſquels elles ſe montreroient à des
„ Intelligences plus perçantes, ne laiſſent pas d'être très-réels,
„ & n'en découlent pas moins de l'Eſſence même de ces ſubſ-
„ tances, combinée avec la nôtre & avec notre Faculté d'ap-
„ percevoir. Si ces attributs ne ſont pas en eux-mêmes préci-
„ ſément ce qu'ils me paroiſſent être, néanmoins ce qu'ils me
„ paroiſſent être réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en
„ eux-mêmes & de ce que je ſuis par rapport à eux. „

Eſſai analytique, Préface page XVII. *Tous les rapports ſous leſquels les Subſtances ſe montrent aux différens Etres ſont très-réels, parce qu'ils découlent de l'Eſſence même des Subſtances combinée avec celle des Etres qui les apperçoivent. . . . Mais aſſurément ce qu'ils me paroiſſent être réſulte néceſſairement de ce qu'ils ſont en eux-mêmes & de ce que je ſuis par rapport à eux.*

Ne pourroit-on pas ſoupçonner que j'ai puiſé ces idées & ces expreſſions dans Leibnitz ou dans quelqu'un de ſes Diſciples ? Combien un tel procédé ſeroit-il éloigné de ma maniere de ſentir & de penſer ! Combien me reprocherois-je à moi-même une pareille réticence !

Je ſuis, &c.

A Genthod près de Geneve le 16. de Mars 1768.



VUE
DU
LEIBNITIANISME.



AVANT-PROPOS.

JE me suis déja occupé dans d'autres Écrits de divers points de la haute Philosophie de LEIBNITZ; mais il en est auxquels je n'ai touché qu'indirectement. Je reviendrai ici à cette Philosophie qui a eu tant de Partisans célebres & qui en a encore d'un mérite très-distingué. J'en esquisserai les principes fondamentaux de la maniere qui me paroît la plus facile à saisir, & je les rassemblerai ainsi dans un même Tableau. Le Titre général de *Vue* que je donne à ce court Écrit, indique suffisamment qu'il n'est pas proprement un Abrégé du Leibnitianisme, & qu'il n'est au vrai que le point de vue particulier sous lequel je me suis plu à envisager cette fameuse Doctrine.



L'Optimis.

L'OPTIMISME. (1)

La grande queſtion de l'Origine du Mal eſt une énigme propoſée aux Philoſophes de tous les Siecles & de toutes les Nations.

Chacun a dit ſon mot, & ce mot a été quelquefois une ſavante ſottiſe, d'autrefois une erreur dangereuſe, ſouvent une vaine conjecture. Leibnitz a paru enfin, & le Syſtême de ce Génie prodigieux eſt une des plus belles Productions de l'Eſprit humain.

Je ne ferai qu'eſquiſſer ce Syſtême & je laiſſerai aux jeunes Philoſophes le ſoin de finir les traits que je n'aurai qu'ébauchés.

L'Univers eſt l'enſemble des Choſes; cet Aſſemblage immenſe d'Etres divers a un Auteur, par la raiſon toute ſimple qu'un effet doit avoir une cauſe. Le Bon-Sens ſeul ſuffiroit pour découvrir que l'Univers n'a que les caracteres d'effet & point du tout celui d'un Etre néceſſaire.

L'Auteur de l'Univers a donc toute la Puiſſance, toute l'Intelligence, toute la Sageſſe que ſuppoſent la grandeur, les rapports & la fin de l'Univers.

Cet Auteur doit avoir en Soi la raiſon de ſon Exiſtence & dans ſes Perfections celle de l'exiſtence de tout ce qui eſt.

[1] Ce Morceau ſur l'*Optimiſme* a été compoſé & dicté en deux heures pour un jeune étudiant en Philoſophie le 8. de Juin 1766.

AVANT que d'être, l'Univers étoit possible; ceci revient à dire que les Choses prises séparément & dans leur ensemble ne renfermoient rien dans leurs idées qui s'exclût réciproquement.

MAIS, les idées des Choses & de leur Ensemble supposent une Intelligence qui les apperçoit & qui les compare. Elles existent donc dans cette Intelligence, & c'est dans ce sens que LEIBNITZ a dit que l'INTELLIGENCE DIVINE est la *Région éternelle des Possibles.*

L'UNIVERS actuel existoit donc de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN. Chaque Chose prise à part & dans ses liaisons étoit donc dans cet ENTENDEMENT ce qu'elle a été, ce qu'elle est & ce qu'elle sera.

CE qui fait qu'une Chose est ce qu'elle est, ce sont ses déterminations; & ces déterminations sont ses qualités originelles ou ce qui la constituoit dans les Idées de DIEU.

ET parce que DIEU ne peut pas plus changer ses idées que sa nature, il s'ensuit que ce que l'on nomme l'*Essence* des Choses est éternel & immuable.

IL ne faut pas un grand effort de Philosophie pour appercevoir que tout est lié dans la Nature; mais il en faut beaucoup pour suivre cette liaison & pour la développer.

TOUT ce qui est a *une raison suffisante* de son existence: cette proposition est encore du ressort du simple Bon-Sens; car le simple Bon-Sens nous montre assez que chaque Chose pourroit être autrement qu'elle n'est. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *contingence.*

L'Optimis.

Ainsi, chaque état d'un Corps organifé doit avoir fa raifon dans l'état qui a précédé immédiatement: car s'il étoit poffible de concevoir un état intermédiaire entre ces deux états, il n'y auroit point de raifon fuffifante du paffage de l'un à l'autre. Il y auroit donc un effet fans caufe.

Par une fuite du même principe il ne doit rien fe trouver d'*ifolé* dans l'Univers. La raifon de chaque Chofe doit fe trouver dans celles avec lefquelles elle a des rapports: la raifon de celles-ci dans d'autres, & l'Univers entier, qui eft l'Enfemble de toutes les Chofes, eft par conféquent un *Tout fyftématique.*

Si donc tout eft enchaîné & dans l'ordre des Coexiftans & dans l'ordre des Succeffifs, il fuit évidemment qu'on ne pourroit rien retrancher, ajouter ou changer à l'Univers fans détruire le Syftême ou fans faire un autre Univers.

Il faut développer un peu plus ceci. Chaque Etre eft déterminé & par fa nature & par fes rapports ou par la place qu'il occupe dans le Syftême; & comme chaque Etre eft contingent, il eft évident que chaque Etre auroit pu être autrement.

Chaque Etre pouvoit donc fournir à d'autres combinaifons, & comme chaque combinaifon renfermoit les Élémens d'un autre Univers, il y avoit dans l'Entendement divin une infinité d'Univers *poffibles.*

Chaque Univers avoit un Adam différent, & tous ces Adams avoient quelque chofe de commun & quelque chofe de propre.

Ils *afpiroient donc tous à l'exiftence*, comme parle notre Métaphyficien; car ils étoient tous poffibles.

Le

Le *Possible* dont il s'agit ici est le Possible *intrinseque*; l'actualité de tel ou de tel Possible dépendoit originairement de la CAUSE qui pouvoit l'actualiser.

CETTE CAUSE étant Intelligente & Sage n'a pu agir que conformément à sa Sagesse. Sa Puissance s'étendoit à tous les Possibles ; mais la Puissance considérée en soi est une Faculté aveugle & indéterminée.

IL faut des raisons à ces déterminations, & ces raisons ne sauroient se trouver que dans la Sagesse.

LA *Sagesse* consistant dans le choix des meilleurs moyens & de la meilleure fin, la SOUVERAINE SAGESSE n'a pu être déterminée à donner l'existence à cet Univers préférablement aux autres Univers *possibles*, (2) que parce qu'il renfermoit dans sa totalité une plus grande somme de Bien & une moindre somme de Mal.

LE mal entroit donc ici comme condition du Bien. L'ADAM qui a été choisi renfermoit donc dans ses suites une plus grande somme de Bien que tous les autres ADAMS possibles.

ET il ne faudroit pas dire que DIEU pouvoit retrancher de cet ADAM qui a été choisi, le *péché* qui a produit la mort. Ce retranchement en auroit fait un autre ADAM, & cet autre ADAM un autre *Univers.* Ce seroit donc vouloir que la SOUVERAINE SAGESSE eût préféré un moindre Bien à un plus grand Bien.

ET comme dans ce Systême *le présent est toujours gros de*

(2) J'AI hasardé ailleurs ma pensée sur ce choix du meilleur Univers entre tous les Univers possibles; idée plus poëtique, sans doute, que philosophique. Voy. *Essai de Psychologie.* Chap. LVI. *Essai analyt.* §. 159.

L'OPTIM.

l'avenir, pour m'exprimer avec l'Auteur, on peut dire auffi que le Mal eft toujours gros du Bien.

Il n'y a donc point proprement de Mal *abfolu*; tout Mal dérive d'un Bien qui n'auroit pu exifter fans ce Mal, ou tout Mal produit un Bien qui n'auroit pu exifter fans lui.

Ne nions point qu'il y ait du Mal dans le Monde; ce feroit nier fa propre exiftence: mais portons un œil philofophique fur l'Origine & fur les fuites du Mal.

La Beauté n'eft pas dans chaque Partie individuelle: elle eft dans l'Enfemble qui réfulte des rapports où de la combinaifon de toutes les Parties.

Un Syftême fi harmonique fuppofe néceffairement les Loix les plus fimples & les plus fécondes; & c'eft dans la fimplicité & dans la fécondité de ces Loix que confifte principalement la Beauté de l'Univers.

Les Loix des Etres dérivent de leur nature & de leurs relations. Elles fe diverfifient donc comme les Etres. Elles font invariables comme les Effences; & ce que nous regardons comme une *exception*, dérive encore des Loix ou n'en eft qu'une modification.

Les Etres purement matériels font gouvernés par les Loix du Mouvement: les Etres purement fentans font gouvernés par les Loix du Sentiment: les Etres intelligens le font par les Loix de la Raifon.

Les Loix de la Raifon font dans les motifs; ceux-ci dans les idées que l'Entendement fe forme des Chofes; ces idées dans l'action des objets fur les Sens, qui tient elle-même à la place que l'Individu occupe dans le Syftême.

L'HOMME se détermine donc sur les idées qu'il a des Choses; & parce qu'il n'agit qu'en vue de son Bonheur, ses actions sont déterminées par les idées qu'il se forme du Bonheur.

IL n'est donc jamais plus *libre*, que lors qu'il se détermine en vue de son Bonheur; & cette détermination est *certaine* parce qu'elle dépend essentiellement de la *nature* de l'Intelligence.

DIEU, qui connoit cette Intelligence, parce qu'il l'a faite, & qui l'a faite, parce qu'elle entroit dans le Plan du *Meilleur*; DIEU, dis-je, a prévu de toute éternité les déterminations des Etres intelligens, & cette Prévision ne nuit point à la *Liberté*, puis qu'elle a sa source dans la nature même de la Liberté & de la Volonté qui supposent toujours des motifs. A parler métaphysiquement, DIEU ne *prévoit* pas; mais il voit: & il voit les rapports de tels ou de tels motifs à telle ou telle Intelligence particuliere.

AINSI, dans le systême dont je crayonne les principes, la *Nécessité morale* n'est que la parfaite certitude. Le contraire de chaque détermination étoit possible *en soi*, puisque l'Activité ou la Liberté de chaque Etre intelligent pouvoit s'étendre à une multitude de cas différens; mais il ne l'étoit pas d'une maniere *extrinseque*; je veux dire, dans le rapport à l'Etre particulier intelligent & à une situation donnée de cet Etre.

LES Récompenses & les Peines sont donc justes. Elles sont l'appréciation des Etres moraux. Les Peines sont encore des moyens naturels de ramener le Pécheur à l'Ordre.

LA Priere entroit aussi dans le Plan général, parce qu'elle a été prévue comme tout le reste, & qu'elle faisoit partie

L'OPTIM.

de l'Ensemble des Causes morales dans l'Ordre de l'ENTENDEMENT DIVIN.

JE m'arrête ici : il faut voir dans l'ingénieux Dialogue qui termine la *Théodicée*, le développement des principes de l'Auteur sur l'Origine du Mal moral ; & l'on conviendra qu'on ne sauroit rien imaginer de plus beau & de plus consolant que le systéme dont je viens de tracer la foible esquisse. (3)

(3) VOICI le précis que l'inimitable FONTENELLE [*] nous donne de l'agréable fiction de notre sublime Métaphysicien. " SEXTUS, Fils de TARQUIN le superbe, va consulter APOLLON sur sa destinée : le Dieu lui prédit qu'il violera LUCRECE. SEXTUS se plaint de la prédiction : APOLLON répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'est que devin, que JUPITER a tout réglé, & que c'est à lui qu'il faut se plaindre....... SEXTUS va à Dodone se plaindre à JUPITER du crime auquel il est destiné. JUPITER lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome ; mais SEXTUS déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'espérance d'être Roi, & s'en va. Après son départ le Grand-Prêtre THÉODORE demande à JUPITER, pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à SEXTUS. JUPITER envoie THÉODORE à Athenes consulter MINERVE. Elle lui montre le Palais des destinées, où sont les Tableaux de tous les Univers possibles, depuis le *pire* jusqu'au *meilleur*. THÉODORE voit dans le meilleur le crime de SEXTUS, d'où nait la liberté de Rome, un Gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du Genre-humain, &c. THÉODORE n'a plus rien à dire. " J'ajoute, que la Déesse montre au Grand-Prêtre dans cette suite de Tableaux une multitude de SEXTUS différens, qui répondent à autant d'Univers possibles : dans l'un de ces Tableaux est un SEXTUS qui vit heureux à Corinthe ; dans un autre un SEXTUS qui devient Roi de Thrace ; dans un autre un *SEXTUS content d'un état médiocre, en un mot des SEXTUS de toute espece, qui ont tout ce qu'on connoit du véritable SEXTUS ; mais non pas tout ce qui est déja dans lui, sans qu'on s'en apperçoive, ni par conséquent tout ce qui lui arrivera encore. Vous voyez*, ajoute MINERVE à THÉODORE, *que mon Pere n'a point fait SEXTUS méchant ; il l'étoit de toute éternité ; il l'étoit toujours librement ; mon Pere n'a fait que lui accorder l'existence, que sa Sagesse ne pouvoit refuser au Monde où il est compris : il l'a fait passer de la Région des possibles à celle des Etres actuels. Le crime de SEXTUS sert à de grandes choses*, &c. *Théod.* pag. 398. Edit. de 1720.

Mais, quand notre Métaphysicien introduit THÉODORE dans le Temple des

[*] Eloge de LEIBNITZ.

destinées, & qu'il feint que Minerve lui montre une multitude de Sextus possibles, qui different tous par des caracteres particuliers & qui entrent ainsi dans la composition d'autant de Mondes différens ; quand, dis-je, notre Métaphysicien feint de telles choses, sa Fiction ne peche-t-elle pas dans un point essentiel ? je m'explique.

Tous les Individus de l'Humanité participent à la même Essence. Considérés dans leur état primitif de Germes ils ont tous essentiellement les mêmes Puissances corporelles & les mêmes Puissances intellectuelles. Je ne veux pas dire néanmoins que tous les Germes humains étoient parfaitement semblables : je veux dire seulement, qu'il n'y avoit pas originairement entr'eux des différences telles que le Caractere du vrai Sextus résultât nécessairement de ces différences primitives ou originaires. Ce sont manifestement les circonstances extérieures dans lesquelles chaqu'Individu de l'Humanité se trouve placé, qui déterminent le plus son Caractere moral. J'entends par ces circonstances le climat, le genre de vie, l'éducation, les exemples, &c. J'accorde bien qu'il peut se trouver originairement dans les Germes quelques variétés qui influent ici jusqu'à un certain point, des variétés qui enveloppent de certaines dispositions particulieres : mais, combien est-il évident que cette influence est un infiniment petit comparée à celle des circonstances extérieures dont j'ai parlé ! Qui ne voit encore, qu'il faut joindre à ces circonstances l'acte de la génération, qui modifiant plus ou moins l'état primitif des Germes, leur imprime des dispositions que les autres circonstances extérieures peuvent fortifier ou développer plus ou moins.

Ainsi, ce ne sont point proprement *différens Sextus possibles* que renferme le Palais des destinées dans l'ingénieuse Fiction de Leibnitz : cette dénomination de *Sextus* est trop particularisante, si je puis m'exprimer de la sorte : ces prétendus Sextus auroient pu tout aussi bien devenir des Brutus, des Fabius, des Catons, &c. s'ils avoient obtenu une autre place dans le Système du Monde. Ces prétendus Sextus étoient donc, en quelque sorte, ce que sont en Algèbre les Quantités *inconnues*, qui doivent être désignées par des x ou des y & non par des a & des b. Je m'exprimerai encore par une autre comparaison : les Sextus de notre Philosophe sont autant de Pierres semblables prises dans la même Carriere, qui suivant qu'elles sont taillées doivent occuper dans le Bâtiment telle ou telle place déterminée : mais la Pierre x étoit susceptible de la même coupe que la Pierre a, &c. Tandis que Leibnitz comparoit ses *Sextus possibles*, son Esprit retenoit donc beaucoup trop des caracteres du vrai Sextus.

Somme totale : un certain Homme *déterminé*, un Homme a & non x n'est pas *déterminé* par ses Puissances *originelles*, puisque ces Puissances sont en elles-mêmes *indéterminées*. Un certain Homme n'est ce qu'il est, a & non pas b, que par ses modifications acquises. Il n'est un *Sextus* & non un *Brutus*, que parce qu'il a reçu du dehors des modifications que Brutus n'avoit pas reçues.

Et il ne faudroit pas dire avec Leibnitz, que Sextus pouvoit aller à Corinthe ou aller en Thrace, &c. toutes ces possibilités & mille autres qu'on pourroit feindre ne seroient ici d'au-

L'OPTIM.

cune considération ; parce que SEXTUS étoit déja tout formé, & qu'il résultoit de ses déterminations acquises qu'il iroit à Rome, qu'il y violeroit LUCRECE, &c. Il étoit donc moralement impossible que SEXTUS ne fit pas ce que l'Histoire nous en raconte : il n'y avoit donc qu'un seul SEXTUS dans l'Ensemble des Possibles. Et si l'on vouloit prendre SEXTUS de plus haut & avant même qu'il eût contracté aucune détermination particuliere, ce ne seroit plus un *SEXTUS* qu'on auroit alors ; ce seroit simplement un certain Germe d'Homme, qui auroit pu donner un BRUTUS tout aussi bien qu'un SEXTUS.

Appliquez à ADAM ce que je viens de dire de SEXTUS, & vous n'aurez plus une infinité d'ADAMS *possibles*. Il ne vous restera que l'ADAM qui a existé, & dont vous pourrez dire avec LEIBNITZ, *qu'il avoit été tel de toute éternité dans les idées de l'ENTENDEMENT DIVIN :* ce qui reviendra à dire, que dans l'Univers qui a été appellé à l'existence, il devoit y avoir un certain Etre intelligent & moral qui possédât le Pouvoir physique d'observer ou de violer une certaine Loi & qui la violeroit.



LES MONADES.

MONADES.

L'École définissoit l'Etendue, *ce qui a des Parties hors des Parties* : elle ne savoit pas qu'elle ne définissoit rien ; car ces Parties sont encore de l'Etendue.

Les Atomistes modernes nous représentent l'Etendue matérielle comme un composé d'Atomes ou de Particules insécables : ils veulent donner à entendre par ce dernier mot, qu'il n'est dans la nature aucune Force capable de diviser les Atomes.

Mais, cette Philosophie corpusculaire ne nous éclaire pas plus sur la nature de l'Etendue matérielle, que la Philosophie de l'École.

DIEU, qui est la Cause efficiente de toute Réalité, ne produit pas les Possibilités.

C'est par ses déterminations idéales & par leurs convenances qu'une Chose est possible.

Il faut donc montrer comment l'Étendue matérielle est possible.

Elle est évidemment un *Composé.* Il n'est pas moins évident que la raison du Composé ne peut être dans le Composé même, en tant que composé.

La raison du Composé doit donc se trouver dans des Etres simples.

MONADES. Ce font de femblables Etres que LEIBNITZ a nommés des *Monades* ou des *Unités*.

L'ÉTENDUE eft donc un *Agrégat* de ces Unités.

ELLES exiftent à part les unes des autres, & la perception que nous nous formons de l'Etendue réfulte des rapports que les Monades foutiennent avec nous par leur Activité combinée avec la nôtre.

DES Etres fimples ne peuvent différer entr'eux par la grandeur, par la figure ni par les autres qualités fenfibles que nous attribuons au Corps. Tout cela eft incompatible avec la fimplicité.

IL faut pourtant que les Etres fimples aient leurs différences intrinféques. S'ils étoient tous exactement femblables, ils ne pourroient différer que par la pofition.

MAIS, alors il n'y auroit aucune raifon fuffifante du choix du CRÉATEUR dans la place qu'il auroit affigné à chaque Etre fimple; puifque leur parfaite reffemblance LUI auroit permis de fubftituer indifféremment l'un à l'autre.

OR, cette parfaite *indifférence* répugne aux notions de la Liberté.

LES Monades font donc toutes variées ou différenciées ; & parce qu'elles font des Etres abfolument fimples, elles ne peuvent fe différencier que par leur *Activité*.

LE degré d'Activité varie donc dans chaque Monade, & l'Activité de la même Monade varie fans ceffe.

IL

IL n'y a donc pas deux Monades qui se ressemblent, & la même Monade ne ressemble pas à elle-même deux instans. MONADES.

L'ACTIVITÉ des Monades est leur *tendance* à produire de certains effets.

CETTE tendance est une véritable *action*; mais toute action suppose une réaction.

AINSI, les Monades agissent & réagissent les unes sur les autres suivant des Loix invariables. (1)

L'ASSEMBLAGE de ces Loix compose le *Systême général* de l'Univers.

LA raison du Systême général est donc dans les Systêmes *particuliers*; la raison de ceux-ci dans les Agrégats des Etres simples qui les composent; la raison des Agrégats est dans les Monades qui en sont les Élémens; la raison des Élémens est dans la RAISON ÉTERNELLE.

C'EST par leur action réciproque que les Etres simples sont liés entr'eux. Un Etre simple qui seroit isolé seroit sans action, & l'existence d'un tel Etre seroit sans raison suffisante.

IL faut donc que toutes les Monades soient enchaînées en-

[1] ON verra ailleurs, que dans le *Leibnitianisme* rigoureux il ne sauroit y avoir d'action & de réaction des Monades les unes sur les autres; tout s'y réduit à la simple *représentation*. Mais, cette maniere d'envisager les Monades est si prodigieusement abstraite que je n'ai pu me flatter d'en donner une idée nette à mes Lecteurs. J'ai donc préféré un point de vue qui choquât moins les notions communes ou qui révoltât moins les Sens. J'ai cru que je devois donner un Corps à cette Philosophie si prodigieusement subtile, pour que mon Lecteur pût, en quelque sorte, la palper.

MONADES.

tr'elles par des actions réciproques & que les Agrégats qu'elles forment soient pareillement enchaînés entr'eux.

L'UNIVERS est donc un Tout immense qui concentre, en quelque sorte, toutes les *Unités* dans une seule Unité.

TOUTES les Parties de l'Univers sont donc en rapport entr'elles & au Tout; & c'est dans ce sens qu'on peut dire que chaque Monade est un *Miroir de l'Univers*: car chaque Monade étant en rapport avec ses voisines, celles-ci avec d'autres, ces dernieres avec d'autres encore, &c. &c.; il s'ensuit que l'Intelligence qui connoîtroit à fond tous les rapports d'une seule Monade, en déduiroit par une série nécessaire la Théorie de l'Univers.

IL suit encore de cet enchaînement universel qu'il n'y a point de Vuide. Tout est *plein* parce que tout est *lié*.

MAIS ces mots de *Vuide* & de *Plein* n'ont pas ici le même sens que chez les Newtoniens & les Cartésiens. Des Etres simples n'ont aucun rapport avec le Vuide & le Plein. Ce seroit donc très-mal à propos que l'on tourneroit ici contre le Leibnitianisme les argumens Newtoniens en faveur du Vuide. Le Plein leibnitien est, en quelque sorte, métaphysique. Il peut s'exprimer par cette proposition; *qu'il n'est aucun point assignable dans l'Univers où il n'y ait pas une action & une réaction.*

JE m'exprime en d'autres termes: un Monde plein d'Ames seroit-il plein? L'habitude que nous avons de peindre tout est un obstacle à bien saisir ceci: Mde. DU CHATELET ne me paroit pas l'avoir assez bien compris ou l'avoir rendu comme il demandoit à l'être. (2)

(2) *Institutions Physiques*; Chap. VII, VIII. Cet excellent Ouvrage est, je

MONADES.

Nous manquons de moyens pour appercevoir les Etres simples. Nous n'appercevons que les Agrégats qui résultent de leur union.

Nous n'avons donc que des perceptions confuses de l'Etendue matérielle. C'est ainsi, à peu près, que dans une couleur verte nous ne démêlons pas le jaune & le bleu qui entrent dans sa composition, & c'est précisément de cette confusion même que naît la perception du vert.

Il en va de même de l'Etendue; parce que nous ne pouvons démêler les Etres simples qui la composent, nous n'en appercevons que l'effet total, & la perception de cet effet total, qui est très claire, est ce que nous nommons *l'Etendue matérielle.*

Ainsi, toutes les Activités particulieres d'une Etendue quelconque concourent dans cette Etendue à produire un effet général, & cet effet est le seul objet de notre perception.

L'Étendue matérielle n'est donc, à notre égard, qu'une simple apparence, un *phénomene.*

La réalité n'est que dans les Etres simples, dont l'action ou plutôt les actions conspirantes produisent le phénomene.

Si donc notre maniere d'appercevoir venoit à changer; si nous venions à démêler les Etres simples, nous perdrions aussitôt la perception de leur effet total, & par conséquent celle

crois, le premier qui ait été publié en France pour donner aux François une idée du *Leibnitianisme.* Il est écrit avec goût, & la profondeur n'y nuit point à la clarté. J'ai profité avec reconnoissance des choses très-instructives qu'il renferme sur la Philosophie de Leibnitz ou de son Disciple le célebre Wolf.

MONADES.

de l'E'tendue. Nous appercevrions les E'lémens de l'Étendue & point du tout l'E'tendue.

Le degré de confusion ou de distinction dans les perceptions des différens Ordres d'Intelligences suffit donc pour varier à leurs yeux le spectacle de l'Univers. Il peut donc exister des Intelligences pour lesquelles il n'y a point d'Étendue. Elles sont, sans doute, amplement dédommagées de cette privation par les connoissances que leur procurent les perceptions si prodigieusement multipliées & variées des Etres simples & de leurs rapports divers.

Puis donc que l'E'tendue matérielle n'est qu'un pur phénomene relatif à notre maniere d'appercevoir, il est bien clair que tout ce que nous nommons *Substance* n'est non plus qu'un pur phénomene; car tout ce que nous désignons par ce terme générique n'est qu'un *Agrégat* d'Etres simples.

Les Touts particuliers ou concrets ne sauroient être de véritables Substances. Ils n'ont point d'existence propre; ils n'existent qu'en vertu des Etres simples de la réunion desquels ils résultent.

Ceci étoit facile à découvrir sans le secours du Leibnitianisme: il ne falloit que méditer un peu sur la nature des Corps particuliers que nous gratifions du titre de *Substance*. Il est de la plus grande évidence que chaque Corps particulier n'est qu'un assemblage de Parties; celles-ci ne sont elles-mêmes qu'un assemblage de Particules; celles-ci de Particules plus petites encore. En poussant cette décomposition jusqu'à son dernier terme, on seroit arrivé aux Monades; mais on s'étoit arrêté aux Atomes.

Ainsi, comme une Montre n'est pas une Substance, aucun

Corps particulier n'eſt une Subſtance. Le Corps en général n'étant que l'idée abſtraite des Corps particuliers, n'eſt pas plus une Subſtance. MONADES.

Ce ne ſont donc que des phénomenes *ſubſtantifiés* que nous appercevons ; les véritables Subſtances nous demeurent voilées.

Les Corps ne nous ſont connus que par leurs Qualités ſenſibles. Nous diſtinguons ces Qualités en eſſentielles & accidentelles.

Nous nommons *eſſentielles* toutes les Qualités à la collection deſquelles la notion du Sujet eſt attachée.

L'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie ſont ainſi des Qualités eſſentielles à la Matiere. Nous ne pouvons la concevoir ſans elles ; mais nous pouvons par abſtraction les conſidérer ſéparément.

Nous nommons *accidentelles* toutes les Qualités qui peuvent être ou n'être pas dans le Sujet ſans que ſa nature change.

Nous entendons par la *nature* d'un Sujet ſon *Eſſence* ou *ce qui fait qu'il eſt ce qu'il eſt.*

La Figure, le Mouvement, la Dureté, la Couleur, &c. ſont des Qualités accidentelles de la Matiere.

Les Qualités eſſentielles ſe nomment des *Attributs*, les accidentelles des *Modes* ou manieres d'être.

C'est dans les Composés que nous obſervons des Attributs & des Modes. Les Compoſés ne ſont rien par eux-mêmes.

MONADES. Tout ce qu'ils font, toutes les apparences fous lefquelles ils fe montrent à nous dépendent des Etres fimples ou des Monades dont ils ne font que les Agrégats.

La raifon des Attributs & des Modes des Compofés eft donc originairement dans les Monades.

Mais, les Attributs & les Modes ne font au fond que des effets que les Compofés exercent fur nous ou les uns fur les autres & les uns par les autres.

Il y a donc dans les Corps des Caufes fecretes en vertu defquelles ils produifent en nous les perceptions de l'Etendue, de la Solidité, de la Figure, du Mouvement. &c. &c.

Et comme tout ce qui eft dans les Compofés dérive primitivement des Etres fimples, c'eft dans les Etres fimples qu'il faut chercher les Caufes fecretes des effets des Compofés.

Qui dit une Caufe dit un Pouvoir d'agir ou de produire certains effets. C'eft ce que nous exprimons encore par les termes un peu vagues de *Force* ou *d'Activité*. Leibnitz définit la *Force*, le Principe *qui a en foi* la raifon fuffifante de l'actualité de l'action.

Les Monades font donc douées de force ou d'activité.

Mais, les Attributs ne dérivent pas les uns des autres : ils ne font pas caufes les uns des autres. L'Etendue n'eft pas caufe de la Solidité; celle-ci de la Force d'inertie; cette derniere ne l'eft pas non plus de la Force motrice, puifqu'elle lui réfifte.

Il faut donc qu'il y ait dans les Monades différentes Forces

qui correfpondent aux différentes perceptions que nous avons des Attributs. Il y a donc dans les Monades des Forces repréfentatrices de l'Etendue matérielle, du Mouvement, de la Refiftance.

ENTENDEZ par ce terme de *repréfentatrices* la capacité de produire tous les effets que notre maniere de concevoir a attachés à l'Etendue, à la Force motrice, à la Force d'inertie.

LES Modes dérivent des Attributs. La Figure dérive de l'Etendue; le Mouvement de la Force motrice, &c.

LES Forces *primitives* des Monades éprouvent donc des modifications qui correfpondent aux perceptions que nous avons des Modes de la Matiere.

LES Monades font donc effentiellement actives ou ce qui revient au même, elles font dans une action perpétuelle : & il faut bien que cela foit, puifque la Matiere ne ceffe point de fe montrer à nous fous les mêmes Attributs, & que ces Attributs ne font que les effets de l'activité des Etres fimples qui font les vrais Elémens de la Matiere.

C'EST dans cet Efprit que LEIBNITZ difoit ; que les *véritables Subftances étoient néceffairement actives.* Elles le font en effet, puifque ce qu'elles nous paroiffent être réfulte de leur Activité & de fes Modifications diverfes.

SI quelqu'un avoit de la peine à concevoir cette action perpétuelle des Monades, je lui ferois remarquer ; que les Corps qui tombent fous nos Sens ont toutes leurs Parties intégrantes dans un mouvement perpétuel, mais infenfible. Ceci eft déja bien évident des Corps organifés. Ils naiffent, fe nourriffent, croiffent, engendrent, dépériffent : combien toutes ces actions

MONADES.

vitales suppofent-elles de mouvemens inteftins dans les plus petites Parties de ces Corps? Il eft exact de dire, que leur état n'eft pas le même deux inftans, & qu'il n'y a pas dans toute la durée de leur vie deux inftans qui fe reffemblent.

Il eft aifé de prouver qu'il en eft de même des Corps bruts. Ils font continuellement foumis à l'action de la Pefanteur, à celle du Feu, de l'Air, de l'Eau & de quantité d'autres Matieres plus ou moins fubtiles. Leurs Parties infenfibles participent à toutes ces petites impulfions. La chaleur feule dont le degré varie à chaque inftant tient tous les Corps dans un état d'ofcillation perpétuelle.

L'ACTIVITÉ des Monades eft le principe de tous ces mouvemens, & les effets qui tombent fous nos Sens font les derniers réfultats de cette Activité.

MAIS, il n'y a point d'action fans réaction. Si les Monades étoient ifolées, leur Activité ne pourroit fe déployer; car il faut à une Force un Sujet auquel elle s'applique.

LES Monades font donc liées les unes aux autres, & elles agiffent & réagiffent réciproquement les unes fur les autres.

LES Agrégats qu'elles forment par leur union exercent pareillement les uns fur les autres une action & une réaction réciproques.

DE la combinaifon de ces actions des Forces *primitives* réfultent les Forces *dérivatives*.

LES Leibnitiens entendent donc par les Forces *primitives* celles qui font effentielles à chaque Monade confidérée en elle-même.

ILS

Ils entendent par les Forces *dérivatives*, celles qui résultent de l'action combinée de différentes Monades ou de différens Agrégats. MONADES.

Les Forces dérivatives donnent naissance aux Loix du Mouvement.

En vertu de la Force motrice primitive inhérente à chaque Monade elle a une tendance à changer de lieu. Toutes les Monades d'un Agrégat quelconque ayant la même tendance, le choc en détermine l'effet.

La Force d'inertie primitive est la raison suffisante de la quantité du Mouvement, comme elle l'est de sa communication & de la persévérance du Corps dans le même état soit de mouvement soit de repos.

Sans cette Force d'inertie il n'y auroit point de raison suffisante pourquoi un rayon de Lumiere ne déplaceroit pas le Globe de la Terre. Mais, chaque Monade ayant sa Force d'inertie primitive, l'Inertie totale d'un Agrégat est la somme de toutes les Inerties particulieres des Monades qui le composent.

Ainsi, le Mouvement se communique & se conserve dans un rapport direct aux Forces actives & aux Forces passives des divers Agrégats.

La Force *passive* est ici la Force d'*inertie*. Ce mot *passive* ne doit pas être pris au sens étroit, puisque la résistance est une véritable action.

Les Forces actives & les Forces passives sont ainsi les Principes premiers de tous les effets que nous observons dans la Nature.

MONADES.

LA Force active d'un Agrégat ou d'un Corps est donc le résultat de toutes les Forces particulieres des E'lémens qui le composent. Sa Force passive est le résultat de toutes les résistances particulieres des E'lémens.

MAIS, parce que nous ne pouvons pas démêler toutes ces Activités & ces Résistances particulieres, le Mouvement & la Résistance ne sont pour nous, comme l'E'tendue, que des phénomenes ou des apparences. Le Mouvement nous paroît une Force ajoutée au Corps. Nous nous représentons le Mouvement comme une Substance, dont les Modes, sont la vitesse & la direction.

CETTE maniere de voir & de concevoir est relative à la limitation ou à l'imperfection de nos Facultés. Si nous pouvions atteindre jusqu'aux E'lémens des Composés; si nous avions des notions distinctes des déterminations internes ou de l'Activité de chaque E'lément ou Monade, nous verrions distinctement comment le Mouvement s'engendre de toutes les Activités particulieres. Nous ne l'imaginerions plus comme un Etre distinct, nous le verrions dans les Monades mêmes ou plutôt nous ne verrions que les Monades produisant tel ou tel effet par telle ou telle modification de leur Activité. Nous ne distinguerions point cete Activité de la Monade où elle réside: ces deux choses s'identifieroient. (3).

L'ACTIVITÉ est donc une réalité de la Monade, puisqu'elle constitue son Essence. L'E'tendue n'est donc point une réalité, puisque la Monade est absolument simple. Mais, les Monades

(3) JE prie qu'on se souvienne de ce que j'ai dit plus haut dans une courte Note; que je ne traitois pas ici du *Leibnitianisme*, pris dans toute sa rigueur: car dans la rigueur métaphysique du Systême Leibnitien, il n'y a point du tout de *Mouvement* ou de transport d'un lieu dans un autre; puisque des Etres simples n'ont point de rapport au lieu.

MONADES.

exiſtent à part les unes des autres; leur Agrégat doit donc nous paroître de l'E'tendue. Dans chaque point de cette E'tendue, il y a une action, & l'action d'une Monade n'eſt pas celle d'une autre Monade. Nous ne demêlons pas toutes ces actions; elles doivent donc ſe confondre dans notre Ame ſous l'image d'une certaine E'tendue.

SI nous analyſons ce que nous entendons par le mot de *Force* ou d'*activité*, nous reconnoîtrons bientôt que tout ſe réduit pour nous à la ſimple capacité de produire un certain effet. Nous ignorons profondément ce qu'une Force eſt en elle-même; nous ne la connoiſſons que par ſes effets, & ces effets nous ne les connoiſſons encore que très-imparfaitement. Un Corps en choque un autre qui eſt en repos: que voyons-nous? le Corps choqué change de lieu; il s'applique à différens points d'un eſpace que nous imaginons; nous meſurons ſa viteſſe; nous jugeons de ſa direction; &c. mais tout cela n'eſt encore, encore une fois, qu'une collection d'effets, & la Force qui les produit nous échappe entiérement. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inſtant nous eſt auſſi profondément inconnue que toute autre Force.

LES Compoſés périſſent préciſément parce qu'ils ſont compoſés. Ils ſe décompoſent ou ils ſont décompoſés.

LES Monades ou les Etres ſimples ne périſſent point, préciſément parce qu'ils ſont ſimples. Ils ne peuvent ſe réſoudre en d'autres Etres. (4)

(4) LEIBNITZ diſoit, *qu'il n'y a point de diſſolution à craindre pour les Monades; parce qu'on ne peut concevoir aucune maniere dont une Subſtance ſimple peut naturellement finir.* Il ajoutoit; *que les Monades ne peuvent ni commencer ni finir que dans un inſtant; c'eſt-à-dire, qu'une Monade ne peut commencer que par la création ni finir que par l'annihilation.* Il diſoit encore; *qu'une Monade ne peut être altérée ou changée dans ſon intérieur,*

MONADES.

Les Composés sont plus ou moins composés. Le Microscope nous montre ici une progression qui épuise notre admiration. Plus la composition augmente, plus la décomposition devient facile : une plus grande composition soumet le Composé à l'action d'un plus grand nombre de Causes décomposantes.

Les Corps qui tombent sous nos Sens sont composés de Corps plus petits ; ceux-ci de Corpuscules ; ces Corpuscules, de Corpuscules plus petits ; ceux-ci, de Corpuscules plus petits encore, & ainsi, dans une progression dont l'imperfection de notre vue & de nos Instrumens ne nous permet pas d'assigner le dernier terme.

La Métaphysique seule nous montre qu'il est ici un *dernier terme*, & que ce terme est dans l'Être simple.

La divisibilité de la Matiere à l'infini est donc une vérité géométrique & une erreur physique ; car tous nos raisonnemens sur l'Infini géométrique ne reposent que sur l'Étendue abstraite. L'Etendue concrete est nécessairement déterminée.

Les Corpuscules qui composent les Corps peuvent se diviser en *primitifs* & en *dérivés*.

Les Corpuscules *primitifs* sont formés d'Etres simples.

puisqu'on ne peut concevoir en elle ni transposition ni aucun mouvement intérieur. Il se servoit à ce sujet d'une expression fort singuliere ; *les Monades*, disoit-il, *n'ont point de fenêtres par où quelque chose puisse entrer ou sortir.* Je tire ce Passage de l'Écrit intitulé : *Principia Philosophiæ ; seu Theses in gratiam Principis* EUGENII ; IV, VI, VII. C'est sur-tout dans ce petit Ecrit qu'il faut chercher la véritable maniere de penser de LEIBNITZ sur les divers Sujets de Métaphysique & de Cosmologie dont il s'étoit occupé : il le composa deux années avant sa mort ; c'est-à-dire en 1714, & on peut le regarder, en quelque sorte, comme son Testament philosophique. Le grand Prince pour lequel il l'avoit composé le rend plus intéressant encore.

Les Corpuscules *dérivés* sont formés de Corpuscules primitifs.

MONADES.

Les Corpuscules *dérivés* peuvent se diviser en divers *Ordres*. Les Corpuscules formés de Corpuscules primitifs sont des Corpuscules dérivés qu'on nomme du *premier Ordre*. Les Corpuscules formés de ceux-ci sont des Corpuscules du *second Ordre*; les Corpuscules du second Ordre composent les Corpuscules du *troisieme Ordre*, &c. &c.

Tous les Composés peuvent donc se résoudre enfin dans leurs premiers E'lémens, & ces E'lémens sont les Etres simples, au-delà desquels la résolution ne peut aller.

Ainsi, les Qualités sensibles des Composés de tous les Ordres ont pour raison primitive les déterminations internes des Etres simples.

La *Perceptibilité* a de la convenance avec la simplicité : et s'il y a plus de Beauté où il y a plus de Perfection, & plus de Perfection où il y a plus de Facultés réunies, les Monades seront encore douées de perceptions, & ces perceptions les différencieront les unes des autres. (5).

(5) Je dois le faire remarquer. Ce n'étoit pas simplement sur la convenance que l'on conçoit entre la Perceptibilité & la simplicité que Leibnitz se fondoit pour attribuer des perceptions à ses Monades. Ce point est un des plus difficiles ou des plus abstraits de sa Doctrine. Il faut d'abord l'écouter lui-même : j'essayerai ensuite de l'expliquer en exposant briévement la maniere dont je conçois sa pensée.

" Les Monades, dit-il, sont sujettes „ au changement, & même le change„ ment dans chacune d'entr'elles est „ continuel. „

" Les changemens naturels des Mo„ nades partent d'un Principe interne ; „ puisqu'aucune Cause extérieure ne „ peut influer dans leur intérieur. „

" La Force n'est autre chose que le „ Principe des changemens. *Principes* „ *Philos.* X, XI. „

Il n'y a pas ici de difficulté à saisir la pensée du Métaphysicien. On comprend facilement que les Etres naturels changent sans cesse. Suivant l'Au-

MONADES. Les perceptions de chaque Monade seront relatives à la place que cette Monade occupera dans le Systême général.

teur le Principe de ces changemens est dans les Monades dont l'état varie continuellement. Mais comme les Monades ne peuvent rien recevoir du dehors, ce n'est pas du dehors que viennent les changemens continuels qu'elles éprouvent. La Cause ou le Principe de ces changemens est dans la *Force* ou l'*Activité* dont elles sont douées & qui se déploie suivant certaines Loix.

" Il faut aussi, continue l'Auteur, „ qu'outre le Principe des changemens, „ il y ait quelque *Schema* de ce qui „ est changé, qui fasse, pour ainsi „ dire, la spécification & la variété „ des Substances simples. „

" Cette espece de Schema doit envelopper la multitude dans l'unité „ ou dans le simple: car dans tout „ changement naturel, puisqu'il arrive „ par degré, quelque chose est changé „ & quelque chose reste: donc il faut „ reconnoître dans une Substance simple une certaine pluralité d'affections „ & de relations, quoique cette Substance manque de Parties. „

" Cet état passager qui enveloppe „ & représente la multitude dans l'unité ou la Substance simple, n'est „ autre chose que ce que nous appellons perceptions. „

C'est ici qu'on a le plus de peine à se faire une idée un peu nette de la singuliere Doctrine du profond Métaphysicien. Voici comment je conçois la chose. La Monade éprouve des changemens continuels & successifs: voilà ce que l'Auteur nomme *la multitude dans l'unité*. Mais ces changemens & cette suite particuliere de changemens ne se trouvent que dans cette Monade: chaque Monade a ses changemens propres & sa série déterminée de changemens qui la différencie de toute autre Monade: c'est ce que l'Auteur exprime par les termes de *spécification des Substances simples*. Il y a donc dans chaque Monade une pluralité d'états qui ont des relations les uns avec les autres & qui caractérisent la Monade comme Etre individuel; car puisqu'elle est parfaitement simple, elle ne peut être caractérisée ou différenciée à la maniere d'un Composé. Puis donc qu'il y a ici pluralité dans l'unité, il faut qu'il y ait quelque chose dans la Monade qui représente cette pluralité ou qui en soit comme une espece de Tableau ou de *Schema*, comme parle l'Auteur: or, on conçoit que cette sorte de représentation de la pluralité dans l'unité ne peut se trouver que dans la Perceptibilité ou dans la Capacité d'avoir des perceptions; puisque la Monade, en qualité d'Etre absolument simple n'est susceptible que de cette seule sorte de représentation. La Monade passe donc d'une perception à une autre perception; & toutes ces perceptions plus ou moins confuses ne sont jamais accompagnées dans la Monade d'*apperception* ou de *conscience* qui ne convient qu'aux Ames capables de réflexion.

Suivons encore notre Auteur: " nous „ devons, dit-il, soigneusement distinguer la *perception* dans les Monades de l'apperception ou de la „ conscience..... L'action du principe interne en conséquence de la

MONADES.

Et comme tout eſt lié ou harmonique dans ce Syſtême, il y aura dans chaque Monade une repréſentation *idéale* de toutes les réalités de l'Univers.

Cette Métaphyſique tranſcendante deviendra un peu plus intelligible, ſi l'on fait attention, qu'en vertu du principe de la raiſon ſuffiſante tout eſt néceſſairement lié dans l'Univers. Toutes les actions des Etres ſimples ſont harmoniques ou ſubordonnées les unes aux autres. L'exercice actuel de l'Activité d'une Monade donnée, eſt déterminé par l'exercice actuel de l'Activité des Monades auxquelles elle correſpond immédiatement. L'Activité des Monades correſpondantes eſt déterminée par celle des Monades avec leſquelles elles correſpondent immédiatement. Cette correſpondance continue d'un point quelconque de l'Univers juſques à ſes extrémités. Repréſentez vous les ondes circulaires & concentriques qu'une pierre excite dans une eau dormante : elles vont toujours en s'élargiſſant & en s'affoibliſſant.

Voila une image groſſiere des Harmonies méchaniques de

„ quelle arrive le changement ou le „ paſſage d'une perception à une autre, „ peut-être appellée *appétit*. „ XIV, XV. On voit bien que cet appétit n'eſt au fond qu'une ſorte de tendance de la Monade à paſſer d'une perception à une autre, & cette tendance a ſon fondement dans le rapport qui lie les deux perceptions.

Telle eſt en général la maniere dont Leibnitz avoit été conduit à accorder la perception à ſes Monades : préciſément parce qu'il les concevoit comme des Etres parfaitement ſimples, il ne lui paroiſſoit pas " qu'elles puſſent renfermer autre choſe que des perceptions & des changemens de perceptions : & c'eſt en cela ſeul, concluoit-il, que doivent conſiſter toutes les actions intérieures des Subſtances ſimples. „ Il donnoit le nom de *Monades* ou d'*Entéléchies* aux Subſtances ſimples bornées aux ſeules perceptions, & il réſervoit celui d'*Ame* aux Subſtances ſimples douées de *perception* & de *conſcience*. XIX. Mais parce que Leibnitz ne concevoit pas qu'il pût y avoir autre choſe dans des Etres ſimples que des perceptions, s'enſuit-il que de tels Etres ne puiſſent poſſéder des propriétés très-differentes des perceptions? la maniere de raiſonner de notre Philoſophe étoit-elle ici d'une Logique aſſez exacte ?

MONADES.

l'Univers. En vertu du principe des Indiscernables, (6) il doit y avoir dans chaque *Monade* une représentation *idéale* de cette méchanique. Les ondes qui vont en s'élargissant & en s'affoiblissant de plus en plus sont représentées dans la Monade par des perceptions de plus en plus *confuses* : car il faut qu'à des mouvemens plus foibles, répondent des perceptions plus foibles.

MAIS, l'état actuel d'une Monade est nécessairement déterminé par son état antécédent ; celui-ci par un état qui a précédé & ainsi en remontant jusqu'à l'instant de la Création. Or, comme cette suite d'états divers d'une Monade donnée est en rapport aux Monades qui l'avoisinent immédiatement, il s'ensuit qu'il y a dans chaque Monade une suite ordonnée de perceptions correspondantes à la suite des mouvemens de l'Univers.

C'EST proprement dans ce sens que LEIBNITZ disoit ; que chaque *Monade* étoit un *Miroir* ou une *représentation* de l'Univers entier. (7)

(6) ON sait que LEIBNITZ soutenoit qu'il n'y avoit pas dans la Nature deux Etres précisément semblables, & c'est ce qu'il nommoit *le principe des indiscernables*. Il le déduisoit du principe plus général de la *raison suffisante*; car s'il avoit existé deux Etres précisément semblables, il n'y auroit eu aucune raison suffisante pourquoi DIEU auroit placé l'un de ces Etres dans un certain lieu plutôt que l'autre; puisqu'il faut toujours des motifs pour déterminer le choix de la Volonté & qu'il n'est point de Liberté d'indifférence.

(7) IL convient que je transcrive ici les propres termes de LEIBNITZ.

“ Cette adaptation de toutes les Créatures à chacune d'entr'elles, & de chacune d'entr'elles à toutes les autres, fait que chaque Substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, & devient par conséquent un Miroir vivant & perpétuel de l'Univers. ”

“ Or, comme la même Ville apperçue de différens lieux ne paroit pas la même, & se multiplie, pour ainsi dire, avec les différens points de vue, il arrive aussi qu'à cause de la multitude infinie des Substances simples, il existe en quelque maniere autant d'Univers différens, qui ne sont pourtant que des représentations scé-

AINSI

MONADES.

Ainsi, le paſſé, le préſent & le futur ne forment dans la même Monade qu'une ſeule chaine. Notre Philoſophe diſoit ingénieuſement, *que le préſent eſt toujours gros de l'avenir.*

Il diſoit encore; que l'Eternel Géometre réſolvoit ſans ceſſe ce Problême; *l'état d'une Monade étant donné, en déterminer l'état paſſé, préſent & futur de tout l'Univers.*

Expliquez par les principes que je viens d'eſquiſſer ce Paſſage de la *Théodicée* §. 403.

" L'opération des Automates ſpirituels, c'eſt-à-dire des „ Ames, n'eſt point méchanique; mais elle contient éminem„ ment ce qu'il y a de beau dans la Méchanique : les mouve„ mens développés dans les Corps y étant concentrés par la „ repréſentation, comme dans un Monde idéal, qui exprime „ les Loix du Monde actuel & leurs Suites, avec cette diffé„ rence du Monde idéal parfait qui eſt en Dieu, que la plu„ part des perceptions dans les autres ne ſont que confuſes.

„ nographiques du même Univers ſuivant les différens points de vue de chaque Monade. „

" C'eſt auſſi le moyen d'obtenir autant de variété qu'il eſt poſſible, mais „ avec le plus grand ordre poſſible, „ c'eſt-à-dire, le moyen d'obtenir la „ plus grande ſomme poſſible de perfection. *Theſes in grat. Eugenii*, „ LVIII, LIX, LX. „

Quand on connoît un peu les terribles objections qu'on a élevées contre toute la Doctrine monadologique de Leibnitz, combien eſt-on étonné de ce qu'il ajoute immédiatement après: " cette hypotheſe, que j'oſe dire dé„ montrée, eſt la ſeule qui donne une „ aſſez haute idée de la Grandeur de „ Dieu ? LXI. „ Comment un ſi excellent Philoſophe a-t-il pu donner pour *démontrée* une Hypotheſe dont les fondemens ne repoſent que ſur l'ignorance profonde où nous ſommes de la véritable nature de l'Étendue matérielle ? J'oſe le dire à mon tour; Leibnitz ne ſavoit pas douter aſſez; & l'enchaînement qu'il ſavoit mettre dans ſes profondes méditations lui perſuadoit trop qu'elles l'avoient conduit au vrai Syſtême du Monde. Il énonçoit ſes propoſitions monadologiques du même ton dont on énonceroit les vérités les mieux prouvées ou des propoſitions de Géométrie.

MONADES.

„ Car il faut favoir que toute Subftance fimple enveloppe l'U-
„ nivers par fes perceptions confufes ou fentimens, & que la
„ fuite de ces perceptions eft réglée par la nature particuliere
„ de cette Subftance; mais d'une maniere qui exprime toujours
„ toute la Nature univerfelle : & toute perception préfente
„ tend à une perception nouvelle, comme tout mouvement
„ qu'elle repréfente tend à un autre mouvement. Mais il eft
„ impoffible que l'Ame puiffe connoître diftinctement toute fa
„ Nature & s'appercevoir comment ce nombre innombrable
„ de petites perceptions entaffées ou plutôt concentrées enfem-
„ bles, s'y forme : il faudroit pour cela qu'elle connût par-
„ faitement tout l'Univers qui y eft enveloppé, c'eft-à-dire,
„ qu'elle fût un DIEU. „

IL réfulte donc des idées de notre fublime Métaphyficien, que comme les mouvemens naiffent les uns des autres dans le Syftême phyfique; les perceptions naiffent les unes des autres dans le Syftême intellectuel. Ces deux Syftêmes correfpondent exactement l'un à l'autre, & cette correfpondance conftitue l'Harmonie univerfelle qui fait de l'Univers entier un feul Tout, une Machine unique.

ET comme dans une Machine parfaite, toutes les Pieces font néceffaires, parce qu'elles concourent toutes à un but commun par les rapports mutuels qu'elles foutiennent entr'elles & avec le Tout; de même auffi dans la grande Machine de l'Univers, il n'y a pas une feule Monade qui ne foit néceffaire & qui ne confpire au but général par les rapports qu'elle foutient avec les Monades environnantes & par elles avec tout le Syftême.

AINSI, une feule *Monade* ajoutée ou retranchée au Syftême général en détruiroit toute l'Harmonie.



HARM. PR.

L'HARMONIE PRÉÉTABLIE.

PARCE que LEIBNITZ ne concevoit point de rapport naturel entre la Subſtance matérielle & la Subſtance immatérielle, & que les *Cauſes occaſionelles* lui paroiſſoient ſuppoſer des Miracles continuels; il imagina ſa fameuſe *Harmonie préétablie*, qui auroit ſuffi ſeule à immortaliſer ſon Nom.

DANS cette ſinguliere Hypotheſe il n'y a point proprement de commerce réciproque entre l'Ame & le Corps, parce qu'il n'y a point d'action réciproque des deux Subſtances l'une ſur l'autre.

AFIN donc de ſatisfaire philoſophiquement aux Phénomenes de l'*Union*, notre profond Métaphyſicien ſuppoſoit que toutes les perceptions & toutes les volitions de l'Ame naiſſent de ſon propre fond, & qu'elles ſont engendrées les unes par les autres, comme par une ſorte de génération naturelle.

L'AME eſt ainſi, ſelon lui, une eſpece d'*Automate ſpirituel*, qui exécute par lui-même & indépendamment de tout Agent extérieur, toute la ſuite des opérations qui doivent conſtituer la Vie ſenſitive, intellectuelle & morale de l'Individu.

LE Corps eſt un autre Automate proprement dit, dont tous les mouvemens ont été calculés par le SUPREME ARTISTE, de maniere qu'ils correſpondent exactement à toutes les perceptions & à toutes les volitions de l'Ame.

LES deux Automates ſont donc dans une harmonie parfaite l'un avec l'autre; & tout ce qui ſe paſſe dans l'un eſt repré-

HARM. PR. senté avec la plus grande précision par ce qui se passe dans l'autre. Ce sont, si l'on veut, deux Horloges montées l'une sur l'autre, & qui indiquent la même heure chacune à sa maniere.

ON voit par ce léger crayon de l'Harmonie préétablie, que quoique les deux Automates existassent séparément l'un de l'autre, il ne surviendroit aucun changement ni dans l'un ni dans l'autre. Tout s'y passeroit de la même maniere & dans le même ordre que dans la supposition de leur Union.

CETTE ingénieuse Hypothese est sujette à de très-grandes objections: il en est même qui me paroissent prouver la fausseté de cette sorte d'Harmonie ou du moins la rendre très-improbable. BAYLE en a élevé quelques-unes dans son Dictionnaire, Art. RORARIUS; mais je me suis étonné de leur foiblesse: je ne sais même si ce fameux & subtil Dialecticien avoit bien saisi l'Hypothese qu'il combattoit & les principes sur lesquels elle reposoit. Quoi qu'il en soit; mon plan ne me conduit point à faire un examen critique de cette opinion de LEIBNITZ: je n'ai voulu qu'en tracer l'Esquisse.

JE trouve dans la *Théodicée* un Passage fort remarquable, que je placerai ici d'autant plus volontiers qu'il est un de ceux où l'Auteur a le plus développé sa pensée sur les Monades & sur l'Harmonie préétablie.

„ ON peut, dit-il, donner un sens véritable & philosophi-
„ que à cette *dépendance mutuelle* que nous concevons entre
„ l'Ame & le Corps: c'est que l'une de ces Substances dépend
„ de l'autre idéalement en tant que la raison de ce qui se fait
„ dans l'une, peut être rendue par ce qui est dans l'autre; ce
„ qui a déja eu lieu dans les Décrets de DIEU, dès-lors que
„ DIEU a réglé par avance l'Harmonie qu'il y auroit entr'elles.
„ Comme cet Automate qui feroit la fonction de Valet dépen-

„ droit de moi idéalement, en vertu de la science de celui, qui
„ prévoyant mes ordres futurs, l'auroit rendu capable de me
„ servir à point nommé pour tout le lendemain. La connoissance de mes volontés futures auroit mu ce grand ARTISAN,
„ qui auroit formé ensuite l'Automate : mon influence seroit
„ objective, & la sienne physique. „

„ CAR en tant que l'Ame a de la perfection & des pensées
„ distinctes, DIEU a accommodé le Corps à l'Ame & a fait
„ par avance que le Corps est poussé à exécuter ses ordres : &
„ en tant que l'Ame est imparfaite, & que ses perceptions sont
„ confuses, DIEU a accommodé l'Ame au Corps, en sorte que
„ l'Ame se laisse incliner pour les passions qui naissent des représentations corporelles : ce qui fait le même effet & la
„ même apparence que si l'un dépendoit de l'autre immédiatement & par le moyen d'une *influence physique* : & c'est proprement par ses pensées *confuses* que l'Ame représente les
„ Corps qui l'environnent. „

„ ET la même chose se doit entendre de tout ce que l'on
„ conçoit des actions des Substances simples les unes sur les
„ autres. C'est que, chacune est censée agir sur l'autre à mesure
„ de sa perfection, quoique ce ne soit qu'*idéalement* & dans
„ les raisons des Choses; en ce que DIEU a réglé d'abord une
„ Substance sur l'autre, selon la perfection ou l'imperfection
„ qu'il y a dans chacune : bien que l'action & la passion soient
„ toujours mutuelles dans les Créatures, parce qu'une partie
„ des raisons qui servent à expliquer distinctement ce qui se
„ fait, & qui ont servi à le faire exister, est dans l'une de ces
„ Substances; & une autre partie de ces raisons est dans l'autre, les perfections & les imperfections étant toujours mêlées
„ & partagées. C'est ce qui nous fait attribuer l'*action* à l'une
„ & la *passion* à l'autre. „

HARM. PR. Ce Paſſage prouve clairement que LEIBNITZ n'admettoit point proprement d'action réciproque entre les Monades.

CHAQUE Monade ne fait que repréſenter par ſes perceptions ce qui réſulteroit de cette action réciproque ſi elle exiſtoit en effet.

LA liaiſon ou l'harmonie que les Monades ont entr'elles eſt purement *idéale* ou *rationnelle*; c'eſt-à-dire, qu'elles repréſentent par leurs perceptions diverſes tout ce qui naîtroit de leur action ſi elles agiſſoient réellement les unes ſur les autres & les unes par les autres.

LES perceptions *confuſes* de l'Ame repréſentent ainſi l'*Activité* que nous concevons communément dans les Objets & dans les Organes lorſqu'ils font naître des ſenſations dans l'Ame ou plutôt les perceptions confuſes de l'Âme expriment l'effet de cette Activité.

LES Objets & les Organes ſont un aſſemblage de Monades qui expriment auſſi par des perceptions très-confuſes cette ſorte d'action réciproque que nous concevons entr'eux.



CONCLUSION.

Lorsqu'on réfléchit profondément sur le Systême des Monades, on ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse & l'invention qui éclatent de toute part dans ce grand Edifice, & qui annoncent si hautement le puissant Génie de l'Architecte; mais on est en même temps forcé de reconnoître que cet étonnant Edifice n'est qu'un Palais enchanté, bâti au milieu des airs, & qui ne sauroit loger que des Sylphes & des Gnomes.

La Métaphysique a, comme la Géométrie, des *Data* (1) qui doivent servir de base à nos raisonnemens. Les Propriétés essentielles des Corps sont au nombre des *Data* de la Métaphysique, & il est fort dans l'esprit d'une saine Logique de n'entreprendre point de remonter au-delà de ces vérités physiques. L'Etendue, l'Impénétrabilité, la Force d'inertie sont des Faits fondamentaux que l'expérience nous atteste, & sur lesquels nous pouvons élever les Théories les plus certaines: mais il n'est aucune expérience dont nous puissions déduire la connoissance de la nature intime de ces Propriétés. Tout ce que nous pouvons inférer légitimement de l'expérience, c'est qu'elles dépendent de Forces secretes inhérentes à la Matiere. Nous pouvons encore déduire de l'idée que nous acquérons de la Force par l'expérience, qu'elle est quelque chose de simple, puis que nous ne saurions en décomposer l'idée.

Un Philosophe sage renoncera donc à rechercher la véritable nature de ces Propriétés qui constituent à ses yeux l'Essence de la Matiere; parce qu'il comprendra facilement qu'il

(1) Des *données*.

Conclus. n'auroit aucun moyen de parvenir à cette connoissance. Il ne recherchera donc point avec Leibnitz, *comment l'Etendue matérielle est possible*: il ne se jettera point, comme lui, dans le pur métaphysique pour essayer de rendre raison du physique. Il se bornera à admettre que l'Etendue matérielle existe, & ne se mettra point en peine du comment. Il admettra de même l'existence de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & se contentera d'entrevoir que toutes ces Propriétés sont de simples effets produits par des Forces secretes qui ne se manifestent à lui que par ces seuls effets.

Il admettra encore l'Influence physique parce qu'elle lui paroitra aussi un fait fondamental, & qu'une Logique févere ne lui permettra point de prononcer sur l'impossibilité de cette Influence. Il ne regardera donc l'Harmonie préétablie que comme un Roman ingénieux dont l'originalité fait le principal mérite. (2)

J'oserois bien prédire que la Monadologie tombera un jour comme la Philosophie Scholastique, avec laquelle elle a bien des rapports, que l'Inventeur lui-même vouloit bien ne dissimuler point. On sait qu'elle a déja perdu beaucoup de Partisans en Allemagne, & qu'elle n'a guere fait de progrès dans le reste de l'Europe. Il est très-bon néanmoins que les jeunes Philosophes s'occupent de cette Méthaphysique transcendante, ne fût-ce que pour accroitre les forces de leur Entendement & se familiariser avec les abstractions. J'ai dû moi-même beaucoup à cette Philosophie & je saisis avec plaisir cette occasion d'en faire l'aveu public & d'en témoigner ma reconnoissance. Je puis même ajouter qu'il y eût un tems dans ma vie où je goûtois assez la Doctrine des Monades, malgré la violence qu'elles

(2) Je prie que l'on consulte ici la Note additionnelle sur le paragr. 46 de l'*Essai analytique* & celle sur le paragr. 510.

faisoient

faisoient à mes Sens & à mon Esprit ; mais à mesure que j'ai vieilli & que j'ai approfondi d'avantage cette Doctrine, je m'en suis détaché de plus en plus, parce que j'ai reconnu de plus en plus qu'elle ne repose pas sur des fondemens solides & qu'elle est sujette à des objections insolubles. (3)

(3) SUIVANT LEIBNITZ, les *Monades* sont essentiellement actives : elles sont des Etres *simples*, & l'Activité est la seule chose positive qu'on puisse concevoir dans de tels Etres.

L'Activité des Monades est une *tendance* au changement. Ce changement est ce que notre Philosophe nomme une *modalité*. Il dit, *que la Monade produit par elle-même ses propres modalités*. Elles naissent donc de son propre fond, & dérivent ainsi les unes des autres par une sorte de filiation naturelle ; car la Monade ne recevant rien du dehors, il faut bien que toutes ses modalités dépendent uniquement de l'Activité ou de la Force qui constitue son Essence.

Mais, la Force ou l'Activité de la Monade est de sa nature *indéterminée* : elle est susceptible d'une multitude de déterminations ou de modalités différentes, & ne peut se donner par elle-même aucune détermination particuliere. Quelle est donc ici la *raison suffisante* de l'existence de la *premiere modalité*, de cette modalité qui date de l'instant de la Création, & dont dérivent originairement toutes les autres modalités ?

Je prie qu'on n'oublie point, que notre Métaphysicien n'admet aucune sorte d'influence des Monades les unes sur les autres ni aucune action immédiate du CRÉATEUR. Je demande donc, encore une fois, comment on peut concevoir la production de la premiere modalité ?

On voit bien, que cette objection porte autant contre l'*Harmonie préétablie* que contre la *Monadologie* ; puisque dans l'Hypothese de l'Harmonie préétablie, il s'agit aussi de rendre raison de la premiere perception de l'Ame & du premier mouvement du Corps, qui correspond, suivant l'Auteur, à cette premiere perception.

On a vu ci-dessus que dans l'hypothese de l'Harmonie préétablie toutes les perceptions de l'Ame naissent de son propre fond, & que tous les mouvemens du Corps qui correspondent à ces perceptions, dérivent uniquement de son organisation ou d'une méchanique secrete. Les deux Substances sont essentiellement harmoniques, sans exercer ni sans pouvoir exercer aucune action réciproque l'une sur l'autre.

Dans ce Systême singulier, toutes les perceptions & tous les mouvemens sont soumis aux loix particulieres de l'évolution des deux Substances. Les perceptions sont produites les unes par les autres, & les mouvemens engendrés les uns par les autres.

Mais, pour qu'une perception naisse d'une autre perception, ne faut-il pas qu'il y ait entre les deux perceptions un certain rapport ? Or ; quel rapport y a-t-il entre la perception de la couleur rouge & la notion très-abstraite

de l'Infini ? Il peut arriver pourtant, que tandis que je médite profondément sur la notion de l'Infini, un Corps rouge vienne subitement frapper ma Vue. Comment donc la notion de l'Infini a-t-elle produit dans mon Ame la perception du rouge ? A cette perception succede encore tout aussi brusquement la perception d'un son éclatant; à celle-ci une saveur piquante, &c. &c. Comment concilier tout cela & mille autres faits analogues avec l'Harmonie préétablie & le grand principe de la *raison suffisante*.

Une autre objection s'offre à mon Esprit : puisque dans l'Hypothese leibnitienne toutes les idées de l'Ame naissent du fond de son Etre & que rien de ce qui est hors d'elle ne peut agir sur elle; il s'ensuit nécessairement que l'Inventeur de l'Hypothese n'a dû qu'à son Ame seule le Savoir profond & l'immense érudition qui ont rendu son Nom immortel; car ces milliers de Volumes qu'il avoit lus ou cru lire n'avoient pu être la source de tant de Connoissances. Les Livres n'agissent sur l'Ame que par les Yeux ou les Oreilles, & dans l'Hypothese de l'Inventeur les Yeux & les Oreilles n'ont & ne peuvent avoir aucune sorte d'influence sur l'Ame. Le Cerveau ne fait que représenter à sa maniere ce qui se passe dans l'Ame, & qui lui est absolument étranger.

En vérité, plus on approfondit l'Harmonie préétablie de notre ARISTOTE moderne, & moins on la juge conforme aux faits ou aux principes les plus fondamentaux de la Psychologie expérimentale. On admire toujours le Génie de l'Inventeur, & l'on finit par en revenir à l'*Influence physique* ou aux notions communes.

L'Analyse du Desir & de l'Attention ne fournit pas de moins fortes objections contre l'Harmonie préétablie, comme je l'ai fait sentir ailleurs. Et que n'aurois-je point encore à dire sur la maniere de concevoir les Propriétés essentielles des Corps dans la Monadologie ! Quelle idée se faire en particulier du Mouvement suivant cette Doctrine toute transcendante ? que sont ces *préparations* ou ces évolutions de la Force des Monades ou des Ames par lesquelles les Leibnitiens tentent de montrer comment le Mouvement ou le transport d'un Corps d'un lieu dans un autre n'est au fond qu'une pure apparence ? Et quelle ne seroit point la surprise du Lecteur Philosophe, si je lui produisois ici les argumens par lesquels LEIBNITZ tentoit de prouver la possibilité de la *Présence réelle !* Mais je crois en avoir dit assez pour justifier le jugement que j'ai osé porter de quelques-unes des Opinions de ce grand Homme.





NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LES BORNES NATURELLES DE NOS CONNOISSANCES, POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AUX PARTIES XII & XIII DE LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.



J'AI donné dans les Parties XII & XIII de la *Palingénésie* mes premieres méditations sur les bornes naturelles de nos Connoissances. Je reprends aujourd'hui cet important Sujet, & je me propose uniquement de le considérer dans le rapport aux idées que nous nous formons des Etres *simples*. J'ai ici un but secret qui ne se manifestera à mon Lecteur que lorsqu'il aura marché quelque tems avec moi dans cette route philosophique.

CE n'est pas précisément parce que nos Facultés sont très-limitées que nos Connoissances sur les Etres *simples*

font si imparfaites : c'est plutôt par la nature même de notre Constitution.

Nous sommes des *Etres mixtes* : notre Constitution est le résultat de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps. C'est ce qu'on a voulu exprimer par un seul mot quand on a dit, que l'Homme est un *Etre mixte*.

Si donc nous sommes essentiellement des Etres mixtes, il faut bien que nos premieres idées soient purement sensibles.

Nos Sens sont les Instrumens que l'Auteur de notre Etre a construits sur des rapports déterminés aux différentes Qualités qu'ils devoient nous manifester dans les Objets.

Les Sens sont ainsi à l'Ame ce que les Machines sont au Physicien.

Notre Ame, perpétuellement unie à ces Instrumens, ne pouvoit connoître les Objets que dans le rapport à la maniere dont ils lui en transmettent les impressions diverses.

Les impressions des Sens sur l'Ame donnent lieu à la génération des idées qu'on peut nommer *directes*, par opposition aux idées *dérivées* ou *réfléchies* que l'Entendement déduit par abstraction des idées directes.

Si nous examinons de fort près la formation des idées dérivées, nous reconnoîtrons évidemment qu'elles ne sont que des idées directes ou sensibles plus ou moins déguisées. Je l'ai montré bien clairement dans les Chapitres XV & XVI de l'*Essai analytique*.

Ce déguisement des idées directes sera d'autant plus grand,

que les abstractions de l'Entendement auront été poussées plus loin : mais, toujours parviendra-t-on à reconnoitre la premiere origine des idées dérivées les plus déguisées.

Si donc nos idées les plus abstraites sont encore des idées plus ou moins sensibles, il sera vrai de dire, que tout ce que notre Ame sent ou apperçoit a des rapports plus ou moins immédiats avec ce Corps auquel elle est unie.

Il sera donc psychologiquement impossible que notre Ame puisse se faire aucune idée représentatrice ou positive des Substances, qui par leur nature ne soutiennent aucun rapport avec les Etres qui sont les objets immédiats de ses perceptions.

Nous ne saurions donc nous former aucune idée qu'on puisse dire *directe* des Substances absolument simples.

Ainsi, nous ne parvenons à la connoissance des Etres simples que par la considération métaphysique des effets qui supposent l'existence des Etres simples. C'est de cette maniere, par exemple, que nous déduisons légitimement de la simplicité de notre *Moi* l'existence de cette Substance immaterielle qui en est le Siége immédiat & que nous nommons l'Ame. (1)

Donnons la plus grande attention à cette marche de notre Esprit, & nous démêlerons bientôt que l'idée que nous nous formons de l'Ame n'est point du tout celle d'une Substance que nous nous représentions comme *simple*; mais qu'elle est celle d'une collection d'effets, que nous attribuons à une Cause invisible & intangible.

C'est donc précisément parce que nous sommes essentielle-

(1) Consultez la Préface de l'*Essai analytique*.

ment des Etres mixtes ou des Etres appellés à connoître par l'intervention d'une Subſtance matérielle, que toutes nos idées, même les plus abſtraites ou les plus ſpiritualiſées, ſont encore plus ou moins matiere, ſi je puis m'exprimer de la ſorte. On peut dire à rigueur, que nous n'opérons que ſur la Matiere. Je prends ici la *Matiere* dans le ſens qu'on attache communément à ce mot.

Combien ſeroit-il donc abſurde de tirer des objections contre l'exiſtence de l'Ame de l'impoſſibilité abſolue où nous ſommes de nous la repréſenter! Ne ſeroit ce pas vouloir que nous fuſſions à la fois *Eſprits purs* & *Etres mixtes?* N'y a-t-il pas même lieu de ſoupçonner, que les Eſprits purs, s'ils exiſtent, ſont dans la même impoſſibilité de ſe repréſenter la Matiere, que celle où nous ſommes de nous repréſenter l'Ame?

Il eſt donc des bornes éternelles preſcrites aux différens Ordres d'Intelligences, & ces bornes ſont dans la nature même de leur Conſtitution. Si cette nature venoit à changer, ces bornes ne ſubſiſteroient plus: d'autres bornes leur ſuccéderoient: mais alors ce ne ſeroient plus les mêmes Intelligences qui ſeroient limitées par ces nouvelles bornes; ce ſeroient des Intelligences qui appartiendroient à un autre Ordre.

Ceci eſt fondé dans la Doctrine des *Eſſences.* Chaqu'Etre a ſon Eſſence en vertu de laquelle il eſt ce qu'il eſt. Son Eſſence ne differe point de ſa nature: ces deux termes ſont ſynonymes. Si donc la nature d'un Etre vient à changer, l'Identité de cet Etre eſt détruite. Si nous perdions notre nature d'Etre mixte, nous ne ſerions plus des Hommes.

Appliquons ces raiſonnemens généraux à l'Etre des etres: combien en deviendront-ils plus frappans! D'abord il eſt bien évident que les mêmes Cauſes pſychologiques qui nous empê-

chent de connoître l'Ame comme par une sorte d'intuition, s'opposent pareillement à ce que nous puissions connoître cet ESPRIT ÉTERNEL QUI est le PERE de tous les Esprits.

Nous ne voyons, nous ne sentons, nous ne palpons que des Etres matériels, des Etres qui commencent, changent, périssent. Toutes nos observations, toutes nos expériences roulent sur des Etres de cet Ordre. Le moyen que nous puissions parvenir à nous faire aucune idée de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE! je parle d'une idée *directe* ou représentatrice de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE, de cette EXISTENCE qui est à Elle-même sa propre CAUSE.

QU'ON y prenne bien garde; la PUISSANCE INFINIE ELLE-même ne sauroit se manifester à des Etres mixtes autrement que dans le rapport à la nature particuliere des Etres mixtes. Quelle n'est donc point la folie de ceux qui rejettent l'Existence de DIEU, parce qu'ils ne peuvent voir ni palper ce GRAND ETRE!

TIRONS de tout ceci une conséquence générale: c'est que la disproportion naturelle ou le défaut d'analogie de nos Facultés avec la nature des Objets que nous desirerions de connoître est l'unique cause de l'impossibilité où nous sommes de parvenir à cette Connoissance.

LE vrai Philosophe cherchera donc dans cette disproportion les bornes prescrites à notre Faculté de connoître. Il mesurera cette Faculté aux Objets, & déduira de cette sorte de comparaison les conséquences pratiques qui deviendront les regles de sa conduite dans la recherche des Vérités.



Continuation du même Sujet.

JE reprends ma méditation: ce sujet si fécond est en même tems un des plus importans de la Philosophie rationnelle.

La Vue est de tous les Sens celui dont nous faisons un plus fréquent usage. Il est aussi celui qui tient le plus à l'Imagination. La Vue est sans cesse occupée d'étendue, de lumiere & de couleurs. L'Imagination peint d'après elle, & elle peint sans cesse. Elle ne peint pas seulement dans la veille; elle peint encore dans le sommeil. Nos songes nous représentent plus fréquemment & plus fortement les Objets de la Vue que ceux des autres Sens. Notre Ame est donc toujours affectée d'Objets sensibles: comment les sensations ne se mêleroient-elles pas à ses idées les plus intellectuelles? Ce n'est jamais que par une sorte d'effort & par un très-grand effort qu'elle parvient à se détacher un peu de ses Sens, & bientôt elle retombe dans la Matiere comme entraînée par son propre poids.

C'est dans cette source psychologique que je voudrois chercher la premiere origine de l'Idolâtrie, de l'Antropomorphisme & du Matérialisme. Il est assez prouvé que les premiers Peres croyoient que Dieu étoit corporel. Les plus Philosophes supposoient que sa Nature tenoit de celle de la Lumière. Je renvoie là-dessus à la savante *Histoire du Manichéisme* de Beausobre. Cette idée sur la Nature de Dieu donna naissance à la *Probole* ou à la *Génération* du Fils par l'*extension* de la Substance du Pere. Origene, grand Platonicien, rejeta la Probole comme indigne de la Majesté divine. Les Ariens la rejeterent aussi & par les mêmes motifs. Mais, parce que les Ariens rejeterent la Probole, les Orthodoxes la défendirent. Quelques-uns

Quelques-uns qui ſpiritualiſoient un peu plus que les autres la NATURE DIVINE, comparoient la Génération du FILS par le PERE à un Flambeau qui en allume un autre.

TELLE étoit la Théologie des premiers Siecles: penſe-t-on qu'on eût imaginé cette étrange Probole, ſi l'on ne s'étoit point repréſenté la DIVINITÉ ſous une forme ſenſible? Auroit-on imaginé que le PERE avoit pouſſé au-dehors ſon FILS, à-peu-près comme un Arbre pouſſe ſes Branches? car c'eſt ce que ſignifioit le terme de *Probole.* Auroit-on imaginé encore, que le Pere avoit *engendré éternellement* ſon FILS, de la même maniere à-peu-près qu'un Flambeau allume un autre Flambeau? Et que dirois-je de tant d'autres comparaiſons tout auſſi déceptrices ou tout auſſi choquantes, qui ne tiroient leur origine que de la grande peine que les Hommes ont toujours eu à ſe détacher des Sens & à généraliſer leurs idées par des abſtractions de plus en plus intellectuelles!

ON juge bien que des Hommes, qui faiſoient DIEU *matériel*, ne manquoient pas non plus de faire auſſi l'Ame matérielle. Ainſi, tout étoit Matiere à leurs yeux, parce que leur Ame étoit toute entiere dans leurs yeux. Et l'on peut douter, à bon droit, ſi le ſublime PLATON avoit des idées beaucoup plus juſtes de la nature de l'Ame & de celle de DIEU. Nous ne connoiſſons pas aſſez les idées que ce Philoſophe attachoit à tel ou tel terme. J'étendrois cette remarque importante à toute la Philoſophie ancienne. Nous ne ſaurions nous flatter de ſaiſir exactement ce que nous croyons en entendre le mieux. Il faut réfléchir profondément ſur la marche des Philoſophes modernes, pour reconnoître que celle des Philoſophes anciens ne les conduiſoit point à ſe former des notions bien exactes de la *Spiritualité*: auſſi la plupart de ces Philoſophes ſe repréſentoient-ils l'Ame comme un Feu, comme un Air ſubtil, comme un Souffle, comme une Molécule très-active &c. Les

termes mêmes qu'ils employoient pour désigner la Substance pensante tenoient tous plus ou moins à la Matiere. Il est vrai qu'ANAXAGORE, chez les Grecs, & CICÉRON, chez les Latins, avoient beaucoup épuré leurs idées sur ce grand sujet, & il semble qu'on ne puisse douter qu'ils n'eussent connu la distinction des deux Substances. *Mentem*, disoit ANAXAGORE, (1) *principium esse omnium, solam namque rerum omnium ipsam simplicem & non permistam, & puram esse atque sinceram.* Voilà, sans doute, un Passage bien clair & bien précis, & l'on sait que la maniere sublime dont ANAXAGORE pensoit sur l'Ame lui avoit mérité le beau surnom d'*Esprit* que lui imposerent les Grecs. Le Passage de CICÉRON est plus remarquable encore, parce que l'idée principale y est beaucoup plus développée. *Animorum nulla in Terris origo inveniri potest*, disoit ce beau Génie qui savoit à peu près tout ce qu'on pouvoit savoir de son tems en matiere de Philosophie. *Nihil enim est in Animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum esse videatur : nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in Naturis nihil inest, quod vim memoriæ, Mentis, cogitationis habeat, quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti possit præsentia : quæ sola divina sunt. Nec invenietur unquam unde ad Hominem venire possint, nisi à* DEO. *Singularis est igitur quædam natura atque vis Animi, sejuncta ab his usitatis notisque Naturis. Ita quidquid est illud quod sentit, quod sapit, quod vult, cæleste & divinum est : ob eamque rem æternum sit necesse est. Nec verò* DEUS *ipse, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi Mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens ac movens, ipsaque prædita motu sempiterno.* On ne lit point sans une agréable surprise ce beau Passage : qu'il me soit permis néanmoins de faire remarquer que CICÉRON parle plus ici en Orateur qu'en Philosophe, & que ce qu'il peint avec tant

(1) C'EST dans ARISTOTE que se trouve ce Passage d'ANAXAGORE.

de nobleſſe tient plus encore de l'inſpiration ou de l'admiration que d'un raiſonnement exact ou vraiment pſychologique. Il eſt frappé avec raiſon des grandes opérations de l'Ame, & il en conclut qu'elle ne peut avoir une origine terreſtre ni reſſembler à rien de corporel. Il veut donc qu'elle ſoit d'une Nature céleſte ou Divine, & que Dieu ſoit de même un Eſprit dégagé de toute matiere périſſable, qui connoit tout & qui eſt doué d'un mouvement perpétuel. Je prie qu'on faſſe attention à ces termes de *mouvement perpétuel*, qui prouvent ſi bien que notre Orateur Philoſophe n'avoit pas encore aſſez épuré ſes idées ſur l'Etre suprême; mais il eſt toujours très-admirable de s'être élevé ſi haut & d'avoir autant approché de la vraie notion des Natures ſpirituelles.

Et comment les Anciens auroient-ils pu parvenir aux notions les plus exactes ſur Dieu & ſur l'Ame humaine, eux qui ignoroient profondément la méthode qui ſeule peut conduire à de telles notions! Descartes paroît être le premier entre les Modernes qui ait découvert cette méthode. C'eſt par une recherche approfondie des Propriétés eſſentielles de la Matiere & des Facultés de l'Ame & par la comparaiſon des unes avec les autres qu'on parvient à démontrer la diſtinction réelle des deux Subſtances. Or; les Anciens ne paroiſſent pas avoir connu cette route philoſophique. Ils n'ont pas eu de la Matiere & de l'Ame des notions vraiment philoſophiques. Ils n'ont pas connu le vrai métaphyſique de ces Choſes. Ils n'ont pas vu que le ſentiment du *Moi*, toujours un, toujours ſimple, toujours indiviſible démontroit qu'il ne pouvoit appartenir à un Sujet multiple & conſéquemment diviſible. Ils admiroient la belle ordonnance du Monde & les nobles Facultés de l'Homme, & ſe bornoient à en inférer que de telles Choſes ne pouvoient dépendre d'une Matiere morte. Ceci fait aſſez ſentir combien les Commentateurs modernes ont pu ſe méprendre ſur le véritable ſens des expreſſions des Anciens. Nous mêmes qui vivons au ſein de la lumiere, combien avons-

nous de peine à fixer le ſens de nos propres expreſſions quand nous traitons de Choſes qui ne tombent pas ſous les Sens! Ne tranſportons-nous pas ſans ceſſe à l'Eſprit des expreſſions qui ne conviennent qu'au Corps? Combien de métaphores qui n'ont pas d'autre ſource que notre habitude invétérée de nous repréſenter les Choſes ſpirituelles ſous des images corporelles! Toutes les Langues mortes & toutes les Langues vivantes fourmillent de ces expreſſions métaphoriques. Elles ſe gliſſent même juſques dans les Traités de Métaphyſique pure.

Les E'crivains ſacrés eux-mêmes n'ont-ils pas employé fréquemment ces Figures qui contraſtent fortement avec la Nature ſpirituelle? Ne nous ont-ils pas repréſenté Dieu deſcendant ſur la Terre pour viſiter les Hommes & exercer ſes Jugemens? Ne lui ont-ils pas donné des yeux, une bouche, des mains, des pieds? Ces E'crivains admirables ne s'y méprenoient pas aſſûrément : ils n'étoient point Antropomorphites; mais ils approprioient leur Langage à l'ignorance & à la groſſiéreté des Hommes auxquels ils avoient à parler. Euſſent-ils été entendus de ces Hommes charnels, s'ils leur avoient parlé dans la Langue pneumatologique?

Je ne m'arrêterai pas à faire l'application de ces principes à l'Idolatrie & aux diverſes ſortes d'Anthropomorphiſmes : cette application ſe fait d'elle-même, & mon Lecteur l'a déja faite.

L'esprit humain ne ſe développe que par degrés; & voilà encore une de ces expreſſions figurées qui ſe gliſſent dans la Langue philoſophique, & qui ſont priſes de la Matiere; car il n'y a que le Corps qui *ſe développe*; mais on m'entend, & l'expreſſion eſt conſacrée. Ce développement de l'Eſprit exige un tems plus ou moins long; il eſt l'ouvrage des Siecles : les circonſtances phyſiques & morales le retardent ou le favoriſent. Si les premiers Docteurs de l'Egliſe avoient pu contem-

pler le Plan de la Rédemption fous le Point de vue le plus philofophique, ils n'auroient pas agité avec chaleur ces étranges controverfes qui déparent tant les Annales de la Société Chrétienne, & qui ont mis de fi grands obftacles à la propagation de la Foi. Nous avons à regretter que les Siecles poftérieurs n'aient pas mieux reuffi à épurer la Théologie, & qu'elle foit reftée furchargée d'opinions qui retiennent beaucoup trop encore de leur premiere origine.

S'il m'étoit permis de m'expliquer un peu fur une matiere fi haute & fi contentieufe, il me femble que je pourrois efpérer de la ramener à des principes qui, par leur nature & par leur extrême fimplicité, fatisferoient également l'Efprit & le Cœur. Je me bornerai à efquiffer ces principes.

DIEU n'a rien *engendré*, parce qu'un Efprit n'engendre point: mais, par un acte unique de SA VOLONTÉ effentiellement efficace DIEU a créé tout ce qui a été, qui eft & qui fera.

DIEU n'a rien *engendré éternellement*; parce qu'une *Génération éternelle* eft une contradiction palpable dans les termes & dans les idées. Le Créant eft néceffairement avant le Créé; parce que pour créer il faut être, & que pour être créé, il faut n'avoir point été.

LA Création ne pouvoit rien ajouter à la Félicité de l'ETRE SUPREME, parce que l'ETRE SUPREME étoit fouverainement heureux par la feule prééminence de SA NATURE: mais, SES PERFECTIONS ADORABLES LE follicitoient à donner l'Exiftence à des Etres capables d'en fentir le Bienfait.

SI DIEU a voulu fe révéler à cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme*, IL a dû approprier SES Révélations à la nature particuliere de cet Etre & à fes relations les plus effentielles.

Puiſque c'étoit à l'Homme qu'il s'agiſſoit de parler, il étoit dans l'Ordre de la Choſe d'adreſſer à l'Homme le Langage de l'Homme : autrement comment l'Homme auroit-il entendu ſon CRÉATEUR ?

DE toutes les relations que l'Homme ſoutient, celle de Pere & de Fils eſt, ſans doute, la plus importante & la plus féconde en grands effets. Cette relation réſulte de la Génération ou de la maniere dont un Homme eſt Cauſe productrice d'un autre Homme. Les ſentimens naturels attachés à cette relation ſont ennoblis par la Réflexion & fortifiés par l'Habitude.

SI donc DIEU a jugé convenable de parler à l'Homme par le miniſtere d'un ENVOYÉ CÉLESTE ; ſi par une ſuite naturelle de cette Diſpenſation il falloit que cet ENVOYÉ ſouffrît la mort pour le Bonheur du Genre humain ; cet ENVOYÉ a dû revêtir la forme humaine, & être préſenté aux Hommes ſous la relation ſi ſenſible & ſi touchante de FILS du TRÈS-HAUT ; *c'eſt ici mon* FILS *bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection* ; *écoutez-le. DIEU a tant aimé le Monde, qu'IL a envoyé ſon FILS au Monde, afin que quiconque croiroit en Lui ne périt point, & qu'il eût la Vie éternelle.*

C'EST donc parce que la relation de Pere & de Fils exiſtoit ſur la Terre que DIEU a produit aux Hommes ſon ENVOYÉ ſous la relation de *Fils*, de *Fils bien-aimé*, de *Fils unique* : on comprend de reſte l'énergie & le but de toutes ces expreſſions : toutes ſont deſtinées à parler au Cœur. Les Cœurs ſenſibles s'émeuvent au ſeul nom de *Pere*.

AINSI, l'on conçoit avec la plus grande facilité que ſi les Hommes, au lieu d'être engendrés les uns par les autres, étoient ſortis tout faits du ſein de la Terre, cette relation de

Pere & de Fils n'auroit pu exister parmi eux; & que conséquemment Dieu n'auroit pu leur présenter son Envoyé sous la relation de son Fils: car cette relation auroit été alors aussi inintelligible pour les Hommes, que les Mysteres les plus profonds de la Nature ou de la grace. Combien est-il aisé d'appercevoir, que dans la supposition dont il s'agit, l'Ordre de la Nature étant entiérement changé, les Hommes n'auroient jamais pu parvenir à se former aucune idée de cette Personne que nous nommons un *Fils*.

Ceux qui auront un peu médité sur les analogies des Planetes avec la Terre, n'auront pas de peine à admettre que les Planetes sont habitées. Et s'ils ont beaucoup réfléchi sur l'infinie variété qui regne dans toutes les Productions de la Nature, ils ne supposeront pas que les Habitans des Planetes soient des Etres semblables à ceux qui peuplent notre Terre. Ils préféreront de croire qu'il y a des Planetes dont les Habitans peuvent être inférieurs à cet égard à ceux qui peuplent notre Globe, comme il peut y avoir des Planetes dont les Habitans surpassent en perfection ceux de notre Monde.

Si la Constitution & les besoins des Habitans de telle ou telle Planete exigeoient que le Grand Etre se révélât à eux, on m'accordera, je pense, que cette Révélation ne seroit pas semblable à celle que nous tenons de sa Bonté. Il saute aux yeux qu'elle en différeroit autant que nous différons des Habitans de la Planete.

Graces aux progrès de l'Histoire naturelle, nous connoissons des Animaux qui multiplient d'une maniere fort étrange, & que nous étions bien éloignés de soupçonner : nous savons qu'il en est qui multiplient, comme les Plantes, de bouture & par rejettons; qu'il en est d'autres qui se propagent par des divi-

sions & des soudivisions naturelles, &c. (1) Ne seroit-il pas possible qu'il y eût dans quelque Planete des Etres organisés intelligens qui multipliassent d'une maniere analogue à celle dont multiplient les Polypes à bras ou les Polypes à bouquet ? car la grande variété que nous découvrons dans les Productions organiques de notre Globe, peut nous aider à juger de la variété bien plus grande encore qui regne dans les Productions organiques des autres Mondes. Si nous eussions été les seuls Animaux de notre Planete, comment eussions-nous deviné la possibilité de tant d'Insectes, de Reptiles, de Poissons, d'Oiseaux, de Quadrupedes qui peuplent & embellissent notre Demeure, & fournissent si abondamment à nos besoins ou à nos plaisirs ? (2) Supposons donc qu'il y a dans une certaine Planete, dans la Lune, par exemple, un Habitant principal qui domine sur tous les autres par la supériorité de ses Facultés, comme l'Homme domine ici-bas sur tous les autres Animaux : supposons encore, que cet Habitant de la Lune se propage à la maniere du Polype à bras; il sera de l'évidence la plus parfaite que chez de tels Lunicoles, la relation de Pere & de Fils différera prodigieusement de celle qui a lieu parmi les Hommes. Si donc Dieu vouloit se révéler à nos Lunicoles comme il s'est révélé au Genre humain, il faudroit qu'il leur présentât son Envoyé sous une image relative à la maniere dont ils naîtroient les uns des autres & aux sentimens qui résulteroient chez eux de cette façon d'engendrer.

Ainsi, la Théologie de nos Lunicoles différeroit autant de la nôtre, que notre Économie physique différeroit de la leur.

(1) *Considérations sur les Corps organisés*. Tom. I. Chap. XI. *Contemplation de la Nature*. Chap. IX, X, XI, XII, XIV, XV, de la Part. VIII.

(2) Consultez ici la Note 1, du Chap. V, Part. I. de la *Contemplation de la Nature*; nouv. E'dit. *Oeuvres* T. IV. Part. I.

Quand

Quand on a un peu réfléchi ſur la Généalogie des Sciences, on ſait aſſez que les Sciences rationnelles ſont Filles de la Phyſique ou ce qui revient au même, que nos idées les plus réfléchies ou les plus abſtraites dérivent originairement des idées que nos Sens nous tranſmettent, & que notre Entendement généraliſe plus ou moins. Voyez combien de choſes dans la Théologie, dans le Droit naturel, dans la Morale, dans la Logique, dans la Métaphyſique même la plus tranſcendante qui dérivent immédiatement de notre Conſtitution phyſique & qui s'y rapportent directement ! Analyſez un peu nos idées de Matiere, de Corps organiſés, de Conception, de Naiſſance, de Vie, de Mouvement, de Mort, de Réſurrection, & vous reconnoîtrez facilement que les notions que nous nous formons de toutes ces Choſes tiennent indiſſolublement à notre Etre phyſique particulier, & que ſi notre Etre phyſique particulier avoit été ordonné autrement, nous euſſions raiſonné bien différemment ſur les mêmes Choſes. Je ne dis pas aſſez; il eſt pluſieurs de ces Choſes dont il nous auroit été phyſiquement impoſſible d'acquérir les notions, & par rapport auxquelles nous aurions été condamnés à une ignorance abſolue. Ceci eſt ſi clair, que je me reproche d'y inſiſter.

C'est donc parce que nous ſommes ici bas des Etres qui tiennent beaucoup à la Matiere, que la souveraine Sagesse parle beaucoup à nos ſens dans la Révélation. C'eſt encore par la même raiſon qu'Elle a inſtitué des Cérémonies deſtinées à frapper les Sens & à imprimer dans l'Ame les Vérités les plus ſublimes, les plus conſolantes & les plus pratiques. (3)

Je m'arrête; peut-être même en ai-je déja trop dit : il

(3) Voyez ſur ce ſujet le *Diſcours ſur l'accord de la Metaphyſique avec la Religion*, qui ſe trouve au-devant des *Principes Philoſophiques* de l'*Eſſai de Pſychologie. Oeuvres.* Tom. VIII.

eſt des Eſprits qui abuſent de tout. Si je voulois appliquer mes principes aux autres Dogmes de la RÉVÉLATION, à l'Incarnation, à la Rédemption, à la Grace, au Jugement dernier, &c. je montrerois que tous ces Dogmes ſont relatifs à notre nature d'*Etre mixte*; que les ECRITURES nous les préſentent ſous ce rapport, & que c'eſt ſur ce principe fondamental que repoſent les regles les plus ſûres de l'Interprétation.



LETTRE (1)

AU SUJET DU DISCOURS DE M. J. J. ROUSSEAU *SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS* DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES.



JE viens, Monſieur, de lire le Diſcours de M. J. J. Rousseau de Geneve *ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.* J'ai admiré le coloris de cet étrange Tableau;

(1) †† Cette Lettre avoit été publiée dans le *Mercure de France* du Mois d'Octobre 1755. L'Auteur n'avoit gardé l'Anonyme & ne s'étoit déguiſé ſous le nom de *Philopolis Citoyen de Geneve*, que pour laiſſer à Mr. Rousseau une plus grande liberté de lui répondre tout ce qu'il jugeroit à propos. Il ne ſavoit pas alors que cet Ecrivain célebre ne pouvoit ſouffrir qu'on gardât l'Anonyme auprès de lui: auſſi déclara-t-il dans le Mercure ſuivant, qu'il ne pouvoit croire que cette Lettre fût d'un Citoyen de Geneve, parce qu'un Citoyen de Geneve ne ſe ſeroit pas déguiſé ainſi aux yeux de ſon Compatriote. Il ne fit donc alors aucune Reponſe; mais ayant apparemment appris aſſez long-tems après qui étoit ce Philopolis dont il ſe défioit trop, il compoſa une aſſez longue Réponſe à ſa très-courte Lettre, qui n'a été publiée que cette année 1782 dans le Tom. I. de ſes Oeuvres poſthumes, pag. 244 de l'édit. in-8°. de Geneve.

La mort de mon éloquent Compatriote ne me permet plus de repliquer & de le ſuivre dans des raiſonnemens

mais je n'ai pu admirer de même le dessin & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de Mr. ROUSSEAU, & je félicite Geneve, qui est aussi ma Patrie, de le compter parmi les Hommes célebres auxquels elle a donné le jour: mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai & si peu propres à faire des Heureux.

ON écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'ACADÉMIE DE DIJON; & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre Mr. ROUSSEAU, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un Livre contre Mr. ROUSSEAU, & qui suis très-convaincu que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce Génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question. Voici ce raisonnement.

TOUT ce qui résulte immédiatement des Facultés de l'Homme ne doit-il pas être dit résulter de sa nature? Or; je crois que l'on démontre fort bien que l'état de Société résulte immédiatement des Facultés de l'Homme: je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant Auteur que ses propres

subtils & pleins d'Esprit, mais qui prouvent trop qu'il n'avoit pas saisi le véritable esprit de ma Lettre ni le nœud de la question.

Au reste; quand je composois ma Lettre je ne connoissois Mr. ROUSSEAU que comme un vertueux Patriote & un grand Écrivain, mais dont l'imagination ardente & l'Esprit original le portoient à soutenir des Paradoxes qu'une Raison févere auroit reprouvés. Il n'avoit pas fait encore le *Contract Social*, si contraire à la stabilité des Loix, ni ses fameuses *Lettres de la Montagne*, qui incendierent cette Patrie qu'il chérissoit.

idées fur l'établiffement des Sociétés; idées ingénieufes & qu'il a fi élégamment exprimées dans la feconde partie de fon Difcours. Si donc l'état de Société découle des Facultés de l'Homme, il eft naturel à l'Homme. Il feroit donc auffi déraifonnable de fe plaindre de ce que ces Facultés en fe développant ont donné naiffance à cet état, qu'il le feroit de fe plaindre de ce que DIEU a donné à l'Homme de telles Facultés.

L'HOMME eft tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des Hommes qui bâtiffent des Villes, comme il y falloit des Caftors qui conftruififfent des Cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle Mr. ROUSSEAU fait confifter le caractere qui diftingue effentiellement l'Homme de la Brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'Homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce feroit vouloir que l'Homme ne fût point Homme. L'Aigle, qui fe perd dans la nue, rampe-t-il dans la pouffiere comme le Serpent?

L'HOMME *Sauvage* de Mr. ROUSSEAU, cet Homme qu'il chérit avec tant de complaifance, n'eft point du tout l'Homme que DIEU a voulu faire; mais DIEU a fait des Orang-outangs & des Singes qui ne font pas Hommes.

QUAND donc Mr. ROUSSEAU déclame avec tant de véhémence & d'obftination contre l'état de Société, il s'éleve, fans y penfer, contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'Homme & qui a ordonné cet état. Les Faits font-ils autre chofe que l'expreffion de fa VOLONTÉ ADORABLE?

LORSQU'AVEC le Pinceau d'un LE BRUN, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état Civil a enfantés, il oublie que la Planète où l'on voit ces chofes, fait

partie d'un Tout immenſe que nous ne connoiſſons point; mais que nous ſavons être l'Ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

AINSI, renonçons pour toujours à la chimérique entrepriſe de prouver que l'Homme ſeroit mieux s'il étoit autrement: l'Abeille qui conſtruit des Cellules ſi régulieres voudra-t-elle juger de la Façade du Louvre? Au nom du Bon-ſens & de la Raiſon, prenons l'Homme tel qu'il eſt, avec toutes ſes dépendances; laiſſons aller le Monde comme il va, & ſoyons ſûrs qu'il va auſſi bien qu'il pouvoit aller.

S'IL s'agiſſoit de juſtifier la PROVIDENCE aux yeux des Hommes, LEIBNITZ & POPE l'ont fait, & les Ouvrages immortels de ces Génies ſublimes ſont des Monumens élevés à la gloire de la Raiſon. Le Diſcours de Mr. ROUSSEAU eſt un Monument élevé à l'Eſprit, mais à l'Eſprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

LORSQUE notre Philoſophe voudra conſacrer ſes lumieres & ſes talens à nous découvrir les Origines des Choſes; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens & des maux; en un mot, à ſuivre l'Humanité dans la courbe tortueuſe qu'elle décrit; les tentatives de ce Génie original & fécond pourront nous valoir des connoiſſances précieuſes ſur ces objets intéreſſans. Nous nous empreſſerons alors à recueillir ces connoiſſances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoiſſance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'aſſure, la principale fin de ſes recherches.

IL y a lieu, Monſieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, ſi j'avois moins été appellé à réfléchir ſur les ſources de la diverſité des opinions des Hommes; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un E'crivain qui a ſi bien connu les avantages d'un bon Gouvernement, & qui les a ſi bien peints dans

fa belle Dedicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait si-tôt & si parfaitement perdus de vue dans son Discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un E'crivain qui seroit, sans-doute, fâché qu'on ne le crût pas judicieux, préférat sérieusement d'aller passer sa vie dans les Bois si sa santé le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un E'crivain qui pense, avanceroit dans un Siecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme seul une si grande foule d'inconséquences, pour ne rien dire de plus fort? ***Si la Nature nous a destinés à être sains, j'ose presqu'assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'Homme qui médite est un Animal dépravé.*** (2) Disc. pag. 22.

Je l'ai insinué en commençant cette Lettre; mon dessein n'est point de prouver à M. ROUSSEAU par des argumens, qu'assez d'autres feront sans moi, & qu'il seroit peut-être mieux que l'on ne fit point, la supériorité de l'état de Citoyen sur

(2) †† Je suis obligé de transcrire ici la réponse de Mr. ROUSSEAU à cet endroit de la Lettre de PHILOPOLIS.

" Il me semble, Monsieur, que vous
» me censurez bien gravement sur une
» réflexion qui me paroit très juste,
» & qui juste ou non n'a point dans
» mon Écrit le sens qu'il vous plait
» de lui donner par l'addition d'une
» seule lettre. *Si la Nature nous a*
» *destinés à être saints*, me faites-
» vous dire, *j'ose presqu'assurer que*
» *l'état de réflexion est un état contre*
» *nature & que l'Homme qui médite est*
» *un Animal dépravé.* Je vous avoue
» que si j'avois ainsi confondu la santé
» avec la sainteté, & que la profession
» fût vraie, je me croirois très-pro-
» pre à devenir un grand Saint moi-
» même dans l'autre Monde ou du
» moins à me porter toujours bien
» dans celui-ci. »

Mon Lecteur présume-t il que toute cette petite ironie de mon spirituel Compatriote porte uniquement sur une faute d'impression que PHILOPOLIS n'avoit pas même occasionée? Sans doute, que dans le Mercure de France on avoit imprimé *saints*, *sancti*, au lieu de *sains*, *sani* que portoit bien le Manuscrit original de PHILOPOLIS. Et comment Mr. ROUSSEAU n'avoit-il pas soupçonné cette faute d'impression qui venoit si naturellement à l'Esprit, plutôt que de supposer que PHILOPOLIS avoit ajouté une lettre pour se donner le plaisir *de le censurer gravement?*

l'état d'Homme Sauvage; qui eût jamais imaginé que cela feroit mis en question! mon but eft uniquement d'effayer de faire fentir à notre Auteur combien fes plaintes continuelles font fuperflues & déplacées: & combien il eft évident que la Société entroit dans la deftination de notre Etre.

J'ai parlé à M. Rousseau avec toute la franchife que la relation de Compatriote autorife. J'ai une fi grande idée des qualités de fon Cœur, que je n'ai pas fongé un inftant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces reflexions. L'amour feul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faifant il m'étoit échappé quelque chofe qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me le pardonner & d'être perfuadé de la pureté de mes intentions. (3)

Je ne dis plus qu'un mot; c'eft fur la *pitié*, cette vertu fi célébrée par notre Auteur, & qui fut, felon lui, le plus bel appanage de l'Homme dans l'enfance du Monde. Je prie M. Rousseau de vouloir bien réfléchir fur les queftions fuivantes.

Un Homme ou tout autre Etre fenfible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & feroit-il ému à la vue d'un Enfant qu'on égorgeroit?

Pourquoi la Populace, à qui M. Rousseau accorde une fi

(3) †† Si l'on compare les deux Lettres, on trouvera, je m'affure, que le ton affez cavalier de la Lettre de Mr. Rousseau ne répond guere au ton honnête de celle de Philopolis. Mr. Rousseau débute ainfi: " vous „ voulez, Monfieur, que je vous ré- „ ponde, puifque vous me faites des „ queftions. Il s'agit d'ailleurs d'un „ Ouvrage dédié à mes Concitoyens; „ je dois en le défendant juftifier „ l'honneur qu'ils m'ont fait de l'ac- „ cepter. Je laiffe à part dans votre „ Lettre ce qui me regarde en bien & „ en mal, parce que l'un compenfe „ l'autre à-peu-près, que j'y prends peu „ d'intérêt, &c. „

grande

grande dose de pitié, se repait-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un Malheureux expirant sur la roue?

L'Affection que les Femelles des Animaux témoignent pour leurs Petits, a-t-elle ces Petits pour objets ou la Mere? Si par hazard c'étoit celle-ci, le bien-être des Petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Geneve le 25 d'Août 1755.

Philopolis, *Citoyen de Geneve.*



REMARQUES

SUR LE

SENTIMENT DE CLARKE,

TOUCHANT LA LIBERTÉ.



LE célebre CLARKE disputant avec le subtil COLLINS sur la Liberté, lui opposoit divers raisonnemens que j'exposerai ici en abrégé.

1. UN Agent *nécessaire* n'est pas, selon CLARKE, un *Agent*. Une Horloge n'est pas un Agent, parce qu'elle ne se meut pas elle-même; mais elle est mue par le poids qui est mu lui-même par la Pesanteur. Pour qu'un Etre soit vraiment un Agent, il faut qu'il puisse commencer par lui-même le mouvement ou l'action.

2. LE plaisir ne peut jamais être la Cause *efficiente* d'une action *libre*; parce que toutes les sensations & toutes les perceptions sont purement *passives* : l'Ame ne peut pas ne pas sentir & appercevoir à la présence des objets. Et comment un état purement *passif* seroit-il la Cause physique ou efficiente d'un état *actif* ? Il vaudroit autant dire que le repos est cause du mouvement.

3. CLARKE veut donc que les perceptions, les fenfations, les *motifs* ne foient que les *occafions* qui déterminent l'Ame à agir ou qui lui donnent lieu de déployer fon Activité, fans qu'il y ait ni qu'il puiffe y avoir aucun rapport phyfique ou néceffaire entre le motif & l'action. Notre Philofophe demande là-deffus; fi des notions abftraites ou des *motifs* font des Subftances qui agiffent fur l'Ame comme un Etre agit fur un autre Etre?

4. Il défapprouve cette définition, *que la Liberté eft le pouvoir de faire ce que l'on veut.* Il lui oppofe l'exemple d'une Balance qui acquiefceroit au poids qui la fait incliner. Il fe borne donc à dire; que la Liberté eft le *pouvoir d'agir ou de ne pas agir.*

5. La *néceffité morale* n'eft point une *vraie néceffité*; parce que le contraire *phyfique* eft toujours poffible. Il eft impoffible *moralement* qu'un Homme de bon fens fe jette par la fenêtre; mais il en a toujours le pouvoir phyfique. Cette forte de *néceffité* n'eft donc que la *certitude morale.*

6. Soit que nous foyions libres ou non, on eft forcé de convenir, que quand Dieu nous auroit fait libres en effet, il n'auroit pas pu nous donner un autre Sentiment de la Liberté que celui que nous en avons. Ceux qui nient la Liberté n'ont donc en leur faveur que la fimple poffibilité que ce Sentiment de notre Liberté foit trompeur. Ceci revient à la queftion s'il eft des *Corps.* On conçoit qu'il eft poffible que l'Univers foit purement *idéal*, & pourtant, ajoute Clarke, qui feroit affez fou pour fe perfuader que les Corps n'exiftent point?

7. Il prétend, que *préférer* & *vouloir* font deux chofes différentes. Le premier eft un fimple *jugement* fur la convenance, & ce jugement eft purement *paffif.* Il ne dépend pas de nous de juger mauvais ce qui nous paroît bon. Le fecond ou la Fa-

culté de vouloir eſt le pouvoir qu'a l'Homme *de commencer ou de finir une action*, & ce pouvoir eſt vraiment actif. A l'aide de cette diſtinction, CLARKE entreprend de réſoudre cette queſtion; *ſi nous ſommes libres de vouloir ou de ne vouloir pas?* Il dit; que relativement à la *préférence* nous ne ſommes pas *libres*, & que relativement à la *Volonté* & au *Pouvoir actif* nous le ſommes toujours.

8. L'AUTEUR revient à ce qu'il a dit du Pouvoir phyſique d'agir, qu'il nomme auſſi le Pouvoir *ſoi-mouvant* ou le Pouvoir de ſe mouvoir ſoi-même, de commencer ou de finir une action. On objectoit, que les Enfans & les Animaux ne ſont pas *libres*, & que toutes leurs actions ſont réputées *néceſſaires*. CLARKE répond, que les Enfans & les Animaux ſont toujours *libres*, parce qu'ils jouiſſent toujours du Pouvoir *ſoi-mouvant*; ils agiſſent par eux-mêmes, ils ſe meuvent eux-mêmes, rien d'extérieur ne les meut. La ſeule différence qui eſt entr'eux & l'Homme, c'eſt que dans celui-ci l'exercice du Pouvoir *ſoi-mouvant* eſt toujours accompagné de la *conſcience* du bien ou du mal *moral* que renferme l'action.

9. ON objectoit encore; que toute action doit avoir un commencement ſans quoi il faudroit nier la relation naturelle de la *Cauſe* à l'*Effet*. Notre Métaphyſicien replique; que quand on admet le Principe *ſoi-mouvant*, on a une Cauſe du commencement de l'action. Si ce Principe n'exiſtoit point, il faudroit admettre une ſuite infinie d'Effets ſans Cauſe *premiere*, ce qui feroit abſurde: car ſuivant la définition de l'Agent (1), cette conſéquence abſurde feroit inévitable, puiſque chaqu'action, chaque choix étant un effet qui a ſa cauſe dans un autre effet, & celui-ci dans un autre encore, la ſuite ſuppoſée eſt infinie. Cette difficulté s'évanouit au moment qu'on admet que la nature du Principe *ſoi-mouvant* eſt de pouvoir commencer *par lui-même* l'action.

10. Les Saints, dit-on, les Anges, Dieu lui-même ne font pas *libres* de faire le mal. Clarke répond en reprenant fa diftinction entre le *jugement* & l'*action.* (2) Dieu juge infailliblement du *bien*; il ne peut jamais fe méprendre; ce jugement eft *néceffaire*; mais il n'eft pas une *action*; il eft une chofe purement *paffive.* Il n'y a point de relation *phyfique* ou *néceffaire* entre le jugement & l'action; l'un n'eft pas la caufe efficiente de l'autre, & dans chaqu'action des Etres les plus parfaits, le contraire eft toujours *poffible*; ce qui fuffit, fuivant notre Auteur, pour détruire toute idée de *Fatalité.*

11. Si Dieu *prévoit* infailliblement les *Futurs contingens*, fa Prefcience ne les rend pas *néceffaires.* Elle ne change rien à la *nature* des Chofes. Elle n'eft qu'un jugement *certain*, analogue à celui que nous portons nous-mêmes fur divers contingens.

12. Les *récompenfes* & les *peines* ne déterminent pas l'Ame *néceffairement.* Mais elle a égard à ces *motifs*; elle n'y eft jamais indifférente; mais elle peut toujours produire le contraire phyfique.

13. Si les actions morales étoient *néceffaires*, il n'y auroit, fuivant notre Philofophe, ni *mérite* ni *démérite*, & la Justice divine feroit anéantie : car dans ce Syftême, comment admettre *l'Imputabilité ?*



R E M A R Q U E S.

J'Admets avec notre Auteur le Principe *actif* ou *soi-mouvant.* Je dis que toutes les actions de l'Ame émanent de son propre fond. J'admets encore que le jugement n'est point la cause *efficiente* de l'action. J'admets enfin, que dans chaque action morale le contraire *physique* est toujours *possible.* (5, 8.)

Mais, je crois pouvoir avancer contre Clarke, que ce contraire physique ne doit pas entrer ici en considération : c'est qu'il ne s'agit pas de savoir si nous pouvions agir *autrement* dans tel ou tel cas particulier ; mais il est uniquement question de savoir si nous pouvions *vouloir autrement*, & si le *motif* en vertu duquel nous nous déterminons dans tel ou tel cas particulier pouvoit ne pas produire son effet. Remarquez que je ne dis pas que les motifs *nous déterminent* : l'expression ne feroit pas exacte : mais je dis que *nous nous déterminons* sur la vue plus ou moins claire des motifs. Or; l'influence des motifs dépend en dernier ressort des idées que l'Entendement se forme des Choses, & celles-ci dépendent des circonstances qui ont concouru à leur formation.

Est-il bien démontré que les sensations & les perceptions soient purement *passives*, comme l'affirme notre Métaphysicien? (2) Les Sens n'agissent pas sur l'Ame comme un Corps agit sur un autre Corps : mais en supposant la réalité de l'action des Sens sur l'Ame, cette action n'emporte-t-elle pas une *réaction* de l'Ame sur les Sens ; puisqu'autrement on ne sauroit concevoir l'action ? Or; cette *réaction* n'est-elle pas elle-même une action? Je ne veux point dire assurément que dans les sensations l'Ame réagit sur les Sens ou sur le *Sensorium* à la

maniere d'un Corps; elle n'eſt pas un Corps: je veux dire ſeulement qu'il ſe paſſe alors dans l'Ame quelque choſe qui correſpond à l'action des Sens ou du *Senſorium* & qui eſt une véritable action que l'Ame exerce à ſa maniere. Comment donc notre Auteur a-t-il pu affirmer que les ſenſations ne renferment rien que de *paſſif?* Je lui accorde que l'Ame eſt *néceſſitée* dans chaque ſenſation: elle ne peut pas ne point réagir à ſa maniere lorſqu'elle éprouve l'impreſſion d'un Objet. Mais, ſi l'Ame ne peut jamais ceſſer de s'aimer elle-même; ſi elle ne peut pas ne vouloir point ce qui ſe montre à elle comme un *vrai bien*, n'eſt-elle pas auſſi néceſſitée dans l'acquieſcement qu'elle donne à ce bien? Et quoique ce jugement puiſſe n'avoir point de liaiſon *phyſique* avec l'action, il n'en eſt pas moins vrai que cette action en eſt la conſéquence *néceſſaire;* puiſqu'il eſt moralement impoſſible que l'Ame voie diſtinctement le bien réel ou apparent, & qu'elle lui préfere le mal reconnu pour *mal.* Elle peut ſe méprendre dans le choix; mais toujours veut-elle ce qui lui paroît le meilleur. En vain a-t-elle le Pouvoir phyſique de faire le contraire; combien eſt-il évident que cette poſſibilité phyſique ne ſauroit être réduite en acte dans ce cas particulier! (1)

Quand il eſt queſtion des Agens moraux, il faut les conſidérer avec toutes leurs déterminations phyſiques & morales. Les Facultés corporelles & les Facultés intellectuelles agiſſent collectivement: elles forment un Enſemble qui ne peut être décompoſé que par abſtraction, & tout ce qui réſulte de la collection dans chaque cas donné eſt néceſſaire, puiſque le contraire eſt impoſſible conſidéré dans l'Enſemble. La Liberté

(1) Tout ceci ſemble trop confondre la néceſſité *morale* avec la néceſſité *phyſique*. Il faut le modifier par la Note qui termine le Chapitre XL. des *Recherches philoſophiques ſur les preuves du Chriſtianiſme*. Édit. de 1771.

peut aller au mal; mais la ſageſſe qui la dirige la porte au bien; & comme il eſt phyſiquement impoſſible qu'une pierre ſoutenue tombe; il eſt de même moralement impoſſible que le Sage, reſtant *ſage*, ſe conduiſe comme un Fou. Mais il eſt poſſible que le Sage ſe corrompe, comme il eſt poſſible que la pierre perde ſon ſupport: or; qui ne voit que le cas a changé.

J'ose le dire; il ne me paroît pas que Clarke eût aſſez approfondi la queſtion & qu'il l'eût enviſagée ſous ſon vrai point de vue. Je renvoie ſur cette Matiere, la plus importante de toutes celles dont la Pſychologie s'occupe, aux Chap XII & XIX de l'*Eſſai analytique*. J'ai tâché dans le §. 470 d'analyſer la nature de cette action de l'Âme, que nous exprimons par les termes de *préférence*, de *détermination*, de *choix*. On comparera mes principes avec ceux de l'illuſtre Philoſophe dont je viens d'examiner l'opinion. Il raiſonnoit d'ailleurs très-juſte ſur la Prescience Divine, quand il diſoit que la Prévifion de Dieu *ne rend pas néceſſaires les Futurs contingens.* (11.)

Je n'en dirai pas de même de ſa penſée ſur l'*Imputabilité*: (13) car il eſt un ſens ſuivant lequel elle pourroit avoir lieu encore, même dans le ſyſtême de la néceſſité. L'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* l'avoit aſſez bien prouvé, autant qu'il m'eſt permis d'en juger. (2) Il en va donc de même du *mérite* & du *démérite*, qui ſubſiſtent, comme l'Imputabilité, ſous un aſpect différent de celui ſous lequel les Théologiens & les Juriſconſultes les enviſagent.

Je n'ajoute plus qu'une remarque; c'eſt ſur la définition que notre Auteur donne de la Liberté, *qu'elle eſt le Pouvoir*

(2) *Eſſai de Pſychologie ou Conſidérations ſur les opérations de l'Ame &c.* Chap. LVII.

d'agir

d'agir ou de ne pas agir (4). Ce n'eſt pas parce que nous pouvons *ne pas agir* que nous ſommes *libres*; c'eſt uniquement parce que *nous pouvons agir*, & que nous agiſſons en effet conformément à la détermination de notre Volonté. La Liberté, cette belle Faculté ſur laquelle on controverſe tant, devient une choſe fort ſimple dès qu'on ſait la conſidérer ſous ſon vrai point de vue : elle n'eſt au fond que le *Pouvoir exécutif* de la Volonté : celle-ci ſe détermine, préfere ou choiſit, & la Liberté exécute le choix. Notre Philoſophe dit très-bien, que les Enfans & les Animaux ſont *libres* parce qu'ils jouiſſent toujours du Pouvoir ſoi-mouvant, qu'ils agiſſent & ſe meuvent par eux-mêmes (8). La *Moralité* n'eſt donc pas eſſentielle à la Liberté.



OBSERVATIONS (1)

SUR UNE NOTE

DE

Mr. DE CASTILLON

DE L'ACADEMIE DE PRUSSE

AJOUTÉE A LA TRADUCTION FRANÇOISE

DU LIVRE DE Mr. CAMPBELL

SUR LES MIRACLES.

ON trouve à la fin de la Traduction Françoife du Livre de Mr. CAMPBELL contre Mr. HUME, (2) quelques Notes du célebre Traducteur, qui font beaucoup regretter qu'il n'ait pas lui-même compofé un Ouvrage fur les preuves de la RÉVÉLATION. Une de ces Notes a fur-tout fixé mon attention & m'a donné lieu de jeter fur le papier quelques Obfervations

(1) † † CE petit Écrit avoit paru en 1765 dans le *Journal des Savans* de Hollande. J'ignore s'il étoit parvenu à la connoiffance de Mr. DE CASTILLON.

(2) *Differtation fur les Miracles contenant l'examen des principes pofés par Mr. DAVID HUME Ecuyer, dans fon Effai fur les Miracles; compofée en Anglois par Mr. GEORGE CAMPBELL* &c. *Traduite par Mr. JEAN DE CASTILLON*, &c. A Utrecht chez HENRI SPRUYT 1765.

que je foumets au jugement du favant Auteur. Je vais tranfcrire cette Note en entier ; elle eft à la page 258.

“ La réponfe de Mr. Campbell eft fort ingénieufe ; elle „ me paroît également folide. Mais on peut en faire une autre. „ L'Homme qui fe donne pour infpiré avance deux chofes „ fort différentes : d'abord il enfeigne une Doctrine inconnue „ auparavant ; & en fecond lieu, il l'enfeigne de la part de „ Dieu. „

“ Faut-il recevoir ou rejeter la nouvelle Doctrine ? Ceci „ eft du reffort de la Raifon. C'eft à la Raifon à examiner fi „ ce qu'on propofe à croire eft, autant que nous pouvons le „ comprendre, conforme aux faines idées que nous avons de la „ Divinité, & fi ces Articles de Foi fourniffent de puiffans „ motifs pour porter les Hommes à faire ce qui eft manifeftement bon ; c'eft à la Raifon à voir fi les nouveaux préceptes „ s'accordent avec ces principes inaltérables de jufte & d'hon„ nête que nous portons gravés dans notre Cœur. Si cela eft, „ il faut recevoir la nouvelle Doctrine de quelque part qu'elle „ vienne, car elle eft bonne & utile. Si c'eft le contraire, il „ faut la rejeter quel qu'en foit l'Auteur. On doit donc pre„ miérement examiner la Doctrine pour voir fi on doit l'ad„ mettre ou la rejeter. „

“ Si la Raifon & la Confcience nous affûrent que la Doc„ trine eft bonne, on doit la recevoir, que ce foit un Homme „ ou que ce foit Dieu qui nous l'enfeigne : mais il importe „ d'en connoître l'Auteur, fur-tout fi celui qui la prêche fe „ donne pour infpiré. S'il m'en impofe, je rougirois d'être „ fa dupe. Je mépriferai le Docteur en admirant fa Doctrine, „ j'en recevrai tous les Articles que je comprends, & je la „ recevrai, parce que je le dois à moi-même & à la vérité : „ mais fi cet Homme eft réellement infpiré & fi fa Doctrine,

„ vient de Dieu, je dois recevoir même ce que je ne com-
„ prends point, c'eſt-à-dire, je dois croire que les paroles que
„ je n'entends pas ont un ſens & ſont vraies dans ce ſens.
„ Je dois recevoir la Doctrine céleſte par tout ce que je dois
„ à moi-même, à la vérité & à mon Créateur. Si la Doc-
„ trine humaine eſt accompagnée de promeſſes & de mena-
„ ces, les récompenſes & les peines ne ſauroient être que
„ des ſuites naturelles de mes actions; & c'eſt à la Raiſon à
„ juger de leur réalité. Mais la ſanction d'une Doctrine révélée
„ peut dépendre de la libre volonté de Dieu qui eſt l'Auteur
„ de tous les biens dont je jouis, qui peut les augmenter à
„ l'infini, & qui les couronne par cette même Révélation
„ que je dois recevoir avec reconnoiſſance. „

“ Mais comment pourrai-je reconnoître ſi cette Doctrine
„ vient de Dieu? D'abord elle *doit porter le ſacré caractere*
„ *de la* Divinité. *Non ſeulement elle doit nous éclaircir les idées*
„ *confuſes que le raiſonnement en trace dans notre Eſprit : mais*
„ *elle doit auſſi nous propoſer un Culte, une Morale & des Ma-*
„ *ximes convenables aux* Attributs *par leſquels ſeuls nous conce-*
„ *vons ſon Eſſence.* A l'égard des Dogmes ils doivent être
„ clairs, lumineux, frappans par leur évidence; en un mot,
„ la Doctrine doit être ſi pure & ſi ſublime que nous ſoyions
„ forcés à reconnoître qu'elle eſt au-deſſus des forces de l'Hu-
„ manité. En ſecond lieu, cette Doctrine doit être confirmée
„ par des Miracles; Dieu ſeul a établi les Loix de la Nature
„ & Dieu ſeul peut les ſuſpendre.

„ Ainsi, les Miracles prouvent la divinité d'une Doctrine
„ que la Raiſon reconnoît pour vraie. Ceux qui diſent *qu'après*
„ *avoir prouvé la Doctrine par le Miracle, il faut prouver le*
„ *Miracle par la Doctrine*, ſe trompent : ils voient un *dialele*
„ où il n'y en a point. La vérité de la Doctrine ſe prouve
„ par la Raiſon qui peut fort bien comprendre ce qu'elle ne

„ peut pas découvrir ; & la réalité des Miracles se prouve par
„ le témoignage qui nous assûre du fait & par le bon sens qui
„ nous montre suffisamment *quels faits sont dans l'ordre de la*
„ *Nature & quels autres faits n'y sont pas*, & qui crie que
„ DIEU ne permettra jamais les Miracles destinés à prouver une
„ Doctrine fausse & pernicieuse. Voilà pourquoi dans le Deu-
„ teronome, chap. XIII, vers. 1, 2, 3, 5, il ordonne que
„ *si un Prophete annonçant des Dieux étrangers, confirme ses*
„ *Discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin*
„ *d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort.*
„ Dès qu'il annonce *des Dieux étrangers*, il enseigne une Doc-
„ trine que la Raison peut d'abord reconnoître pour manifeste-
„ ment fausse & pernicieuse ; s'il la confirme par des prodiges,
„ ce sont des impostures ou peut-être les œuvres d'un Esprit
„ malin que DIEU laisse libre pour éprouver la Foi des Hommes :
„ car enfin la Doctrine est mauvaise & il faut la rejeter, que
„ son Auteur fasse des Miracles ou non. Ce n'est pas ici le lieu
„ de détailler pourquoi le Prophete imposteur devoit être *mis*
„ *à mort*. Le cas étoit bien différent quand les Payens *met-*
„ *toient à mort les Apôtres*. Ceux-ci prêchoient aux Payens un
„ E'vangile *dont la sainteté parle au cœur* ; ils leurs offroient
„ une E'criture *dont la majesté étonne, près de laquelle les Li-*
„ *vres des Philosophes avec toute leur pompe sont bien petits.* (3)
„ On pouvoit objecter aux Payens persécuteurs la Morale éle-
„ vée & pure, dont JÉSUS *seul a donné les leçons & l'exemple* ;
„ les Apôtres pouvoient dire aux Payens, examinez notre Doc-
„ trine & puis faites ce que vous trouvez à propos ; & les
„ Payens ne pouvoient pas rétorquer cette réponse contre les
„ Apôtres. Il faut commencer *par le raisonnement* & il ne faut
„ pas *laisser là les Miracles*. Il faut *y recourir* pour prouver la
„ Mission, si la Doctrine est bonne. *C'est là du bon sens le plus*

(3) Tous ces passages que notre Auteur a mis en lettres italiques me pa- roissent pris de l'*E'mile* de Mr. ROUSSEAU, quoiqu'il ne soit point cité.

„ *ſimple*, & la diſtinction entre la *vérité* & la *divinité* d'une „ Doctrine n'eſt pas une diſtinction au moins très-ſubtile. „

Cette diſtinction entre la vérité & la divinité d'une Doctrine me paroît fondamentale. M. de Castillon l'expoſe ici avec clarté, & avant que d'avoir lu ſa Note, je m'en étois ſervi plus d'une fois contre cette fauſſe Philoſophie qui voudroit nous faire enviſager les *Miracles* comme de purs *acceſſoires* : mais examinons de plus près le principe ſur lequel cette diſtinction repoſe.

L'Auteur ſoutient *que c'eſt à la Raiſon à voir ſi la Doctrine s'accorde avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.* (4)

SI cela eſt, ajoute-t-il, *il faut recevoir la Doctrine de quelque part qu'elle vienne. Si c'eſt le contraire, il faut la rejeter quel qu'en ſoit l'Auteur ; ſoit qu'il faſſe des Miracles ou qu'il n'en faſſe point.* (5)

Mr. de Castillon admet donc que la *vérité* d'une Doctrine eſt le ſeul caractere dont il faut partir, pour juger ſi elle doit être admiſe.

Il entend par cette *vérité* la *conformité de la Doctrine avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.*

Il ne veut pas qu'on reçoive une Doctrine qui choqueroit ces principes lors même que ſon Auteur feroit des *Miracles.*

La raiſon qu'il en donne eſt tirée du *bon-ſens qui crie que*

(4) Pag. 258. (5) Ibid.

Dieu *ne permettra jamais les Miracles destinés à prouver une Doctrine fausse & pernicieuse.* (6)

Sur ces principes il est évident qu'Abraham ne devoit point se mettre en devoir de sacrifier son Fils: quoi de plus contraire aux Loix *inaltérables du juste & de l'honnête!* quelle Doctrine *plus fausse & plus pernicieuse* que celle qui porte un Pere à plonger le couteau dans le sein de son Fils! comment y reconnoître le divin Auteur de la Loi Naturelle, *de cette Loi gravée dans tous les Cœurs?*

Mais ce fut une *Révélation*, & par conséquent un ou plusieurs *Miracles* qui persuaderent au Patriarche cette Doctrine.

Il devoit donc la rejeter suivant notre Auteur, & pourtant les Écritures célebrent la Foi du Patriarche & la proposent pour modele à tous les Siecles.

Et qu'on ne dise pas que la Révélation étoit si claire, si certaine, qu'Abraham ne pouvoit douter le moins du monde que Dieu lui eût parlé; je répondrois, que cette Révélation ne pouvoit être ni plus *claire* ni plus *certaine* que la Loi *Naturelle* qui lie un Pere à son Fils.

Il y a plus; ce Fils que Dieu lui ordonna d'immoler, lui avoit été promis & donné par une dispensation *miraculeuse*: voilà donc de *vrais* Miracles *opposés* ici à de *vrais* Miracles. Les uns attestent au Patriarche, que ce Fils sera le Pere d'un grand Peuple; les autres l'appellent à le sacrifier. Au milieu de ce *conflict* de Miracles, la *Loi Naturelle* ne devoit-elle pas prévaloir, & quand le Patriarche lui auroit donné la préférence, auroit-il été coupable?

(6) Pag. 261.

On répondra peut-être que l'exception à la Loi Naturelle n'étoit ici qu'apparente ou imparfaite, & que la Révélation étoit réelle ou parfaite: ce *Fils de la Promeſſe* n'étoit pas encore ſacrifié; l'ordre pouvoit à tout inſtant être révoqué; l'Auteur de la Révélation étoit auſſi celui de la *Loi Naturelle*; Il étoit encore celui de la *Promeſſe*; Il pouvoit reſſuſciter l'innocente Victime; Il . . . . mais tout cela ſatisfait-il à l'objection qui ſort immédiatement du principe que j'examine?

Mr. de Castillon parlant des *Prodiges* qui tendent à confirmer une *fauſſe* Doctrine, dit *que ce ſont des impoſtures ou peut-être les œuvres d'un Eſprit malin que* Dieu *laiſſe libre pour éprouver la Foi des Hommes.* (7)

Mais eſt-il bien conforme au bon ſens d'admettre que l'Etre sage & bon permette à l'*Eſprit malin d'éprouver la Foi des Hommes par des Prodiges?* Les Hommes ont-ils appris de Dieu même les caracteres *eſſentiels* auxquels on peut diſtinguer les Prodiges des Miracles? Et combien cette diſtinction eſt-elle délicate aux yeux de la Raiſon? Combien eſt-il facile que *la Foi* des Hommes échoue dans cet examen? Et ce feroit Dieu lui-même qui les expoſeroit à un ſemblable danger!

En vain répondroit-on que les Prodiges ne tendront jamais qu'à confirmer une Doctrine *que la Raiſon reconnoîtra d'abord pour fauſſe & pernicieuſe*: le Sacrifice d'Abraham prouveroit l'inſuffiſance de cette réponſe.

Cependant c'eſt un Fait établi par les E'critures elles-mêmes, que Dieu permet les *Prodiges* ou les *Preſtiges*, témoins les Magiciens de Pharaon. Et à propos de ces Magiciens, comment

(7) Au bas de la page 261.

ment les E'critures ne nous disent-elles point que Moyse découvrit l'*imposture* ? Cette Verge changée en *Serpent* n'étoit-elle pas manifestement un tour de passe passe ? Il est vrai que les Miracles de Moyse triompherent des Prodiges des Magiciens; mais n'auroit-il pas été, ce semble, plus conforme au but de l'Envoyé de démontrer à Pharaon la fourberie de ses Magiciens, & de faire tomber ainsi toute la prétendue Magie ? Ce qui se passe ici entre Moyse & les Enchanteurs ne peut-il pas paroître un jeu ridicule aux yeux de l'Incrédule ?

Il y a aussi dans le Nouveau Testament quelques Passages qui annoncent des *Prodiges* tendans à ébranler la Foi. Voyez en particulier Matth. XXIV, v. 24. *Car il s'élevera de faux Christs & de faux Prophetes, qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses que s'il étoit possible les Elus mêmes en seroient séduits.* Les *Foibles* succomberont donc à ces Prodiges, & les Foibles ne demandent-ils pas à être fortifiés ?

On nous a donné en divers tems d'excellens Traités sur la Vérité de la Religion; plusieurs de ces Traités forment de gros Volumes, & pourtant nous n'avons pas encore une définition bien exacte & vraiment philosophique du *Miracle*. Tout ce qu'on nous a dit là-dessus est encore plus ou moins vague. De là mille objections que l'Incrédulité moderne propose avec confiance, & dont elle s'applaudit d'autant plus que les réponses sont moins satisfaisantes. On n'a pas même procédé philosophiquement dans l'emploi des *Miracles*, & ce défaut dans la marche a infirmé cette belle preuve. Je connois un Homme dont le nom n'est pas inconnu à la République des Lettres, qui se propose, si sa santé le lui permet, de présenter dans un ordre analytique les principales preuves de la Révélation. Il n'écrira pas contre les Incrédules; il n'en supposera pas même l'existence; mais il cherchera sincérement la Vérité, il l'exposera avec clarté & avec candeur, & les ob-

jections qu'il se proposera sortiront du fond même de son sujet. (8)

Voici une autre réflexion que je soumets au jugement de M. de Castillon. *Il faut*, dit-il, *que la Doctrine soit si pure & si sublime que nous soyions forcés de reconnoitre qu'elle est au-dessus des forces de l'Humanité.* (9)

Il est clair qu'il s'agit ici de la Morale, & ce caractere est le seul que M. Rousseau admet pour preuve de la *Divinité* de l'E'vangile.

Mais comment prouver que la Morale de l'E'vangile est *au-dessus des forces de l'Humanité ?* a-t-on calculé les forces de la Raison humaine & l'influence des circonstances sur ses progrès ? Dix à douze Socrates qui se seroient succédés sans interruption n'auroient-ils point conduit enfin la Morale au même degré de perfection que l'E'vangile ? Nous sommes obligés d'admettre cette possibilité, & elle est un argument très-fort contre M. Rousseau. Nous en déduisons légitimement la nécessité des Miracles pour prouver la *Divinité* de la Doctrine. D'ailleurs, comment les premiers Fondateurs de la Religion auroient-ils pu triompher du Juif & du Grec avec la Morale toute seule ?

Je me resserre beaucoup : M. de Castillon me comprend assez : voilà donc les *Miracles* qui reviennent de nouveau comme preuve de la Divinité de la Doctrine & avec eux toutes les objections que j'ai indiquées ci-dessus.

(8) † † C'est ce que l'Auteur essaya quelques années après d'exécuter dans les Recherches sur le Christianisme qui faisoient partie de la *Palingénésie philosophique* publiée pour la premiere fois en 1769.

(9) Pag. 260.

Je prie l'eſtimable Auteur de vouloir bien réfléchir ſur tout ceci : il a trop de ſagacité & de juſteſſe dans l'Eſprit pour ne pas découvrir enfin quelque ſolution raiſonnable, & je la recevrois de lui avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance. Le ſujet eſt de la plus haute importance, ſur-tout dans un tems où l'Incrédulité, ſemblable à un Prothée, revêt toutes ſortes de formes.

Les objections que je viens de propoſer ne me ſont pas beaucoup de peine. Je ſuis très-perſuadé qu'il n'eſt aucun Incrédule de bonne foi qui ne ſe fût rendu aux Miracles ſi nombreux, ſi variés, ſi éclatans de N. S. & de ſes Apôtres, & je ne penſe pas qu'aucun Incrédule eût pris de meilleures précautions contre l'impoſture & eût montré plus de défiance que le Sanhedrin & Thomas. Mais je ſouhaiterois que M. de Castillon parvînt à débarraſſer ſes argumens des difficultés que j'y découvre.

Encore une obſervation, & ce ſera la derniere. L'Auteur dit à la page 261 *que le bon ſens nous montre ſuffiſamment quels ſont les Faits qui ſont dans l'ordre de la Nature & quels autres Faits n'y ſont pas.*

Ceci eſt-il bien exact ? Le *bon ſens* auroit-il ſuffi aux Hébreux & aux premiers Chrétiens pour leur faire toujours diſtinguer certains Prodiges de la Chymie, de l'E'lectricité, &c. d'avec les *vrais Miracles ?* N'auroit-il pas été facile à nos Phyſiciens modernes de leur en impoſer, & de paſſer parmi eux pour de *vrais Prophetes* ? (10)

(10) †† Il falloit donc montrer dans quel cas le ſimple bon ſens peut ſuffire pour diſtinguer un Miracle d'un Prodige de la Phyſique. Conſultez là-deſſus la Note qui termine le Chap. VI. des *Recherches Philoſophiques ſur les preuves du Christianisme*, de l'E'dit. de 1771.



IDÉES
SUR
L'ART D'ETUDIER
ET SUR
L'ORDRE ET LE BUT DES ÉTUDES
DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.



De l'Art d'étudier.

CET Art, si utile à la Jeunesse & trop peu connu de la Jeunesse, consiste proprement à acquérir sur chaque Sujet le fond d'idées qui le constitue.

ET comme chaque Sujet a un fond d'idées qui lui est propre, il s'ensuit que les dispositions de l'Esprit doivent être relatives à ce fond d'idées pour qu'il puisse en faire l'acquisition.

IL faut donc s'attacher d'abord à démêler ces dispositions naturelles de l'Esprit, afin de déterminer le choix des Études.

ON y parvient en partant du plus ou du moins de facilité qu'on éprouve a acquérir telle ou telle suite d'idées, comparativement à d'autres suites. Ce que l'Esprit aura plus de facilité à exécuter, sera toujours ce qu'il exécutera le mieux,

Mais, parce que la capacité de l'Esprit est fort bornée, & qu'elle l'est sur-tout chez les Commençans, il est dans l'ordre de ces limites d'aller toujours du plus facile au moins facile, du simple au composé.

Toutes les idées d'un Sujet ayant des liaisons nécessaires entr'elles, il importe infiniment de ne passer jamais d'une idée à une autre, qu'on ne tienne fortement la premiere ou celle qui est le principe de la seconde, &c.

Il arrive souvent qu'on ne parvient pas d'abord à saisir fortement un principe, même très-simple: cela tient à la situation actuelle de l'Esprit: on sent une certaine fatigue, une résistance qu'on ne réussit point à surmonter: il ne faut point alors lutter trop contre cette résistance: il faut suspendre le travail, laisser reposer l'Esprit; j'ai presque dit, le faire rafraîchir, & revenir ensuite à une nouvelle lutte.

Comme les *Définitions* sont l'Abrégé de la Science; c'est sur les Définitions qu'il importe le plus d'insister. Il ne suffit point de les graver dans sa Mémoire, il faut encore se rendre raison à soi-même de chaque membre de la Définition & de chaque partie qui entre dans la composition du membre, &c.

Et parce que les *Divisions* du Sujet sont les principaux points de vue sous lesquels le Sujet peut être envisagé, il importe beaucoup encore de les graver dans sa Mémoire, & de se rendre attentif au fondement de ces Divisions & aux liaisons qu'elles ont entr'elles.

Les principes que l'Esprit a une fois saisis, doivent être appliqués à des *Exemples* bien choisis. Les Exemples sont ce qui contribue le plus à l'éclaircissement & au développement des principes. Il convient donc encore de varier les Exemples

pour donner plus d'exercice à l'Esprit & faire faillir davantage tout ce qui est renfermé dans le principe.

CHAQUE Auteur a ses Définitions, ses Divisions, ses Exemples; en un mot, sa marche ou sa maniere. Un Commençant courroit donc le risque de jeter de la confusion dans ses idées s'il suivoit en même tems plusieurs Auteurs sur chaque Sujet: il devra donc se borner d'abord à un seul, & consulter un habile Maître sur le choix.

LE Commençant devra se rendre si familier l'Auteur choisi, que sur quelqu'endroit du Livre qu'il tombe, il puisse toujours s'en faire à soi-même l'Analyse exacte.

QUAND le Commençant sera parvenu à posséder ainsi l'Auteur élémentaire, il pourra consulter avec fruit les autres Auteurs qui auront traité du même Sujet, & y puiser sans confusion les idées de détail auxquelles l'Auteur élémentaire n'avoit pas touché. Le jeune Homme en fera un Extrait sommaire, qu'il aura soin de rapporter à l'endroit correspondant de son Auteur élémentaire. Ces sortes d'Extraits seront ainsi le Commentaire de cet Auteur, & le Commentaire sera au jeune Homme. Il sera donc gravé plus profondément dans sa Tête, & se liera mieux avec ce qu'il aura déja appris.

PRÉCISÉMENT parce que les Forces de l'Esprit s'affoiblissent en se partageant, le Commençant devra se ménager des heures particulieres pour les divers Sujets auxquels il se proposera de s'appliquer, afin d'être tout entier à un seul Sujet.

COMME le changement d'occupations est une sorte de distraction, & que les distractions sont nécessaires pour entretenir le ressort de l'Esprit, le jeune E'tudiant aura soin de ne

demeurer jamais trop long-tems ſur le même Sujet : il variera donc ſes occupations relativement au ſentiment de ſes Forces.

Dans la même vue, il ſaura ſe ménager des heures de délaſſement, qu'il placera de préférence après celles des repas, & il ſera en ſorte que ces délaſſemens ſoient toujours du nombre de ceux qui peuvent fortifier le tempérament & cultiver ou orner l'Eſprit.

De l'Ordre des Etudes de Philoſophie rationnelle.

Je l'ai déja dit : le choix des Etudes doit être ſubordonné aux diſpoſitions naturelles de l'Eſprit : mais, ſi l'on ſuppoſe des diſpoſitions à peu près égales pour divers *Genres*, il eſt bien évident qu'il faudra s'attacher de préférence au Genre qui a le plus de rapport au perfectionnement de l'Eſprit & du Cœur.

Dieu, l'Homme & le Monde ſont les Objets de la Philoſophie rationnelle, & combien eſt-il manifeſte que ces objets ſont les plus importans de tous ceux qui entrent dans la ſphere des Connoiſſances humaines !

L'Homme eſt né pour le Bonheur : il doit donc s'appliquer à l'*Etude* du Bonheur & rechercher ſoigneuſement les routes qui conduiſent au Bonheur.

Les *Facultés* de l'Homme ſont les moyens qui lui ont été donnés pour parvenir au Bonheur : la Vérité eſt la route qui y conduit.

La principale E'tude de l'Homme eſt celle de l'Homme. La Pſychologie, la Morale, le Droit Naturel ſont les trois parties de la Philoſophie rationnelle qui ont des rapports plus directs avec l'Homme : elles ſont donc celles qui méritent le plus d'être cultivées par l'Homme qui s'occupe de la recherche du Bonheur.

Et parce que c'eſt un certain Etre qui deſire de parvenir au Bonheur, la Connoiſſance de cet Etre eſt un préliminaire néceſſaire de l'E'tude du Bonheur. La Pſychologie qui eſt proprement la Science de l'Homme & des Opérations de ſon Etre, occupera donc le premier rang dans la gradation des E'tudes de Philoſophie rationnelle.

Mais, la recherche du Bonheur ne differe point de la recherche de la Vérité : l'Homme doit être éclairé ſur le Bonheur : il doit acquérir un juſte diſcernement des Biens & des Maux, du vrai & du faux ; l'ignorance, l'erreur, les préjugés ſont les ténebres de l'Eſprit. Il y a un Art de diſſiper ces ténebres & de ſe conduire dans la recherche de la Vérité : cet Art ſi important par ſes uſages & ſi noble dans ſa fin, eſt l'Art de penſer ou la Logique.

La Logique ſuivra donc la Pſychologie dans l'Ordre des E'tudes philoſophiques.

A la ſuite de la Logique marchera la Science des Mœurs ou la Morale ; car ce ſont les actions de l'Homme qu'il s'agit ſur-tout de diriger vers une certaine Fin.

Le Droit Naturel ſe lie naturellement à la Morale : l'un & l'autre ont le même fondement & à peu près le même Objet. L'Homme n'eſt pas iſolé ſur la Terre : il eſt enchaîné à ſes Semblables : il l'eſt encore à une multitude d'autres Etres : les

les rapports ſi nombreux, ſi divers qu'il ſoutient avec tous ces Etres ſont ce qui influe le plus immédiatement ſur ſon Bonheur.

Mais, l'Homme a des rapports avec ſon Créateur comme ſa Créature & comme un Etre que ſa Souveraine Bonté deſtine au Bonheur. Après s'être étudié ſoi-même, & après s'être occupé des moyens qui conduiſent le plus directement à ſa Fin, l'Homme tâchera donc de parvenir à la connoiſſance de ſon Créateur, & ce grand Objet eſt celui de la Théologie Naturelle.

Et comme tout eſt enchaîné dans les Ouvrages du Créateur, & que chaque Etre particulier eſt une Partie conſtituante de l'Univers, l'Homme s'occupera de cet Enchaînement univerſel, & il le contemplera dans la Science du Monde ou la Coſmologie.

Mais, parce que toutes les Parties mixtes de la Philoſophie rationnelle ſont les différentes Branches d'un même Tronc & que ce Tronc eſt la Métaphyſique pure ou l'Ontologie, il ſera bien dans l'ordre de la marche de l'Eſprit, qui va naturellement des concrets aux abſtraits & des moins abſtraits aux plus abſtraits, de finir par l'Ontologie ou la Science de l'Etre en général, & de la placer ainſi à la ſuite des autres Parties de la Philoſophie rationnelle. Cet ordre n'eſt pas le plus ſcientifique : il eſt même oppoſé à celui que la plupart des Auteurs préferent ; mais il eſt au moins le mieux approprié à l'enfance de la Raiſon. L'Inſtituteur doit ſe plier aux beſoins d'une Raiſon naiſſante : des notions trop abſtraites, trop éloignées des Objets ſenſibles repouſſent fortement l'Eſprit d'un Commençant, & combien importe-t-il de lui rendre facile l'acquiſition de toutes les Vérités ! Pourquoi entaſſer

des épines à l'entrée de la Carriere qu'on veut lui faire parcourir !

La Métaphyfique pure eft, en quelque forte, la *Science univerfelle*, puifqu'elle eft la Science *des Abftraits :* elle enveloppe donc toutes les autres Sciences, & leur fournit à toutes des principes communs dont elles ne fauroient fe paffer. Elle accoutume encore l'Efprit à fe détacher des Objets matériels; elle le familiarife avec un genre de notions, plus indépendant que tout autre des idées purement fenfibles. Elle accroît donc merveilleufement les forces & la pénétration de l'Efprit, & le met à portée de faifir les rapports les plus éloignés & les plus compliqués.

Telles font les principales réflexions que l'Art d'étudier préfente au Philofophe, & telles font les gradations que la bonne Méthode fait mettre dans les Etudes philofophiques. Il m'auroit été facile d'étendre beaucoup ces réflexions: le Champ eft immenfe : je me fuis refferré dans le rapport à mon but particulier : il ne fera pas difficile de développer davantage cette légere Efquiffe d'un Sujet fi riche ; & je dois laiffer ce développement à ceux qui font chargés par état de l'Inftruction de la Jeuneffe. Si j'étois entré ici dans le détail, j'aurois dit ma penfée fur la maniere dont chaque Partie de la Philofophie rationnelle demande à être traitée foit dans le rapport à fon Objet, foit dans le rapport à l'Inftruction. Je me ferois fur-tout attaché à faire fentir combien les Logiques ordinaires répondent peu au but que leurs Auteurs fe font propofé. Au lieu de préfenter au jeune E'tudiant une Logique fans ceffe en action; au lieu de lui montrer par des exemples intéreffans puifés principalement dans la Phyfique & dans l'Hiftoire naturelle comment le Philofophe parvient à la découverte de la Vérité, on ne lui préfente qu'un tas de regles,

de diſtinctions, de préceptes plus faits pour charger ſa Mémoire que pour éclairer ſon Eſprit, former ſon jugement, lui inſpirer le goût de la bonne Philoſophie & développer chez lui le génie de l'obſervation ſi fécond en grands effets, & qui eſt lui-même une Logique vivante, toujours active, toujours inventive & toujours ſage.

Nature & fin de la Philoſophie rationnelle.

PARCE que l'Homme eſt un Etre ſentant, il veut ſentir beaucoup & agréablement: & parce qu'il eſt un Etre actif, il recherche les Biens & fuit les Maux.

L'ACTIVITÉ a été ſubordonnée à la Senſibilité. On ne recherche point & l'on ne fuit point ce qu'on ne connoît point.

UN Etre qui ne feroit que *ſentant* auroit des ſenſations, ſans pouvoir jamais ſe déterminer en conſéquence de ce qu'il ſentiroit. Il feroit un Miroir qui demeureroit immobile à la préſence des Objets dont il peindroit l'image.

LE grand Objet de la Senſibilité & de l'Activité eſt le Bonheur.

L'AMOUR du Bonheur eſt le principe premier & univerſel des actions de l'Homme. Il ne differe point de l'Amour de ſoi-même bien entendu: car c'eſt ſon propre Bonheur que l'Homme recherche, & il le recherche encore quand il s'occupe du Bonheur de ſes Semblables & qu'il le procure.

Ce feroit donc une grande méprife, que de confondre l'Amour de foi-même bien entendu avec l'intérêt groffier: celui-ci eft l'éponge de toutes les Vertus: l'Amour-propre bien ordonné en eft la fource la plus pure & la plus féconde.

Tout ce qui peut contribuer directement ou indirectement à la confervation & au perfectionnement de l'Homme entre dans les ingrédiens de fon Bonheur.

Le Bonheur eft un état permanent, & il differe ainfi du plaifir, qui n'eft qu'un état paffager.

Le Bonheur eft donc la grande Fin de l'Homme. La Raifon eft le moyen relatif à cette Fin.

J'entends ici par la *Raifon* l'Enfemble de ces nobles Facultés dont l'Homme eft enrichi & la meilleure application de ces Facultés à la Fin.

Ce ne fera donc qu'une Raifon très-éclairée qui pourra procurer à l'Homme la plus grande fomme de Bonheur qu'il puiffe obtenir fur la Terre : c'eft que les Objets de fes Affections étant très-nombreux & très-variés, les méprifes peuvent être infinies, & la Raifon peut feule prévenir les plus dangereufes.

Elle les prévient par la connoiffance réfléchie qu'elle acquiert des divers Objets avec lefquels l'Homme foutient des rapports. La raifon apprécie les Objets, & décide par cette appréciation du choix que l'Homme doit en faire.

La Philofophie rationnelle n'eft donc proprement que la Raifon elle-même appliquée à l'importante recherche du Bonheur. La Philofophie rationnelle fera donc ainfi la Science

du Bonheur : ce qui revient à dire, qu'elle fera la Sageſſe ; puiſque la Sageſſe choiſit toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure Fin.

La Philoſophie rationnelle eſt donc la Science qui mérite le plus d'être cultivée puiſqu'elle eſt celle qui influe le plus directement ſur le perfectionnement de l'Eſprit & du Cœur.





HYPOTHESE
SUR
L'AME DES BÊTES
ET
LEUR INDUSTRIE.



IL eſt peu de queſtions qui aient autant exercé la ſagacité des Philoſophes que celle de l'Ame des-Bêtes. Cela étoit fort naturel : les Animaux ſont ſans ceſſe ſous nos yeux, & pluſieurs nous ſurprennent par leurs procédés ingénieux. Ils affectent une ſorte de reſſemblance avec nous ſur laquelle notre Imagination s'échauffe aiſément, & qu'elle ſe plaît d'autant plus à accroître, qu'il en réſulte plus de facilité à expliquer ces procédés : car il eſt bien ſimple que plus l'Animal ſe rapprochera de l'Homme, & plus on ſera tenté d'interpréter l'Animal par l'Homme : on ne ſe défiera pas même de l'interprétation, parce qu'on ne s'aviſe guere de ſe défier de ce qu'on croit voir, entendre & toucher.

Un vice général m'a paru régner dans les E'crits des Philoſophes ſur l'Ame des Bêtes : ils différent trop & ſe perdent dans les détails. Il falloit chercher dans cette foule immenſe de petits détails, qu'on étale ſouvent avec trop de complaiſance & toujours avec aſſez peu de Logique; il falloit,

dis-je, chercher au milieu de tout cela quelque grande Vérité, quelque Fait saillant, qui fût comme le centre où tous les rayons vont aboutir.

C'est ce Fait que j'ai cherché & que je n'ai pas analysé dans mes E'crits (1) autant que je l'aurois desiré. La nature & le but de ces E'crits ne me le permettoient pas. Je vais essayer d'y suppléer ici; & encore donnerai-je plutôt les élémens de cette analyse que l'analyse elle-même. Il faut bien laisser quelque chose à faire à l'Esprit; & comme le disoit Montesquieu, *le moyen de dire tout sans un mortel ennui?*

Ce Fait fondamental dont il me paroît qu'on doit partir, est celui-ci : tout ce qui est nécessaire à la conservation de l'Individu & à celle de son Espece, l'Animal l'exécute du premier coup, sans préparation, sans étude, sans expérience, sans imitation, & l'exécute aussi parfaitement que si l'Ouvrage étoit le résultat de la plus longue habitude ou des réflexions les plus profondes.

Je prie qu'on y prenne garde : tous les détails sur l'industrie des Animaux vont se résoudre dans ce Fait fondamental, c'est toujours ce Fait qu'il s'agit d'expliquer, & si l'on peut jamais en donner une solution satisfaisante, cette solution enveloppera tous les détails. Si les Naturalistes Philosophes l'avoient bien senti, ils auroient fait un meilleur emploi du tems qu'ils ont consumé dans cette recherche, & une plus heureuse application de leurs talens & de leurs lumieres.

(1) *Essai analyt.* Chap. XVI. XXIV. *Contempl.* Part. XI, Chap. XIX, XXII, XXX, & dans les Notes: Part. XII, Chap. II, IV, XXXII, XXXIII, XXXVII, XXXVIII, XLVII & les Notes.

Il suffit de considérer un Animal d'un point de vue général, pour reconnoître aussi-tôt l'appropriation de sa Structure à ses besoins ou à son genre de vie. Il est même rigoureusement vrai que ces besoins & ce genre de vie sont les résultats nécessaires de cette Structure elle-même ; c'est que l'Animal n'a certains besoins, que parce qu'il a une certaine Structure, & il ne mene un certain genre de vie, que parce que ce genre de vie est le résultat nécessaire de sa Structure. Combien est-il évident que la faim a son principe dans la construction organique de l'estomac, & n'est-ce pas encore la constitution particuliere des ouïes du Poisson qui lui rend le séjour dans l'eau nécessaire ?

La Structure de l'Animal n'est que l'ensemble harmonique de ses différens Organes. J'entends ici par les Organes, toutes les Parties relatives à la conservation de l'Individu & à celle de l'Espece.

Il y a donc dans chaque Animal un assemblage d'Organes qui ne se trouve que dans les Individus de son Espece, & qui caractérisent cette Espece.

Cet assemblage d'Organes répond exactement à la destination de l'Animal: ces Organes sont les moyens physiques relatifs à une fin physique.

Je supprime les détails d'Anatomie, & je m'avance rapidement vers le terme de cette discussion.

Les Organes de l'Animal sont diversifiés: ils le sont comme l'est leur fin. Chaque Organe est susceptible de bien des mouvemens différens: mais entre ces mouvemens il n'y en a qu'un certain nombre & quelquefois qu'un seul qui réponde directement

directement à la fin : tout autre mouvement y feroit indifférent ou contraire.

IL peut donc m'être permis d'envifager chaque Organe comme une Puiffance indéterminée : or, dans une Puiffance indéterminée quelconque, la raifon fuffifante d'une détermination particuliere ne peut être dans la Puiffance elle-même.

IL y a donc une raifon fuffifante, une caufe fecrete qui détermine le mouvement ou l'exercice particulier de chaque Organe, & qui approprie ce mouvement ou cet exercice à une certaine fin.

CETTE caufe eft prochaine ou éloignée: je cherche d'abord la caufe prochaine.

L'ANATOMIE m'apprend que le Principe des mouvemens volontaires eft dans le Cerveau. On voit affez que je ne dois parler ici que des mouvemens qu'on fuppofe foumis à la Volonté.

IL y a donc dans le Cerveau de l'Animal une organifation corrélative aux mouvemens que tel ou tel Organe doit exécuter.

MAIS, les Opérations de l'Animal font toujours de la plus grande précifion & répondent exactement à fa deftination. Il y a donc dans le Cerveau de l'Animal quelque chofe qui détermine infailliblement la maniere & l'efpece de l'opération.

UN Architecte ne conftruit un Bâtiment que parce qu'il en a conçu le plan. L'invention ou le deffein eft le fruit de l'étude & du travail. Mais quels effets cette étude & ce travail ont-ils produit dans fon Cerveau? ils ont donné à différentes

fibres & à différens faiſceaux de fibres des déterminations particulieres & coordonnées qu'ils ont conſervé & en conſéquence deſquelles l'Ame de l'Architecte a opéré. L'étude & le travail ont produit encore dans d'autres faiſceaux, liés à ceux-là, des déterminations relatives à l'exécution du plan, &c.

Supposons maintenant que cet Architecte fût venu au Monde avec un Cerveau pourvu de fibres ſenſibles dont les déterminations fuſſent exactement les mêmes que celles qu'y auroient produit l'étude & le travail; cet Architecte, ſi heureuſement né, ne porteroit-il pas dans ſon Cerveau un Architecture *innée*, en vertu de laquelle il exécuteroit ſans préparation tout ce que le commun des Architectes n'exécute qu'à force d'étude & de travail ?

Ne ſeroit-ce point ici préciſément le cas de l'Animal ? Son Cerveau ne contiendroit-il point originairement un ſyſtême de fibres repréſentatif de l'Ouvrage & des moyens relatifs à l'exécution; & ce Syſtême de fibres ne le placeroit-il point à ſa naiſſance préciſément dans le même état où une étude de pluſieurs années place l'Architecte ?

Mais, il ne ſuffiroit pas pour la ſolution du problême que le Cerveau de l'Animal contînt des fibres repréſentatrices de l'Ouvrage à exécuter; il faudroit encore deux conditions eſſentielles : la premiere, que ce Syſtême repréſentatif eût avec le Syſtême des membres ou des Organes une liaiſon telle que les mouvemens de celui-ci fuſſent déterminés par les mouvemens de celui-là : la ſeconde, que le Syſtême repréſentatif eût lui-même une cauſe motrice qui le mît en action. Par-tout la ſage Nature a lié le plaiſir au beſoin. Le beſoin à remplir ne l'eſt jamais ſans quelque ſenſation agréable. Mais toute ſenſation ſuppoſe la préſence d'un Etre capable de ſentir.

Nous ne pouvons douter de l'exiſtence des ſens dans l'Animal : nous ne pouvons pas plus douter raiſonnablement de l'analogie des Sens de l'Animal avec les nôtres.

Si dans l'Homme les Sens ſont les moyens des ſenſations, & ſi nous avons de bonnes preuves de l'exiſtence de l'Ame de l'Homme, nous pouvons légitimement en inférer qu'à des moyens ſemblables répond au moins une fin analogue.

Il y a donc dans l'Animal une Subſtance immatérielle qui reçoit les impreſſions des Sens & qui agit en conſéquence de ces impreſſions.

Mais ſi cette Subſtance eſt unie à un Corps organiſé, & ſi elle eſt deſtinée à agir ſur lui & par lui, elle agira relativement à la Structure particuliere de ce Corps organiſé & aux déterminations originelles du Cerveau.

Le Lecteur intelligent a ſaiſi mon Hypotheſe & n'a pas beſoin que je la développe davantage. Il expliquera par ces principes ce que j'ai expoſé ailleurs fort en raccourci.





IDÉES
SUR
L'ORIGINE DU MAL.



JE partirai d'une ſuppoſition qui ne ſauroit m'être conteſtée; c'eſt qu'il y avoit un nombre indéfini d'Etres ſentans & d'Etres intelligens poſſibles.

Je me repréſente donc la Senſibilité & l'Intelligence comme deux Maſſes qui pouvoient ſe diſtribuer entre tous ces Etres par portions inégales; & j'imagine que par cette diſtribution les deux Maſſes étoient épuiſées.

Je ſuppoſe encore, que la Création a dû être dans un rapport exact avec les Perfections de ſon Auteur; & je ne penſe pas que cette ſeconde ſuppoſition me ſoit plus conteſtée que la premiere.

J'observe enſuite que tout Etre ſentant ou intelligent, dont la ſomme entiere de l'exiſtence renfermoit plus de Bien que de Mal, a pu être créé ſans choquer ni la Sageſſe ni la Bonté.

Mais, ſi le Plan de la Sagesse supreme emportoit que l'Etre ſentant ou intelligent, créé d'abord avec des Facultés extrêmement bornées, accrût par la ſuite en perfection; je dis,

que l'existence d'un tel Etre feroit encore plus harmonique avec la Sagesse & la Bonté ; car cet accroissement de perfection feroit un accroissement de Bonheur.

Si nous comparons les Etres entr'eux, nous pourrons nommer *imparfaits* ceux qui ne possedent point la perfection que nous découvrons dans les autres ; puisque c'est par leurs perfections relatives que les Etres sentans ou intelligens se différencient le plus. Il ne s'agit donc pas ici de la perfection absolue ou de celle qui est propre à chaque Etre sentant ou intelligent considéré en lui-même. Tous les Etres considérés de la sorte peuvent être dits parfaits, parce qu'ils sont tels qu'ils devoient être dans le rapport à leur fin. (1)

Ainsi, les Animaux, considérés sous le point de vue que je viens d'indiquer, pourront être dits *imparfaits*, comparés à l'Homme, & ils seront plus ou moins imparfaits, comparés entr'eux. Une Moule, un Ver de terre, un Polype &c. seront donc ainsi des Animaux très-imparfaits.

L'Homme sera lui-même un Polype, comparé au Chérubin.

Supposons à présent, que le Créateur nous eût admis à son Conseil avant que de créer l'Universalité des Etres : supposons qu'il en eût offert à nos yeux la Chaine entiere, en commençant par le Polype & en finissant par le Chérubin : supposons enfin, que tous les Anneaux de cette Chaîne immense eussent été mis en mouvement sous nos yeux, & que le Créateur nous eût montré toutes les Especes inférieures s'élevant par degrés à une plus grande perfection,

(1) On voit donc que le terme d'*imparfaits* que j'emploie ici, n'indique proprement qu'une moindre perfection relative.

ſans que nous puſſions découvrir un terme à cet accroiſſement de perfection ou de Bonheur ; euſſions-nous été d'avis de retrancher de la Chaîne ces Eſpeces inférieures , par la ſeule raiſon qu'elles devoient demeurer très-imparfaites pendant un certain nombre de Siecles ? N'euſſions-nous pas reconnu d'abord, que c'eût été laiſſer dans le néant une multitude innombrable d'Etres capables de goûter à leur maniere les douceurs de l'exiſtence, & n'euſſions-nous pas cru entendre la voix de tous ces Etres réclamer contre nous !

Si donc nous examinons attentivement la fameuſe & litigieuſe queſtion de l'Origine du Mal , nous reconnoîtrons qu'elle ſe réduit en derniere analyſe à ſavoir pourquoi il eſt dans le Monde des Moules, des Vers de terre, des Polypes &c ; car l'Homme eſt encore à ſa maniere un Polype dans le rapport aux Natures Supérieures ou à ſes imperfections originelles de toute eſpece.

Pour bannir le Mal , il eût donc fallu bannir toutes les Eſpeces inférieures ; mais , ne concevons-nous pas facilement qu'il peut y avoir au-deſſus de l'Homme un nombre prodigieux d'Eſpeces encore très-imparfaites à leur maniere, quoique très-parfaites en comparaiſon de l'Homme ? Il eût donc fallu retrancher encore de l'E'chelle des Etres toutes ces Eſpeces.

Mais où nous arrêterons-nous dans ces retranchemens ſucceſſifs ? quelles bornes leur aſſignerons-nous ? Il y a pourtant un terme à cette Série graduelle des Etres : le terme ou le degré le plus élevé ſera donc formé de la Créature la plus parfaite que nous puiſſions concevoir.

Afin donc de bannir de l'Univers le Mal , il eût fallu ré-

duire l'Univers à ce premier terme de la Série, à cette ſeule Créature que nous concevons comme la plus parfaite.

Cependant, combien eſt-il évident que cette Créature auroit encore bien des imperfections originelles inſéparables de tout ce qui eſt *créé*; puiſqu'entre le Fini & l'Infini la diſtance eſt toujours infinie, & qu'il n'y a que l'Etre existant par soi dont la Perfection ſoit *abſolue !*

Voila, ſi je ne me trompe, juſqu'où l'on eſt conduit quand on veut analyſer la grande queſtion de l'Origine du Mal. Je haſarderai encore quelques idées ſur un Sujet qui a engendré tant & de ſi longues controverſes.

Le Monde matériel a été fait pour le Monde immatériel ou le Monde des Ames ou des Intelligences : il a donc été néceſſaire que l'arrangement du premier fût en rapport avec la progreſſion graduelle du ſecond. Si donc l'Univers avoit été réduit à une ſeule Créature intelligente, on comprend bien qu'il auroit fallu arranger autrement le Monde matériel.

Je fais une autre réflexion : toutes les Eſpeces ont été ſubordonnées les unes aux autres, & cette admirable ſubordination conſtitue le caractere eſſentiel de l'Harmonie univerſelle. Les Eſpeces inférieures ſont pour les Eſpeces ſupérieures : la Plante eſt pour la Brute, la Brute pour l'Homme, l'Homme pour des Natures plus parfaites, celles-ci pour d'autres plus parfaites encore, &c.

Le Bonheur des Natures ſupérieures tenoit donc à l'exiſtence des Natures inférieures; car les Connoiſſances des premieres, ſources fécondes de plaiſirs intellectuels, devoient naturellement s'accroître par la contemplation des dernieres. Pour procurer à l'Homme la riche Connoiſſance du Monde organi-

que, il falloit appeller à l'exiſtence les Végétaux & les Animaux. Retranchez de la ſphere des Connoiſſances de l'Homme celles qu'il puiſe dans l'étude de ces Etres organiſés, & vous vous étonnerez de l'appauvriſſement de ſes idées. Le perfectionnement de l'Intelligence de l'Homme étoit donc lié à l'exiſtence de ces Etres organiſés qui lui ſont ſi inférieurs en perfection.

Il y a plus; l'exiſtence même de l'Homme étoit enchaînée à celle de ces Etres, puiſqu'il ne peut ſe conſerver que par leur moyen. Il en eſt de même de tous les Etres vivans; ils ſubſiſtent tous les uns par les autres, & cette ſorte de dépendance réciproque, qui conſerve par-tout la Vie & l'Activité, fait encore partie de cette Harmonie univerſelle qu'on admire d'autant plus qu'on l'approfondit davantage ou qu'on la contemple dans un plus grand détail.

Dès qu'on s'eſt une fois convaincu qu'il n'eſt aucun Etre de notre Monde qui ſoit parfaitement iſolé, on vient bientôt à ſe repréſenter notre Monde ſous l'image d'une grande Machine dont toutes les Pieces façonnées les unes pour les autres, jouent les unes par les autres, & concourent enſemble à produire un effet principal, qui eſt ainſi le réſultat général de la conſtruction de la Machine.

On ne demande plus alors pourquoi il exiſte des Moules, des Vers de terre, des Polypes & tant d'autres Eſpeces plus dégradées encore; parce qu'en contemplant le Chef-d'œuvre d'un profond Méchanicien, on ne s'aviſe pas de douter que les plus petites Pieces de ſa Machine n'aient leur utilité comme les plus grandes & qu'elles ne concourent à leur maniere au but principal que le Méchanicien s'eſt propoſé.



Suite

Suite du même Sujet.

SI l'on a bien faifi ce que je viens d'expofer, on fera, fans doute, porté à penfer que c'eft principalement dans la limitation naturelle & refpective des Etres qu'il faut chercher l'Origine du Mal. Les Métaphyficiens difent que le Mal eft de trois fortes; le Mal métaphyfique ou de limitation, le Mal phyfique & le Mal moral. Ils font confifter le Mal *métaphyfique* dans la fimple imperfection, le Mal *phyfique* dans la fouffrance, le Mal *moral* dans le péché.

MAIS, fi l'on y regarde de bien près, ne fera-t-on point tenté de croire qu'il n'y a proprement qu'une feule forte de Mal, favoir, le Mal d'imperfection ou de limitation ? Je me bornerai à propofer là deffus quelques confidérations générales, dont j'abandonnerai l'examen & le développement au Lecteur Philofophe.

SI l'on envifage l'Univers comme une Machine immenfe, ne fera-t-on pas dans l'obligation naturelle de convenir que les Etres qui entrent dans la compofition de cette Machine ne pouvoient être tous précifément femblables, & que leurs Propriétés ou leurs Facultés devoient varier dans un rapport déterminé à la place qu'ils devoient occuper dans la Machine ou aux fonctions qu'ils étoient appellés à y exercer; car toutes les Pieces d'une Machine quelconque doivent avoir des formes, des proportions & un arrangement exactement relatifs aux actions réciproques qu'elles doivent exercer les unes fur les autres & au but principal de la Machine ?

L'HOMME eft donc précifément tel que l'exigeoit le rôle qu'il étoit appellé à jouer dans la grande Machine de l'Uni-

vers. Il n'eſt pas une Maîtreſſe-Roue de cette Machine, il n'en eſt qu'un très-petit Pignon ; mais ſi l'on vouloit qu'il en eût été une Maîtreſſe-Roue, il eût fallu le remplacer par un autre Etre précisément ſemblable, deſtiné, comme lui, à exercer la fonction de Pignon ; autrement il y auroit eu un déſordre dans la Machine & elle n'auroit plus répondu à ſa fin. Je ne dis pas aſſez : l'Homme, devenu Maîtreſſe-Roue, auroit pris la place d'un autre Etre, appellé lui-même à faire la fonction de cette Maîtreſſe-Roue ; celui-ci en auroit donc dû déplacer un autre, &c. &c. & il eût fallu ainſi changer toute la conſtruction de la Machine, ce qui reviendroit à dire, que Dieu auroit dû créer un autre Univers. Mais, qui ne voit que la même difficulté auroit lieu pour tous les Univers poſſibles ! Qui ne voit encore que la difficulté emporteroit enfin, que Dieu ne devoit point créer du tout ; car un Etre souverainement Intelligent peut-il ne pas mettre entre toutes les Parties de ſon Ouvrage une harmonie qui les ſubordonne les unes aux autres & les faſſe concourir à la meilleure Fin ?

L'Homme eſt donc tel qu'il devoit être, & il n'eſt tel qu'il eſt que par ſes Facultés. Ce ſont ſes Facultés corporelles & intellectuelles qui conſtituent ſa nature ou ſon eſſence. L'Homme eſt donc limité par ſes Facultés même ; puiſqu'il ne peut connoître & agir que dans le rapport à ſa nature ou à ſon eſſence.

L'Homme eſt eſſentiellement un Etre mixte : il réſulte eſſentiellement de l'union de deux Subſtances, l'une matérielle, l'autre immatérielle, qui agiſſent ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre. Les deux Subſtances ſe limitent donc réciproquement. La portée des Sens limite la Faculté de connoître ; la portée des Membres limite la Faculté d'agir. &c.

L'IGNORANCE & l'erreur étoient donc le résultat naturel de ces limites, & ces limites devoient varier dans chaque Individu relativement aux circonstances particulieres où il se trouve placé ; puisqu'on ne peut disconvenir que les circonstances n'influent plus ou moins sur le développement & le perfectionnement des Facultés de l'Homme.

MAIS, à la Faculté de connoître & d'agir l'Homme joint encore la Faculté de sentir, & cette Faculté qui ne s'exerce non plus que par les Sens, est de même limitée par les Sens. L'Homme ne sauroit avoir plus de plaisirs & de peines que ne comportent le nombre, l'espece & l'activité de ses Sens.

ET parce que l'Homme est un Etre sentant, il aime à sentir agréablement. Il se plait donc d'autant plus aux sensations agréables, que ses Sens sont plus exquis ou qu'ils sont plus propres à l'affecter vivement. Il a donc un penchant naturel pour les Objets sensibles : le degré de ce penchant détermine la Passion.

LES Passions, sources, fécondes de tant de Biens & de tant de Maux, sont donc les résultats nécessaires de la Faculté de sentir mise en action par les Sens. Elle est réprimée ou balancée dans ses effets par la Faculté de connoître, & ces deux Facultés se limitent ainsi réciproquement. Ce sont deux Puissances qui agissent & réagissent sans cesse l'une sur l'autre.

MAIS, parce que l'Homme tient plus ici-bas à la Matiere qu'à l'Esprit, les plaisirs des Sens l'attirent plus fortement que les plaisirs de l'Esprit : il est donc plus porté à sentir qu'à réfléchir ; & c'est apparemment ainsi qu'il faut entendre ce que les Moralistes nous disent de la corruption naturelle de l'Homme. Ce n'est pas néanmoins que l'Homme soit essentiellement

corrompu; mais il eſt eſſentiellement limité, & de ſes limites réſultent en dernier reſſort toutes ſes imperfections.

L'Activité dont l'Homme eſt doué eſt inhérente à ſon Ame & fait le fond de ſon eſſence. L'Homme a une Volonté, & cette Volonté ne peut jamais être contrainte. L'Homme ne pouvoit donc être porté vers le Bien moral, comme un Corps eſt projeté vers un certain point. L'Homme ne pouvoit être porté au Bien que par des motifs proportionnés à ſa Faculté de connoître. Le sage Auteur de ſon Etre lui a donc fourni ces motifs; mais Il ne pouvoit ôter aux Sens leur influence dangereuſe ſans dénaturer l'Homme: Il ne pouvoit pas plus lui donner les Facultés & les Connoiſſances des Natures ſupérieures, puiſqu'il en auroit fait ainſi un autre Etre.

L'Homme faiſoit eſſentiellement partie d'un Syſtême particulier, dont il étoit la principale Piece. Ce Syſtême eſt notre Planete, Théatre dont les ſcenes varient ſans ceſſe & ſur lequel les Elémens ſe livrent des combats perpétuels qui entretiennent la vie & le mouvement dans toute la Nature. La Machine ſi admirablement bien organiſée à laquelle l'Ame humaine eſt unie par des nœuds qui nous ſont inconnus, eſt donc ſoumiſe aux actions combinées de tous les Etres terreſtres avec leſquels elle ſoutient des rapports. Ses Forces ſont coordonnées & limitées relativement à ſa Fin. Elle agit & réſiſte dans le rapport à ces Forces: elle ſe nourrit, végete, ſe développe, ſe dégrade, ſe décompoſe, périt: Mais l'Homme ne périt pas tout entier: il ne fait que ſe dépouiller de ſon Enveloppe terreſtre, & n'eſt que transformé.

Enfin; parce que l'organiſation des Sens devoit être dans un rapport direct à la conſervation, au bien-être & au perfectionnement de l'Homme, il étoit dans l'ordre de cette importante fin, que les Sens fuſſent doués d'une délicateſſe

extrême pour tranſmettre promptement & fidellement à l'Ame les impreſſions des Objets, & cette délicateſſe elle-même les rendoit autant les Inſtrumens de la douleur que ceux du plaiſir. Mais la douleur, que nous nommons un *Mal*, avoit auſſi une fin, & cette fin étoit bonne. Comment l'Homme eût-il pu conſerver ſon Etre, ſi la douleur ne l'eût point averti de ce qui pouvoit lui nuire?

Le Mal *phyſique* ou de ſouffrance dérivoit donc originairement des limites aſſignées aux Forces organiques de l'Homme, & ces limites étoient déterminées par la place qu'il devoit occuper dans la grande Chaîne des Etres mixtes.





MEDITATIONS

SUR

L'ORIGINE DES SENSATIONS

ET SUR

L'UNION DE L'AME ET DU CORPS.



Je voudrois tâcher de parvenir par la route des faits à quelque chose de philosophique sur l'Origine de nos sensations. Je partirai donc des faits les mieux constatés : je les analyserai autant qu'ils demanderont à l'être, & j'en déduirai par le raisonnement des conséquences plus ou moins immédiates, qui seront comme les élémens de la petite Théorie à laquelle je desirerois d'atteindre.

Je prendrai pour exemple la Vue : j'ai analysé autrefois l'Odorat. Je suivrai une marche analogue dans l'examen de la Vue. Je présere actuellement ce Sens, parce qu'il répond mieux à mon but particulier.

On connoit la structure admirable de l'Oeil : on sait qu'elle a pour fin de rassembler sur la Rétine les rayons qui émanent des Objets. Cette réunion des rayons au fond de l'Oeil, est le premier fait qui s'offre à mon examen.

Une Pyramide fe préfente à ma Vue: les rayons réfléchis par tous les points de la furface de l'Objet entrent dans mon Oeil, traverfent fes humeurs, en font rompus s'ils tombent obliquement, & vont peindre fur ma Rétine une très-petite image, une miniature parfaite, qui eft celle de la grande Pyramide que j'ai fous les yeux.

Les détails d'Optique n'entrent point dans mon plan: il me fuffit de rappeller ici les faits fondamentaux: ce font ces faits qui doivent fervir de bafe à mes raifonnemens.

Une image eft donc peinte fur ma Rétine, & cette image eft celle d'une Pyramide. Tout ce que la Pyramide qui eft fous mes yeux m'offre très-en grand, la Pyramide qui eft peinte fur ma Rétine, l'offre très-en petit.

Je puis donc comparer mon Oeil à une Chambre obfcure. Les Humeurs de l'Oeil en font les verres; la rétine eft le carton qui reçoit l'image.

Mais, eft-ce en qualité de Chambre obfcure que mon Oeil fait naître dans mon Ame la perception très-claire d'une Pyramide? non affûrément; car pour fuivre la comparaifon, il faudroit que mon Ame fut préfente à l'intérieur de l'Oeil; qu'elle y fût placée comme le Spectateur eft placé dans la Chambre obfcure.

Je fais certainement que la chofe ne fe paffe point ainfi: un fait très-connu me le démontre: une paralyfie du Nerf optique détruit la Vifion; & pourtant les images des Objets peuvent encore fe peindre fur la Rétine: l'Ame n'eft donc pas préfente à l'intérieur de l'Oeil. Et puifque le Nerf optique fe prolonge jufques dans le Cerveau, ce doit être dans la Partie

du Cerveau à laquelle il fe termine, que je dois fuppofer que l'Ame eft préfente.

Je puis nommer cette Partie, quelle qu'elle foit, le *Senforium* ou le Siege de l'Ame.

Je fuis donc obligé de reconnoître que la Structure de l'Oeil n'a pas pour derniere & principale fin de crayonner fur la Rétine les images des Objets placés à une certaine diftance de l'Oeil.

Ces images font pourtant du fini le plus parfait; & lorfque j'ai dépouillé un Oeil de Bœuf de fes enveloppes, & que je l'ai fubftitué au verre de la Chambre obfcure, je ne puis me laffer d'admirer la miniature peinte avec tant de netteté & de précifion fur la Rétine de cet Oeil. On n'imagine pas d'abord que les Humeurs de cet Oeil aient d'autre fin que d'exécuter cette furprenante miniature. Il femble que ce foit déja bien affez que l'exécution d'un tel chef-d'œuvre.

Cependant, il eft prouvé que ce chef-d'œuvre n'eft point ici la derniere & principale fin de la Nature. Pourquoi donc la miniature eft-elle fi finie ? pourquoi tous fes traits, toutes fes couleurs, toutes fes proportions font-ils une imitation fi parfaite de tout ce que je découvre dans l'Objet ? Pourquoi eft-ce une Pyramide qui fe peint actuellement au fond de mon Oeil ?

Il faut que j'analyfe ceci. Je fais que la Lumiere eft une Matiere très-fubtile, & qui fe meut avec une extrême rapidité. Réfléchie par la Pyramide que j'ai devant les yeux, & raffemblée fur ma Rétine, elle excite dans les fibrilles de cette membrane des ébranlemens relatifs à la rapidité & à la nature de fon mouvement. Ces fibres font un prolongement de la fubftance

ſubſtance médullaire du Nerf optique : les ébranlemens communiqués aux fibres de ma Rétine ſe propagent donc par mon Nerf optique juſques à cette Partie de mon Cerveau où mon Ame eſt immédiatement préſente.

Mais, c'eſt la lumiere réfléchie par un certain Objet qui ſe raſſemble ſur ma Rétine : c'eſt la Lumiere qui réjaillit d'une Pyramide, & cette Lumiere en trace l'image ſur une portion de ma Rétine. Il n'y a donc que les Fibres contenues dans cette portion de ma Rétine, qui reçoivent les ébranlemens des rayons partis de la Pyramide.

La maniere dont ces fibres reçoivent ces ébranlemens eſt exactement correſpondante à l'ordre ſuivant lequel les rayons ſont réfléchis & raſſemblés, & à l'eſpece de leur mouvement. Il eſt donc néceſſaire qu'il en réſulte ſur la Rétine une certaine image en miniature, & que cette image ſoit celle d'une Pyramide.

Si donc je concevois un doigt doué du Toucher le plus exquis, placé à l'extrémité de mon Nerf optique, à cette extrémité qui aboutit à mon *Senſorium*, ce doigt ſentiroit les ébranlemens de tous les points de ma Rétine occupés actuellement par l'image de la Pyramide ; & ſi ce doigt étoit fort exercé, il démêleroit tous ces ébranlemens, & de l'enſemble de tous ces ébranlemens naîtroit une impreſſion totale qui ſeroit celle de la Pyramide.

Ce ne ſeroit donc plus une image que le doigt ſentiroit : ce ſeroit une multitude de petites impreſſions partielles coordonnées dans un rapport direct à l'image tracée ſur ma Rétine.

Je place une Ame dans ce doigt pour ſentir tout cela

& en juger; car je ne puis attribuer au doigt le ſentiment & le jugement. Cette Ame ſentiroit donc l'image & en jugeroit par le Toucher ; à-peu-près comme un Aveugle-né qui diſcerneroit les couleurs par le Toucher. L'Ame què je ſuppoſe ne verroit donc pas l'image ; mais elle la ſentiroit, & ce ſeroit encore comme l'Aveugle qui touche un Corps avec ſon bâton.

Mon Ame eſt donc cet Aveugle ; le Nerf optique eſt ſon bâton. Elle ſent les impreſſions de la Lumiere qui frappe ſur l'autre extrémité du bâton. Et parce que ces impreſſions ſont coordonnées dans un rapport à une certaine figure, à certaines proportions, à certaines couleurs, mon Ame a la perception ou pour parler plus pſychologiquement le ſentiment d'une Pyramide.

La production de ce ſentiment eſt donc ici la derniere & principale fin de l'Auteur de mon Etre. Il a voulu que mon Ame fût ainſi en commerce avec le Monde viſible ou plutôt tangible.

Mais, ce ſentiment ne me ſemble pas avoir rien de commun ni avec l'image tracée ſur la Rétine ni avec les fibres de cette Membrane ni avec la ſubſtance médullaire du Nerf optique ni avec les Eſprits qui animent les Nerfs ni avec les ébranlemens que la lumiere excite dans les Nerfs ou dans les Eſprits. La Lumiere agit ſur la Rétine & par elle ſur mon *Senſorium* comme un Corps agit ſur un autre Corps. Tout ceci eſt ſoumis aux Loix générales du Mouvement, & je ne ſaurois y concevoir qu'un jeu de méchanique ; mais d'une méchanique très-profonde, & dont je n'entrevois que les effets les plus généraux ou les plus ſaillans.

Je ne découvre rien du tout de méchanique dans le ſen-

timent de mon Ame. Il eſt une modification, une maniere d'être de mon Ame qui ne reſſemble à rien de tout ce que m'offre la Matiere. Mon Ame paroît recevoir l'impreſſion qui ſe fait ſur l'extrémité antérieure du Nerf optique; mais c'eſt à la maniere d'une Subſtance immatérielle: elle éprouve un ſentiment & ne reçoit pas un choc.

Je tâche d'analyſer ce ſentiment. Il réſulte de mon analyſe, que ce ſentiment eſt un, ſimple, indiviſible: & pourtant il eſt celui d'un Objet très-composé. Je diſtingue très-nettement les différentes Parties de la Pyramide: elles ne ſe confondent point dans mon Ame. J'ai la perſuaſion intime que c'eſt mon Ame qui les apperçoit & les diſtingue toutes. Je ſens intimement, que c'eſt dans mon *Moi* que toutes les impreſſions partielles ſe réuniſſent ſans s'y confondre jamais: je ſens de la maniere la plus claire, qu'il eſt le même Moi dans chaque impreſſion partielle & dans l'enſemble de toutes les impreſſions: que le Moi qui apperçoit la pointe de la Pyramide eſt eſſentiellement le même Moi qui en apperçoit la baſe; & que c'eſt encore le même Moi qui compare les deux impreſſions & juge ainſi de la hauteur de la Pyramide.

Ce Moi qui eſt toujours un dans toutes ces opérations; ce Moi qui ſe les approprie toutes ou qui s'identifie avec toutes; ce Moi qui dans le même inſtant indiviſible apperçoit, compare, juge, & qui a toujours le ſentiment intime que c'eſt lui-même qui apperçoit, compare, juge; ce Moi, en un mot, qui ne ceſſe jamais d'être un, identique, quoique ſes opérations puiſſent ſe multiplier & ſe diverſifier à l'infini; ce Moi, dis-je, n'eſt donc pas *Matiere*. Je ne vois dans l'Organe que compoſition & diverſité de Parties: j'y découvre des fibres dont l'arrangement, l'entrelacement, les rapports me préſentent une foule de particularités que je ne parviens point à épuiſer. Chaque fibre, chaque fibrille, chaque molécule exiſte

à part; l'une n'eſt pas l'autre; mais de leur collection harmonique réſulte l'Organe. Ce n'eſt donc pas l'Organe lui-même qui apperçoit, compare, juge; car un Etre multiple ne ſauroit former cette Unité, ce Moi dont j'ai le ſentiment ſi intime, ſi clair, & qui réunit en ſoi, ſans confuſion, tant de choſes qui exiſtent ſéparément hors de lui. Quelque organiſation que je conçoive, il en ſera eſſentiellement de même que de celle de l'Oeil que l'Anatomiſte diſſeque: je ne trouverai par-tout que multiplicité & variété, & jamais cette *Unité pſychologique* qui conſtitue le ſentiment du Moi.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique de reconnoitre que mon Moi n'eſt pas Matiere; & pourtant il eſt uni intimement à cette portion de Matiere qui fait partie de mon Etre.

Comment la Matiere peut-elle agir ſur ce qui n'eſt point Matiere; & comment ce qui n'eſt point Matiere peut-il agir ſur ce qui eſt Matiere?

J'ai fait bien peu de chemin encore, & me voici déja parvenu aux dernieres bornes de la Connoiſſance humaine. Je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les franchir: je ſais trop que mes tentatives ſeroient vaines. Mais, je veux eſſayer d'obſerver de plus près ce qui eſt placé ſur les limites & en deçà de ces limites. Je retourne donc ſur mes pas: je vais examiner de nouveau l'Objet & l'Organe qui m'en tranſmet l'impreſſion: je tenterai enſuite de tirer de mes obſervations des réſultats qui puiſſent m'éclairer un peu plus ſur la nature de l'Union des deux Subſtances, & ſur les effets généraux de cette Union.

L'Objet eſt une Pyramide. Il eſt de la plus grande évidence que l'image qui s'en forme ſur ma Rétine n'eſt pas plus cette

Pyramide qu'un Portrait n'eſt le Viſage qu'il repréſente. Des faiſceaux de Lumiere qui, ſi je puis parler ainſi, appuient par un bout ſur chaque point viſible de la Pyramide, & par l'autre ſur autant de points correſpondans de ma Rétine, y impriment l'image de l'Objet : en ſorte qu'à un point donné de la Pyramide répond un point de ma Rétine. De cet aſſemblage de points diverſement colorés & plus ou moins lumineux ſe forme dans mon Oeil une repréſentation en miniature de la Pyramide.

Si donc il n'y avoit point de Fluide interpoſé entre l'Objet & mon Oeil, il me ſeroit phyſiquement impoſſible d'acquérir la perception viſuelle de l'Objet. La Lumiere eſt ce Fluide interpoſé.

Mais, ſi je me repréſentois la Lumiere comme l'on a coutume de la repréſenter ſur le papier par des traits ou des faiſceaux de traits; ſi j'imaginois des baguettes infiniment déliées qui porteroient par une de leurs extrémités ſur la Pyramide & par l'autre ſur ma Rétine; je concevrois bien comment ces baguettes imprimeroient ſur ma Rétine, comme ſur une pâte molle, l'image ou la repréſentation de la Pyramide; mais, je ne pourrois concevoir comment cette repréſentation paſſeroit dans mon Cerveau, & par mon Cerveau juſqu'à mon Ame.

La difficulté ne viendroit donc que de ce que je me repréſenterois la Lumiere comme un aſſemblage de traits roides & immobiles, fichés par un bout dans la Pyramide, & par l'autre dans mon Oeil.

Mais, dès que je ſais que la Lumiere eſt un Fluide doué d'un mouvement très-rapide, mon point de vue change, mes conceptions deviennent plus exactes & la difficulté s'évanouit.

Je vois auſſi-tôt que le mouvement très-rapide de la Lumiere ſe communique aux fibres très-délicates de ma Rétine, par elles aux fibres de mon Nerf optique, & que le mouvement ſe propage ainſi jusqu'à mon *Senſorium*.

Ce n'eſt donc plus une peinture qui doit m'occuper à préſent; c'eſt un certain mouvement imprimé à une certaine Partie de mon Oeil, & communiqué par elle à certaines parties de mon Cerveau.

Je ne cherche point à pénétrer la nature du mouvement de la Lumiere, la maniere dont elle ſe réfléchit de deſſus la Pyramide & dont elle eſt portée à mon Oeil: une ſemblable recherche ſeroit trop hors de ma portée. Je dois me contenter de ſavoir que la Lumiere eſt douée d'un certain mouvement, & que ce mouvement eſt d'une rapidité extrême.

Puisque c'eſt par ſon mouvement combiné avec la prodigieuſe ténuité de ſes molécules, que la Lumiere eſt deſtinée à tranſmettre à mon Organe l'impreſſion de l'Objet, il faut que la ſtructure de cet Organe ſoit en rapport direct avec la nature de la Lumiere & ſa maniere d'agir. J'apprends en effet de l'Anatomie, que la ſtructure de l'Oeil eſt préciſément telle qu'il convenoit pour admettre la Lumiere; & j'apprends en même tems de l'Optique, que cette ſtructure renferme toutes les conditions néceſſaires pour raſſembler ſans confuſion ſur la Rétine la Lumiere que l'Objet réfléchit.

Mais, l'action de cette Lumiere que l'Objet réfléchit & que l'Oeil raſſemble ſur la Rétine, ne ſe termine pas à la Rétine. Elle ſe propage dans un inſtant jusqu'à cette Partie du Cerveau que je regarde comme le Siege de l'Ame, & il eſt de la plus grande évidence que cette propagation ne ſauroit s'opérer que par des Corps interpoſés. L'Anatomie me montre

dans le Nerf optique & dans le Fluide extrémement ſubtil qui y circule les inſtrumens de cette propagation inſtantanée: mais l'Anatomie ne me découvre pas la maniere dont ces inſtrumens agiſſent, & elle ne me préſente ſur ce ſujet obſcur que des conjectures plus ou moins plauſibles, qu'elle déduit de faits qui paroiſſent bien conſtatés.

Les Nerfs, qu'on ſe repréſentoit comme les cordes d'un Inſtrument de Muſique, ne ſont point tendus comme les cordes de cet Inſtrument; ils ne ſont point deſtinés à oſciller comme elles : ils ne ſont point étendus comme elles en ligne droite; ils ſouffrent une multitude d'inflexions : enfin, ils ne ſont ni élaſtiques ni irritables : leur ſubſtance propre eſt molle ou pulpeuſe; & l'on connoit des Animaux doués d'une ſenſibilité exquiſe qui ſemblent n'être qu'une gelée un peu épaiſſie. Comment des filets auſſi mous que le ſont ceux qui compoſent la Subſtance propre des Nerfs, pourroient-ils tranſmettre en un inſtant de la Rétine au Siege de l'Ame les impreſſions de la Lumiere ?

Puis donc que la partie ſolide du Nerf ne paroît pas propre à tranſmettre l'impreſſion de l'Objet, & qu'il eſt pourtant bien prouvé qu'elle ne ſe tranſmet que par l'intervention du Nerf, il faut qu'il y ait dans le Nerf quelqu'autre choſe qui opere cette tranſmiſſion. Cette choſe ne peut être qu'un Fluide très-ſubtil & très-élaſtique qui réſide dans le Nerf, & qui en a pris le nom de *Fluide nerveux*. Une ligature faite à un Nerf ſuſpend l'action du Muſcle où ce Nerf va ſe plonger : le Nerf porte donc dans le Muſcle un Fluide qui le met en action, & dont le cours rapide eſt intercepté par la ligature. La paralyſie opere un effet analogue.

La Lumiere que réfléchit l'Objet agit donc ſur le Fluide très-actif contenu dans les filets nerveux de la Rétine, & cette

action se propage ainsi dans le Nerf optique, dont ils ne sont qu'un prolongement ou un épanouissement.

La célérité prodigieuse avec laquelle cette impression se communique jusqu'au Siege de l'Ame, ne permet pas de croire que cette communication s'opere par un transport ou par des ondulations du Fluide nerveux, de la Rétine à ce Siege : mais, si l'on se représente les molécules du Fluide nerveux rangées, comme des billes, à la file les unes des autres, on concevra facilement, que le choc de la Lumiere imprimé aux premieres molécules ou à celles qui touchent à la surface de la Rétine, pourra se communiquer dans un instant aux dernieres par les molécules intermédiaires.

Je suppose maintenant que la Pyramide qui s'offre à ma vue est diversement colorée; que sa pointe est rouge, son milieu jaune & sa base bleue. J'ai appris de l'Optique newtonienne que chaque rayon coloré a ses propriétés particulieres: tous les rayons colorés n'agissent donc pas sur l'Organe précisément de la même maniere : la différence qui est entre leurs propriétés doit en mettre dans leur action. L'Organe, destiné à transmettre à mon Ame cette action, doit donc avoir été construit dans un rapport direct à la maniere d'agir de chaque rayon. Il doit donc se trouver dans l'Organe des filets nerveux qui se différencient comme les rayons ou d'une maniere analogue, & qui sont ainsi appropriés à la diversité d'action de ces rayons. Il en est probablement de même du Fluide nerveux contenu dans ces filets : il peut se diversifier comme ces filets, & pour la même fin. Et ce que je dis ici de l'Organe doit sur-tout s'entendre de cet Organe principal ou immédiat que je nomme le Siege de l'Ame.

C'est donc par cette appropriation de l'Organe que j'acquiers la perception des couleurs de la Pyramide.

Mais

Mais, si je m'éloigne de cette Pyramide au point de ne la voir plus, je n'en perdrai pas l'idée : mon expérience m'assure que je conserve long-tems le souvenir des Objets qui m'ont affecté, & que mon Imagination peut toujours me les peindre avec beaucoup de fidélité. Je me représente donc la Pyramide à-peu-près comme si elle étoit encore sous mes yeux. Mon Imagination produit donc sur mon Ame le même effet essentiel que l'Objet y produit par sa présence : & puisque l'Objet n'agit sur mon Ame que par l'ébranlement qu'il occasione dans l'Organe, il est bien naturel de penser que l'Imagination excite dans l'Organe un semblable ébranlement lorsqu'elle retrace la peinture de l'Objet.

La sorte d'Imagination dont je parle n'est donc proprement qu'un jeu physique qui s'opere dans l'Organe, & auquel a été attaché le souvenir ou la représentation de l'Objet.

Une multitude de faits très-frappans & bien attestés ne me permet pas de douter que l'Imagination & la Mémoire n'aient dans le Cerveau un Siege physique, & que la tenacité de la Mémoire ne dépende essentiellement de la perfection des très-petits organes qui en sont le siege. J'en infere donc légitimement que l'Objet ne produit pas sur ces Organes un effet momentané, & que la durée plus ou moins longue de cet effet est relative au degré de perfection des Organes.

Un Fluide très-subtil qui se renouvelle sans cesse n'est pas fait pour être le siege physique d'impressions durables. Ce n'est donc pas dans le Fluide nerveux que se conserve pendant des mois & des années le souvenir des Objets. Il est bien manifeste qu'il doit tenir aux parties solides de l'Organe de la Pensée. L'Objet imprime donc à certaines parties solides de cet Organe ou aux élémens constituans de ces parties

des déterminations durables en vertu desquelles elles conservent & retracent le souvenir ou l'image de l'Objet.

J'IGNORE profondément en quoi consistent ces déterminations, & je ne cherche point à le pénétrer. Je me borne à remarquer que l'action de l'Objet doit produire un certain changement dans l'état actuel des solides déliés sur lesquels elle s'exerce, que l'effet qui en résulte est plus ou moins durable, & que le souvenir de l'Objet se conserve aussi longtems que ces solides retiennent les déterminations particulieres qui dérivent immédiatement du changement survenu.

MAIS, j'ai reconnu que les parties solides des Nerfs sont d'une grande mollesse: elles doivent être bien plus molles encore dans les dernieres extrémités des Nerfs ou dans celles qui aboutissent au Siege de l'Ame. Comment donc des parties si molles pourroient-elles être le siege d'impressions durables? La difficulté est pressante; j'essaie de la résoudre.

JE remarque d'abord, que quelle que soit la maniere dont se conserve dans le Cerveau le souvenir des Objets, il faut nécessairement que ce souvenir y ait un Siege physique, puisque des accidens qui affectent le Cerveau affoiblissent & détruisent même la Mémoire. L'extrême mollesse du Cerveau n'est donc pas un obstacle à la conservation du souvenir.

JE remarque en second lieu, que quoique les solides du Cerveau, & en particulier ceux des Sens, soient d'une prodigieuse délicatesse, ils ne laissent pas de s'acquitter de leurs fonctions propres pendant une longue suite d'années & jusques dans une grande vieillesse. Leur structure intime demeure donc la même pendant un tems si long & malgré toutes les altérations que les mouvemens intestins de la nutrition, de la circulation, de l'accroissement, &c. sembleroient devoir y causer.

A quoi donc attribuerai-je une telle ſtabilité, jointe à une ſi grande délicateſſe? Ce ne ſera pas aſſûrément aux ſolides en tant que ſolides mous; mais ce ſera aux ſolides en tant que doués de cette organiſation admirable ſupérieure à toutes les conceptions humaines, & dont je n'entrevois confuſément que les dehors. Si toutefois je ne puis pénétrer le fond des merveilles que recele cette organiſation, je puis au moins en juger juſqu'à un certain point par la multitude, la diverſité & l'importance de ſes effets, & en inférer que la Mémoire, qui eſt au nombre de ces effets les plus importans, tient à certaines conditions particulieres de la profonde Méchanique qui a préſidé à la conſtruction des Organes. Je conçois facilement, que puiſqu'il eſt des moyens phyſiques qui conſervent aux Organes leurs fonctions pendant une longue ſuite d'années, il peut y en avoir d'analogues qui leur conſervent pareillement les déterminations particulieres qu'ils ont reçu de l'action des Objets & auxquelles le ſouvenir de ces Objets a été attaché.

Je ne ſaurois me faire que de très-foibles idées du grand appareil d'Organes qui concourent à la production, à la conſervation & au rappel des ſenſations & des perceptions de tout genre: quelle étonnante compoſition que celle de l'Oeil, & combien me paroitroit-elle plus étonnante encore ſi je pouvois en ſaiſir les parties les plus microſcopiques & la ſuivre juſques dans le Siege de l'Ame! Mais il eſt ici une bien plus grande Merveille encore & qui abſorbe toutes les conceptions de l'Eſprit humain: cette Machine ſi prodigieuſement compoſée & d'une compoſition ſi ſavante eſt intimement unie à une Subſtance exempte de toute compoſition, à une Subſtance abſolument ſimple, à une Subſtance qui n'eſt point Matiere & qui agit pourtant ſur la Matiere & ſur laquelle la Matiere agit. Me voici ramené de nouveau au bord de cet abime que j'ai contemplé tant de fois: oſerai-je y fixer encore mes re-

gards, & puis-je espérer de découvrir quelque foible lueur dans cette nuit profonde ?

Cette Machine merveilleuse à laquelle mon Ame est unie a donc été faite pour mon Ame ; puisque c'est cette Machine qui met en valeur toutes ses Facultés. La grande composition de la Machine n'est donc pas en opposition réelle avec la simplicité de mon Ame ; car si l'opposition étoit réelle comment les deux Substances pourroient-elles être unies & agir réciproquement l'une sur l'autre ? Je suppose, comme l'on voit, que l'impossibilité de l'*Influence physique* n'est pas démontrée, & je crois en avoir de bonnes preuves, auxquelles je toucherai dans un moment.

La Machine n'agit que par son mouvement, & ce mouvement anime toutes ses Pieces. J'ignore la nature intime du Mouvement ; mais je sais en général qu'il est une Force qui s'applique au Corps & par laquelle le Corps agit. Ce n'est donc pas proprement la Matiere de la Machine qui est ici le véritable Agent ; c'est la Force qui l'anime. Mais, une Force physique quelconque est en soi *indéterminée* & ne sauroit se donner par elle-même aucune détermination particuliere : pour qu'elle produise de certains effets, il faut qu'elle soit appliquée à un Sujet d'une certaine maniere, dans un certain ordre, suivant certaines proportions & une certaine direction. Le Sujet auquel s'applique la Force que je considere est le Cerveau, & c'est son organisme qui regle les déterminations particulieres de la Force & la fait converger vers un certain but. Ce but est d'exciter dans l'Ame les sensations ou les perceptions correspondantes aux modifications de la Force qui les fait naître.

Cette Force est nécessairement un Etre simple ; car l'idée que j'ai de cette Force ne peut être décomposée en d'autres

idées. Je ne puis pas plus la décompofer, que je ne puis décompofer le Sentiment que j'ai de mon Moi. La Force dont il s'agit, me paroît toujours une, fimple, immatérielle. (1) Je fuis dans la plus profonde ignorance fur la maniere dont cette Force s'applique à la Machine organifée à laquelle mon Ame eft immédiatement préfente; mais je fais très-certainement qu'elle s'y applique, qu'elle agit en elle, & j'en contemple les merveilleux effets.

Ce ne feroit donc pas proprement un Etre purement matériel qui agiroit fur mon Ame: ce feroit proprement un Etre fimple, qui par fa fimplicité pourroit foutenir des rapports fecrets avec cette Subftance fimple que je nomme mon Ame. Si un Etre fimple peut, fans ceffer d'être un & fimple, s'appliquer à un Etre multiple, comme l'eft la Matiere, trouverai-je plus de difficulté à admettre qu'il s'applique à un Etre auffi fimple que lui & qu'il le modifie par fon action?

Il eft vrai que je ne conçois pas comment un Etre actif & fimple s'applique à un Etre multiple & en anime toutes les parties; mais puis-je le moins du monde douter raifonnablement de l'exiftence du Mouvement, & puis-je concevoir le Mouvement autrement que fous l'idée d'une Force ou d'un Etre actif & fimple?

Il eft vrai encore que je n'ai aucune idée repréfentative ou fenfible d'un Etre fimple, & que ce n'eft que par un effort de raifonnement que je parviens à la connoiffance de

(1) Je puis me démontrer à moi-même d'une maniere plus directe l'immatérialité de la Force qui opere le mouvement. Je fuis certain que le Corps ne fe met pas de lui-même en mouvement: le mouvement ne découle donc pas immédiatement de la nature propre du Corps: il dérive donc de quelque chofe d'extérieur au Corps, & fi cette chofe etoit encore Matiere, où trouverois-je la caufe du mouvement?

l'existence d'un tel Etre; mais le raisonnement m'apprend en même tems que c'est précisément parce que je suis un Etre mixte ou un Etre qui n'apperçoit que par le ministere des Sens, que je ne puis me former une idée représentative ou directe d'un Etre simple.

À la foible lueur de ces idées, je crois entrevoir comment il est possible que les Sens agissent sur l'Ame & la modifient. On juge bien que je ne cherche pas à pénétrer le profond mystere de l'Union des deux Substances; je ne fais qu'indiquer le point de vue sous lequel la méditation me conduit à la considérer.

Si les Sens agissent sur l'Ame, il faut bien que l'Ame réagisse sur les Sens; car je ne saurois concevoir d'action sans réaction. Je ne connois pas plus la nature intime de mon Ame, que je ne connois celle de tout autre Etre; mais j'ai les meilleures preuves que mon Ame est un Etre absolument simple & doué d'une Activité qui lui est essentielle. Mon Ame est donc une Force, & cette Force est susceptible d'une multitude de modifications diverses. Elle est aussi indéterminée en soi que toute autre Force, & ne peut pas plus se donner par elle-même des déterminations particulieres, que ne le peut la Force qui anime la Matiere. Cette Force, qui constitue mon Moi, reçoit donc ses déterminations du Corps organisé auquel elle est unie, ou pour parler plus exactement, elle les reçoit de la Force qui anime ce Corps, & celle-ci reçoit elle-même les siennes des Forces inhérentes aux Corps environnans.

Mais afin que mon Ame puisse déployer la Force dont elle est douée, il est nécessaire qu'il y ait un Sujet auquel cette Force s'applique & qui soit doué lui-même d'une Force réagissante; car si rien ne résistoit, comment la Force produiroit-elle son effet ? Le sujet sur lequel mon Ame déploie

sa Force & par lequel elle agit, est la Machine organisée qui lui est unie, ou plutôt la Force inhérente à cette Machine.

J'AI la plus parfaite certitude que mon Ame est une *Force*, puisque j'exerce à chaque instant cette Force & que je sens à chaque instant que c'est moi qui l'exerce. J'ai une volonté, & je l'exécute; j'ai des desirs, & je les satisfais; je fais effort contre les obstacles, & je les surmonte; &c. J'ai la conscience la plus intime de tout cela. Vouloir, desirer, faire effort n'est pas simplement sentir, appercevoir, pâtir; c'est agir, c'est produire un certain effet, & cet effet, mon Ame le produit sur son Corps. J'analyse le desir, & la lumiere jaillit de tous côtés. Le desir est une volonté exaltée. Je ne puis desirer fortement un Objet, que je ne m'en retrace vivement l'image. Ces deux choses sont inséparables, & je ne puis les séparer que par abstraction, mais les abstractions n'existent point dans la Nature. L'image que mon desir retrace tient à des fibres de mon Cerveau qui en sont le siege physique : je m'en suis convaincu : mon Ame agit donc sur ces fibres lorsqu'elle éprouve ce desir. L'Attention me présente le même fait essentiel : elle peut rendre très-vive une impression très-foible, & ajouter ainsi à l'action de l'Objet. L'Attention est donc une Force qui se déploie avec énergie sur les petits organes que l'Objet n'ébranle que foiblement. Si elle s'exerce trop longtems avec la même énergie, j'éprouve un sentiment de fatigue qui peut aller jusqu'à la douleur, & cette fatigue ou cette douleur n'est-elle pas elle-même une preuve de l'action trop forte ou trop continuée que mon Ame exerce sur ces Organes ? Je détourne mon Attention, je la porte sur d'autres Objets, & je cesse de souffrir; c'est que mon Ame ne déploie plus son Activité sur les mêmes Organes.

Puis donc qu'il est de la derniere évidence que le desir & l'Attention sont des modifications de l'Activité de l'Ame, &

qu'ils ſont inſéparables d'un certain ébranlement dans les Organes des Sens, il eſt prouvé par cela même que l'Ame exerce une action ſur ſon Corps. La ſimplicité de l'Ame ne la met donc pas en oppoſition réelle avec la compoſition des Organes : il y a donc un rapport ſecret qui lie les deux Subſtances, un moyen ſecret qui établit entr'elles un commerce réciproque, & ce moyen doit, ce me ſemble, ſe trouver dans la nature des Forces inhérentes aux deux Subſtances. Ce ſont les différentes modifications de ces Forces combinées qui produiſent tous les phénomenes de la Vie.

Je borne ici ma méditation : la foible lueur qui dirigeoit mes pas s'éteint, & je me retrouve dans les plus profondes ténebres.



PHILALETHE-



PHILALETHE

OU

ESSAI D'UNE MÉTHODE

POUR ÉTABLIR QUELQUES VÉRITÉS

DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.



AVANT-PROPOS.

CET E'crit, composé dans les années 1767 & 1768, avoit été destiné à servir d'Introduction à une Morale Philosophique que je projetois. L'idée de la *Palingénésie* s'étant offerte alors à mon Esprit & m'ayant beaucoup plû, je me mis aussi-tôt à la développer ; elle devint un Ouvrage en forme, & j'abandonnai mon PHILALETHE. La publication de mes Oeuvres m'a rappellé en dernier lieu à ce petit E'crit : je l'ai revu, & j'y ai ajouté un nouveau Chapitre sur la Cause & l'Effet. En me lisant avec un peu d'attention, le Lecteur Philosophe démêlera mon but & jugera si la méthode que j'emploie est celle qui pouvoit le mieux le remplir. Je ne me produis ici que sous l'aspect d'un Sceptique raisonnable, qui cherche sincérement le vrai & qui indique la route qu'il a suivie pour tâcher d'y parvenir & fixer sa croyance philosophique.

CHAP. I.

CHAPITRE I.

Considérations sur les Facultés de l'Homme.

Les Sens. La Sensibilité. L'Attention.

La Réflexion. L'Entendement.

JE ne saurois douter raisonnablement que je ne sois doué de Sensibilité, d'Entendement, de Volonté, parce que j'exerce à chaque instant ces Facultés; à chaque instant je sens, j'apperçois, je veux, & j'ai la conscience ou le sentiment intime de tout cela.

COMME je déduis de mes propres opérations la Connoissance des Facultés dont je suis doué, je déduis des opérations de mes Semblables la conformité de leurs Facultés avec les miennes. Ce jugement repose sur ce principe, que les mêmes Effets supposent les mêmes Causes. (1)

EN m'observant avec un peu d'attention, je reconnois que je n'ai la perception des Objets que par l'intervention de mes Sens. Je vois très-clairement que si j'étois privé de la Vue je ne pourrois me former l'idée de la Lumiere, & si je pouvois en douter, un Aveugle-né me le prouveroit.

MAIS en continuant de m'observer, je me persuade bientôt que ma Faculté de sentir ou d'appercevoir n'est pas bornée précisément à l'impression que les Objets font sur mes Sens.

(1) JE montre ailleurs dans quel sens je prends ce canon philosophique: voy. le Chap. XV.

Je puis, si je le veux, modifier cette impression, la rendre plus ou moins vive. Je nomme cet effet un acte de l'Attention.

PAR le secours de l'Attention je puis encore ne considérer dans un Objet que sa figure, sans avoir égard aux autres déterminations que mes Sens y découvrent. Je nomme cet acte de mon Attention une *abstraction*.

JE continue de m'observer, & je vois que je puis beaucoup étendre mes abstractions. Non seulement je puis abstraire d'un Objet la partie ou le mode que je veux; mais je puis encore ne retenir de cet Objet que ce qu'il a de commun avec plusieurs autres. A l'aide de la Parole je puis représenter par un mot cette qualité commune, & ce mot deviendra ainsi le signe d'une idée universelle ou d'une notion.

EN réfléchissant sur ces diverses opérations de mon Etre, je découvre que toutes mes idées dérivent originairement de deux sources, des Sens & de la Réflexion; car cet acte de mon Attention par lequel j'acquiers une idée universelle, que je représente par un signe, cet acte, dis-je, est l'effet de la Réflexion, qui n'est au fond que l'Attention en tant qu'elle se déploie d'une certaine maniere.

MAIS comme mon Attention ne peut jamais se déployer que sur des idées qui viennent originairement de mes Sens, je puis dire que les idées que je nomme *réfléchies* ne sont que des idées sensibles, plus ou moins modifiées ou généralisées par la Réflexion.

JE découvre encore que ma Faculté de sentir & de connoître renferme une autre opération, celle de comparer entr'elles les idées que je reçois par les Sens & celles qui naissent de

CHAP. I.

la Réflexion, & cette comparaiſon eſt ſuivie du jugement que je porte du rapport ou de l'oppoſition que ces idées ont entr'elles.

J'EXPRIME par un ſeul mot ces différentes Opérations d'abſtraire, de comparer, de juger; ce mot eſt celui d'*Entendement* ou d'*Intelligence*.

L'ENTENDEMENT eſt donc en général la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger.

L'ENTENDEMENT ſuppoſe donc l'uſage des Sens & de la Réflexion.

EN méditant ſur tout ceci, je m'aſſure que mon Entendement ne crée rien; mais qu'il opere ſur ce qui eſt créé. Je vois fort bien qu'il eſt limité par mes Sens, puiſque mes idées les plus abſtraites ou les plus réfléchies tiennent toujours par quelque endroit aux idées purement ſenſibles ſur leſquelles mon Entendement s'eſt exercé.

JE ne puis douter de cette vérité, puiſque je vois clairement que ſi j'étois réduit au ſeul Sens de l'Odorat, mon Entendement ſeroit reſſerré dans les limites étroites des idées qui dérivent de ce Sens. Je vois, au contraire, que ſi j'acquérois de nouveaux Sens, la ſphere de mon Entendement s'étendroit fort au-delà de ſes limites actuelles. J'acquerrois des idées ſenſibles d'un tout autre ordre, je découvrirois dans les Objets de nouvelles Propriétés, qui donneroient naiſſance à de nouvelles comparaiſons, à de nouveaux jugemens, à de nouvelles idées abſtraites ou réfléchies. Je verrois un autre Univers.

PARCE que les idées qui viennent par un Sens n'ont aucun

rapport avec celles qui viennent par un autre Sens, mes Sens actuels ne peuvent fuppléer à ceux qui me manquent. L'Oreille ne fauroit s'acquiter des fonctions de l'Oeil.

CHACUN de mes Sens eft donc en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il me tranfmet les impreffions. Chaque Sens a fa fin ; & la ftructure de chaque Sens eft le moyen ou l'affemblage des moyens relatifs à cette fin. Si la ftructure d'un Sens s'altéroit ou changeoit, les impreffions ne feroient plus les mêmes. Si la ftructure de mon Oeil devenoit auffi parfaite que l'eft celle de l'Oeil de certains Animaux, je découvrirois dans les Objets mille chofes qui échappent à mes regards. Les Verres nous fourniffent, en quelque forte, de nouveaux yeux, & nous font juger de ce que nous pourrions découvrir par des Sens plus parfaits ou par de nouveaux Sens.

CHAPITRE II.

L'Ame : fon immatérialité.

L'Union de l'Ame & du Corps.

LES Sens dont je fuis doué font Matiere ; ils font étendus & folides. Si ce qui apperçoit en moi, qui compare, qui juge eft auffi Matiere, je ferois dans l'impoffibilité de me rendre raifon de mon *Moi* ou de ce fentiment un, fimple, indivifible que j'ai de tout ce qui s'opere en moi & de tout ce que j'opere.

JE tâche d'approfondir ceci. Dans tous mes jugemens il y

a au moins deux idées que je compare. J'ai le ſentiment un & ſimple de chacune de ces idées. Je ſens intimement que le Moi qui apperçoit l'une eſt le même qui apperçoit l'autre. Or, ſi ce Moi étoit quelque choſe de matériel, il ſeroit étendu. La partie de ce Moi qui ſeroit affectée par une des idées ne ſeroit pas la même qui ſeroit affectée par l'autre. Dans toute étendue les parties ſont néceſſairement diſtinctes, l'une n'eſt pas l'autre, & ſi l'une n'eſt pas l'autre, comment ai-je le ſentiment un & ſimple des deux idées? Comment le ſentiment de mon Moi eſt-il unique?

J'APPERÇOIS que je puis raiſonner d'une maniere analogue ſur l'impulſion ou le mouvement. Je vois des Corps en mouvement choquer des Corps en repos & les mettre en mouvement. Je ne ſais point ce que l'impulſion eſt en elle-même; je ne la connois que par ſes effets. Mais, une choſe que je crois ſavoir très-bien, c'eſt qu'un Corps ne ſe met pas de lui-même en mouvement & que pour qu'il ſorte de ſon état de repos il faut que quelqu'autre Corps en mouvement agiſſe ſur lui. Il peut arriver que je n'apperçoive pas le Corps qui choque, parce que ſa petiteſſe ou ſa tranſparence me le rendent inviſible; mais, je parviens à m'aſſurer de ſon exiſtence en obſervant attentivement les faits.

JE découvre encore, que ſi un Corps en repos eſt choqué en même tems par deux Corps qui agiſſent ſur lui ſuivant deux directions différentes, il ſe prête à la fois aux deux impreſſions & décrit par un mouvement compoſé une ligne qui eſt comme le produit ou l'expreſſion des deux actions.

SI donc ce qui eſt en moi qui apperçoit, compare, juge eſt *Corps*, il faut bien que je raiſonne ſur ce Corps conformément à ce que je découvre dans tous les Corps qui me ſont connus. Je ne conçois point d'action dans les Corps ſans mou-

vement. Ce Corps, quel qu'il ſoit, qui apperçoit en moi eſt donc ſuſceptible de mouvement. Ses différentes perceptions ſont différens mouvemens que lui impriment les divers Organes auxquels il correſpond. Lors donc que j'ai à la fois deux perceptions différentes, le Corps ou l'Organe qui apperçoit audedans de moi reçoit deux impulſions différentes. Il ſe prête donc à la fois à ces deux impulſions par un mouvement compoſé. Mais ce mouvement n'eſt aucune des deux impulſions en particulier; il eſt le produit ou l'expreſſion des deux impulſions réunies : comment donc ai-je le ſentiment diſtinct des deux perceptions ſimultanées ? Comment ne ſe confondent-elles point, puiſqu'elles ne ſont que mouvement, & que les deux impulſions ſe confondent dans le Corps qui eſt le Siege de ces perceptions ?

Mais je ne ſuis pas borné à appercevoir; je compare mes perceptions & j'en juge : cette comparaiſon, ce jugement ſont donc de nouveaux mouvemens communiqués à ce Corps qui apperçoit, compare & juge. Son mouvement devient donc de plus en plus compoſé. Comment donc un pareil mouvement peut-il me donner le ſentiment diſtinct des deux perceptions & me donner en même tems le ſentiment diſtinct du rapport ou de l'oppoſition des deux perceptions ? Comment ai-je dans tous ces cas & dans une infinité d'autres plus compoſés, le ſentiment intime de mon Moi ? Comment ſens-je que le Moi qui apperçoit une des Perceptions eſt le même qui apperçoit l'autre ? Comment ſens-je que le Moi qui compare & qui juge eſt le même qui apperçoit ? Comment ai-je la conſcience ſi diſtincte de toutes ces choſes ?

Je reconnois clairement que je ne parviendrois pas à réſoudre l'objection en ſuppoſant que je n'ai jamais qu'une ſeule idée préſente au même inſtant : car ſi cela étoit, je ne pourrois jamais ni comparer ni juger. La choſe me paroît évidente.

Si au même instant que je passerois d'une idée à une autre, la premiere disparoissoit entiérement, comment pourrois-je comparer celle-ci avec celle qui seroit présente & juger ainsi du rapport ou de l'opposition des deux idées ? Si l'idée qui m'étoit présente a disparu, elle est nulle pour moi. Je ne dirai pas que j'en conserve un certain souvenir; parce que ce souvenir seroit au fond l'idée elle-même un peu affoiblie; j'aurois donc réellement deux idées présentes à la fois, ce qui seroit contraire à la supposition. Pour que j'aie l'idée d'un triangle il faut nécessairement que je me représente à la fois ses trois côtés; si je ne me les représentois que successivement, comment parviendrois-je jamais à acquérir l'idée de la figure qui résulte de leur ensemble ? comment pourrois-je comparer les côtés entr'eux & juger de leurs rapports ?

Je reconnois encore que je ne réussirois pas mieux à résoudre l'objection en supposant dans l'Organe qui apperçoit différentes parties organiques qui, comme autant de petits Organes distincts seroient destinés à recevoir chaque impression, à la faire exister à part & à se la représenter; car il faudroit toujours un Moi, une *Unité* qui réunit en soi toutes ces impressions sans les confondre, qui se les appropriât toutes, qui fût la même dans toutes, les comparât, en jugeât, s'appropriât encore toutes ces comparaisons, tous ces jugemens sans les confondre jamais, sans cesser un instant d'être le même Moi, la même Unité dans chaque perception, dans chaque comparaison, dans chaque jugement.

Je suis donc dans l'obligation philosophique d'admettre qu'il est en moi une Substance distincte de la Matiere, une Substance simple, une, indivisible, qui apperçoit, compare, juge, & qui a le *sentiment intime* ou la conscience de toutes ses Perceptions, de tous ses jugemens & par cela même le Sentiment

Sentiment de sa propre individualité ou de sa propre existence. C'est cette Substance que je nomme mon *Ame*, mon *Moi*.

Je découvre donc ainsi que je suis formé de deux Substances très-différentes, entre lesquelles je n'apperçois aucun rapport, qui pourtant sont unies ou me paroissent l'être, qui agissent ou me paroissent agir réciproquement l'une sur l'autre, & dont l'union constitue mon Etre ou mon état d'*Homme*.

Je ne cherche point à pénétrer le secret de cette Union. Je vois que pour y parvenir, il faudroit que je connusse la nature intime des deux Substances, & je suis forcé de convenir que je ne les connois un peu que par quelques-uns de leurs effets. J'admire ces Génies immortels qui ont tenté dans ces derniers tems de lever un coin du voile épais qui couvre ce grand mystere, & je n'ai pas la témérité d'y porter la main. Je dois me borner à admettre l'Union de mon Ame & de mon Corps comme un phénomene dont j'ignore profondément la maniere, & dont j'étudie les Effets, les Loix & la Fin.

Je renonce donc à savoir comment tel ou tel mouvement d'un de mes Sens fait naître dans mon Ame telle ou telle perception, & comment à l'occasion d'une certaine perception il s'excite dans mon Corps ou dans un ou plusieurs de ses Membres un certain Mouvement. Je regarde ceci comme une Loi fondamentale de l'Union des deux Substances. Je raisonne d'après cette Loi, & je fais profession d'ignorer sa Cause secrete. Je ne sais point du tout pourquoi une certaine perception est constamment la suite d'un certain mouvement ni pourquoi cette perception fait naître à son tour un certain mouvement, qui est suivi lui-même d'une autre perception. Tout mon savoir se réduit ici à connoître le Fait ou ce qui me paroît l'être. Je sais encore qu'il n'y a aucun rapport, au

moins apparent, entre un mouvement & une perception; quoique l'une de ces choses semble être la cause ou du moins l'occasion de l'autre.

C'est donc à mon Ame & à mon Ame seule qu'appartiennent les Facultés d'appercevoir, de comparer, de juger. J'exprime ceci par un seul mot, quand je nomme l'*Entendement.*

CHAPITRE III.

Suite des Considérations sur les Facultés de l'Homme.

La Volonté: la Liberté.

L'Imagination: la Mémoire.

Je poursuis l'examen de mon Etre. Ce sont sur-tout les faits que je veux saisir: ils sont les vrais élémens de toute Science. Deux autres Facultés de mon Ame viennent s'offrir à ma méditation. J'éprouve que je ne suis point renfermé dans les limites de la Faculté de connoître & de juger; je sens que je puis me déterminer en conséquence de mes jugemens, préférer un Objet à un autre Objet & agir conformément à cette préférence ou à ce choix.

Je nomme *Volonté*, cette Faculté en vertu de laquelle je me détermine ou je choisis, & *Liberté*, cette Faculté par laquelle j'exécute ma détermination ou mon choix.

Je ne puis douter le moins du monde que je ne possede ces

deux Facultés, parce que je les exerce à chaque inſtant & que j'ai le ſentiment intime ou la *conſcience* que je les exerce. Rien n'eſt plus évident pour moi que le ſentiment que j'ai de ma propre exiſtence; or je ne ſuis pas plus ſûr que j'exiſte que je ne le ſuis que je veux. Si quelque choſe eſt à moi, c'eſt inconteſtablement ma Volonté, & ce Moi qui veut eſt inconteſtablement le même qui apperçoit & qui juge.

Je ne cherche pas encore à m'aſſurer ſi c'eſt moi-même qui exécute ma Volonté. J'ai bien le ſentiment intime que c'eſt moi-même qui veux mouvoir mon bras; mais ce ſentiment, quelqu'évident qu'il ſoit, ne me prouve pas encore que c'eſt moi-même qui meus mon bras. Je ſuis ſeulement aſſuré que lorſque j'ai la volonté de mouvoir mon bras, mon bras eſt mû. Je puis donc me regarder à bon droit comme l'Auteur de ce mouvement, puiſqu'il n'eſt produit qu'en conſéquence de la volonté que j'ai de le produire, & que cette volonté eſt Moi-même.

Au reſte; je vois aſſez que la ſolution de cette queſtion pſychologique eſt enveloppée dans le myſtere de l'Union des deux Subſtances; mais, il me ſuffit préſentement d'être aſſuré que la vérité que je cherche ne tient point du tout à cette queſtion ténébreuſe. Il m'importe fort peu de connoître comment ma volonté s'exécute; ce qu'il m'importe de ſavoir & que je ſais très-bien, c'eſt que j'ai une volonté & que je l'exerce. Une autre choſe que je ſais tout auſſi bien, c'eſt que ma volonté s'exécute conſtamment dans tel ou tel cas particulier: mais je dois approfondir davantage tout ce qui concerne la Volonté.

Quand je ne fais qu'appercevoir deux Objets, mon Ame n'a que la ſimple perception de ces Objets. Quand je juge que l'un n'eſt pas l'autre ou que l'un n'eſt pas comme l'autre, mon

Chap. III.

Ame n'a que le ſimple ſentiment de la diverſité des deux impreſſions. Si mon Ame étoit privée de volonté, elle ne pourroit ſe déterminer pour un de ces Objets plutôt que pour l'autre; elle ſeroit, en quelque ſorte, immobile en leur préſence. Elle ſentiroit bien que l'un lui plairoit plus que l'autre; mais ſentir cela ne ſeroit pas préférer l'un à l'autre, & moins encore agir en conſéquence de cette préférence. Une ſimple perception, une ſimple ſenſation, même la plus agréable, n'eſt que le ſimple réſultat de l'action de l'Objet ſur les Sens & des Sens ſur l'Ame. Je ne veux pas dire que la ſenſation ſoit l'effet immédiat ou phyſique de l'action des Sens ſur l'Ame; je crois m'être donné à moi-même de bonnes preuves que l'Ame n'eſt pas Corps: (1) je veux dire ſeulement qu'une certaine ſenſation eſt toujours la ſuite d'une certaine action d'un de mes Sens. Cette ſenſation peut augmenter d'intenſité; je puis même démêler ſes degrés; mais, ces degrés ne ſont jamais que la même ſenſation renforcée plus ou moins.

Ma Faculté de vouloir renferme donc quelque choſe que ne renferme pas ma Faculté de ſentir. Je déſigne cette choſe par le mot d'*Activité*. Je dis donc que ma Volonté eſt *active*: je veux ſignifier par ce mot, que mon Ame a une *Force* inhérente à ſa nature, en vertu de laquelle elle ſe détermine par elle-même, agit à ſon gré, préfere, choiſit: je regarde toutes ces façons de parler comme ſynonimes, parce qu'elles expriment toutes un même effet, dont mon Ame eſt la Cauſe efficiente & immédiate.

J'ai reconnu que j'étois doué d'Attention: (2) cette Faculté me paroît fort caractériſée par ſes effets. Si pluſieurs

(1) Chap. II.

(2) Chap. I.

Objets frappent à la fois ma Vue, & qu'aucun de ces Objets ne foit propre à fe faire diftinguer par lui-même, je fens que je puis à mon gré fixer mes Yeux fur un de ces Objets & les détourner des autres Objets environnans. Il en réfulte auffi-tôt un effet très-fenfible: la perception de cet Objet devient plus *vive*; je viens à y appercevoir des traits qui m'avoient échappé: plus je redouble d'Attention & plus je démêle de traits nouveaux. Si je fixe mes Yeux fur un feul de ces traits, il devient lui-même un Objet très-compofé; j'y découvre mille particularités dont je ne me doutois pas le moins du monde. Je continue à tendre mon Attention, & je commence à me fentir fatigué; cette fatigue augmente de plus en plus; elle va prefque à la douleur; il faut malgré moi que je ceffe d'être attentif.

Je fuis affuré de ces faits; j'ai éprouvé tout cela & je l'ai éprouvé bien des fois. Je l'analyfe avec foin; je cherche quelles font les principales vérités qui en découlent comme de leur fource naturelle. Tous ces Objets que j'avois fous les Yeux faifoient fur mon Organe une impreffion à-peu-près égale en intenfité; puifqu'aucun d'eux ne fe faifoit remarquer plus que les autres: ils étoient à mon égard, pour ainfi dire, au même niveau. Si mon Ame n'avoit été douée que de la feule Faculté d'appercevoir, comment auroit-elle pu fixer un de ces Objets préférablement aux autres? elle auroit éprouvé les diverfes perceptions attachées à l'action de ces divers Objets fur l'Organe & elle n'auroit rien éprouvé de plus; car appercevoir & agir font deux chofes qui paroiffent ici très-diftinctes.

L'action de l'Objet fur l'Organe eft un mouvement imprimé à celui-ci: le degré d'intenfité ou de vivacité de la perception doit dépendre du degré d'intenfité du mouvement. Je ne puis concevoir l'action d'un Corps fur un autre Corps que par l'impulfion. J'ai éprouvé mille fois que la vivacité de

mes perceptions répondoit toujours au degré d'ébranlement communiqué à mes Sens. Je fais auffi que je n'ai jamais de perceptions nouvelles que par l'intervention de mes Sens.

Si donc l'Attention que j'ai donnée à un des Objets que j'avois fous les Yeux a rendu la perception de cet Objet plus vive, fi elle m'y a fait découvrir des particularités que je n'y avois pas d'abord apperçues; il faut néceffairement que mon Ame ait augmenté l'ébranlement de l'Organe : elle a donc exercé quelque action fur certaines fibres de cet Organe; elle les a ébranlées d'une maniere analogue à celle dont l'Objet agit, & l'effet de cette augmentation de mouvement a été de rendre la perception plus vive : elle n'a pu le devenir fans que toutes les parties de l'Objet ne m'aient paru plus diftinctes. Mais, en continuant d'agir fur l'Organe, mon Ame a dû éprouver enfin ce fentiment de fatigue attaché à tout ébranlement trop long-tems continué, & cela même me prouve que l'Attention eft une Force que mon Ame déploie à fon gré fur tel ou tel Organe des Sens; puifque le fentiment de la fatigue ne peut avoir fon fiege que dans des parties organiques qui commencent à fouffrir.

Mais, je n'*exerce* mon Attention que parce que je veux l'exercer. Si je ne voulois point être attentif, je n'éprouverois point ce fentiment que j'exprime par le terme de *fatigue.* Mon Attention eft donc une modification ou un acte de ma Volonté. Elle eft ma Volonté elle-même appliquée à un certain Objet. Et fi l'Attention que je donne à cet Objet en rend la perception plus vive; fi cette augmentation de vivacité fuppofe une augmentation de mouvement dans certaines fibres de l'Organe, je fuis fondé à en conclure que ma Volonté eft une Force qui s'applique à ces fibres dans un certain degré. J'admets donc que mon Ame eft douée d'une *Force motrice*

qui se déploie au gré de sa Volonté sur certaines fibres de mon Cerveau.

Je ne dis pas que cette Force motrice de mon Ame soit de même nature que celle qui se manifeste dans les Corps : j'ai reconnu que mon Ame n'est pas Corps. Je me borne donc à dire que l'effet de cette Force motrice de mon Ame sur mon Cerveau est une augmentation de mouvement dans quelques-unes de ses fibres. J'ignore comment cet effet est produit ; je ne cherche pas même à le pénétrer ; il me suffit de m'être assuré du Fait.

Je vois très-bien que si j'analysois le Desir comme je viens d'analyser l'Attention, j'aurois le même résultat essentiel ; car je ne puis desirer un Objet sans me retracer en même tems l'image de cet Objet, & j'éprouve que la vivacité de l'image répond toujours à la vivacité du Desir. Le Desir est donc une action que mon Ame exerce sur certaines parties de son Cerveau, & je ne puis pas plus douter de la réalité de cette action, que je ne puis douter de la réalité du Desir, puisque ces deux choses sont de leur nature inséparables. Or, le Desir n'est qu'une modification de ma Volonté, & ma Volonté est mon Ame elle-même. Mon Ame agit donc lorsqu'elle desire : desirer & agir ne sont donc au fond qu'une même chose.

Mais, si je ne puis raisonnablement refuser d'admettre que mon Ame agit sur certaines parties de son Cerveau, pourquoi refuserois-je d'admettre encore qu'elle agit aussi sur ses Membres & que c'est elle-même qui les meut ? l'un n'est pas plus difficile que l'autre ; l'un n'est pas plus opposé que l'autre à la simplicité de mon Ame ; & je ne suis pas plus assuré par le sentiment intérieur que c'est bien Moi-même qui desire, que je ne le suis que c'est Moi-même qui meus mon bras. Il me

paroît donc que je puis admettre l'*Influence physique* comme une Loi de mon Etre ; car si mon Ame peut agir sur son Corps, pourquoi le Corps ne pourroit-il agir sur elle ? Tous les phénomenes de l'Humanité ne semblent-ils pas déposer en faveur de ce commerce réciproque des deux Substances ?

CETTE Volonté que je reconnois m'appartenir, parce que je l'exerce à chaque instant & que je sens à chaque instant que c'est Moi qui l'exerce, & que ce sentiment intime n'a rien du tout d'équivoque, cette Volonté, dis-je, a toujours un Objet. Je ne puis vouloir sans raison de vouloir, ou pour parler plus clairement encore, lorsque je veux, c'est toujours quelque chose que je veux. Je ne veux point en général ou d'une maniere vague & indéterminée. Je veux toujours quelque chose en particulier. Ma Volonté en général est bien la Faculté que j'ai de vouloir; mais elle n'est pas telle ou telle volonté en particulier. Une volonté particuliere est l'application de la Faculté de vouloir à tel ou tel objet particulier.

MA Volonté se détermine donc toujours en considération de quelque objet particulier. Je nomme cet objet un *motif*, & je dis que je me détermine toujours en considération de quelque motif.

JE ne dis pas que les motifs *me déterminent* : ils n'agissent pas sur mon Ame par une sorte d'impulsion semblable à celle qu'un Corps exerce sur un autre Corps. Mais en vertu de la Sensibilité ou de l'Intelligence dont mon Ame est douée, elle juge du rapport de l'objet à son bien-être, & en vertu de l'Activité qui lui est essentielle elle *se détermine* pour cet objet, elle le préfere, elle le choisit. Cette détermination ne vient point proprement du dehors : elle sort du fond même de mon Ame ; elle est toute à elle, parce qu'elle n'est qu'une modification

modification de cette Activité ou de cette Force qui constitue son essence. L'objet ou le motif n'est donc pas la cause efficiente de la détermination de mon Ame; il n'en est que la cause finale. C'est ainsi que je *me détermine* à déployer mon Activité d'une maniere plutôt que de toute autre qui seroit également en mon pouvoir.

Afin donc que je veüille quelque chose, il faut nécessairement que quelque chose soit présent à mon Entendement ou que j'apperçoive quelque chose. Si j'étois totalement privé d'idée, comment pourrois-je vouloir quelque chose? Les Objets eux-mêmes ne viennent pas se loger dans mon Ame. Leur action est bornée à l'impression qu'ils font sur mes Sens. Cette impression se transmet à mon Cerveau & par mon Cerveau à mon Ame. Je ne pénetre pas le secret de cette transmission: je sais seulement, qu'en conséquence de l'action des Objets sur mes Sens, j'ai des idées ou des représentations des Objets.

Ma Volonté se détermine donc sur les idées qui sont actuellement présentes à mon Ame. Je dis *actuellement* parce qu'une idée qui m'a été présente & qui ne l'est plus, ne peut pas plus influer sur ma détermination actuelle que si elle ne m'avoit jamais été présente.

Mais, une idée qui n'est pas actuellement présente à mon Ame peut lui devenir présente par l'Imagination ou par la Mémoire. Mon expérience journaliere me prouve, en effet, que les idées des Objets se retracent à mon Ame sans l'intervention des Objets. J'en conclus donc, que les impressions que les Objets font sur mes Sens, ne s'effacent pas au même instant que les Objets cessent d'agir sur mes Sens. Ceux-ci communiquent avec cette partie du Cerveau qui est l'Organe immédiat des opérations de l'Ame. Par leur action sur les

Chap. III.

Sens les Objets impriment donc à cet Organe des déterminations durables auxquelles l'image ou le souvenir des Objets a été attaché. C'est donc à cette Faculté qui conserve chez moi les impressions reçues & par laquelle mon Ame se les retrace, que je donne le nom d'*Imagination* ou de *Mémoire*.

La Mémoire a donc un siege physique dans le Cerveau, & pourrois-je douter un instant d'une vérité que tant de faits m'attestent ! L'âge, la maladie & mille accidens divers n'influent-ils pas sur la Mémoire ? Ne connois-je pas des procédés purement méchaniques qui en perfectionnent l'exercice & en accroissent la tenacité ? Et si je n'acquiers l'idée d'un Objet que par l'ébranlement qu'il produit sur un ou plusieurs de mes Sens ; si l'effet qui en résulte sur le Cerveau est durable ; si la Mémoire a dans le Cerveau un siege physique, ne suis-je pas conduit à penser, que lorsque mon Ame se retrace l'idée d'un Objet, elle agit sur cette partie du Cerveau qui a retenu les déterminations que l'Objet lui avoit imprimées & auxquelles la reproduction de l'idée est attachée, & qu'elle produit dans cette partie un ébranlement semblable à celui que l'Objet y avoit excité ?

Et parce que les idées ou les images que la Mémoire ou l'Imagination me retrace ne sont jamais aussi vives que celles que les Objets eux-mêmes excitent par leur présence, & que j'ai sur les premieres un empire que je n'ai pas sur les secondes, je ne confonds point les unes avec les autres & je parviens toujours à les distinguer.

CHAPITRE IV.

L'Amour de soi-même ou l'Amour du Bonheur.

Le Bien, Objet de la Volonté.

IL se présente ici à mon examen une question importante : quel est le Principe général de mes déterminations ? Pourquoi me déterminé-je par tel ou tel motif dans tel ou tel cas particulier ? J'ai reconnu évidemment que la sphere de mon Activité s'étend à un très-grand nombre de cas différens : d'où vient donc que dans tel ou tel cas particulier, je me détermine d'une certaine maniere préférablement à toute autre qui seroit également en mon pouvoir ? Je vais tâcher de me résoudre à moi-même cette belle question.

TOUTES mes perceptions, toutes mes sensations sont des modifications ou des manieres d'être de mon Ame. Je crois m'être prouvé solidement, qu'elles ne peuvent être des modifications ou des manieres d'être de mon Corps. (1) Mais je suis certain, qu'à certaines manieres d'être de mon Corps répondent constamment dans mon Ame certaines manieres d'être, que j'exprime par les termes généraux de perceptions & de sensations. C'est ainsi qu'à certains mouvemens de mon nerf optique répondent dans mon Ame certaines modifications, que je désigne par le terme de *Couleurs*.

IL ne me paroît pas que la sensation differe essentiellement de la perception. J'ai une perception quand j'apperçois un Objet : cette perception ne fait que m'annoncer la présence de

(1) Chap. II.

CHAP. IV.

cet Objet. Mais, si cette perception devient assez vive pour être accompagnée de plaisir ou de douleur, je la nomme une *sensation*. Il me semble donc que la sensation ne differe de la perception que par le degré d'intensité. J'apperçois de loin un Corps lumineux ; j'ai la simple perception de la Lumiere; je m'en approche de trop près; j'ai la sensation de la douleur.

Je nomme en général *plaisir*, toute situation de mon Ame qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver. Je nomme en général *douleur* ou *déplaisir*, toute situation de mon Ame qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Quoique beaucoup de mes perceptions me paroissent indifférentes ou n'être accompagnées ni de plaisir ni de déplaisir, je reconnois facilement que ce n'est que par comparaison avec des perceptions plus vives: car il est bien évident que toute perception est agréable ou désagréable en soi & qu'aucune perception ne peut être absolument indifférente dans un sens psychologique.

Je suis un Etre sentant: je puis être affecté de plaisir ou de douleur. Il répugne à ma nature d'Etre sentant que je sois indifférent au plaisir & à la douleur. Précisément parce que je suis un Etre sentant; je veux sentir *agréablement*. Cette Volonté est ce que je nomme en général l'*Amour de moi-même*. Je ne puis pas plus ne pas m'aimer moi-même; que je ne puis ne pas sentir de la chaleur à l'approche du Feu. Je n'existe à l'égard de moi-même qu'autant que j'apperçois ou que je sens. Une privation absolue de perception ou de sensation seroit à mon égard une privation d'existence. Mon existence ne me paroit donc un Bien que par les perceptions & les sensations qui la composent. Et parce que je ne puis cesser un instant de m'aimer moi-même, je ne puis préférer un instant le mal-être au bien-être. Mais, s'il arrive que je préfere un

mal-être, ce sera toujours pour éviter un mal-être plus grand ou pour me procurer un bien-être, &c. CHAP. IV.

Ma Volonté se détermine donc dans un rapport direct à la nature & au degré de mes perceptions & de mes sensations. Ainsi, lorsque je préfere un Objet à un autre Objet, un motif à un autre motif, c'est toujours en conséquence du rapport que je découvre entre cet Objet ou ce motif & mon bien-être présent ou futur.

Ce rapport n'est pas toujours présent à mon Entendement d'une maniere distincte. Assez souvent je ne l'apperçois que confusément & au travers d'une multitude de petites perceptions que je ne démêle point & que je ne cherche pas à démêler. Mais, quand je veux prendre la peine d'analyser cette situation de mon Ame, je découvre bientôt, que parmi ces petites perceptions, il en est toujours une ou plusieurs qui saillent plus ou moins au-dessus des autres, & que je puis nommer des perceptions dominantes. Ce sont ces perceptions qui produisent ma détermination ou mon choix.

Cette détermination est un effet qui doit avoir sa Cause immédiate & efficiente; car dans ma maniere de concevoir, tout effet suppose une Cause ou quelque chose qui précede & qui a en soi la raison de l'existence de l'effet. Ma détermination a donc aussi une Cause, & cette Cause ne peut être autre chose que ma Volonté. C'est moi qui me détermine, qui préfere, qui choisis; & je me détermine pour telle ou telle action, parce que j'ai la Volonté de la produire. Mais, je n'ai la Volonté de la produire, que parce que mon Entendement a apperçu distinctement ou confusément quelque Bien renfermé dans cette action & dont elle étoit le moyen. Si parmi cette multitude de petites perceptions ou de perceptions foibles qui m'affectoient, aucune n'avoit prévalu, je n'aurois pu

CHAP. IV. me déterminer, puifqu'il n'y auroit point eu de motif déterminant ou d'Objet de préférence.

Ma Volonté eft bien en général la Faculté en vertu de laquelle je me détermine; mais elle n'eft point telle ou telle détermination en particulier. Une détermination particuliere eft un effet, un acte de la Volonté. Et parce que ma Volonté n'eft point déterminée par fa nature à produire tel ou tel effet particulier, & qu'elle pourroit également produire tel ou tel autre effet particulier; il faut que l'effet qu'elle produit actuellement ait une raifon qui ne foit pas dans la Volonté même. Cette raifon ne peut fe trouver que dans la prévalence que mon Entendement découvre dans un certain motif ou dans un certain Objet dont l'idée lui eft actuellement préfente. Le motif eft donc ainfi la caufe finale ou conditionnelle de ma détermination; ma Volonté en eft la caufe efficiente.

Je me détermine donc toujours en vue de quelque Bien réel ou apparent ou en vue d'éviter quelque Mal réel ou apparent. Je me détermine donc toujours en vue de mon Bonheur. Je veux effentiellement mon Bien-être, mon Bonheur; & cette Volonté eft-elle autre chofe que l'Amour de mon Etre ?

Je découvre donc qu'il eft un Principe univerfel de toutes mes déterminations : je le nomme l'*Amour du Bonheur*. Et comme c'eft mon Bonheur que je veux toujours & que je ne puis ceffer un inftant de vouloir, je ne puis féparer cet Amour du Bonheur de l'Amour que j'ai pour moi-même. J'ai donc réfolu la queftion que je m'étois propofée : j'ai trouvé ce Principe que je cherchois & que je puis regarder comme le fondement de toute l'E'conomie de mon Etre.

Ma Volonté fe porte donc effentiellement vers le Bien ou

le Bonheur. J'entends ici par le *Bien* ou le *Bonheur* tout ce qui tend directement ou indirectement à la conservation, à l'agrément ou au perfectionnement de mon Etre.

CHAPITRE V.

Considérations psychologiques & morales sur nos idées de Bonheur.

LE Bonheur en général n'existe pas plus que la Vertu en général. Ce sont de pures abstractions que l'Entendement forme en généralisant des idées particulieres. (1) Ainsi, en détachant d'un certain nombre d'actions vertueuses ce qu'elles ont de commun, l'Entendement forme l'idée générale de *Vertu*. De même aussi en détachant d'un certain nombre de Biens particuliers ce qu'ils ont de commun, l'Entendement forme l'idée générale du *Bien* ou du *Bonheur*. Il n'est donc rien dans la Nature qui ressemble aux idées générales: les Métaphysiciens expriment cela à leur maniere quand ils disent que ces idées n'ont point d'*Archetypes* dans la Nature.

C'est à l'aide des signes ou des mots que l'Entendement parvient à généraliser ses idées. Quand les Sens & la Réflexion lui ont découvert ce que les Biens particuliers ont de commun, il désigne cette chose commune à tous les Biens particuliers par le terme de *Bonheur*, & ce terme devient ainsi le signe représentatif de l'idée très-générale de Bonheur.

Afin donc que ce terme de Bonheur ne soit pas absolu-

(1) Chap. 1.

ment vuide de ſens pour l'Entendement, il faut néceſſairement qu'il réveille chez lui quelques-unes des idées particulieres dont l'idée générale de Bonheur a été tirée par abſtraction. Tantôt ce ſera l'idée particuliere d'un certain Bien qui ſera rappellée par le mot *Bonheur*; tantôt ce ſera celle d'un autre Bien particulier. Le rappel de telle ou telle idée particuliere dépendra ainſi des circonſtances où l'Entendement ſe rencontrera. Les idées que ce mot de *Bonheur* reveillera pourront n'être pas toujours *diſtinctes*, ſouvent même elles ſeront très-confuſes; elles repréſenteront vaguement quelque choſe d'agréable, & cela ſuffira pour que l'idée générale de Bonheur produiſe ſon effet dans tel ou tel cas particulier.

Ainsi, lorſque je dis que ma volonté ſe porte eſſentiellement vers le Bonheur, je ne veux pas dire qu'elle ſe porte eſſentiellement vers le Bonheur en général; puiſqu'il n'eſt qu'une pure abſtraction: mais, je veux dire que ma volonté ſe détermine toujours par la repréſentation diſtincte ou confuſe de quelque Bien particulier ou par le deſir d'éviter quelque mal préſent ou futur que mon Entendement ſe repréſente diſtinctement ou confuſément.

Les idées que la vue des Biens particuliers me donne du Bien en général me font naître l'idée du plus grand Bien poſſible auquel mon Etre ſoit capable de parvenir. Je le déſigne par le terme de *Souverain-Bien*. J'ajoute donc, que ma volonté ne pourroit pas ne pas ſe porter avec force vers le Souverain Bien ſi mon Entendement ſe le repréſentoit d'une maniere diſtincte.

Parce que je ſuis doué de réflexion & que j'ai ſouvent réfléchi ſur mes déterminations, j'ai reconnu qu'il m'eſt arrivé bien des fois de me méprendre dans le diſcernement des Biens & des Maux & de préférer un Bien apparent ou trompeur à un Bien réel, ou d'enviſager comme réel un Mal qui n'étoit

n'étoit qu'apparent & qui enveloppoit un Bien réel. Mais dans tous les cas de cette espece, il m'est aisé de me convaincre que je n'embrasse jamais le Mal en le reconnoissant pour Mal: il est bien évident que ce seroit cesser de m'aimer moi-même; ce qui est impossible : il y a donc ici de ma part une méprise sur un Objet particulier : cet Objet se montre à moi sous des dehors trompeurs ; je ne sais pas le dépouiller de ses apparences ou quelque Passion ne me permet pas de l'en dépouiller. Il me séduit, m'entraîne, & je m'étonne ensuite qu'il m'ait séduit & entraîné. Je viens même à douter si je ne me suis pas déterminé contre la vue distincte des meilleurs motifs ou du vrai Bien : mais en y réfléchissant davantage, je suis forcé de convenir que dans l'instant où je me suis déterminé, le vrai Bien avoit disparu à mes yeux & fait place au Bien apparent. Quand je parle ici du *vrai Bien*, j'entends les idées que mon Entendement peut me fournir du vrai Bien.

CHAPITRE VI.

Les Choses: leurs Relations:

maniere dont l'Entendement les apperçoit & en juge.

L'Evidence: la Certitude.

L'Expérience & la réflexion se réunissent donc pour me faire sentir combien il m'importe que mon Entendement soit fort éclairé sur les Biens & sur les Maux; car puisque ma Volonté ne peut se déterminer que sur les idées que mon Entendement a des Choses, il est clair que plus les idées se-

ront diſtinctes, exactes, vraies, & mieux ma Volonté ſe déterminera dans chaque cas particulier.

MAIS, mon Entendement n'apperçoit les choſes & n'en juge qu'autant qu'elles ont un certain rapport avec ſa maniere d'appercevoir & de juger. Si ce rapport n'exiſtoit point, il eſt évident que les Choſes elles-mêmes n'exiſteroient point pour mon Entendement; puiſque ce ne peut être qu'en vertu de la proportion qu'elles ont avec ſa capacité de connoître, qu'il les apperçoit, & que ce qui n'eſt point apperçu par l'Entendement n'exiſte point à ſon égard. C'eſt ainſi qu'en vertu des rapports que mes Sens ſoutiennent avec les Objets, ils en tranſmettent à mon Ame les diverſes impreſſions. Si mes Sens ne ſont point en rapport avec certains Objets, je ne pourrai acquérir par leur ſeul ſecours la perception de ces Objets. Des Objets trop petits ou trop éloignés échappent à ma Vue.

AVEC un peu d'attention je découvre qu'il eſt des relations, des rapports entre les Choſes : je vois qu'elles ont des Qualités, des Déterminations communes ou analogues, par leſquelles elles ſe rapprochent plus ou moins les unes des autres, & par leſquelles en influant les unes ſur les autres, elles concourent à produire un certain effet. Il eſt donc auſſi des relations entre mes idées; puiſque mes idées ſont les repréſentations que mon Entendement ſe forme des Choſes dont les Sens lui tranſmettent les premieres impreſſions.

PLUS j'étudie les relations qui ſont entre les Choſes, & plus je les vois s'étendre & ſe multiplier. Je reconnois bientôt que toutes mes Connoiſſances ſe réduiſent en dernier reſſort à ſavoir quelles relations immédiates ou médiates lient les Choſes entr'elles & quel eſt l'Ordre dans lequel ces relations coexiſtent ou ſe ſuccedent.

Comme il est des relations entre les Choses, il est aussi entr'elles des oppositions qui résultent de Qualités ou de Déterminations qui s'excluent réciproquement ou qui ne peuvent coexister ensemble.

Il est entre certaines Choses des relations si simples, si immédiates que je les saisis par elles-mêmes & à la premiere vue. C'est ainsi que j'apperçois d'un coup d'œil que les Parties sont égales au Tout. Je ne puis en effet avoir l'idée d'un Tout quelconque, que je n'aie en même tems l'idée des Parties qui le composent, & je ne puis avoir l'idée de ces Parties sans avoir à la fois celle du rapport d'égalité de leur collection avec le Tout.

La facilité avec laquelle je saisis de semblables rapports & tous les rapports analogues dérive essentiellement de l'espece d'identité que mon Entendement découvre entre deux ou plusieurs idées qu'il compare, & en vertu de laquelle il peut substituer, en quelque sorte, l'une à l'autre sans que rien soit changé.

Je fais donc consister en ceci le caractere de ce que je nomme l'*Evidence*, & j'affirme que tout ce qui porte ce caractere est de la plus parfaite *Certitude*.

Mais, il est une infinité de Choses dont je ne puis saisir les relations avec la même facilité; soit parce que ces choses sont trop éloignées les unes des autres eu égard à la portée de mon Entendement ou que leurs relations sont trop compliquées ou trop cachées; soit encore parce que ces Choses elles-mêmes ne me sont pas assez connues. Je suis donc réduit alors à m'aider des Choses qui me sont mieux connues, & dans lesquelles j'apperçois quelques traits de ressemblance ou d'analogie avec celles dont je cherche à démêler les relations. Je me-

CHAP. VI. fure ces Chofes entr'elles; je paffe ainfi des unes aux autres par des comparaifons plus ou moins faciles, plus ou moins immédiates, & plus j'étends & multiplie ces comparaifons, & plus les relations que je cherche fe dévoilent, s'étendent, fe multiplient.

CET Art par lequel je parviens à remplir les vuides qui féparoient à mes yeux deux ou plufieurs Chofes; cet Art au moyen duquel j'arrive à la découverte des relations qui lient les Chofes entr'elles, je le nomme l'*Art de raifonner*.

AINSI, n'appercevant pas d'un coup d'œil les relations qui font entre toutes mes idées *réfléchies* & mes idées *fenfibles*, & comment celles-là dérivent originairement de celles-ci; je porte mon attention fur une opération de mon Entendement qui m'eft très-connue, fur celle par laquelle il *généralife* fes idées. J'examine ce que c'eft que cette *généralifation* des idées: elle me conduit elle-même à l'examen de la nature & des effets des abftractions. Je compare enfuite une idée abftraite avec l'idée purement fenfible dont je reconnois qu'elle a été tirée. J'obferve comment en détachant d'une certaine idée fenfible quelques-unes des idées particulieres qui la compofent, & en revêtant ces idées de fignes ou de termes qui les repréfentent, mon Entendement leur donne une forte d'exiftence individuelle en vertu de laquelle il peut opérer fur ces idées abftraites comme fur des Etres réels. C'eft de cette maniere, par exemple, que je m'éleve de la confidération de quelques Biens particuliers à la confidération du Bien en général. (1)

LE plus ou le moins de facilité que mon Entendement éprouve à faifir telles ou telles Chofes, telles ou telles rela-

(1) Chap. V.

tions dépend donc toujours en dernier reſſort des rapports plus ou moins directs que ſa capacité d'appercevoir & de juger ſoutient avec ces Choſes. Je conçois donc, que des Choſes qui me paroiſſent ſéparées par de grands intervalles, ſe rapprochent ou paroiſſent même ſe toucher aux yeux d'Intelligences qui me ſont ſupérieures. Je conçois encore, que l'exercice de mon Entendement étant eſſentiellement limité par le nombre & la portée de mes Sens, ſi mes Sens ſe perfectionnoient ou ſi j'acquérois de nouveaux Sens, mon Entendement ſe perfectionneroit dans le même rapport, & ſaiſiroit une multitude de Choſes & de relations qui lui échappent entiérement dans ſon état actuel.

Puisque les idées que mon Entendement ſe forme des Choſes & de leurs relations, ſont des eſpeces de repréſentations de ces Choſes, il s'enſuit que ces repréſentations ſeront d'autant plus fideles, d'autant plus vraies, qu'elles exprimeront plus exactement la nature des Choſes & leurs relations.

J'entends donc ici par la *Vérité* des idées, leur conformité avec l'état des Choſes.

J'entends par l'*état des Choſes*, leur nature, leurs relations & tout ce qui en dérive.

J'entends par la *nature des Choſes*, tout ce qui les conſtitue, tout ce qui fait qu'elles ſont ce qu'elles ſont. C'eſt ce que la Métaphyſique nomme dans ſa Langue l'*Eſſence des Choſes.*



CHAPITRE VII.

Les degrés de la Certitude ou la Probabilité.

La Vérité, Objet de l'Entendement.

L'Examen que j'ai fait d'un grand nombre de Choses m'a appris qu'il en est beaucoup à l'égard desquelles je ne saurois parvenir à une parfaite certitude. Je puis bien par des efforts redoublés approcher jusqu'à un certain point de cette parfaite certitude; mais, il me reste toujours quelques degrés d'incertitude que je ne parviens point à faire évanouir.

Je puis donc considérer la *Certitude* comme un Tout, & diviser par la pensée ce Tout en parties ou degrés qui seront ainsi des parties ou des degrés de la Certitude.

Je nommerai *Probabilités* ces divisions idéales de la Certitude. Je connoitrai donc le degré de la Certitude, lorsque je serai parvenu à découvrir le rapport de la partie au Tout. Si elle en est la $\frac{1}{2}$, les $\frac{3}{4}$ &c. ce sera $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de Certitude.

Dans les Choses qui sont déterminées par leur propre nature ou par les idées qui les constituent & qui ne peuvent être ainsi que d'une seule maniere, je suis toujours assuré de parvenir à la parfaite Certitude. Il me suffit pour cela d'avoir les idées de ces Choses & de les comparer entr'elles. De ce genre sont toutes les Vérités métaphysiques & toutes les Vérités géométriques. De là l'Evidence métaphysique & l'Evidence géométrique qui n'admettent aucun doute.

MAIS, il n'en eſt pas de même des Choſes dont l'exiſtence actuelle ou future exige certaines conditions. Afin que je ſois certain qu'une pareille Choſe exiſte ou exiſtera, il faut que je ſois aſſuré de toutes les conditions que ſon exiſtence actuelle ou future ſuppoſe néceſſairement : car c'eſt du nombre des conditions que réſulte ici la Probabilité ou les degrés de la Certitude. Si donc je ne ſuis aſſuré que d'une partie des conditions, l'exiſtence actuelle ou future de cette Choſe ne ſera pour moi que probable, & elle le ſera d'autant plus que je ſerai aſſuré d'un plus grand nombre de conditions. Je puis appliquer ceci aux Choſes paſſées comme aux Choſes actuelles ou futures. C'eſt ſur ce fondement que je dois juger de la Certitude hiſtorique.

SI je ſuis parvenu à m'aſſurer d'un ſi grand nombre de conditions qu'il ne me reſte plus de doute raiſonnable, je dis que l'exiſtence de la Choſe eſt d'une Certitude phyſique ou morale : *phyſique* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende uniquement des Loix des Corps; *morale* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende des Loix du Sentiment ou de l'Intelligence.

AU reſte; j'entends ici en général par les *Choſes*, non-ſeulement tout ce qui exiſte ou que je conçois exiſter hors de moi; mais encore toutes les idées de mon Entendement.

J'ENTENDS en général par les *conditions* d'une Choſe, tout ce qui eſt néceſſaire pour déterminer l'exiſtence de cette Choſe : ou ſi l'on aime mieux; tout ce que l'exiſtence paſſée, préſente ou future de cette Choſe ſuppoſe eſſentiellement.

DE tout ce que je viens de m'expoſer à moi-même il me paroît en réſulter cette conſéquence générale; que la

Vérité eſt l'Objet de mon Entendement, comme le *Bien* eſt l'Objet de ma Volonté. Il faut que je développe un peu ceci.

J'OBSERVE que mon Entendement eſt fait de maniere qu'il ne peut pas ne pas acquieſcer à l'E'vidence au moment qu'il l'apperçoit. Il n'eſt pas plus dans ſa nature de ne pas affirmer le rapport d'égalité des Parties au Tout, qu'il ne l'eſt dans la nature de ma Volonté de préférer le Mal au Bien.

CECI découle de la nature même de l'Intelligence. Je ne ſais point du tout ce que l'Intelligence eſt en ſoi: je ſais ſeulement qu'elle eſt la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger. Je ſais encore qu'il eſt des relations naturelles entre les idées, parce qu'il en eſt entre les Choſes qu'elles repréſentent, & que ces relations ſont indépendantes de l'Intelligence qui les apperçoit: je veux dire, que l'Intelligence apperçoit les relations qui ſont à ſa portée, comme la Faculté de ſentir apperçoit les Qualités ſenſibles des Corps. Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Intelligence de ne pas appercevoir telle ou telle relation, qu'il n'eſt au pouvoir de la Senſibilité de n'être pas affectée de la chaleur à la préſence d'un Corps chaud.

QUAND donc l'Entendement apperçoit avec évidence les relations qui ſont entre deux ou pluſieurs idées, il apperçoit une *Vérité*. Il acquieſce à l'inſtant à cette Vérité, & ſon acquieſcement eſt l'affirmation de cette Vérité. Il eſt fait de telle ſorte qu'il cherche la Vérité comme par un appétit naturel, & lorſqu'il l'a trouvée il eſt ſatisfait. L'E'vidence eſt toujours le dernier terme de ſa recherche. C'eſt dans ce ſens que je dis, que la Vérité eſt l'Objet de l'Entendement comme le Bien eſt l'Objet de la Volonté.

MAIS, dans les Choſes où l'Entendement ne ſauroit atteindre

dre à la Vérité ou à la parfaite certitude, il eſt forcé de ſe contenter du plus grand degré de probabilité; & j'ajoute, qu'alors même il ne dépend pas plus de l'Entendement de ne pas acquieſcer à cette probabilité, qu'il ne dépend de lui de ne pas acquieſcer à l'Evidence elle-même: c'eſt que l'Entendement apperçoit les Choſes comme elles ſe montrent à lui ou conformément aux rapports qu'il ſoutient avec elles. Or, l'Entendement ne peut appercevoir la probabilité d'une Choſe, qu'il n'affirme la probabilité de cette Choſe; car appercevoir & affirmer ſont ici ſynonymes. Il y auroit une véritable contradiction ſi l'Entendement jugeoit autrement qu'il n'apperçoit; s'il regardoit comme douteux ce qui ſe montre à lui comme très-probable.

L'Entendement peut bien ſe méprendre & regarder comme très-probable une Choſe qui eſt plus qu'incertaine. Mais, dans ce cas comme dans tout autre, l'Entendement juge toujours conformément à la maniere dont la Choſe ſe montre à lui. Il jugeroit autrement ſi ſon point de vue étoit redreſſé: il le feroit ſi l'Entendement acquéroit de cette Choſe & de ſes relations des idées plus juſtes.

Je fais ici une réflexion eſſentielle: lorſque je dis, qu'il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Entendement de ne pas acquieſcer à la Probabilité, qu'il n'eſt en ſon pouvoir de ne pas acquieſcer à l'Evidence elle-même; je ne veux pas dire que la Probabilité faſſe ſur lui préciſément le même effet que l'Evidence. Dans tout ce qui ne s'offre à lui que comme probable, il voit toujours au-delà quelque choſe qui lui manque pour arriver à la pleine certitude & ſon deſir eſt toujours d'y arriver. Mais, dans tout ce qui s'offre à lui comme évident, il n'y a jamais lieu à ce deſir, parce que l'Evidence porte avec elle la marque la plus parfaite de la pleine certitude ou de la Vérité.

Chap. VIII.

CHAPITRE VIII.

Le Jugement : le Raisonnement.

Le Sentiment intime ou la Conscience.

L'Entendement forme un Jugement toutes les fois qu'il apperçoit le rapport ou l'opposition qui est entre deux ou plusieurs Choses. S'il exprime ce Jugement par des termes, les Logiciens nomment cela une *Énonciation*. L'assemblage d'un certain nombre de Jugemens compose ce qu'ils nomment un *Raisonnement*, dont ils nous tracent les regles, peut-être trop en détail.

J'ai remarqué, qu'il est des Choses que je puis comparer immédiatement les unes aux autres, & que de cette comparaison immédiate naissoit l'Évidence proprement dite. J'en ai donné des exemples. (1) J'apperçois au-dedans de moi une autre source de cette sorte d'Évidence ; c'est mon *Sentiment intime*.

Je n'ai en effet, qu'à rentrer en moi-même pour être convaincu que mon Ame a le Sentiment intime ou la *Conscience* de tout ce qu'elle éprouve ; elle sent que c'est elle-même qui l'éprouve. J'ai déja touché à cette grande vérité psychologique : (2) elle est si claire que je crains de l'obscurcir en l'expliquant. Mon Ame ne peut appercevoir, penser, agir, qu'elle ne sente en même tems que c'est elle qui apperçoit, qui pense, qui agit. Ce sentiment qu'elle a d'elle-même, toujours un, toujours simple, toujours indivisible,

(1) Chap. VI.
(2) Chap. I.

eſt inſéparablement lié à toutes ſes perceptions, à toutes ſes opérations. Il conſtitue cette *Unité*, ce *Moi* qui s'incorpore ou s'identifie avec tout ce qui ſe paſſe dans l'Ame, qui raſſemble en lui tout cela, s'approprie le paſſé comme le préſent, & réunit ainſi dans une ſeule Individualité, dans une ſeule Exiſtence toute la ſuite des perceptions & des opérations de l'Ame.

C'EST ce Sentiment ſi clair, ſi permanent, ſi uniforme que j'ai de ma propre Individualité, de mon Moi qui m'aſſure que j'exiſte; & mon exiſtence eſt une de ces vérités d'une évidence proprement dite que rien ne peut le moins du monde affoiblir: car puiſque je ne puis avoir une perception que je ne ſente en même tems que c'eſt moi qui l'ai, je ne puis ſentir que j'ai cette perception que je ne ſente en même tems que j'exiſte.

SI donc je détache par abſtraction de mes propres perceptions le Sujet qui apperçoit, j'acquerrai l'idée abſtraite de ce Sujet, que je repréſenterai par les mots d'*Ame* ou de *Moi.*

MAIS, je ne puis jamais exiſter d'une maniere indéterminée: rien n'exiſte & ne peut exiſter de cette maniere. Mon exiſtence ne peut être, à mon égard, que la ſuite des idées & des opérations de mon Etre. Chaque moment de mon exiſtence eſt donc caractériſé par une certaine modification de mon Ame, par une certaine ſituation de mon Etre. Mon Ame a le Sentiment intime ou la Conſcience de chacune de ſes modifications. J'entends ici par ces modifications les perceptions, les ſenſations, & en général tout ce qui ſe paſſe dans l'Ame dont elle a le Sentiment ou la Conſcience. Je ne ſuis donc pas plus aſſuré que j'exiſte, que je ne le ſuis que j'éprouve telle ou telle ſenſation, que j'ai telle ou telle idée.

Iii 2

CHAP. VIII.

Je ne parle que de la ſenſation ou de l'idée conſidérées en elles-mêmes ou indépendamment de leurs Objets & de leurs Cauſes : car j'ai reconnu que je ne pouvois tirer aucune conſéquence néceſſaire de la préſence d'une ſenſation ou d'une idée quelconque à la Cauſe qui la produit ou qui me paroît la produire. Je ſuis très-aſſuré que je ſens de la douleur ; mais ce Sentiment que j'exprime par le mot de douleur ne m'aſſure point que cette douleur eſt dans mon doigt, quoique je la rapporte à mon doigt par un faux jugement. Ce Sentiment ne m'aſſure point non plus que cette douleur a pour cauſe efficiente le mouvement trop accéléré de quelques nerfs. Je ne ſens pas même ces nerfs quoique mon Ame leur ſoit immédiatement unie. Ainſi, je ne ſuis aſſuré ici que d'une ſeule choſe, c'eſt que j'éprouve une certaine douleur, & je ſuis auſſi certain de la préſence de cette ſenſation que je le ſuis de ma propre exiſtence.

COMME mon Ame a la Conſcience de toutes ſes modifications, de toutes ſes manieres d'être, elle a conſéquemment la Conſcience de toutes les Facultés qu'elle exerce & que ces modifications ſuppoſent eſſentiellement. Mon Ame ne peut avoir des idées, les comparer, en juger qu'elle ne ſente en même tems qu'elle eſt douée de Senſibilité & d'Entendement. Mon Ame ne peut avoir des volontés particulieres qu'elle ne ſente en même tems qu'elle eſt douée de Volonté : elle ne peut exécuter ſa Volonté, qu'elle ne ſente qu'elle eſt douée de Liberté. J'en dis autant de toutes les autres Facultés que mon Ame exerce & dont elle a le Sentiment intime ou la Conſcience. Tous les efforts de mon Scepticiſme viennent ſe briſer contre ce rocher.



CHAPITRE IX.

Sur la réalité des Objets de nos sensations.

Les Propriétés de la Matiere.

Les Forces.

MON Ame ne peut avoir la même espece de certitude de ce qui se passe hors d'elle que de ce qui se passe en elle. Il m'est facile d'en découvrir la raison. Mon Ame ne juge de ce qui est hors d'elle, qu'au travers de certains milieux, qu'à l'aide de certains Instrumens : ces Instrumens sont les Organes des Sens.

J'AI vu que chacun de mes Sens est en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il doit transmettre à mon Ame les impressions. (1) Ce rapport résulte essentiellement de la structure de chaque Sens & de certaines Qualités des Objets qui agissent sur ce Sens. Mon Ame n'apperçoit pas immédiatement ces Qualités : un milieu est interposé entr'elle & ces Qualités, entr'elle & les Objets : ce milieu est un assemblage d'Organes. Mon Ame ne peut donc juger des Qualités des Objets que conformément à la maniere dont chaque Sens les lui manifeste. Mais, cette manifestation est nécessairement renfermée dans les limites plus ou moins étroites de chaque Sens : les Sens ne peuvent donc manifester à mon Ame les Objets tels qu'ils sont en eux-mêmes ; ils ne peuvent les lui manifester que dans un rapport déterminé à leur maniere d'agir combinée avec celle dont l'Ame apperçoit.

(1) Chap. I.

Chap. IX.

Mon expérience journaliere me convainc que certaines ſenſations ne dépendent point du tout du bon plaiſir de mon Ame. Elle ſent intimement qu'il n'eſt point du tout en ſon pouvoir de n'être pas affectée de telle ou de telle ſenſation dans telle ou telle circonſtance. Toute ſenſation eſt un effet qui, dans ma maniere de concevoir, doit avoir une Cauſe. La Cauſe de telle ou telle ſenſation ne peut être dans ma Volonté, puiſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de n'être pas affectée de telle ou telle ſenſation dans telle ou telle circonſtance. Je ſuis donc fondé à en conclure, qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui me procure telle ou telle ſenſation, & c'eſt cette Choſe que je conçois que mes Sens ſont appellés à me manifeſter.

J'ajoute; que ce que les Sens me découvrent ou paroiſſent me découvrir renferme de vraies réalités dont j'ai la plus parfaite certitude. Je ſuis très-certain, par exemple, que j'ai la perception très-claire de quelque choſe qui ſe montre à moi & hors de moi comme étendu, ſolide, réſiſtant : je donne à cette Choſe ou à cette Collection de Qualités ſenſibles le nom de *Corps*, & je dis, que je connois le Corps par quelques unes de ſes Qualités ſenſibles ou de ſes Propriétés.

Mais, il s'en faut de beaucoup que je ſois certain que ce qui ſe montre à moi & hors de moi comme étendu, ſolide, réſiſtant ſoit dans la réalité ce qu'il me paroît être. Je ne dois pas oublier que je ne l'apperçois pas immédiatement ; que je ne le vois qu'au travers d'un milieu qui me le déguiſe plus ou moins. Mais, je ſuis au moins très-ſûr que ce qu'il me paroît être réſulte eſſentiellement de ce qu'il eſt en lui-même & de ce que je ſuis par rapport à lui.

Ainsi, lors même que j'admettrois que cette Collection de Qualités ſenſibles, à laquelle je donne le nom de *Corps*, pour-

roit n'être à mon égard qu'une apparence, un phénomene; il n'en demeureroit pas moins évident que ce phénomene feroit quelque chofe de très-réel & dont je ne pourrois révoquer en doute l'exiftence. Plus j'étudierois ce phénomene, & plus je m'affurerois qu'il eft conftant, invariable, uniforme. Je déduirois donc de tout cela la réalité de la Caufe extérieure qui le produit; mais je conviendrois en même tems que cette Caufe, quelle qu'elle foit en elle-même, ne m'eft connue que par quelques effets, & ce font ces effets que je défigne par les termes d'*étendue*, de *folidité*, de *réfiftance.*

J'AI les perceptions très-claires d'un grand nombre d'autres Qualités fenfibles, dont les combinaifons variées prefqu'à l'infini compofent cet Affemblage de Corps particuliers que je nomme la *Nature*, le *Monde.*

LES Qualités que je découvre conftamment dans tous les Corps, les Qualités qui ne font fufceptibles ni d'augmentation ni de diminution & fans lefquelles je ne pourrois avoir l'idée du Corps, je les nomme les *Attributs effentiels* du Corps. C'eft en détachant par abftraction ces Attributs des autres Qualités, que je me forme l'idée du Corps en général.

JE nomme les autres Qualités, fubordonnées à celles-là, des modifications ou des *Modes* du Corps. Ainfi, le mouvement, la couleur, la dureté, &c. &c. font des Modes ou des manieres d'être du Corps. Elles peuvent être ou n'être pas dans le Corps, fans que l'idée que j'ai de fon Effence en foit changée.

JE dois le répéter: le Principe ou la Caufe de toutes ces Qualités, dont j'ai les perceptions claires, m'eft entiérement inconnue. Mais, parce que j'ignore profondément ce que cette Caufe fecrete eft en foi, révoquerois-je en doute l'exiftence

Chap. IX.

de ses effets ? ne seroit-ce pas révoquer en doute l'existence de mes propres perceptions ? ce qui équivaudroit à douter de ma propre existence.

Ces Qualités ou ces Modes que je distingue si nettement dans le Corps ne sont donc proprement que de simples effets. Mais, des effets sont les résultats de certaines actions qui supposent essentiellement des Forces qui les produisent. Il y a donc dans le Corps certaines Forces secretes de l'action desquelles résultent ces Qualités ou ces Modes dont j'ai les idées.

Je ne sais point du tout ce qu'une Force quelconque est en elle-même : je ne sais pas même ce qu'une action quelconque est en soi. Je ne connois une Force quelconque que par ses produits ou par ses effets. Je déduis de ces effets l'existence de la Force, parce que je suis constitué de maniere, que je ne puis concevoir qu'une chose soit, sans qu'il y ait une raison pourquoi elle est. Je définis donc la *Force*, ce qui a en soi le principe ou la raison de l'effet dont j'ai l'idée.

Et parce qu'il m'est impossible de décomposer l'idée que j'acquiers des Forces du Corps par leur action, je crois être fondé à en inférer que les Forces sont des Etres simples ou immatériels, qui par leur influence sur ce Sujet que je nomme le *Corps*, produisent les divers aspects sous lesquels il se montre à moi.

Je vois clairement, que si je pouvois former quelque doute sur l'existence de ces Forces immatérielles, la Cohésion, la Dureté, le Mouvement suffiroient à m'en convaincre : c'est qu'il me paroît très-évident, que le Corps ne sauroit par lui-même me donner la raison de ces Choses. Pourrois-je nier

que

que toute particule de Matiere ne soit indifférente de sa nature à quelque situation ou à quelque position respective que ce soit? Pourrois-je attribuer aux E'lémens de la Matiere des affections particulieres qui ne conviennent qu'aux Etres sentans? Puis donc que les Corps sont des Composés d'E'lémens matériels, & qu'il faut que les E'lémens coherent pour que les Composés soient permanens, ne dois-je pas admettre qu'il est quelque Chose qui lie entr'eux les E'lémens & qui produit ce que je nomme la *Cohérence?*

Et si cette Chose étoit encore Matiere, ses E'lémens cohéreroient aussi, & je n'aurois point encore la raison de la Cohérence. Je suis donc obligé de reconnoître, que cette raison ne peut se trouver que dans quelque Chose qui n'est point Matiere, & c'est à cette Chose que je donne le nom de *Force:* j'ajoute; que l'idée que j'ai de la Force est absolument simple ou indécomposable.

Non-seulement le Corps est indifférent de sa nature à quelque situation que ce soit; il l'est encore au repos & au mouvement. Je suis très-assuré qu'aucun Corps ne se met de lui-même en mouvement ni ne cesse de lui-même de se mouvoir. Ce n'est donc pas dans le Corps lui-même ou dans sa propre nature que je dois chercher la Cause du Mouvement: il faut nécessairement que cette Cause soit extérieure au Corps, & qu'elle ne soit point elle-même quelque Chose de corporel: j'admets donc que le Mouvement est l'effet d'une Force immatérielle qui s'applique au Corps & agit en lui d'une maniere qu'il m'est impossible de pénétrer. Cette impossibilité n'a pas de quoi me surprendre; car puisque le Corps ne peut par lui-même se mouvoir & qu'il doit son mouvement à un Agent immatériel, il est bien dans ma nature d'Etre mixte ou d'Etre qui n'a des perceptions que par le ministere de Sens matériels, que je ne puisse appercevoir cet Agent, & que je ne

parvienne à me persuader son existence & son influence sur le Corps, que par des effets qui tombent sous mes Sens, & que le Raisonnement me porte à lui attribuer comme à leur Cause immédiate.

CHAPITRE X.

L'Analogie, source de la Certitude morale.

Lorsque j'ai étudié la nature & les relations d'un très-grand nombre de Choses, & que j'ai reconnu dans toutes la même nature & les mêmes relations, il me paroit que je suis très-autorisé à en conclure que les Choses qui se montrent à moi précisément sous les mêmes caracteres que celles-là; mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, sont aussi douées des mêmes Propriétés.

Il faut que j'éclaircisse ma pensée par un ou deux exemples. Tous les Corps que j'ai examinés m'ont fait éprouver une certaine résistance : lors donc que de nouveaux Corps s'offriront à moi, je ne jugerai pas nécessaire de les examiner aussi pour être certain qu'ils me feroient éprouver pareillement une certaine résistance. Toutes les fois que j'ai vu du Feu & que je m'en suis approché j'ai éprouvé cette sensation que j'exprime par le terme de *chaleur* : lors donc que je verrai de nouveau du *Feu*, je ne jugerai pas nécessaire de m'en approcher pour être certain qu'il me feroit éprouver de la chaleur.

C'est à cette maniere de juger des Choses que les Logiciens ont donné le nom d'*Analogie*, & ils nous disent là-

deſſus des vérités d'autant plus dignes d'être méditées qu'elles ſont plus pratiques.

Mais, parce que je ne découvre aucun rapport néceſſaire entre ce que mon expérience me manifeſte dans un Corps & ce qu'elle me manifeſteroit dans un autre, je ſuis forcé de convenir que l'Analogie ne ſauroit me conduire à la Démonſtration ou à l'Evidence proprement dite.

J'approfondis un peu la nature de l'Analogie & je reconnois qu'elle repoſe principalement ſur cette propoſition; *que des Effets précisément ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes* : c'eſt que dans ma maniere de concevoir, tout ce qui eſt, doit avoir une raiſon pourquoi il eſt & pourquoi il eſt d'une maniere plutôt que de toute autre. Quand donc je vois clairement, que pluſieurs Choſes ſont préciſément de la même maniere, je ſuis porté naturellement à en inférer l'identité de leurs Cauſes.

Par une ſuite du même principe, lorſque j'ai vu certaines Qualités coexiſter conſtamment dans un grand nombre de Choſes, je ſuis porté à conclure de la préſence d'une partie de ces Qualités dans d'autres Choſes, que les autres Qualités s'y trouvent pareillement, & dans cette perſuaſion ſi naturelle je ne prends pas la peine de m'en aſſurer par l'expérience.

Il eſt bien clair que plus j'ai multiplié mes expériences ſur les Choſes de même Eſpece, & plus mes concluſions ont acquis de probabilité. La parfaite certitude gît ici dans la connoiſſance de la totalité de ces Choſes. Mes expériences n'ont pu embraſſer cette totalité : mais plus le nombre des Individus qu'elles auront embraſſé aura été grand, & plus la probabilité aura accrû.

Une vérité frappante vient à l'appui de mes raifonnemens fur l'Analogie : c'eft que fi je refufois abfolument de la prendre pour guide dans toutes les Chofes où elle peut toujours me conduire à une très-grande probabilité, je menerois la vie la plus déplorable, & même je ne pourrois conferver mon Etre : car fi les caracteres fenfibles fous lefquels les boiffons & les alimens ordinaires fe montrent à moi ne fuffifent point pour fonder la perfuafion où je fuis que tout ce qui fe montre à moi revêtu des mêmes caracteres poffede les mêmes qualités bienfaifantes, j'aurai fans ceffe à craindre de boire ou de manger des chofes nuifibles. J'apperçois d'un coup d'œil que cette vérité s'étend à toute la Vie commune.

CHAPITRE XI.

L'Ordre phyfique : les Loix de la Nature.

Les Effences.

En creufant un peu ce que je viens de m'expofer à moi-même fur l'Analogie, je ne puis m'empêcher d'admettre qu'il eft dans la Nature un certain Ordre conftant, que je nommerai *phyfique*, parce qu'il fe montre à moi comme le réfultat général des Propriétés des Etres corporels & des rapports qu'ils foutiennent entr'eux.

Mais, puifque mes connoiffances fur l'Ordre phyfique tiennent en dernier reffort à l'Analogie, je ne puis me diffimuler que les jugemens que je fonderai fur l'Ordre phyfique ne fauroient jamais être d'une Certitude rigoureufe ou d'une Evidence proprement dite : car fi l'Analogie ne peut me con-

duire à cette sorte de Certitude ou d'Evidence, il est bien manifeste que tous les jugemens que je porterai d'après le raisonnement analogique ne pourront être d'une plus grande certitude que le raisonnement qui leur aura servi de base.

CETTE observation philosophique ne m'entraîne point vers le Scepticisme universel: c'est que je reconnois aussi-tôt que ma condition présente ne comportoit pas que mes connoissances sur l'ordre physique fussent d'une Certitude rigoureuse. Ces connoissances étoient relatives à mes besoins, & je puis me prouver à moi-même qu'elles suffisoient à ces besoins.

CECI est d'une vérité que je ne saurois méconnoître. Les vicissitudes du jour & de la nuit, celles des Saisons qui ont tant d'influence sur mon Etre, dépendent essentiellement du mouvement diurne & du mouvement annuel de la Planete que j'habite. De là, les divers aspects sous lesquels le Ciel s'offre à mes regards pendant le cours de l'année. J'ai contemplé toute ma vie ce Spectacle, & il m'a toujours paru constant, uniforme. J'ai vu toute ma vie le Soleil se lever & se coucher une fois en 24 heures. Je ne m'avise donc pas de douter que cet Astre ne se leve & ne se couche demain comme il l'a fait aujourd'hui. Cependant j'apperçois évidemment qu'il n'y a aucune liaison nécessaire entre un lever du Soleil & un autre lever: que dis-je! il n'y a pas même de liaison nécessaire entre un instant donné de sa course & l'instant qui suivra immédiatement. Je me conduis néanmoins comme si cette liaison étoit de la nécessité la mieux démontrée; c'est que mon expérience journaliere ne manque jamais de confirmer mon jugement analogique: c'est encore que si je voulois en user autrement & n'agir ici que d'après une démonstration rigoureuse, je ne pourvoirois point à mes besoins, & il faudroit que je me condamnasse à une apathie absolue.

CHAP. XI.

Je vois assez que cette réflexion s'applique d'elle-même à tout ce que je nomme en chaque Genre *le Cours ordinaire de la Nature*, à l'action des Elémens, à la Génération des Etres organisés, à leur accroissement, à leur dépérissement, &c. &c. C'est donc sur ce Cours de la Nature que je forme ces jugemens analogiques qui sont les regles communes de ma conduite. Et parce que mon expérience journaliere me convainc que ma conservation & mon bien-être dépendent essentiellement de l'observation de ces regles, je me crois fondé à en conclure que mes jugemens, quoique simplement analogiques, sont dans un rapport exact avec ma condition présente, & que je ne cours aucun risque de me tromper en me déterminant sur de pareils motifs.

Je n'objecterai pas, que ce que je nomme le Cours de la Nature & que je me représente comme existant hors de moi, pourroit n'exister que dans mes idées: car dans cette supposition même, je serois toujours forcé de reconnoître qu'il est dans mes idées la même variété, la même harmonie, le même Ordre de coexistence & de succession que je suis porté naturellement à placer hors de moi, & qui constituent ce que j'appelle l'*Univers sensible*.

Je ne puis me dissimuler une chose si évidente. L'idée que j'ai du Soleil levant n'est pas suivie immédiatement dans mon Ame de l'idée du Soleil couchant: je suis affecté involontairement (1) d'une suite d'idées qui me représentent le Soleil placé successivement dans tous les points compris entre celui de son lever & celui de son coucher. De même encore; à l'idée que j'ai d'une Plante naissante ne succede pas immédiatement dans mon Ame l'idée de cette Plante prête à fleurir:

(1) Consultez le Chap. IX.

mon Ame se représente involontairement cette Plante passant par tous les degrés d'accroissement compris entre la germination & la floraison. Et ce que je dis ici de l'Ordre de succession je dois le dire de l'Ordre de coexistence. Je suis obligé d'avouer qu'il s'offre à mon Ame, indépendamment de ma volonté, un ensemble d'idées prodigieusement variées qui me représentent cette multitude presqu'infinie d'Etres divers, dont j'admire la coordination, & qui composent ce grand Tout que je nomme l'*Univers*.

Rien ne changeroit donc pour moi dans l'étrange systéme de l'*Idéalisme*. Il y a plus; rien ne changeroit encore dans le Systéme beaucoup plus étrange, & pourtant plus conséquent, de l'*Egoïsme* : c'est que lors même que je supposerois que tout l'Univers se réduiroit à ma seule Individualité, à mon seul Moi, il n'en existeroit pas moins dans mon Moi un Ensemble d'idées, qui répondroit exactement à cet Ensemble d'Etres divers, que je crois réels, & que je me figure comme existans hors de moi. Je serois donc toujours fondé en bonne Logique à raisonner sur mes idées comme je raisonne sur les Etres que je crois réels. Mes idées seroient ainsi de purs symboles, de simples signes; & je substituerois, sans risque de me tromper, le symbole ou le signe à la place de la chose que je croirois signifiée. Il n'existeroit donc pour moi qu'un Univers *symbolique* & dont les apparences suivroient les mêmes Loix que celles qui régissent cet Univers que je me représente comme existant hors de moi. Le Cours de la Nature ne seroit donc dans cette singuliere supposition, que l'Ordre des apparences que m'offriroient mes idées.

Mais, puisque dans le Systéme rigoureux de l'*Egoïsme*, comme dans le Systéme moins rigoureux de l'*Idéalisme*, les apparences sont précisément les mêmes que dans la supposition d'un Univers réel; je puis raisonner sur l'Ordre physique ou

CHAP. XI.

le Cours de la Nature, comme si sa réalité ou son existence hors de moi m'étoit rigoureusement démontrée. Je puis donc sans choquer la rigueur philosophique me servir des expressions communes pour continuer à développer mes pensées sur l'Ordre physique ; je puis encore attacher à ces expressions les idées communes que l'usage général leur a associées.

Au reste ; je vois clairement que la même conclusion logique auroit lieu pour tout autre Systême par lequel je tenterois d'expliquer les phénomenes ou les apparences de l'Univers. Ceci s'applique de soi-même au Systême des *Causes occasionelles* & à celui des *Monades*. Seulement ne dois-je point oublier que chaque Systême a sa Langue particuliere, son Dictionnaire, & que pour traduire bien la Nature dans chaque Systême, il faut posséder à fond la Langue du Systême.

Une seule chose me paroît ici importante, c'est de partir de mon Sentiment intime ou de la conscience que j'ai de tout ce que j'éprouve ou qui se passe au-dedans de moi. Je ne puis raisonnablement aspirer à un plus haut degré d'évidence que celui que me fournit mon Sentiment intime. (2) Or, j'ai le Sentiment intime de la présence de certaines idées & de certaines suites d'idées qui s'offrent à moi dans un certain ordre constant. Je distingue nettement ces idées & ces suites d'idées. Je sens intimement qu'il ne dépend point du tout de ma Volonté de changer l'Ensemble ou l'Ordre de certaines idées ni même de n'être pas affecté de telle ou telle idée, de telle ou telle suite d'idées dans telle ou telle circonstance. Je conclus donc légitimement de cette observation, que ces idées ou ces suites d'idées ont une autre origine que celles que je produis à mon gré par certaines opérations de mon

(2) Consultez le Chap. VIII.

Esprit.

Efprit. (3) Et parce que l'apparition de ces idées ou de ces fuites d'idées eft abfolument indépendante de ma Volonté, je les range dans une claffe particuliere & je les défigne par les termes d'*idées fenfibles*.

MAIS les idées fenfibles me repréfentent toujours leurs Objets comme exiftans hors de moi, & cette repréfentation eft encore auffi indépendante de ma Volonté que ce que je nomme une *fenfation*. J'en infere donc qu'il eft hors de moi quelque chofe qui produit en moi cette repréfentation, & c'eft dans cette chofe que je place l'origine des *idées fenfibles* dont je fuis affecté. J'admets donc la réalité des Objets que mes idées fenfibles me repréfentent, & je raifonne fur l'Ordre phyfique comme le Phyficien. Il me fuffit d'avoir prévenu les équivoques ou les méprifes qui auroient pu fe gliffer dans mes jugemens fur ce fujet.

EN obfervant les Etres qui m'environnent, je ne tarde pas à m'appercevoir qu'ils ne font pas ifolés ou indépendans les uns des autres. Je découvre qu'ils font liés par divers rapports plus ou moins directs, qui les fubordonnent les uns aux autres, & qu'ils concourent ainfi à un but commun.

JE découvre encore que ces rapports qui enchaînent les différens Etres dérivent effentiellement des propriétés ou des Déterminations propres aux différens Etres; & que c'eft en vertu de ces Déterminations qu'agiffans les uns fur les autres & les uns par les autres, ils confpirent à produire certains effets plus ou moins généraux.

JE dis, que ces effets font des Loix de la Nature; & je définis les *Loix de la Nature*, les réfultats des rapports qui

(3) Voy. le Chap. 1.

CHAP. XI.

lient les Etres. Le Syſtême entier de ces Loix conſtitue donc, dans mes idées, ce que je nomme l'*Ordre phyſique*.

C'EST donc en conſéquence de ces Loix que les mouvemens ſont reçus, tranſmis & propagés dans l'Univers. C'eſt par elles que les Parties principales & ſecondaires dans leſquelles la Matiere eſt diviſée & ſoudiviſée, exercent les unes ſur les autres cette grande action générale ou univerſelle d'où réſulte cette multitude preſqu'infinie d'effets particuliers, qui ſont l'objet des recherches du Phyſicien & des calculs du Mathématicien.

MAIS, puiſque les Loix de la Nature dérivent originairement des rapports qui ſont entre les Etres, & que ces rapports dérivent eux-mêmes des déterminations eſſentielles des Etres, je ſuis fondé à regarder les Loix de la Nature comme invariables; puiſque les Eſſences des Etres ſont immuables. Chaque Etre eſt ce qu'il eſt.

J'AI défini l'*Eſſence*, ce qui fait qu'une Choſe eſt ce qu'elle eſt : (4) c'étoit tout ce que je pouvois en dire. Ce n'eſt donc point que je prétende ſavoir ce qui fait qu'une Choſe eſt ce qu'elle eſt : je me ſuis déja expliqué là-deſſus. (5) Ainſi, tout ce que je puis raiſonnablement affirmer ſe réduit à ceci; que ce qu'une Choſe me paroît être, réſulte eſſentiellement de ce qu'elle eſt en elle-même & de ce que je ſuis par rapport à elle.

LE *Principe* ſecret des déterminations des Etres conſtitue donc ce que je nomme l'*Eſſence réelle* des Etres. Les divers aſpects ſous leſquels cette Eſſence ſe montre à moi ou les di-

(4) Voy. le Chap. VI.
(5) Chap. IX.

verses Propriétés que je découvre dans les Etres, sont ce que je désigne par les termes d'*Essence nominale.*

J'avoue donc que je ne connois point du tout l'Essence réelle des Etres, & que tout ce que je connois un peu des Etres se réduit à leur Essence nominale. Je suis donc fondé à en inférer qu'il seroit possible que telle ou telle Propriété que je juge essentielle ne le fût que dans le rapport à ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Etres. Mais, cette réflexion philosophique ne sauroit m'empêcher de raisonner sur les Propriétés qui me paroissent essentielles, comme si elles l'étoient en elles-mêmes; parce qu'il doit me suffire qu'elles demeurent constamment les mêmes par rapport à moi, & qu'elles fassent partie de ce que j'appelle l'*Essence nominale* du Sujet: car je n'acquiers la notion du Sujet que par les Propriétés qui le caractérisent à mes yeux, & je ne les nomme *essentielles*, que parce que je ne saurois en retrancher aucune par la pensée sans détruire la notion que je me forme du Sujet.

Je fais une autre réflexion. En examinant les Etres qui m'environnent, j'ai remarqué que plus je multipliois mes observations, mes expériences, mes combinaisons, plus je découvrois de Propriétés de ces Etres, & plus je démêlois de Choses dans chaque Propriété. Mais, comme ma Connoissance est renfermée dans les limites des moyens que j'ai de connoître, & que ces limites sont fort étroites, j'en conclus légitimement qu'il est possible que les Etres qui me sont le mieux connus renferment des Propriétés ou des Déterminations qui me sont inconnues & que je ne connoîtrai peut-être jamais ici bas. Un Aveugle-né devine-t-il les propriétés de la Lumiere, & tous les Hommes n'étoient ils pas à cet égard des especes d'Aveugles avant l'apparition de l'Anatomiste de la Lumiere? Si j'avois été privé du Tact à ma naissance, soupçon-

Chap. XI.

nerois-je l'exiſtence de l'Impénétrabilité des Corps? Je ne connois donc les Etres matériels que dans le rapport à mes Sens. Si donc j'acquérois de nouveaux Sens, mes rapports aux Etres matériels ſe multiplieroient dans une proportion relative au nombre & à la qualité des nouveaux Sens dont je ſerois enrichi. (6) Mais, les Loix de la Nature dérivent des rapports qui lient tous les Etres, & ces rapports dérivent eux-mêmes des Propriétés ou des Déterminations des Etres: or; puiſque je ne ſaurois me flatter de connoître toutes les Déterminations des Etres & même de ceux que j'ai le plus étudiés; je ne ſaurois me flatter non plus de connoître toutes les Loix de la Nature. Je ne puis même préſumer raiſonnablement de ſaiſir toutes les modifications dont les Loix que je connois le plus ſont ſuſceptibles.

Cependant, comme les Etres me paroiſſent enchaînés les uns aux autres & ne former ainſi qu'un ſeul Tout, je puis en inférer logiquement que le Syſtême des Loix qui les régiſſent n'eſt pas moins lié dans toutes ſes parties, & qu'il n'eſt point de véritable oppoſition entre une Loi & une autre Loi; mais que lorſqu'une Loi me paroit en conflict avec une autre Loi, le conflict n'eſt qu'apparent, & n'indique que la ſuſpenſion ou la modification d'un effet, en conſéquence de certains rapports que les Agens ſoutiennent entr'eux.

Et parce que les Etres ne ſauroient être enchaînés les uns aux autres par leurs rapports divers, ſans être ſubordonnés les uns aux autres en conſéquence de ces mêmes rapports; il s'enſuit que les Loix de la Nature ſont auſſi ſubordonnées les unes aux autres; & de cette ſubordination réſulte l'Harmonie du grand Tout. C'eſt encore de cette ſubordination que je vois découler ces modifications des Loix de la Nature, que

(6) Chap. I.

je pourrois envisager comme des exceptions de ces Loix.

Enfin; puisque les Loix de la Nature dérivent essentiellement des rapports qui lient les Etres, & que ces rapports ont leur fondement dans les Déterminations des Etres; je me crois en droit d'en conclure qu'il n'est aucune Loi de la Nature qui soit purement arbitraire. Comment, en effet, pourrois-je admettre que ce qui découle immédiatement de l'Essence d'un Etre ne fût pas aussi déterminé en soi que l'est cette Essence; puisqu'il est le résultat naturel de cette Essence elle-même? Si donc je suppose un certain Etre, doué de telles ou de telles Propriétés essentielles, je serai dans l'obligation de réconnoître que tout ce qui résultera immédiatement d'une de ces Propriétés, comme la conséquence de son principe, ne sera pas plus arbitraire que cette Propriété. Mais, je découvre encore d'autres raisons qui me persuadent qu'il n'est rien & qu'il ne peut rien y avoir d'arbitraire dans l'Univers: je m'en occuperai ailleurs.

CHAPITRE XII.

Le Témoignage, autre Source de la Certitude morale.

JE ne pouvois examiner tout par mes propres Sens. Je ne pouvois coexister à toutes les Générations & à tous les Lieux. Ma durée est un moment; mon lieu est un point. Cependant il est je ne sais combien de Choses que je suis très-intéressé à connoître, & qui se sont passées avant ma naissance ou qui se passent dans des lieux plus ou moins éloignés de celui que j'occupe, & même dans des lieux où je ne puis me transf-

Chap. XII.

porter. Il eſt donc tout à fait dans l'ordre de la Conſtitution de mon Etre que je m'en rapporte ſur ces Choſes à ceux qui en ont été les témoins & qui me les apprennent de vive voix ou par écrit.

Je recherche le fondement de cet aſſentiment que je donne au Témoignage; & je trouve qu'il repoſe ſur une conſidération que ma Raiſon ne ſauroit déſavouer: c'eſt que je dois ſuppoſer dans les Hommes les mêmes Facultés eſſentielles que celles dont je ſuis doué; & que je dois leur ſuppoſer encore le même principe général de détermination que j'ai reconnu chez moi. (1)

Il faut pourtant que je convienne que ma ſuppoſition, quoique très-naturelle, eſt purement analogique. Je n'ai pas examiné tous les Hommes, pour être certain qu'ils poſſedent tous les mêmes Facultés eſſentielles que je découvre chez moi. Je ne puis même obſerver aucun Homme préciſément comme je m'obſerve moi-même. Ainſi, l'aſſentiment que je donne au Témoignage ne repoſe que ſur l'Analogie.

Cette réflexion ne me précipite point dans un pyrrhoniſme univerſel ſur ces Choſes qui ſont uniquement du reſſort du Témoignage & que j'ai intérêt à connoître. Je reprends mes premieres conſidérations ſur l'Analogie; (2) je les peſe de nouveau, & je parviens bientôt à m'aſſurer que l'Analogie n'eſt pas moins propre à me conduire ici à la Certitude morale, que dans les autres cas auxquels je l'ai appliquée avec le plus de ſûreté. (3) Je dois ſur-tout porter de la bonne

(1) Voy. le Chap. IV.

(2) Chap. X.

(3) *Ibid.*

foi dans mes recherches & ne choquer point le Sens commun: mon bien-être en dépend essentiellement : or, ne choquerois-je pas la bonne foi & le Sens commun, si je prétendois, que pour être moralement certain que les autres Hommes sont de même nature que moi, il faudroit que je les eusse tous fait passer en revue & que je les eusse tous examinés en détail ! N'ai-je pas observé un assez grand nombre d'Hommes pour être moralement certain que tous les Hommes participent à la même nature ? Et ne puis-je pas raisonnablement juger par ce qu'ont fait les Hommes que je n'ai pas vus ni pu voir, qu'ils possédoient essentiellement les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je suis pourvu ? Je n'étends pas trop ma conclusion; & je ne dis pas que tous les Hommes ont possédé & possedent ces Facultés au même degré : je me renferme ici dans ce qui constitue, à mon égard, la nature propre de cet Etre que je désigne par le nom général d'*Homme*. Je vois bien clairement que les Facultés humaines sont susceptibles d'une multitude de modifications diverses, relatives au degré de leur développement ou à la place que chaque Homme occupoit dans l'espace & dans le tems. Mais, je ne vois pas moins clairement qu'une modification quelconque ne peut changer l'Essence ou la nature propre d'un Etre, & que toute modification a nécessairement son fondement dans l'Essence. (4)

De tout ceci je déduis une conséquence qui me paroît juste: c'est que ces Choses dont je me serois assuré par mes propres Sens, si j'en avois été à portée, ont pu être connues avec certitude des Hommes qui existoient dans le tems & dans le lieu où elles se passoient. Et pourrois-je douter légitimement qu'elles ne l'aient été en effet, si je suppose que ces Hommes avoient le même intérêt que moi de s'assurer de la vérité de

(4) Chap. IX. XI.

ces Chofes, & qu'elles n'exigeoient pour être fuffifamment connues que des Sens bien organifés & un jugement fain !

Il y a plus; combien eft-il de chofes qui ne concernent que la vie commune, & à l'égard defquelles je fuis encore forcé de m'en rapporter au Témoignage d'autrui, parce que fi je ne voulois me déterminer fur ces Chofes que d'après le Témoignage de mes propres Sens, je ne fatisferois point à mes befoins toujours renaiffans, & je menerois la vie du monde la plus miférable & la plus incertaine !

J'apprends donc de cette obfervation fort fimple; qu'il eft dans l'ordre de la Conftitution de mon Etre, que j'adhere fur un grand nombre de Chofes au Témoignage des autres Hommes : je regarde donc cet affentiment que je fuis obligé de donner au Témoignage d'autrui, comme une Loi de mon Etre moral.

CHAPITRE XIII.

L'Ordre moral. Les Loix morales.

Les Agens moraux.

C'est en confidérant les Facultés de mon Ame dans leur application à la pratique, que j'acquiers la notion philofophique de l'*Etre moral*, & par elle celle de l'Ordre moral.

J'apprends de mon expérience journaliere qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui foit en rapport avec mon Bonheur ou auquel aient été attachés la confervation & les

les agrémens de ma Vie, ainſi que le perfectionnement de mon Etre. (1)

J'apprends encore de l'expérience que je ne ſuis point un Etre abſolument iſolé; mais que je ſuis enchaîné à la multitude des Etres qui m'environnent par les rapports plus ou moins directs que je ſoutiens avec eux. Entre ces rapports je diſtingue ſur-tout ceux qui me lient à ces Etres que je nomme mes Semblables.

Ce Corps organiſé qui fait une partie ſi eſſentielle de mon Etre & auquel mon Ame eſt unie par des nœuds qui me ſont inconnus, ne ſauroit ſe conſerver ſans le ſecours de matieres étrangeres qui doivent être introduites journellement dans ſon intérieur pour remplacer celles que les mouvemens inteſtins diſſipent. C'eſt par le travail de certains organes, dont j'admire la ſtructure & le jeu, que ce remplacement journalier s'exécute. Il eſt donc entre la maniere d'agir de ces Organes & les matieres étrangeres ſur leſquelles ils déploient leur action des rapports tels que l'incorporation de ces matieres à ma propre ſubſtance en eſt le réſultat immédiat. Ce réſultat eſt une Loi de mon Etre; mais de mon Etre purement phyſique. (2) Une conſéquence naturelle de cette Loi eſt que l'incorporation ne peut ſe faire qu'autant qu'il exiſte une certaine proportion entre la quantité des matieres & la Force des Organes deſtinés à les travailler & à les incorporer. Ma Raiſon apperçoit facilement cette conſéquence, & l'expérience m'en convainc encore. Je ſuis donc averti de n'introduire chaque fois dans mon intérieur qu'une certaine quantité de ces matieres étrangeres, à l'incorporation deſquelles la conſervation de mon

(1) Chap. IV.

(2) Voyez ce que j'ai expoſé ſur les Loix du Monde phyſique dans le Chap. XI. J'y ai défini les Loix de la Nature & les rapports dont elles ſont les réſultats.

CHAP. XIII. Etre physique a été attachée. Cet avertissement m'est donné par ma Raison; parce que c'est elle qui déduit de mon expérience les Loix de mon Etre physique. Il ne dépend point de moi de changer ces Loix : je ne les ai pas établies. Je suis donc dans l'obligation de les observer; puisque j'éprouve tôt ou tard un mal lorsque je les viole. Mon Bonheur a donc été attaché à l'observation de ces Loix; & je ne puis cesser un instant de vouloir mon Bonheur : j'ai même reconnu que lorsqu'il m'est arrivé de préférer le Bonheur apparent au Bonheur réel, ç'a toujours été par quelque méprise de mon Entendement, (3) occasionée pour l'ordinaire par la séduction de mes Sens ou la prévalence des Objets sensibles sur les Objets intellectuels. Ma Raison déduit donc de ma Constitution physique & des rapports qu'elle soutient avec les Etres physiques qui m'environnent certaines conséquences sur lesquelles elles me montre que je dois diriger ma conduite pour atteindre à la mesure de Bonheur que comporte mon état présent. Ces conséquences sont encore des Loix de mon Etre; mais des Loix de mon Etre *moral.* Je les nomme des *Loix morales*; parce que je ne les découvre qu'à l'aide d'un certain exercice de ma Raison, & qu'elles ne régissent que les Etres doués de Raison. (4) Ainsi, dans le cas particulier dont il s'agit ici, la *Tempérance* devient une Loi de mon Etre moral. Cet exemple s'applique facilement à tous les exemples de même genre. Mon plan m'interdit les détails.

Si ma Raison s'occupe ensuite des rapports qui me lient à ces Etres que je juge m'être semblables, elle découvrira aussitôt que ce sont des rapports de dépendance fondés sur les besoins de ma nature. Elle remarquera encore que ces besoins sont réciproques, & qu'ils enchaînent tous les Individus de

(3) Consultez les Chap. IV & V.
(4) ou de Réflexion; car c'est la même chose. Consultez sur la Réflexion le Chap. I.

l'Humanité. Ma Raifon découvre donc ainfi, que tous les Individus de l'Humanité font liés par des fervices mutuels, & que la *Sociabilité* eft une des grandes Loix de l'Homme moral.

De cette obfervation je tire une conféquence importante; c'eft que mon Bonheur a été attaché aux relations qui me lient à mes Semblables, comme il a été attaché aux rapports qui me lient aux Etres phyfiques dont ma confervation dépend. Je ne puis donc parvenir à un Bonheur folide qu'en obfervant les Loix de la Sociabilité; puifque ces Loix découlent auffi effentiellement de la Conftitution morale de l'Homme, que les Loix de la nutrition découlent de fa Conftitution phyfique. Pourrois-je me refufer à des conféquences de pratique auffi lumineufes? n'éprouvé-je pas chaque jour que je ne faurois pourvoir à mes befoins ni perfectionner mon Etre fans le fecours de mes Semblables? Je fuis donc dans l'obligation philofophique de me conduire à l'égard de mes Semblables comme je fouhaite qu'ils fe conduifent à mon égard. Ainfi, la *Bienfaifance* me paroît la premiere Loi de l'Etre focial.

Je fuis doué de la Parole: je lie mes idées à des fignes arbitraires ou de convention, à des fons articulés, & je fais connoitre ainfi à mes Semblables ce qui fe paffe au-dedans de moi. Ils jouiffent de la même prérogative, & me rendent auffi participant de leurs penfées. La Parole eft le lien de la Société: celle-ci la fuppofe manifeftement. La Parole eft le moyen relatif à une grande fin. L'ufage de la Parole eft donc fubordonné aux Loix de la Sociabilité: car il feroit contre la nature de la chofe que le moyen choquât la fin. Je déduis de cette confidération fi palpable, que la Parole ne doit pas être en oppofition avec la penfée: la *Vérité* dans le difcours me paroît donc une des principales Loix de l'Etre focial.

CHAP. XIII. Je me borne à ces exemples, & je généralise mes principes. Puisque ma Raison me découvre qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui soit en rapport direct avec l'Etat social, & qu'elle me découvre encore que mon Bonheur est attaché à cet Etat; j'en conclus légitimement, que je suis dans l'obligation étroite de diriger l'exercice de mes Facultés d'une maniere conforme aux diverses relations que je soutiens avec mes Semblables. Je ne puis me dissimuler la réalité & l'étendue de cette obligation, puisque je ne puis me dissimuler qu'elle ne soit fondée sur mon intérêt personnel bien entendu.

Mais, ce n'est pas seulement avec mes Semblables que je soutiens des rapports ; j'ai reconnu que j'en soutenois encore avec tous les Etres qui m'environnent. Je vois clairement qu'il n'en est aucun qui ne puisse servir à mes besoins, à mes plaisirs ou à mon instruction. Je suis donc lié avec tous par le besoin, par le plaisir ou par la connoissance. Je suis ainsi enchaîné aux Etres purement matériels : je le suis sur-tout par la partie matérielle de mon Etre particulier. Je le suis par un autre lien, par un lien plus noble ; par la Sensibilité à ces Etres (5) qui me semblent la partager avec moi, & goûter avec moi les douceurs de l'existence. Je ne me conduirai donc pas à l'égard de ces Etres, comme à l'égard des Etres purement matériels ou dans lesquels je ne découvre aucun signe de Sensibilité : c'est que ma Raison m'enseignant à proportionner mes actions à la nature des Etres avec lesquels je soutiens quelque rapport direct ou indirect, cette proportion seroit détruite & la Loi du Sentiment violée, si je traitois un Etre sentant comme un Caillou.

Ces considérations générales me conduisent à la notion de

(5) Les Animaux.

l'*Etre moral*, & je le définis un Etre intelligent, (6) qui en vue de son Bonheur ou des idées qu'il se fait de la perfection, conforme ses actions aux divers rapports qu'il soutient avec différens Etres.

Je désigne donc ces actions de l'être intelligent, par les termes d'*actions morales* ou plus briévement, par celui de *mœurs*, pour les distinguer des actions purement machinales & de celles qui n'ont pas une liaison sensible avec la pratique ou le Bonheur.

Les Loix qui régissent les actions morales, sont donc des *Loix morales*. Je puis aussi les nommer des *Loix naturelles*, parce qu'elles dérivent essentiellement de la nature de l'Etre intelligent & de celle des Etres avec lesquels il a des rapports.

La *moralité* des actions de l'Etre intelligent consistera donc dans le rapport de ces actions à la Loi qui les régit.

Les *Loix naturelles* ne seront ainsi aux yeux de mon Entendement que les conséquences ou les résultats des rapports que l'Homme soutient avec les différens Etres.

L'Ensemble ou le Systême général de ces Loix constituera ce que je nomme l'*Ordre moral*.

L'*obligation* d'observer l'Ordre moral sera une restriction de la Liberté naturelle de l'Homme, opérée par sa Raison, en conséquence de la liaison qu'elle découvre entre l'obser-

(6) Voy. dans le Chap. I. la définition de l'*Intelligence* ou de l'*Entendement*.

Chap. XIII. vation de l'Ordre moral & le Bonheur (7) ou la Perfection.

Et parce qu'il m'arrive tôt ou tard d'éprouver un mal lorsque je viole les Loix de l'Ordre, je regarde ce mal comme une *Sanction naturelle* des Loix de l'Ordre.

J'infere donc de mon expérience & des réflexions qu'elle me fait naître, que je ferai d'autant plus heureux ou ce qui revient au même, d'autant plus parfait, que j'observerai plus exactement & plus constamment les Loix de l'Ordre.

Je désignerai par le terme général de *Vertu*, l'habitude de se conformer aux Loix de l'Ordre; car ces termes de *Vertu* & d'*habitude*, dérivés originairement du physique, sont très-propres à désigner cette Force directrice dont l'Agent moral est doué, & à exprimer que les effets que la contemplation de l'Ordre produit sur son Entendement sont aussi naturels que permanens.

Mais, comme la Volonté de l'Etre intelligent ne sauroit se déterminer que sur les idées que son Entendement se forme des Choses, (8) il s'ensuit clairement que les actions de l'Etre intelligent harmoniseront d'autant plus avec son Bonheur ou la Perfection, que les idées que son Entendement se formera de l'Ordre seront plus vraies ou plus exactes.

J'entends ici par la *vérité* des idées, leur conformité avec la nature des Choses. (9)

(7) Chap. IV. V.
(8) Voyez sur la *Volonté* & la *Liberté* le Chap. III.
(9) Consultez ce que j'ai dit sur les *Choses*, sur la *nature des Choses* & sur leurs *relations* dans le Chap. VI.

CHAPITRE XIV.

Continuation des mêmes Sujets.

Le Caractere moral.

IL n'y a donc proprement que les Etres intelligens qui soient des Agens moraux ; parce qu'il n'y a que les Etres intelligens qui soient doués de la Faculté éminente de diriger leurs actions dans le rapport aux Loix de l'Ordre. Les Etres purement sentans ne peuvent donc être des Agens moraux ; parce que de pures sensations ne sont pas des notions ; & que l'observation des Loix de l'Ordre suppose la connoissance de ces Loix, & celle-ci des notions.

AINSI, les mêmes considérations philosophiques qui m'ont porté à admettre dans le Monde un certain Ordre physique, (1) doivent me porter à y admettre aussi un certain Ordre moral. Et comme l'Ordre physique m'a paru dériver des Propriétés ou des déterminations des Corps & des rapports qu'ils soutiennent entr'eux en vertu de ces Déterminations ; l'Ordre moral me paroît résulter aussi des Facultés de l'Ame humaine & des rapports qu'elles soutiennent avec les Choses qui en déterminent le développement & l'exercice.

JE puis donc fonder des jugemens sur l'Ordre moral, comme j'en fonde sur l'Ordre physique : mais, il me paroît bien évident que ces jugemens que je fonde sur l'Ordre moral, ne reposant jamais que sur l'Analogie, (2) ne peuvent pas plus

(1) Chap. XI.
(2) Consultez les Chap. X & XII.

Chap. XIV.

me donner la parfaite certitude, que ceux que je fonde sur l'Ordre physique: c'est que telle est la nature de la Volonté de l'Agent moral, que dans chaque cas particulier elle pourroit se déterminer autrement qu'elle ne se détermine; car la sphere de cette Volonté s'étend à un nombre indéfini de cas plus ou moins différens: (3) c'est encore, comme je l'ai déja remarqué, (4) que la connoissance que j'ai des Facultés de mes Semblables & du Principe de leurs déterminations, ne repose non plus que sur l'Analogie. Ainsi, je suis forcé d'avouer que tous les jugemens que je porte sur l'Ordre moral ne sont qu'analogiques & conséquemment simplement probables.

Mais, en convenant de la vérité de cette observation, je suis en même tems obligé de reconnoître qu'il est un grand nombre de cas où les jugemens que je fonde sur l'Ordre moral sont d'une probabilité qui suffit à mes besoins, & que je choquerois le sens commun si je ne me déterminois point dans tous ces cas sur de pareils jugemens. Je m'explique.

Pourrois-je, sans choquer le sens commun, me refuser à ce qui résulte immédiatement de ma propre expérience ou de mon sentiment intime (5)? N'ai-je pas éprouvé un assez grand nombre de fois que je ne violois point impunément les Loix de la Tempérance? N'ai-je pas éprouvé la même chose à l'égard des autres Loix de l'Ordre moral; soit de celles qui me lient à moi-même, soit de celles qui me lient à mes Semblables? N'ai-je pas éprouvé dans tous ces cas qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés corporelles & de mes Facultés intellectuelles qui soit dans un accord parfait avec mon Bonheur? Pourrois-je donc me refuser à des conclusions que mon intérêt personnel bien entendu ne sauroit désavouer.

(3) Consultez le Chap. III.
(4) Chap. XII.
(5) Voy. le Chap. VIII.

Il

Il eſt vrai, & j'en ai convenu, que dans chaque cas donné, la Volonté de l'Agent moral pourroit ſe déterminer autrement. L'Activité dont l'Ame eſt douée eſt une Force inhérente à ſa nature & qui eſt en ſoi indéterminée. Elle embraſſe dans ſa ſphere un nombre indéfini de cas auxquels elle peut également s'appliquer. J'ai reconnu évidemment que ce qui en détermine l'application dans tel ou tel cas particulier, tient eſſentiellement à la Senſibilité ou à l'Entendement de l'Agent, & en dernier reſſort aux circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé placé. (6) Si donc je ſuppoſe dans l'Agent moral une très-grande prudence, je ferai en même tems fondé à ſuppoſer qu'il ne ſe conduira pas comme un Inſenſé dans tel ou tel cas donné de la Vie commune. Il auroit pourtant toujours le pouvoir phyſique de le faire; puiſque cette maniere d'agir ne répugneroit pas à ſon Activité. Il n'eſt donc que probable que cet Agent ne ſe conduira pas en Inſenſé; & je dois convenir, ſi je veux être de bonne foi avec moi-même, que cette probabilité eſt aſſez grande pour que je puiſſe y fonder un jugement ſolide & proportionné à mes beſoins ou à ma condition préſente.

C'EST donc ſur des probabilités de ce genre que je me crois autoriſé en bonne Logique à fonder les jugemens que je porte du Caractere & des déterminations de mes Semblables. L'Analogie me conduiſant directement à leur ſuppoſer les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je ſuis doué, (7) il faut bien que je ſuppoſe auſſi qu'ils ſoutiennent avec les Etres qui les environnent les mêmes rapports eſſentiels que je ſoutiens avec ces Etres ou avec ceux qui leur reſſemblent. J'en conclus donc analogiquement, que mes Semblables tirent ou peuvent tirer de la conſidération de ces

(6) Conſultez le Chap. III.
(7) Chap. X & XII.

rapports les mêmes conféquences pratiques que j'en tire ; car leur expérience perfonnelle ne doit pas différer effentiellement de la mienne, puifque nous participons à la même nature. Mes Semblables parviennent donc ou peuvent parvenir par les mêmes voies que moi à la connoiffance des Loix de l'Ordre & de la liaifon naturelle de ces Loix avec le Bonheur, &c.

Les idées que l'Entendement fe forme des Chofes, les fentimens qui réfultent de ces idées & que l'expérience développe & fortifie, le Tempérament & les Affections dont il eft la fource phyfique, les Habitudes qu'elles produifent & qui s'enracinent par la réitération des actes, compofent dans chaque Individu de l'Humanité un certain Enfemble *phyfico-moral* que je puis défigner par le terme général de *Caractere.*

Les jugemens que je porterai du Caractere de mes Semblables feront donc d'autant plus probables, que je connoîtrai un plus grand nombre des ingrédiens qui le compofent & que je connoîtrai mieux ces ingrédiens.

Ce fera par l'expérience & la réflexion que j'acquerrai cette connoiffance fi néceffaire à mon Bonheur, & elle fera le fondement de mes déterminations à l'égard de chacun des Individus auxquels elle s'étendra.

Mais, en obfervant le Caractere de mes Semblables, & en méditant fur cet important fujet, je découvrirai facilement que les Caracteres fe diverfifient comme les circonftances qui préfident à leur formation & à leur développement ; & entre ces circonftances je diftinguerai fur-tout la Génération & l'Education. Le Climat me frappera à fon tour, & je le verrai comme une Caufe modifiante très-générale.

Je n'infererai pas de ces variétés, que le Syftême de l'Hu-

manité n'eſt point régi par des Loix; mais j'en inférerai que je dois être très-réſervé à prononcer ſur le Caractere de tel ou tel Individu de l'Humanité, & j'en ſentirai mieux que mes jugemens ſur mes Semblables ne peuvent jamais repoſer que ſur des probabilités. Je tâcherai d'apprécier ces probabilités dans chaque cas particulier; & je me déterminerai en conſéquence de cette appréciation toutes les fois que mes beſoins ou mes convenances m'appelleront à agir.

Il pourra arriver néanmoins que je me tromperai bien des fois dans cette ſorte d'évaluation; ſoit parce que je n'y apporterai pas aſſez d'attention, ſoit parce que les choſes à évaluer ne ſeront pas aſſez à ma portée ou qu'elles ſeront de nature réfractaire: mais, il n'en demeurera pas moins vrai, que dans beaucoup de cas je ne courrai que peu ou point de riſque de me tromper, en partant des principes les plus fondamentaux de la Conſtitution humaine, dont j'aurai puiſé la connoiſſance dans ma propre expérience ou mon Sentiment intime.

CHAPITRE XV.

Précis ou récapitulation des Principes ſur les fondemens de la Certitude.

Avant que d'aller plus loin, il faut que je me retrace à moi-même ce que je viens d'expoſer ſur la Certitude & ſur ſes Fondemens, & que je conſidere quels en ſont les réſultats les plus généraux. Ces réſultats ſeront des principes puiſés dans

Chap. XV.

ma propre expérience; & ce font de femblables principes qui font le principal objet de ma recherche.

Si mon Entendement étoit borné à ne confidérer fes idées que féparément ou chacune à part & parfaitement ifolée, il eft clair qu'il ne compareroit jamais, & que par conféquent il ne jugeroit jamais: car le jugement eft toujours une comparaifon entre deux ou plufieurs idées. (1)

Il eft clair encore, que dans cette fuppofition le nombre & l'efpece de mes idées feroient exactement limités par le nombre & l'efpece des Objets qui auroient affecté mes Sens. Mon Entendement, réduit ainfi à ne faire qu'appercevoir, & n'opérant jamais fur fes perceptions, n'en déduiroit aucun réfultat, aucune vérité. Il n'auroit que des idées purement fenfibles, & ne pourroit jamais s'élever à des idées réfléchies.

Mais, mon Entendement eft doué de la Faculté de comparer fes idées; & des comparaifons qu'il forme entr'elles naît un nouvel ordre de perceptions, qui perfectionne lui-même de plus en plus cette Faculté de comparer, & multiplie prefqu'à l'infini le nombre & l'efpece des idées. Aux idées purement fenfibles, déja fi nombreufes & fi variées, fe joint une multitude d'idées réfléchies qui ne fe diverfifient pas moins; & toutes font liées les unes aux autres par différentes relations.

Ces relations font immédiates ou médiates. Elles font immédiates toutes les fois que les idées font tellement identiques, qu'elles peuvent être fubftituées l'une à l'autre fans que la relation change. Dans tous ces cas l'Entendement n'a point befoin de recourir à des idées intermédiaires ou moyennes pour juger de la relation: il la voit comme par une forte d'intuition.

(1) Chap. I. VIII.

C'EST de cette maniere que l'Entendement juge de tout ce qu'on nomme *Axiome* ou *Vérité premiere*. L'Evidence la plus parfaite est toujours inséparable des jugemens de cette espece. Et cela doit bien être ; puisqu'il n'y a pas de rapport plus saillant, plus simple, plus facile à saisir que le rapport d'identité ; sur-tout lorsqu'il s'agit de Choses très-connues, très-simples, très-distinctes. Tel est le rapport d'identité entre l'idée d'un Tout en général & l'idée de la collection de ses Parties ; d'où nait ce jugement d'une évidence si palpable ; que le Tout est plus grand qu'une ou plusieurs de ses Parties.

LES relations sont médiates lorsque les idées se lient l'une à l'autre par des idées moyennes. Ces idées moyennes sont autant de chainons de la chaine qui lie les deux idées dont l'Entendement cherche la relation. Les chainons sont plus ou moins nombreux, la chaîne est plus ou moins longue selon que la relation est plus ou moins médiate.

L'ENTENDEMENT se fixe donc alors sur les idées moyennes : & parce que la comparaison qu'il forme entre deux idées moyennes est immédiate, il va par la route de l'Evidence à la découverte de la relation qui l'occupe.

TELLE est la marche du Géometre ou du Métaphysicien. J'en ai donné un exemple dans le Chapitre VI. Il s'y agissoit de découvrir le rapport qui est entre une idée *réfléchie* & les idées purement *sensibles* dont elle tire son origine. Il est bien manifeste que ce rapport n'est pas celui d'identité ; car je ne pourrois substituer l'idée réfléchie aux idées sensibles sans dénaturer les Choses. Mais, je vois avec évidence que je puis substituer l'idée d'*abstraction* (2) à l'idée réfléchie ; parce que je découvre entre ces deux idées un rapport d'identité. Je

(2) Chap. X.

Chap. XV.

vois très-clairement que je tire l'idée abſtraite de l'idée ſenſible par une opération de mon Entendement. Je puis donc aſſigner ſûrement l'origine de chaque idée abſtraite, & montrer avec évidence qu'elle dérive plus ou moins immédiatement de quelque idée purement ſenſible.

Je découvre donc ainſi le rapport ſecret qui lie les idées réfléchies aux idées ſenſibles. Je ne pouvois l'appercevoir intuitivement, parce qu'il n'étoit pas immédiat à mon égard. Je dis *à mon égard*; parce qu'il en eſt ici de la Vue de l'Eſprit comme de celle du Corps: une Vue courte a beſoin de Lunettes: les idées *moyennes* ſont les Lunettes de l'Eſprit: une Vue étendue ſe paſſe de ces Lunettes.

Je ne ſuis pas plus certain que le Tout eſt la même Choſe que la collection de ſes Parties, que je ne le ſuis que c'eſt mon Moi qui apperçoit ce rapport d'identité. Je découvre donc dans le Sentiment intime que j'ai de mon Moi & de toutes ſes opérations une autre ſource de l'E'vidence. (3) Ainſi, j'affirme, ſans riſquer de me tromper, que tout ce que je puis déduire immédiatement de mon Sentiment intime eſt pour moi de l'E'vidence la plus parfaite. Puis-je jamais être plus certain qu'une Choſe eſt, que je ne le ſuis que c'eſt moi qui apperçois qu'elle eſt. J'en infere donc par une conſéquence rigoureuſe ma propre exiſtence.

L'E'vidence conſiſte donc dans la perception immédiate ou claire des rapports qui lient les idées. La certitude eſt l'effet que cette perception des rapports produit ſur l'Entendement ou la conviction qu'il acquiert de la vérité des rapports. C'eſt ce que le Logicien exprime à ſa maniere quand il dit, *que*

(3) Chap. VIII.

l'Evidence est la marque caractéristique du Vrai ; Criterium Véri. (4)

Je ne courrai donc aucun risque de tomber dans l'erreur, lorsque mon Entendement n'opérera que sur ses propres idées & sur les rapports qui les lient immédiatement; car il n'est rien dont mon Entendement soit plus assuré que de la présence de ses propres idées & des rapports directs ou immédiats qu'elles soutiennent entr'elles. L'erreur ne pourra donc commencer à se glisser dans les jugemens de mon Entendement, que lorsqu'il viendra à s'occuper de la Cause de ses idées & de la nature des Objets qu'elles lui représentent.

La raison en est, que je ne puis déduire de mon Sentiment intime que ce qui se montre à moi comme existant hors de moi soit réellement tel qu'il me paroît être. Mon Sentiment intime ne m'assure que de la réalité, de la diversité ou de l'espece de mes perceptions ; & il ne m'assure point du tout que ce qui se montre à moi comme la Cause ou l'Objet de ces perceptions soit en lui-même ce qu'il me semble être. (5)

Je n'ai besoin que d'un moment de réflexion pour juger de ceci. Il est incontestable qu'il n'y a que mes perceptions, mes sensations, & en général mes idées qui soient immédiatement présentes à mon Ame, & dont elle ait une certitude parfaite. Tout ce qui est hors d'elle lui est étranger ou n'est point elle ; car ses perceptions ou ses idées sont elle-même ; puisque les idées sont des modifications de l'Ame ou l'Ame elle-même modifiée. Mon Ame n'a donc pas & ne peut avoir

(4) Chap. VI. VII.
(5) Chap. VIII. IX.

par ses seules idées la parfaite certitude de l'existence de ses Sens ou de son Corps. Ses Sens ou son Corps ne sont pas elle. Mais, en supposant même l'existence réelle des Sens, je ne ferai pas plus certain que ce qu'ils me montrent comme placé hors de moi, soit réellement hors de moi ou tel qu'il me paroit être. Je reconnoitrai clairement, que mes Sens sont des especes de milieux interposés entre mon Ame & ce qu'elle apperçoit comme placé hors d'elle; & que suivant que ces milieux seront disposés, les apparences devront changer par rapport à mon Ame.

En poussant plus loin mes réflexions, je reconnois encore, qu'un Etre immatériel qui agiroit immédiatement sur mon Ame, à son insu, pourroit y faire naitre les mêmes perceptions dont j'attribue l'origine aux Sens. Je ne puis me démontrer à moi-même la fausseté de l'hypothese des *Causes occasionelles*. Je ne saurois me démontrer non plus (6) la fausseté d'une autre Hypothese imaginée pour rendre raison de l'*Union*; je parle de l'*Harmonie préétablie*. Il ne feroit donc pas rigoureusement impossible que mon Ame eût de son propre fond toutes ces perceptions que j'ai coutume d'attribuer aux impressions du dehors, & que ces perceptions lui devinssent présentes en vertu de certaines Loix secretes, qui en détermineroient l'actualité, la succession & la combinaison. Ainsi, dans l'une & l'autre Hypothese, mon Ame auroit toutes ses idées sans aucune intervention des Sens.

Si mon Sentiment intime ne peut me donner la parfaite certitude de l'existence des Corps, il me donne au moins la certitude la plus parfaite de l'existence des idées qui me représentent les Corps. Et puisque ces idées ne dépendent point

(6) Je raisonne ici dans l'esprit du Scepticisme rigoureux. On en démêle la raison.

du

du tout de ma volonté, (7) je suis porté tout naturellement à les regarder comme un effet médiat ou immédiat de quelque chose qui est hors de mon Ame, & que ces idées me représentent comme étendu, solide, résistant, &c. L'existence des Corps devient ainsi pour moi d'une Certitude équivalente à ce que je nomme la *Certitude morale*, & cette sorte de Certitude ou plutôt de Croyance, je dirai mieux, d'Opinion, suffit pleinement à tous les besoins de ma vie. En effet, quand il ne sera question que de ces besoins, & nullement d'un point de Métaphysique très-subtile, pourrai-je jamais courir le plus léger risque de me tromper en raisonnant & en agissant d'après cette persuasion si naturelle de l'existence des Corps ?

La Certitude que me donne l'Analogie ne peut être non plus une Certitude rigoureuse; elle ne peut être que physique ou morale. (8) Une seule considération suffiroit pour m'en convaincre: c'est que quel que soit le nombre des expériences ou des observations que j'ai faites sur des Sujets qui me paroissent semblables, je ne puis tirer aucune conséquence nécessaire ou rigoureuse d'un Sujet à un autre Sujet, comme je puis en tirer de la comparaison que je fais entre deux ou plusieurs idées métaphysiques ou géométriques. La raison m'en paroît évidente : les Vérités de ce genre sont déterminées par leur propre nature & indépendamment de toute Cause extérieure : elles ne peuvent être que d'une seule maniere; ce qui revient à dire, qu'elles sont immuables, nécessaires. Ainsi, toutes les conséquences que je déduirai immédiatement de ces Vérités seront nécessaires comme elles ou d'une Certitude rigoureuse. Mais, ces Sujets, auxquels je donne le nom de Corps, sont modifiables de mille & mille

(7) Chap. IX. XI.
(8) Chap. VII. X.

manieres différentes, & toutes leurs modifications dérivent de Causes externes. L'état actuel d'un Corps quelconque n'est donc pas déterminé par la seule nature de ce Corps ou par ce qui constitue son Essence ; puisque cette Essence est susceptible d'une multitude de modifications diverses. L'état actuel d'un Corps peut donc toujours changer, & mes observations m'apprennent qu'il change sans cesse.

Mais, si les expériences ou les observations que j'ai faites sur le même Corps ou sur des Corps qui m'ont paru semblables, sont en très-grand nombre, & si les résultats n'en ont jamais varié, je regarderai comme moralement certain, que j'aurois les mêmes résultats si je répétois les mêmes expériences sur le même Corps ou sur des Corps qui me paroîtroient précisément semblables. (9) Je suis obligé de convenir que dans tous ces cas & dans tous les cas analogues, ma maniere de juger résulte essentiellement de ma condition présente, puisque ma condition présente détermine essentiellement ma maniere de voir & de concevoir les Choses. Mais, il ne m'en paroît pas moins rigoureusement certain, qu'entre l'état donné d'un Corps & l'état qui lui succede immédiatement, il ne sauroit y avoir de liaison nécessaire : ne conçois-je pas facilement que l'état qui succede pourroit ne succéder point ? ne conçois-je pas avec la même facilité, que l'état qui a précédé immédiatement auroit pu n'exister point non plus ? n'est-il pas de la plus grande évidence qu'aucun des états divers par lesquels un certain Corps me paroît passer, n'est déterminé par l'Essence de ce Corps ; car un état qui seroit déterminé par l'Essence ne pourroit pas plus cesser d'être que l'Essence elle-même ; puisqu'il seroit partie de cette Essence ?

(9) Chap. x.

J'ai dit ; (10) que l'Analogie repoſe ſur ce fondement, *que les mêmes Effets ſuppoſent les mêmes Cauſes.* Ce n'eſt effectivement qu'une ſuppoſition : car je conçois clairement, que des effets ſemblables peuvent être produits par des Cauſes diſſemblables. Par exemple ; je conçois clairement que des mouvemens ſemblables pourroient être produits également par un Agent matériel & par un Agent immatériel, par un Corps & par un Eſprit. Et il faudra bien que j'admette cela, ſi je ſuppoſe que mon Ame agit ſur ſon Corps : (11) & puis - je me démontrer que *l'influence phyſique* ſoit impoſſible ?

Ainsi, ce fameux canon philoſophique ; *que des Effets ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes*, ne peut me paroître d'une Vérité univerſelle. Mais je dois reconnoître, que ſi je le reſtraignois au pur phyſique, il recevroit une juſte application ; puiſque je ne puis me diſſimuler que toute la Phyſique repoſe ſur l'Analogie. (12) Voici donc comment je raiſonnerois alors.

La Cauſe a tout ce qui eſt néceſſaire à la production de l'Effet : ſi cela n'étoit point, comment le produiroit - elle ? Il y a donc un rapport entre la Cauſe & ſon Action ou ce que je nomme ſon Effet. Le rapport de ſimilitude que je découvre entre les Effets ne peut donc dériver que d'un pareil rapport entre les Cauſes ; autrement les Cauſes ſeroient à la fois & au même ſens ſemblables & diſſemblables ; ce qui ſeroit une vraie contradiction. J'ajoute ; que lorſque je parle de la ſimilitude des Effets, j'entends une ſimilitude exacte. Ce ſeroit donc inutilement que j'objecterois, que la cha-

(10) Chap. x.
(11) Chap. II.
(12) Chap. XI.

CHAP. XV.

leur & le froid produisent des Effets semblables quand ils endurcissent la boue ; puisque ces Effets sont réellement très-dissemblables : la chaleur endurcit la boue en dissipant l'humidité qu'elle contient, & le froid en la congelant.

COMME le Témoignage a aussi son fondement dans l'*Analogie*, il ne peut me donner, comme l'Analogie, qu'une Certitude morale. Je ne puis, en effet, découvrir aucune liaison nécessaire entre la maniere dont tel ou tel Objet m'auroit affecté ou dont j'aurois agi en telle ou telle circonstance, & la maniere dont des Etres que je crois m'être semblables, ont été affectés par cet Objet ou déterminés par cette circonstance. Je puis m'assurer & par l'expérience & par des considérations métaphysiques, qu'il n'est pas dans la Nature deux Choses qui soient parfaitement semblables. Cela est vrai surtout de deux Etres aussi composés que le sont deux Individus de l'Humanité. Que de différences encore peuvent receler des circonstances que je juge semblables ou au moins analogues ! J'apperçois plus encore : ce jugement que je porte sur la ressemblance des Etres que je range dans la même espece que moi, n'est non plus qu'analogique. Mais, si je voulois ne m'en rapporter jamais qu'à moi-même ou au témoignage de mes propres Sens, comment pourvoirois-je à mes besoins ou à mon instruction ? Que de choses qui intéressent infiniment mon Bonheur, qu'il faudroit me résoudre à ignorer profondément & toujours ! D'ailleurs, l'expérience & le raisonnement ne me fournissent-ils pas des regles assez sûres pour juger sainement de la validité du Témoignage de mes Semblables ; & l'une & l'autre ne concourent-ils pas à me persuader qu'il est un certain Ordre moral, dont je puis déduire des conséquences légitimes, propres à diriger ma conduite. ? (13)

(13) Chap. XIII.

De tout ce que je viens de me retracer à moi-même sur la Certitude, je tire une conclusion générale très-importante & de la pratique la plus sûre : c'est que dans toutes les Choses qui intéressent mon Bonheur, & qui par leur nature ne sont point susceptibles d'une Certitude métaphysique ou mathématique, je suis forcé pour me conformer à ma condition présente, de me conduire à l'égard de ces Choses comme si elles étoient de la Certitude la plus rigoureuse. Rien, en effet, ne m'est plus rigoureusement démontré que cette nécessité que m'impose ma condition actuelle ; puisque si je refusois de m'y soumettre, je serois l'Etre le plus malheureux, & que même je ne pourrois me conserver ; au lieu qu'en m'y soumettant je puis toujours pourvoir efficacement à ma conservation & parvenir à un certain degré de Bonheur.

C'est en conformité de ce principe si pratique, que quoique des raisonnemens très-philosophiques me convainquent que mes Facultés naturelles ne sauroient me donner aucune démonstration de l'existence des Corps, je ne laisse pas de penser & d'agir comme si cette existence m'étoit démontrée. Et cela est la chose du monde la plus raisonnable ; car il est bien évident que lorsque cette existence me seroit rigoureusement démontrée, rien ne changeroit dans l'ordre de mes idées, de mes jugemens, de mes actions, &c. Les Phénomenes du Monde physique ne m'en paroîtroient pas plus liés, plus harmoniques, plus constans. Je n'en raisonnerois pas avec plus de solidité sur leurs combinaisons, sur leur enchaînement, sur leurs effets, sur leurs suites passées & futures &c. Cette liaison, cette harmonie, cette constance des Phénomenes me sont représentées par mes propres idées : or, l'existence, l'espece, l'ordre & l'enchaînement de mes idées sont des choses dont je ne puis pas plus douter que de ma propre existence : ce n'est même que par le Sentiment intime que j'ai de ces choses, que je sais que j'existe. (14)

(14) Chap. VIII. XI.

CHAP. XVI.

C'EST encore en conféquence de ce même principe de pratique que je me réfere fans héfiter aux expériences que j'ai répétées mille fois fur les mêmes Sujets ; & qu'en voyant du *Bled* qui végete, je décide, fans craindre de me tromper, qu'il eft venu de Graine. C'eft enfin de la même maniere, que je juge des Facultés & des actions de mes Semblables, & que je défere au Témoignage qu'ils me rendent en tel ou tel cas particulier. (15)

J'ENTENDS donc en général par la *Certitude morale*, un degré de Probabilité tel, que je choquerois le Sens commun fi je n'y acquiefçois point & fi je ne me déterminois point en conféquence.

J'ENTENDS par le *Sens commun*, ce degré d'Intelligence qui fuffit pour faifir les rapports les plus fimples, & en tirer les conféquences les plus immédiates.

(15) Chap. XII. XIII.

CHAPITRE XVI.

La Caufe & l'Effet.

JE ne puis douter de la réalité de mes propres actions : je fens intimement que je puis mouvoir & que je meus mon Corps ou différentes parties de mon Corps, que je puis me tranfporter & que je me tranfporte d'un lieu dans un autre, que je puis furmonter & que je furmonte la réfiftance de différens Corps, &c. Je déduis de ces différentes actions, dont j'ai la confcience, la notion générale de la Caufe & de l'Effet.

Je nomme donc *Cause*, ce qui a en soi le Principe de l'action; & je nomme *Effet*, ce qui résulte immédiatement de l'action.

Cet Effet est un changement que je produis sur mon Corps ou sur différentes parties de mon Corps, & par mon Corps sur les Corps auxquels il s'applique, & par ceux-ci sur d'autres encore, &c.

Mais, c'est par l'Activité ou la *Force motrice* dont mon Ame est douée que je produis ce changement: je m'en suis convaincu: (1) je place donc dans la Force motrice de mon Ame le Principe de tous les changemens que je produis en moi & hors de moi, & c'est à ce Principe que je donne le nom général de *Cause*.

L'Effet qui résulte immédiatement de l'exercice de ma Force motrice n'est pas lui-même cette Force; ce qui est produit n'est pas ce qui produit. Ma Force motrice est un Etre simple, un Etre distinct du Sujet auquel il s'applique & qu'il change ou modifie. (2) Je ne dirai donc pas, que l'Effet est dans la Cause; puisque la Cause le produit hors d'elle. Je ne chercherai donc pas l'Effet dans la Cause; puisque ce seroit chercher ce que la Cause est en soi, & que je ne puis la connoître que par son Effet ou par les changemens que je vois qu'elle produit dans tel ou tel Sujet.

Comme je déduis de l'exercice de ma propre Force la connoissance réfléchie de la Cause & de l'Effet, je déduis pareillement des changemens continuels que j'observe dans la Nature l'existence de différentes Forces capables de produire ces

(1) Consultez le Chap. III.

(2) Voy. le Chap. II.

changemens & qui les produisent en effet. Je ne faurois préſumer de l'erreur dans cette maniere de raiſonner; car puiſque j'éprouve que je puis mettre un Corps en mouvement en lui appliquant ma Force motrice, ne ſuis-je pas fondé à en inférer, que lorſque je vois un Corps en mouvement en déplacer un autre qui étoit en repos, ce déplacement eſt l'effet immédiat d'une Force motrice, inhérente au Corps mu & qui agit en lui & par lui ? Mais je n'en infere pas que cette Force ſoit préciſément de même nature que celle dont mon Ame eſt douée : j'admets ſeulement qu'elles ſont l'une & l'autre des Etres ſimples & actifs, capables de produire les mêmes Effets eſſentiels. (3)

C'EST de la même maniere que je juge de toutes les modifications ou de tous les changemens que j'obſerve dans les Etres qui m'environnent : je regarde tous ces changemens comme les réſultats immédiats de l'action de différentes Forces qui ſe déploient ſur ces Etres ou dans ces Etres, comme ma propre Force ſe déploie en moi & hors de moi. Ainſi quand je vois le Bois, expoſé au Feu, s'y réduire en cendres, le Métal y perdre ſa ſolidité & y devenir liquide, je juge que les changemens ſi différens qui ſurviennent alors à ces Corps ſont dûs à une Force inhérente au Feu, & dont les Effets ſe diverſifient dans le rapport à la nature des Corps ſur leſquels elle ſe déploie. Et parce que j'ai vu un grand nombre de fois ces mêmes choſes arriver conſtamment dans la même circonſtance, je regarde cela comme une Loi de la Nature. Mais, les *Loix de la Nature* ſont les réſultats des rapports qui enchaînent les Etres : (4) je conçois donc, que ces Effets divers que le Feu produit en différens Corps ſont

(3) Conſultez le Chap. IX.

(4) Chap. XI.

les

les résultats nécessaires des rapports qu'il soutient avec ces Corps & que ces Corps soutiennent avec lui.

Je reconnois néanmoins, que si mon Sentiment intime ne m'assuroit point que je possede moi-même une Force que j'exerce à mon gré; si des raisonnemens solides ne m'avoient point prouvé que certains mouvemens qui s'operent dans mon Corps résultent essentiellement de cette Force ou de cette Activité dont mon Ame est douée, (5) si, dis-je, je n'étois point assuré de tout cela, je ne pourrois légitimement inférer des changemens que j'observe dans les Etres qui m'environnent, que ces changemens sont les résultats immédiats de l'action de certaines Forces qui se déploient dans ces Etres. Je ne pourrois même l'imaginer. Je verrois certaines Choses accompagner ou suivre constamment d'autres Choses, & je me bornerois à en inférer que cette concomitance ou cette succession est une de ces Loix de la Nature qui constituent ce que je nomme l'*Ordre physique*. Je m'affermirois d'autant plus dans ce jugement, que je multiplierois davantage mes expériences ou mes observations & que les résultats en feroient plus constans; car plus le nombre de mes expériences & de mes observations feroit grand, & plus la concomitance ou la succession dont il s'agit me paroîtroit une Loi invariable de la Nature. Mais, je ne parviendrois jamais ainsi à me former l'idée de la *Cause* & de l'*Effet*: c'est que cette idée tient essentiellement à celle de *Force*, que je n'acquiers que par le sentiment ou la connoissance de ma propre Force: c'est encore que je ne puis voir l'Effet dans la Cause, & déduire ainsi *à priori* de la simple vue d'un Etre nouveau qui s'offre tout d'un coup à moi, ce qu'il est capable de produire. Si je n'avois jamais vu les Corps se mouvoir, pourrois-je imaginer le mou-

(5) Chap. III.

Chap. XVI.

vement d'une Boule & deviner ce qui doit résulter de ce mouvement sur la Boule qu'elle va frapper?

Mais, dès que mon Sentiment intérieur ou ma propre expérience & le raisonnement m'ont convaincu que mon Ame possede une Force motrice qu'elle déploie sur son Corps & par son Corps sur tant de Corps divers, j'acquiers l'idée de Cause & d'Effet, & transportant cette idée aux Etres qui m'environnent, je les conçois aussi-tôt comme autant d'Agens qui exercent les uns sur les autres une multitude d'actions d'où résulte dans ces Etres une multitude de changemens ou d'Effets divers. Ce n'est donc plus alors sous la relation purement idéale de concomitance ou de succession que je vois ces changemens; c'est sous une toute autre relation, sous la relation intime & essentielle de la Cause à l'Effet, de l'*Agent* au *Patient*, de l'Etre modifiant à l'Etre modifié, de la Force à son produit.

Je ne dirai donc pas, que l'habitude de voir certaines Choses marcher de compagnie ou se succéder immédiatement est la véritable origine de l'idée que je me forme de la Cause & de l'Effet, de la Force & de l'Action, & que cette idée n'est ainsi qu'une erreur de mon Entendement qui transforme de pures apparences en vraies réalités; car je suis très-assuré que mon Entendement ne se méprend point quand il déduit du Sentiment intime de ma propre action l'idée de Cause & d'Effet, de Force & d'Action. Je ne suis pas plus assuré que j'existe, que je ne le suis que je veux ou que je desire, & je me suis bien prouvé à moi-même que le *Desir* est une véritable Action. (6)

Je n'objecterai pas non plus contre la réalité des Causes, que je ne sais point du tout comment elles produisent leurs

(6) Chap. III.

Effets ou en quoi consiste proprement cette relation secrete & intime qui lie la Cause à l'Effet; puisque si je savois cela, je verrois, en quelque sorte, l'Effet dans la Cause & je devinerois ce que la Cause doit produire, sans qu'il fût besoin que l'expérience vint m'en instruire : non, je n'argumenterai pas de mon ignorance sur la maniere secrete dont les Causes agissent; l'argument seroit trop peu philosophique; car il m'est très-facile de reconnoitre qu'il y a une grande différence entre savoir qu'un Etre existe & qu'il produit tel ou tel Effet, & connoître la nature intime de cet Etre & le comment de son action. Je vois très-clairement, qu'il n'est point question ici de déterminer ce que cet Etre est en lui-même, comment il agit & ce que son Action est en soi; mais qu'il est uniquement question de s'assurer que cet Etre existe & qu'il agit. Dès que je parviens à établir ceci, je n'ai plus aucun doute sur la réalité des Causes & de leurs Effets, & je renonce sans peine à en savoir davantage.

AINSI, quoique je ne sache point du tout pourquoi l'empire de mon Ame sur son Corps est renfermé dans certaines limites qu'elle ne peut franchir, je n'en infere point que je ne puisse rien affirmer de la Force dont elle est douée. Je ne sais point, il est vrai, ce que cette Force est en elle-même; mais je sais très-bien qu'elle existe, & je sais tout aussi bien qu'elle produit tel ou tel Effet en tel ou tel cas particulier. J'observe attentivement ces Effets, je les compare entr'eux, je les analyse avec soin, & ce sont ces Effets eux-mêmes qui me conduisent à la connoissance réfléchie de la Force qui les opere. (7)

ENFIN; je ne dirai pas, que tous mes raisonnemens sur les Causes & sur les Effets ne tenant qu'à ma maniere de voir &

(7) Chap. III.

de concevoir l'Ordre des Chofes, je ne puis rien en inférer de certain fur cet Ordre; car ceci reviendroit à dire, que je ne puis rien affirmer du tout fur ce qui exifte hors de moi & même fur ce qui fe paffe en moi; ce qui feroit me jeter dans le pyrrhonifme le plus abfurde. N'eft-il pas de la plus grande évidence que je ne puis voir & concevoir les Chofes que conformément aux rapports que je foutiens avec les Chofes & qu'elles foutiennent avec moi? & n'eft-il pas de la même évidence que je ne puis raifonner que dans le rapport à la maniere dont je vois & conçois les Chofes? Je fuis Homme, & il faut bien que je voie, que je conçoive & que je raifonne en Homme. Des Etres qui poffedent des Facultés fupérieures aux miennes voient & conçoivent d'autres Chofes que je n'imagine point, & leurs raifonnemens font, comme les miens, relatifs à leur maniere de voir & de concevoir. Ces Intelligences pourroient donc fe propofer la même objection que je viens d'énoncer, & il en feroit de même des Intelligences les plus élevées: il n'y auroit donc rien de certain pour aucune Intelligence créée que le Sentiment de fa propre exiftence.

Je ne m'y méprendrai point: l'Ordre de la Nature eft quelque chofe de très-réel, (8) mais qui fe montre fous différens afpects aux différentes Intelligences qui le contemplent. La diverfité de ces afpects réfulte effentiellement de la diverfité des rapports que les Intelligences foutiennent avec la Nature, & tous ces rapports font de vraies réalités, puifqu'ils réfultent néceffairement de la nature des Intelligences combinée avec celle des Etres qu'elles contemplent.

(8) Chap. IX. XI. XIII.



CHAPITRE XVII.

Suite du même Sujet.

LA CAUSE DES CAUSES.

SI je tente d'approfondir un peu plus la ténébreuse matiere des Causes, je ne tarderai pas à m'assurer que ce ne sont point proprement les Causes elles-mêmes qui tombent sous mes Sens, & que ce ne sont jamais que leurs Effets qu'il m'est permis d'observer. Je veux me développer ceci à moi-même par quelques exemples : il convient que je ne néglige rien pour éviter les méprises où je pourrois facilement tomber en m'occupant d'un Sujet si difficile.

QUE vois-je dans une Boule en mouvement qui va en frapper une autre qui est en repos? Je vois la Boule en mouvement s'appliquer successivement par différens points de sa surface aux différens points du terrein qu'elle parcourt, aller frapper par un point de sa surface la Boule en repos & la mettre en mouvement. Dans tout cela je ne vois jamais que le même Corps qui se transporte ou qui est transporté d'un lieu dans un autre: rien du tout ne change à mes yeux dans ce Corps pendant le transport & après le choc ; toujours même figure, même couleur, même grandeur, &c. il en va de même du Corps choqué ; tout ce qui lui survient de perceptible à mes yeux se réduit au passage du repos au mouvement.

JE ne vois donc jamais ici qu'un Corps qui se meut ou qui est mû & qui paroît en mouvoir un autre ; mais toutes

CHAP. XVII.

ces choses ne sont dans le vrai que des Effets: je n'apperçois point du tout ce qui meut le Corps, ce qui fait qu'il continue à se mouvoir: je ne vois point du tout ni comment il est mû ni comment il meut: je ne vois donc dans tout ceci que de simples Effets, & je n'apperçois point la Cause secrete qui les produit. Si, tandis que la Boule se meut, j'y applique ma main, je sentirai bien l'effort de la Boule sur ma main; mais, ce ne sera encore là qu'un Effet, qui ne me manifestera point sa véritable Cause: j'apprendrai seulement de mon expérience que l'effort est d'autant plus grand, que la Boule est mue avec plus de vitesse.

J'ai la plus parfaite certitude que le mouvement de la Boule ne lui appartient point essentiellement; puisque si ce mouvement lui étoit essentiel, elle se mouvroit toujours avec le même degré de vitesse & suivant la même direction. Ce mouvement seroit une propriété essentielle du Corps: le repos répugneroit donc à son Essence. Mais, j'ai reconnu que les Propriétés essentielles des Corps ne sont susceptibles d'aucune variation: (1) or; je vois le mouvement s'affoiblir peu à peu dans la Boule & s'éteindre enfin entiérement. Je m'assure donc, que le mouvement qui m'occupe n'est qu'un simple mode ou une maniere d'être de la Boule. Ce mode peut être ou n'être pas dans le Corps, sans que l'idée que j'ai de l'Essence du Corps en soit changée. Il ne dérive donc pas de l'Essence du Corps; il est étranger à cette Essence: il dépend donc de quelque Chose d'extérieur qui s'applique au Corps, qui agit en lui, qui le transporte d'un lieu dans un autre, & que mes Sens ne peuvent appercevoir. C'est à cette Chose invisible & intangible que je donne le nom de *Force motrice*.

Je ne sais point du tout comment cette Force s'applique

(1) Chap. IX. XI.

à la Boule, comment elle agit en elle, comment elle continue à la mouvoir ni comment elle paſſe ou paroît paſſer au moment du choc dans la Boule qui étoit en repos. Je vois bien que l'Impénétrabilité dont les deux Boules ſont douées ne leur permet pas de ſe pénétrer réciproquement dans le choc; mais, je ne vois point du tout comment le mouvement d'une des Boules ſe communique ou paroît ſe communiquer à l'autre Boule, & pourquoi il ne s'éteint pas ſubitement dans le choc. La ſeule Impénétrabilité des deux Corps ne me donne point la vraie raiſon de l'Effet; elle ne me donne que la raiſon pourquoi les deux Corps ne ſe pénetrent point réciproquement. La Force d'inertie, que j'ai reconnu appartenir eſſentiellement au Corps, (2) ne me montre point non plus comment le Corps eſt mû ni comment le mouvement ſe propage: elle ne me montre autre choſe ſinon, que le Corps perſévere dans ſon état de mouvement ou de repos autant qu'il eſt en lui, ou ce qui revient au même, qu'il eſt indifférent à l'un & à l'autre de ces deux états.

La Force motrice eſt donc très-différente de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & toutes les Forces ſe dérobant également à mes Sens ne me laiſſent appercevoir que leurs Effets. Ainſi, toutes les Machines, ſoit celles de l'Art, ſoit celles de la Nature, les Reſſorts, les Poids, les Leviers, les Organes des Végétaux, des Animaux, de l'Homme, toutes ces Puiſſances méchaniques ne ſont point les vraies Cauſes des Effets qu'elles me paroiſſent produire & que je ſuis ſi naturellement porté à leur attribuer. Toutes ces Machines ne ſont que des moyens qui déterminent l'application ou l'exercice d'une Force inviſible qui eſt ici le véritable Agent. Si pour expliquer le jeu du Reſſort qui me paroît mouvoir les Roues de ma Montre, je recourois à une Matiere ſubtile que je

(2) Chap. IX.

CHAP. XVII.

ſuppoſerois agir d'une maniere ſecrete ſur la lame du Reſſort, ce ne feroit point encore cette Matiere ſubtile que je devrois regarder comme la vraie Cauſe de l'action du Reſſort : c'eſt que cette Matiere ſubtile feroit tout auſſi inerte que la Matiere du Reſſort ; c'eſt que pour être très-ſubtile, elle n'en feroit pas moins Corps, & par conſéquent indifférente au repos & au mouvement. Ce ne feroit donc encore qu'un ſimple Effet que je contemplerois des yeux de l'Eſprit dans le jeu de cette Matiere ſubtile, & point du tout une Cauſe. J'en dis autant des battemens continuels du Cœur : l'impulſion du ſang n'en eſt pas plus la vraie Cauſe, que l'action d'une Matiere ſubtile n'eſt la vraie Cauſe de l'effet du Reſſort. Les Muſcles, qui en ſe contractant & en ſe relâchant alternativement dans le Cœur par l'attouchement du ſang, paroiſſent opérer ſes ſyſtoles & ſes dyaſtoles, ne les operent pas par eux-mêmes : le Fluide inviſible & très-élaſtique qu'on croit agir dans les fibres muſculaires de l'Organe, n'en eſt pas non plus le vrai moteur : il n'eſt, pour ainſi dire, que l'intermede par lequel agit cet Etre ſimple ou immatériel qui a reçu le nom de *Force motrice*, & dont l'Organe détermine l'emploi & dirige l'action. Je vois de même que l'effort d'un Poids dans une Machine n'appartient pas proprement à ce Poids, & qu'il dépend de l'action d'une Puiſſance inviſible que je nomme la *Peſanteur* ; & ſi pour rendre raiſon de la Peſanteur je recourois encore à une Matiere ſubtile qui agiroit ſecretement ſur le Poids, je ferois obligé de raiſonner ſur cette Matiere comme j'ai raiſonné ſur celle que j'ai ſuppoſée dans le Reſſort.

Que dirai-je encore ! le Feu, cet E'lément ſi prodigieuſement actif, dont les effets ſe diverſifient à l'infini & qui paroit animer toute la Nature, ne ſauroit être non plus un véritable Agent : il eſt animé lui-même par cette Force ſecrete dont émane originairement l'action, le mouvement & la vie de tous les Etres.

Que

Que dirai-je enfin! ces Attributs qui caractérisent à mes yeux l'Essence *nominale* du Corps, l'Etendue, l'Impénétrabilité, l'Inertie, (3) ces Attributs que mes Sens me manifestent, ne peuvent être de même à mon égard que de simples Effets. Ils dérivent tous de l'Essence *réelle* qui ne tombe point sous mes Sens & dans laquelle résident les Causes secretes de ces Effets que j'appelle des *Attributs essentiels* & qui constituent l'Essence nominale du Sujet.

Je ne vois donc par-tout dans la Nature que des Effets & nulle part des Causes: c'est que je ne vois par-tout que des Corps, qui agissent ou paroissent agir les uns sur les autres & les uns par les autres, & que des Corps ne peuvent jamais me donner les vraies Causes des Effets qu'ils paroissent opérer. Ceci tient évidemment à ma qualité d'Etre mixte. Toutes mes idées dérivent originairement de mes Sens, (4) & mes Sens, qui sont matiere, ne peuvent me montrer que de la Matiere. Comment donc appercevrois-je ces Forces, ces Etres simples ou immatériels qui animent les Corps, & qui sont les vrais Agens de la Nature? (5)

Parmi cette multitude d'Etres divers qui m'environnent, & dont les aspects varient sans cesse, il n'en est point qui m'intéressent autant que les Végétaux & les Animaux, à cause des rapports de ressemblance qu'ils soutiennent avec moi par leur organisation & ses principaux résultats. J'observe, que tous ces Etres organisés naissent, se nourrissent, croissent, multiplient, se dégradent, périssent. Je vois leurs Générations se succéder sans interruption dans un ordre constant. Je considere donc la Suite des Générations de chaque Espece comme une Chaine

(3) Chap. IX. XI.

(4) Chap. I.

(5) Consultez sur les Forces le Chap. IX.

& chaque Génération comme un Anneau de cette Chaîne. Tous ces Anneaux me paroissent produits les uns par les autres: l'Anneau qui précede me paroît Cause de l'Anneau qui le suit immédiatement: celui-ci me semble devenir à son tour Cause productrice d'un autre Anneau, & toute la Chaîne se montre à moi comme une suite non interrompue de Causes & d'Effets, d'Effets & de Causes.

Mais, en y regardant de plus près, je découvre que cette longue Chaîne, que je ne contemple point sans admiration, n'est réellement qu'une Chaîne d'Effets: c'est que des observations très-sûres m'apprennent qu'il n'y a point de vraie Génération dans la Nature; que les Etres organisés se développent bien les uns par les autres, mais qu'ils ne sont point engendrés les uns par les autres. Ce ne sont donc pas de vraies Générations ou de nouvelles productions que je contemple dans la Chaîne que j'ai sous les yeux; ce ne sont que de simples développemens, de Touts organisés qui existoient déja sous une forme invisible. J'étudie ces développemens, & je reconnois qu'ils tiennent, comme tous les autres effets de la Nature, à des Forces cachées qui ne peuvent tomber sous mes Sens parce qu'elles sont immatérielles.

Je ne puis concevoir aucun doute raisonnable sur cette vérité: je vois trop clairement que le développement est dû à l'impulsion des liqueurs & à leur incorporation au Tout organisé: or; cette impulsion dépend manifestement du jeu des Organes, qui dépend lui-même de cette Force motrice & invisible qui les anime.

Je me rends attentif à l'Ordre constant & uniforme des Générations de chaque Espece; je remonte le long de la Chaîne qu'elles composent; & ne découvrant d'Anneau en Anneau que de simples Effets, je me demande à moi-même quelle

eſt l'Origine de cette longue Chaîne qui ne ſe préſente plus elle-même à mes yeux que comme un grand Effet très-compoſé ?

Je conçois aſſez que la Suite que je conſidere doit avoir un premier terme & qu'elle ne peut être infinie : la raiſon m'en paroît claire ; car ſi j'enviſage chaque Anneau de la Chaîne comme Cauſe de l'Anneau qui le ſuit immédiatement, il ſera très-vrai de dire, qu'aucun de ces Anneaux n'exiſte par lui-même : afin donc qu'il y ait un principe ou une raiſon de l'exiſtence de la Chaîne, il faut néceſſairement qu'il s'y trouve un premier Anneau qui ne doive pas ſa production à un autre Anneau, mais qui la tienne immédiatement d'un Etre extérieur à la Chaîne ou qui n'en ſoit point lui-même un Anneau. Mais, ſi cet Etre producteur du premier Anneau & conſéquemment de la Chaîne entiere, tenoit lui-même ſon exiſtence d'un autre Etre, celui-ci d'un autre encore, &c. ce feroit une autre Chaîne qui s'offriroit à mon Eſprit, & ſur laquelle je raiſonnerois comme ſur la précédente.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique d'admettre, que la Suite des Générations des Etres organiſés n'eſt pas infinie ; & puiſqu'elle a un commencement, elle eſt un Effet, & cet Effet ſuppoſe une Cauſe. Il y a donc hors de la Chaîne un ETRE qui exiſte par Lui-même & qui a en Soi la Raiſon de l'exiſtence de la Chaîne.

Ainsi, c'eſt de la Puissance de ce premier ETRE que je conçois qu'émanent toutes les Forces, toutes les Réalités, comme c'eſt de ſon Intelligence qu'émanent l'enchaînement de tous les Etres & leur relation à l'Eſpace & au Tems.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

PREMIERE PARTIE

De la Cause Premiere.

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

TROISIEME PARTIE

Des Loix.



QUATRIEME

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.



CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

SIXIEME PARTIE.

De la Loi des gradations & de l'E'chelle des Etres.

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

HUITIEME PARTIE.

De l'Harmonie de l'Univers.

ÉCRITS DIVERS.



PHILALETHE

Ou Essai d'une Méthode pour établir quelques Vérités de Philosophie rationnelle.

Fin de la Table du Tome VIII.

EXPLICATION

DES VIGNETTES.

TOME PREMIER.

On a déja donné l'explication de la Vignette qui eſt à la tête de ce Volume : on a dit qu'elle repréſentoit la Demeure de l'Auteur à Genthod. Voyez la page qui ſuit immédiatement la Préface du *Traité d'Inſectologie.*

TOME II.

La Vignette qui eſt au devant du premier mémoire des *Recherches ſur l'Uſage des Feuilles dans les Plantes*, repréſente diverſes expériences relatives à l'Hiſtoire de la Végétation. On y voit des Vaſes où végetent des Plantes qui ont été recouvertes d'un tube pour y ſuivre les phénomenes de l'étiolement. L'Auteur, repréſenté en robe de chambre, vient d'enlever un de ces tubes pour obſerver la Plante qu'il recouvroit. A quelque diſtance eſt un Arbre dont on a incliné deux rameaux, & qu'on a retenu dans cette ſituation avec des cordelettes pour obſerver le redreſſement, en quelque ſorte, ſpontané de ces

rameaux

rameaux & le retournement de leurs feuilles. Un de ces rameaux a déja commencé à se redresser. Plus loin est un Homme qui ajuste sur une planchette légérement inclinée les feuilles d'un Arbre de maniere que leur surface inférieure soit toujours exposée à l'action du Soleil. Une cordelette, qui par une de ses extrémités est attachée au rameau auquel tiennent les feuilles qu'on met en expérience, & qui par l'autre s'entortille autour du support de la planchette, retient le rameau dans une situation convenable. Un autre rameau du même Arbre a été introduit dans un tube opaque, dans la vue d'observer les altérations que la privation de la lumiere occasione dans les Plantes. Tous ces Objets sont dans un Jardin enclos de treillis au travers desquels on découvre la belle perspective qui s'offre à Genthod. Le fond du Tableau présente les hautes Alpes de Savoie & les Monts adjacents au-dessus desquels domine le Mont-blanc.

TOME III.

PARTIE PREMIERE.

LA Vignette de ce Volume est trop significative pour avoir besoin d'explication, & l'intéressant sujet qui est traité dans le Volume indique assez ce que l'Artiste a voulu exprimer ici.

PARTIE II.

ON voit assez, sans que je le dise, que la Vignette qui

est à la tête de cette Partie des *Considérations sur les Corps organisés*, représente les amours de divers Animaux, tels que les Crapauds, les Limaçons, les Papillons, les Demoiselles.

TOME IV.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette de ce Volume n'a pas plus besoin d'explication que celles du Volume précédent. On voit bien qu'on a tâché d'y donner une idée de cette E'chelle des Êtres naturels que l'Auteur avoit imaginée dans sa jeunesse, & qui n'est comme il l'a repété plus d'une fois, qu'une maniere très-imparfaite de se représenter la gradation qui est entre les Etres naturels. Le nuage qui recouvre l'E'chelle entre les Crystaux & les Plantes, indique que le passage du Minéral au Végétal nous est encore inconnu. L'Artiste n'a pu réussir à exécuter cette E'chelle précisément comme l'Auteur l'auroit souhaité.

PARTIE II.

La Vignette de ce Volume n'exige aucune explication.

TOME V.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette qui est à la tête de cette Partie du Tome V représente un des Jardins de l'Auteur à Genthod dans lequel

on voit un petit Cabinet, ouvert de tous les côtés, & où se trouve une de ces Ruches vitrées, de forme très-applatie, appropriées aux observations sur les Abeilles. Les volets de bois, doublés de flanelle, qui ferment à l'ordinaire la Ruche, ont été enlevés pour laisser voir l'intérieur. On découvre ici le beau Lac de Geneve, & dans le lointain le Mont-blanc, représenté plus exactement que dans la Vignette du Tome II. Le Môle & les Voirons, deux Montagnes subalternes, à peu de distance de Geneve, sont aussi en vue.

Partie II.

La Vignette de cette Partie représente l'Auteur dictant dans sa Chambre à son Secrétaire une de ces Lettres que contient le Volume. La porte de son Cabinet est ouverte, & on apperçoit au-dessous de sa Bibliotheque de petits Gradins sur lesquels sont placés des Poudriers pleins d'eau qui renferment des Salamandres. La fenêtre de la Chambre, qui est ouverte, laisse jouir du grand spectacle des Alpes.

TOME VI.

La Vignette de ce Volume s'explique d'elle-même. On voit d'abord qu'elle représente la Philosophie qui anime, en quelque sorte, la Statue en présentant à son nez une rose.

TOME VII.

On reconnoît facilement que tous les Objets représentés

dans la Vignette de ce Volume font des allufions plus ou moins marquées à la *Palingénéfie.*

TOME VIII.

L'Artiste a très-bien repréfenté dans la Vignette de ce Volume la petite Maifon très-ruftique que l'Auteur poffede à Thonex, agréable Hameau, fur le Territoire de Savoie; à 35 ou 40 minutes au levant de Geneve, où il paffoit dans fa jeuneffe une grande partie de l'année & où il avoit fait fes premieres Obfervations d'Hiftoire naturelle & fes premieres Méditations philofophiques. La Maifon eft repréfentée ici du côté du Jardin, & l'Artifte a deffiné très-en petit dans le milieu du Jardin la Statue qui fait le fujet de l'*Effai analytique*, pour donner à entendre que ce fut dans ce Lieu champêtre que l'Auteur conçut le projet de cet Ouvrage & qu'il en compofa les premiers Chapitres : il l'acheva enfuite à Genthod. Mais l'*Effai de Pfychologie* qui eft à la tête du Volume, avoit été compofé en entier à Thonex. On voit encore dans la Vignette le vieux Clocher du Lieu & le Mont-Saleve dont le Hameau n'eft diftant que d'environ demi-lieue.

On juge inutile de donner l'explication du Cartouche qui orne le Titre général de chaque Tome des Oeuvres de l'Auteur : il eft trop facile d'en faifir le rapport au fujet principal du Volume.

FIN.



ERRATA.

PAGE 25 : lign. 12, *d'idées qu*; liſ. d'idées qui.
34 : lign. 21, *immédiate les objets*; liſ. des &c.
39 : lign. 17, *ſuppoſé*; liſ. ſuppoſe.
50 : lign. 13, *ſont-lis*; liſ. ſont-ils.
ibid : lign. 24, *ueige*; liſ. neige.
137 : lign. 4, *des Vertus morales*; liſ. de Vertus &c.
144 : lign. 19, *foie*; liſ. ſoie.
200 : lign. 14, *indiffernete*; liſ. indifférente.
299 : lign. 16 & 17, *n'eſt encore, encore une fois*; liſ. n'eſt, encore une fois.
306 : lign. 10 & 11, *enſembles*; liſ. enſemble.
391 : lign. 23, *Fiuide*; liſ. Fluide.
456 : lign. 7, *nies*; liſ. mes.
458 : lign. 16, *elles me montre*; liſ. elle me montre.
459 : lign. 14, *n'éprouvé-je*; liſ. n'éprouve-je.
461 : lign. 5, *de l'être*; liſ. de l'Etre.